



ELIZABETH HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

*Le lion
& la colombe*



pour elle

AVENTURES & PASSIONS

Elizabeth Hoyt

Née en Amérique, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie de l'Université du Wisconsin, elle se lance quelques années plus tard dans la carrière d'écrivain. Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteure de séries à succès, dont la plus célèbre est *Les trois princes*, très remarquée par des milliers de lectrices dans le monde et par la critique. Sous le pseudonyme de Julia Harper, elle écrit également des romances contemporaines.

ELIZABETH
HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE – 9

Le lion
et la colombe

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dany Osborne*



Elizabeth Hoyt

Le lion et la colombe

Les fantômes de Maiden Lane 9

Collection : Aventures et passions
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) Dany Osborne

© Nancy M. Finney, 2015
Pour la traduction française © Éditions J'ai lu, 2016
Dépôt légal : avril 2016

ISBN numérique : 9782290127193
ISBN du pdf web : 9782290127490

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290126844

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

« Si vous voulez disposer de liquidités, il va falloir me laisser gérer vos comptes. »

Asa Makepeace est plutôt du genre colérique. Face à Ève Dinwoody, qui vient de prononcer ces mots, il enrage, réduit à l'impuissance. Ève est la sœur de son créancier, le duc de Montgomery, qui finance son projet de théâtre niché dans un jardin d'agrément. Et cette femme odieuse va désormais mettre son nez partout ! Il ne peut même pas envisager de la séduire pour l'amadouer car, bien qu'elle soit une forte tête, elle a une peur viscérale des hommes.

Sauf que la prude Ève est une sensuelle qui s'ignore et, touché malgré lui par sa fragilité cachée, Asa va bientôt brûler pour elle d'une passion dévorante.

Biographie de l'auteur :

ELIZABETH HOYT est l'auteure de nombreuses séries publiées aux Éditions J'ai lu, parmi lesquelles la célèbre trilogie Les trois princes, qui a eu un énorme succès international. Elle est traduite dans le monde entier.

Piaude d'après © Malgorzata Maj / Arcangel Images

© Nancy M. Finney, 2015

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2016

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LES TROIS PRINCES

- 1 – Puritaine et catin
N° 8761
- 2 – Liaison inconvenante
N° 8889
- 3 – Le dernier duel
N° 8986

LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS

- 1 – Les vertiges de la passion
N° 9162
- 2 – Séduire un séducteur
N° 9229
- 3 – Le reclus
N° 9309
- 4 – Le revenant
N° 9360

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

- 1 – Troubles intentions
N° 9735
- 2 – Troubles plaisirs
N° 9899
- 3 – Désirs enfouis
N° 10001
- 4 – L'homme de l'ombre
N° 10165
- 5 – Le lord des ténèbres
N° 10506
- 6 – Le duc de minuit
N° 10618
- 7 – Cher monstre
N° 11081
- 8 – Garde du cœur
N° 11303

*À la mémoire de ma mère,
Beverly Walton Kerr McKinnel
1940-2005*

Sommaire

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Du même auteur aux Éditions J'ai lu](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Épilogue](#)

[Remerciements](#)

1

Il était une fois un roi si monstrueux qu'il dévorait ses propres enfants.

Extrait du *Lion et la colombe*

Septembre 1741, Londres, Angleterre

Il en fallait beaucoup pour pousser Ève Dinwoody à agir.

Depuis cinq ans, elle menait une vie paisible. Elle habitait une jolie maison dans un quartier qui, même s'il n'était pas à la mode, était tout à fait décent. Elle avait trois serviteurs : Jean-Marie Pépin, son garde du corps marié à Tess, la jolie et rondelette cuisinière, et Ruth, sa bonne, une jeunette passablement écervelée. Son passe-temps, peindre des miniatures, était devenu une activité qui lui rapportait un supplément de revenus non négligeable. Elle avait un animal familier, une colombe à laquelle elle n'avait pas encore donné de nom.

Elle aimait sa vie paisible. La plupart du temps, elle prenait plaisir à rester chez elle, penchée sur ses miniatures, travail qu'elle interrompait régulièrement pour donner des grains d'orge à sa colombe sans nom. En fait, Ève Dinwoody était peu sociable.

Mais si on la provoquait, elle était capable de s'arracher à sa vie tranquille. Or Dieu savait que M. Harte, propriétaire et directeur de Harte's Folly, était un provocateur-né. Harte's Folly était le plus important lieu de divertissement de Londres, avec son jardin et surtout son théâtre. Du moins l'était-il jusqu'à ce qu'il brûle intégralement un an auparavant. Maintenant, M. Harte procédait à sa reconstruction et dépensait dans l'opération des sommes scandaleuses.

C'était à cause de ces dépenses qu'Ève se tenait, de bonne heure ce lundi matin, sur un palier, au second étage d'une peu reluisante pension, les yeux fixés sur une porte obstinément fermée.

Une goutte d'eau de pluie coula du bord de son chapeau et s'écrasa sur le parquet usé. Le temps était absolument épouvantable, aujourd'hui.

— Voulez-vous que je défonce cette porte ? lui demanda gentiment Jean-Marie.

Il mesurait pas loin de deux mètres, et son visage d'ébène luisait sous une perruque d'un blanc de neige dans la chiche clarté. Jean-Marie avait conservé une pointe d'accent créole de sa jeunesse dans les Antilles françaises.

Ève carra les épaules.

— Non, merci. Je m'occupe de M. Harte moi-même.

L'expression de Jean-Marie se fit dubitative.

— Je vais le faire ! lui assura Ève en toquant de nouveau à la porte. Monsieur Harte ! Je sais que vous êtes là ! Veuillez ouvrir *immédiatement*.

Ève avait déjà frappé à deux reprises sans succès. Néanmoins, après la deuxième tentative il y avait eu un craquement sonore de l'autre côté du battant.

Elle leva le poing pour la quatrième fois : M. Harte allait bien finir par répondre, tout de même !

La porte s'ouvrit soudain à la volée. Ève recula instinctivement et heurta la puissante poitrine de Jean-Marie. L'homme qui se dressait dans l'embrasement était passablement intimidant. Pourtant, il était bien plus petit que Jean-Marie et à peine plus grand qu'Ève. Mais ce qui lui manquait en stature était compensé par la largeur de sa carrure : ses épaules touchaient presque le chambranle. Une chevelure fauve en bataille tombait sur ses épaules. Son visage était dépourvu de joliesse, avec des traits puissants, taillés à la serpe. Il avait l'air redoutable. Il était la masculinité incarnée.

Tout ce qui effrayait Ève.

L'homme considéra Jean-Marie, s'appuya au chambranle, puis reporta son attention sur Ève.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il de la voix rauque et tout à fait inconvenante d'un homme à peine réveillé.

— Monsieur Harte ? s'enquit-elle.

Au lieu de répondre, il bâilla et se passa la main sur la figure.

— Je suis désolé, chérie, mais je n'ai plus de rôle à distribuer pour le théâtre. Peut-être que si vous revenez dans, disons, deux mois, quand nous monterons *Comme il vous plaira*... Vous feriez éventuellement une passable...

Il s'interrompit, fixant le nez d'Ève – ce qu'elle jugea grossier –, puis acheva :

— ... bonne, j'imagine.

Il tourna la tête et cria par-dessus son épaule :

— Y a-t-il des bonnes dans *Comme il vous plaira* ?

— Une bergère ! répondit une voix féminine au très joli accent.

M. Harte, s'il s'agissait bien de lui, ramena son regard sur Ève. À l'évidence, il ne regrettait pas son offensante suggestion.

— Voilà. Désolé. Mais je tiens à préciser qu'à votre âge et...

Cette fois, il donna carrément une petite tape sur le nez d'Ève.

— ... avec ça, je chercherais quelque chose *derrière* la scène, chérie.

Là-dessus, il voulut refermer la porte sans plus de cérémonie. Mais Ève, excédée, le prit de vitesse. Elle bloqua le battant du pied, le poussa d'un coup d'épaule et franchit carrément le seuil.

M. Harte – et Ève le déplora – ne recula pas comme il aurait dû le faire.

D'abord interloqué, il darda ensuite sur elle un regard mauvais.

D'aussi près, elle voyait nettement les veinules rouges dans ses yeux injectés de sang. Il ne semblait pas s'être servi d'un rasoir depuis plusieurs jours et il empestait l'alcool aigre.

Toutefois, le vrai problème, c'était sa masculinité, qui était presque étouffante.

Ève sentit sa vieille panique commencer à l'envahir, mais elle réussit à la maîtriser. Cet homme ne représentait aucune menace pour elle. En tout cas, pas de *cette* façon. Elle était une femme adulte. Elle aurait dû terrasser toutes ces peurs des années auparavant. Et, Jean-Marie était juste derrière elle.

— Ôtez-vous de là, je vous prie, dit-elle fermement.

— Écoutez, chérie, je ne connais pas votre nom, grommela Harte, je ne sais pas qui vous êtes, et si vous pensez que c'est de cette façon qu'une actrice obtient un rôle dans mon théâtre, vous êtes...

— Je ne suis pas une actrice, le coupa Ève d'un ton clair et fort, craignant que Harte ne fût dur d'oreille ou trop imbibé d'alcool pour l'entendre. Mon nom est Ève Dinwoody.

— Dinwoody...

La mine de Harte, au lieu de s'éclairer, s'assombrit, ce qui aurait dû le rendre encore plus inquietant.

Et pourtant, curieusement, ce n'était pas le cas.

Il était visiblement désorienté et Ève en profita pour se glisser dans la chambre.

Avant de s'arrêter net.

Un chaos absolu régnait dans la pièce. Le mobilier dépareillé était recouvert de... de choses sales. Tables et chaises croulaient sous les journaux et les livres, le sol en était jonché. Dans un coin, un énorme amas d'étoffes multicolores était surmonté d'une couronne dorée. Dans un autre, le portrait grandeur nature d'un homme barbu était appuyé à une maquette de bateau de près d'un mètre cinquante, avec voiles et gréements complets. Du manteau de la cheminée, un corbeau empaillé dardait un œil noir sur la visiteuse et sur le foyer, une bouilloire fumait près d'une pile instable d'assiettes et de tasses. Cette pièce était tellement remplie d'objets divers qu'il fallut à Ève un moment pour remarquer la femme nue dans le lit.

Un lit placé en plein centre de la chambre, énorme, massif, doté d'un baldaquin et de rideaux dorés et pourpres comme dans un harem turc. Et au beau milieu, une sensuelle odalisque dont une courtepointe jaune recouvrait à peine les formes. Ses cheveux ébène coulaient sur ses épaules à la peau mate. Le carmin de ses lèvres semblait naturel.

Ève écarquilla les yeux lorsqu'elle comprit ce qui s'était passé dans cette chambre quelques instants plus tôt. Son regard alla de M. Harte à la femme, puis revint sur M. Harte.

L'imposant et viril M. Harte, qui semblait maintenant fort irrité.

La femme s'assit et la courtepointe glissa dangereusement jusqu'à la pointe de ses seins.

— Qui sont ces gens ? s'enquit-elle avec un accent italien très prononcé.

M. Harte croisa les bras et se campa sur ses jambes écartées. Une posture qui faisait saillir ses biceps et les muscles de ses cuisses.

— Je ne sais pas, Violetta.

— Je vous prie de m'excuser, dit Ève à la femme apparemment prénommée Violetta.

Mais pourquoi M. Harte occupait-il autant d'espace dans cette pièce encombrée ?

— Si j'avais su que vous étiez en négligé, mademoiselle, je vous assure que je n'aurais pas... poursuivit Ève.

M. Harte l'interrompit d'un ton sarcastique.

— Vous avez déboulé chez moi ! Vous êtes entrée de force ! Non mais quel toupet !

— Je vous assure que... répéta Ève, les yeux rivés sur cet homme horrible.

Cette fois, ce fut l'odalisque qui l'interrompit.

— Ce n'est pas un problème, dit-elle en souriant, révélant ainsi un espace incongru entre ses incisives.

Puis elle haussa les épaules et la courtepointe abandonna le combat : elle glissa jusqu'à sa taille.

M. Harte regarda quelques instants, comme fasciné, la poitrine dénudée, se ressaisit et se tourna vers Ève.

— Qui êtes-vous ?

— Je vous l'ai déjà dit, répondit Ève entre ses dents serrées. Je suis Ève Dinwoody et...

— Dinwoody ? Mais c'est le nom du gestionnaire du duc de Montgomery ! Il signe ses lettres « E. Dinwoody » de l'écriture la plus maniérée que j'aie jamais vue...

Il fronça soudain les sourcils.

Jean-Marie et l'odalisque attendaient la suite, tout comme Ève. Les yeux verts de M. Harte

s'écroulèrent.

— Oh... Que je sois damné...

— Sans nul doute, approuva Ève en lui décochant un sourire hypocrite. Mais avant que cela arrive, je suis venue couper votre ligne de crédit.

Et voilà. L'inévitable prix à payer pour une nuit de beuverie, songea amèrement Asa Makepiece, connu de presque tous sous le nom de M. Harte. Au cours des heures de brouillard aviné de la veille, il avait pensé que c'était une bonne idée de coucher de nouveau avec Violetta. Pourtant, il savait que la cantatrice était l'atout maître de Harte's Folly ! C'était pure folie que de prendre le risque de s'engager dans une relation sentimentale avec elle.

Bon sang...

Les conséquences d'une nuit d'ivresse, à savoir roulements de tambour dans les tempes et apathie, le mettaient en position désavantageuse pour discuter avec la harpie qui lui faisait face.

Il posa ses yeux douloureux sur Mlle Dinwoody. Elle était grande, pour une femme. Mince, la poitrine plate et un visage où l'on ne voyait que son nez, épais et long. Elle n'avait vraiment rien d'attrayant, ce qui convenait parfaitement à une garce qui comptait bien réduire à néant ce qu'il avait réalisé avec sa sueur et son sang. Elle était là pour saccager son rêve, rendre vaines ces interminables nuits blanches passées, Dieu lui pardonne, à négocier avec le diable, à élaborer des plans désespérés ! Elle voulait anéantir ses espoirs de réussite, cette peste, tout ce à quoi il aspirait, tout ce pour quoi il s'était battu comme un lion, dans la détresse et la rage, tout ce qu'il avait perdu et voulait faire renaître. Son foutu Harte's Folly, elle était en train d'essayer de le lui voler !

— Vous n'avez pas le droit de me couper les fonds !

— Je vous garantis que je l'ai, riposta-t-elle d'un ton à rendre la reine jalouse.

Elle n'avait pas peur de lui, il devait la créditer de cela, bien qu'en cet instant ce fait l'horripilât.

— Le duc de Montgomery m'a promis une ligne ouverte de crédit, dit-il en plaquant violemment la main sur le dessus de la table.

Il l'y laissa : cet appui lui permettait de ne pas vaciller.

— Nous avons programmé une réouverture, poursuivit-il, dans moins d'un mois. Les musiciens ont leurs partitions, les danseurs répètent, et une douzaine de couturières travaillent nuit et jour pour finir les costumes. Vous ne pouvez pas me couper les fonds, femme !

— Le duc ne vous a pas donné carte blanche pour le voler, répliqua Ève, les lèvres pincées. (Pour qui se prenait-il pour oser fixer ainsi son nez trop long ?) Je vous ai envoyé des lettres dans lesquelles je vous disais vouloir examiner vos livres de comptes, les reçus de vos derniers achats, être informée d'une manière ou d'une autre de la façon dont vous dépensez des milliers de livres, et vous avez ignoré tous mes courriers.

— Des courriers ! s'écria-t-il, incrédule. Je n'ai pas le temps pour de fichus courriers ! J'ai un théâtre à finir de construire, un jardin à planter, des ténors, des sopranos et, Dieu me vienne en aide, des castrats à gérer. Et des mimes, des musiciens à engager, à faire répéter, à garder de bonne humeur, ou au moins d'humeur à travailler dur. Et un opéra à monter. Que pensez-vous que je suis ? Un foutu aristocrate efféminé qui écrit des missives ampoulées ?

— Je pense que vous êtes un homme d'affaires. Un homme d'affaires qui devrait, au moins, être capable de tenir le compte de ses dépenses.

— Mes *dépenses* sont visibles dans tout Harte's Folly ! rugit-il. Dans les bâtiments, les

plantations, le personnel employé ! Qui êtes-vous pour avoir l'audace de me demander des comptes ?

Il la toisa et enchaîna :

— Pourquoi le duc a-t-il embauché une femme comptable ? Qu'êtes-vous pour lui ? Sa maîtresse ? Franchement, il pourrait trouver mieux.

Derrière lui, Violetta prit une profonde inspiration.

Les yeux de Mlle Dinwoody s'agrandirent. Tiens, ils étaient bleus, s'aperçut Harte. Aussi bleus qu'un pur ciel d'été. Et il regretta presque sa remarque.

Presque.

— Je suis, déclara-t-elle d'une voix claire et ferme, la sœur du duc.

Il haussa un sourcil, sceptique. Elle s'était présentée comme « Mlle Dinwoody ». La sœur d'un duc aurait dit « Lady Ève ».

Au vu de sa réaction, elle pinça encore plus les lèvres.

— Nous n'avons pas la même mère.

Ah, voilà l'explication : elle était une bâtarde issue du père – mais cela ne faisait pas moins d'elle une aristocrate.

— Et votre sang bleu vous qualifie pour gérer les finances du jardin ?

— Le fait que mon frère m'ait chargée de gérer ses fonds me qualifie.

Elle inspira, rejeta les épaules en arrière, ce qui eut pour résultat de faire saillir sa maigre poitrine.

— Et, reprit-elle, rien de tout cela n'a de rapport avec ce qui nous occupe. À partir de maintenant, j'interromps votre ligne de crédit. M. Sherwood, du Théâtre Royal, a offert de racheter les parts de mon frère dans Harte's Folly. Je vous préviens, je considère sérieusement sa proposition, dans la mesure où elle semble être la seule issue pour que mon frère revoie son argent. Je ne suis venue vous l'annoncer en personne que par pure courtoisie.

Elle pivota sur ses talons et sortit de la chambre avec la dignité d'une princesse de haut rang. Son géant de valet adressa un petit sourire narquois à Asa avant de la suivre.

Courtoisie ? Incrédule, Asa se répéta le mot alors que la porte se refermait. Où cette femme avait-elle vu de la courtoisie au cours des cinq dernières minutes ? Il se tourna vers Violetta et écarta largement les bras.

— Foutu maudit Sherwood ! Elle veut vendre Harte's Folly à mon rival numéro un ! Peu importe que Sherwood ait parlé avec son cul : il n'a pas un fifrelin pour acheter les parts de Montgomery. Nom de Dieu ! Avez-vous jamais rencontré une femme aussi déraisonnable ?

La soprano haussa les épaules, ce qui fit s'agiter les plus jolis seins de Londres... détail sans importance dans l'immédiat.

— Ce n'est pas vraiment votre plus grand souci pour le moment, n'est-ce pas, Asa ?

— Quoi ?

Il secoua la tête. Bon Dieu, à cette heure-ci, il était trop tôt pour jouer aux devinettes avec une bonne femme.

— Asa, *caro*... reprit-elle en soupirant.

— Chut !

Il alla coller l'oreille à la porte, puis revint vers elle.

— Vous savez que je déteste qu'on entende prononcer mon prénom.

— Je doute que Mlle Dinwoody et son valet espionnent derrière le battant. Monsieur Harte, avez-vous besoin de l'argent que cette femme contrôle ?

— Bien sûr que j'en ai besoin ! tonna-t-il.

Violetta fit la moue.

— Dans ce cas, vous devriez lui courir après.

— Cette femme est dure, condescendante et mauvaise comme une teigne ! Et vous suggérez que je la poursuive ?

Il agita le bras en direction de la porte.

— Êtes-vous folle ?

Elle sourit.

— Folle, moi ? Non. Mais vous, si, d'imaginer que rester ici à pester va changer quoi que ce soit. Mlle Dinwoody tient les cordons de votre bourse et sans ses subsides, ma foi, je m'en irai, de même que tous ceux qui travaillent dans votre si belle entreprise. Je vous aime, *caro*, vous le savez, mais je dois manger, boire et m'acheter de ravissantes toilettes. Alors si vous souhaitez conserver Harte's Folly, allez !

— Oh, merde...

Il savait que Violetta avait raison.

— Et, Asa, mon amour...

— Quoi ? grommela-t-il alors qu'il se dirigeait déjà vers la porte.

— Rampez devant elle.

Marmonnant des jurons, Asa dévala le branlant escalier en bois de sa pension. En son for intérieur, il reconnaissait que Violetta avait un bon jugement en ce qui concernait les gens. Si elle estimait qu'il devait s'aplatir devant cette femme pour avoir l'argent, alors il le ferait.

Même si cela lui valait une crise d'apoplexie.

Il déboula dans la rue sous la bruine tiède d'un ciel gris et nuageux. Mlle Dinwoody et son valet marchaient devant lui en direction d'une voiture.

— Hé, ho ! cria-t-il en courant. Mademoiselle...

Il avait projeté de lui poser la main sur l'épaule lorsque le valet s'était interposé entre eux en un éclair.

— Ne touchez pas ma maîtresse.

— Je ne lui veux aucun mal, assura Asa, mains levées, paumes ouvertes bien en évidence.

Il s'essaya à un sourire pour s'attirer les bonnes grâces du colosse mais ne réussit qu'à grimacer. *Rampe...*

— J'espérais présenter mes excuses à votre maîtresse.

Il se pencha pour voir Ève, et le valet bougea de concert avec lui.

— Présenter mes plus plates excuses. M'entendez-vous, chérie ?

Il en avait été réduit à crier par-dessus l'épaule de l'homme. Tout ce qu'il distinguait de Mlle Dinwoody était l'arrière de la capuche de sa cape noire.

— Je vous entends très bien, monsieur Harte, lui renvoya-t-elle d'un ton glacial.

Enfin, le Noir s'écarta, comme s'il avait reçu un ordre audible de lui seul, et Asa, de nouveau, se retrouva face aux yeux bleus.

Dont le regard ne s'était pas adouci.

Il ravala une réplique bien sentie et déclara entre ses dents serrées :

— Je suis désolé, madame. Je ne sais ce qui m'a pris de m'adresser à une dame de cette façon, surtout à une dame aussi...

Il se reprit à temps avant de mentionner sa beauté. C'eût été un peu gros...

— ... bien que vous. J'espère que vous trouverez assez d'indulgence au fond de votre cœur

pour me pardonner de vous avoir offensée, mais si cela vous est impossible, je le comprendrai parfaitement, vraiment.

Le valet émit un grognement.

Asa l'ignora et sourit.

Largement.

Apparemment, Mlle Dinwoody était immunisée contre son sourire. Ou contre les hommes en général. Les yeux bleus s'étrécirent.

— J'accepte vos excuses, monsieur Harte, mais si vous imaginez qu'un tel ramassis d'absurdités m'amènera à changer d'avis à propos de l'argent de mon frère, vous vous trompez lourdement.

Elle pivota derechef sur ses talons, prête à repartir.

Enfer et damnation !

— Attendez !

Ce fut sur l'épaule du valet, qui avait recommencé son manège, que la main d'Asa, destinée à Ève, se plaqua.

— Voulez-vous bien vous calmer, mon vieux ? dit Asa. Je n'ai pas l'intention d'assassiner votre maîtresse en plein Southwark.

— Monsieur Harte, vous m'avez fait perdre suffisamment de temps, intervint Ève, très aristocratiquement méprisante, en contournant son valet.

— Bon Dieu, me laisserez-vous au moins exposer mes arguments ? lança Asa plus fort qu'il ne l'aurait voulu.

Ève battit des cils et ouvrit la bouche, manifestement outrée. Sans nul doute n'était-elle pas habituée à ce que les roturiers s'adressent à elle de cette manière.

— Non, fit-il, non, ne dites rien.

Il n'avait nul besoin qu'elle réplique vertement. Cela eût décuplé sa rage.

Il prit une profonde inspiration. La colère n'avait pas marché, les insultes non plus et ramper pas davantage. Quelle tactique...

Soudain, il trouva.

Il se pencha légèrement en avant sans se soucier de l'esquisse de mouvement du valet.

— Viendrez-vous ?

— Pardon ? Que je vienne où ?

— À Harte's Folly.

Elle secouait déjà la tête.

— Monsieur Harte, je ne vois vraiment pas ce que...

— Seulement cela, la coupa Asa, soutenant le regard de la jeune femme et le gardant captif par sa seule volonté. Vous n'avez pas vu Harte's Folly depuis que les travaux ont commencé, n'est-ce pas ? Venez constater comment je dépense l'argent de votre frère, voir ce que j'ai déjà réalisé et ce que je pourrais réaliser dans le futur. Me permettriez-vous de vous le montrer ?

Elle secoua de nouveau la tête mais les yeux bleus étaient moins durs.

Enfin, *un peu* moins.

— Je vous en prie, continua-t-il à plaider en baissant la voix jusqu'à lui donner une tonalité intime.

S'il était une chose qu'Asa Makepiece savait faire, c'était enjôler une femme. Même une femme avec un balai coincé dans le c... !

— S'il vous plaît, mademoiselle, donnez-moi juste... non, donnez une chance à Harte's

Folly.

Gagné ! Enfin, il avait dû retrouver son fameux charme, ou alors la femme avait le cœur plus tendre qu'il ne l'avait cru, car après une hésitation, elle opina.

Ève savait qu'elle avait commis une erreur au moment où elle avait acquiescé. Pourquoi avait-elle fait cela ? Peut-être à cause de la prestance de ce M. Harte, si solide, si imposant, tout en muscles, à cause de la pluie qui mouillait sa chemise et collait l'étoffe devenue transparente à ses épaules. Ou peut-être à cause de sa voix, qui s'était faite de velours lorsqu'il avait plaidé sa cause. Ou alors celle de ses yeux, toujours injectés de sang mais tout de même d'un vert lumineux qui réchauffait en cette froide journée.

À moins que l'homme ne fût un sorcier capable de jeter un sort aux dames, sort qui les poussait irrésistiblement à agir contre leurs intérêts, à satisfaire les désirs du sorcier.

Quoi qu'il en soit, elle avait accepté et devait maintenant se résigner à passer des heures à arpenter d'étranges endroits dans Southwark sous la pluie avec un homme qu'elle n'appréciait même pas.

Ce fut alors que le plus extraordinaire des phénomènes se passa.

M. Harte sourit !

Elle n'aurait pas dû être aussi surprise. Après tout, il avait souri, un peu plus tôt. Mais méchamment, sarcastiquement, ou hypocritement pour tenter de la circonvenir.

Ce sourire-là était différent.

Il était sincère.

Ses larges lèvres s'étaient relevées sur des dents bien blanches, avaient creusé des fossettes sur les joues de M. Harte et il avait subitement paru attirant. Charmant. Presque beau ainsi, en pleine rue, en manches de chemise sous la pluie, les cheveux trempés, une goutte d'eau roulant sur son visage bronzé.

Et ce qui était terrible, vraiment terrible, c'était qu'Ève avait la ridicule certitude que le sourire de M. Harte lui était destiné.

À elle, et elle seule.

Ridicule, oui. Car elle ne doutait pas un instant qu'il souriait parce qu'il avait obtenu gain de cause. Ce sourire n'avait rien à voir avec elle. Absolument rien. Pourtant, elle ne parvenait pas à réprimer cette ridicule envie de croire que ce sourire était pour Ève Dinwoody. Et cela la rendait toute chaude à l'intérieur. Chaude et... un peu excitée.

Et il le savait, cet horrible individu. Elle s'en rendit compte à la manière dont s'élargit son sourire et aux petites étincelles dans ses iris verts.

Elle se raidit et ouvrit la bouche, déterminée à revenir sur son accord, à renvoyer l'homme à ses occupations pour, ainsi, pouvoir rentrer chez elle et peut-être profiter d'une bonne tasse de thé.

Mais M. Harte était roué. Il s'inclina immédiatement puis, de la main, montra la voiture de louage derrière Ève.

— Prendrons-nous votre voiture, mademoiselle ?

Elle avait dit qu'elle irait. Ou du moins, fait signe qu'elle était d'accord. Une femme bien née ne devait pas revenir sur sa parole – ou plutôt son hochement de tête.

Et ce fut ainsi que, cinq minutes plus tard, Ève se retrouva assise dans la voiture à côté de Jean-Marie, M. Harte, l'air très satisfait, en face d'elle, dans les rues de Southwark.

— D'habitude, bien sûr, mes hôtes arrivent par le fleuve, expliqua Harte. Nous avons un

ponton avec des marches en pierre et du personnel d'accueil habillé en pourpre et jaune afin de donner l'impression d'entrer dans un autre univers. Une fois que mes hôtes ont montré leur billet, ils empruntent une allée éclairée de torches et de lanternes. Tout le long du chemin, il y a des cascades lumineuses, des jongleurs, des faunes dansants et des dryades. S'ils le souhaitent, les visiteurs peuvent faire halte dans le jardin, ou bien l'explorer plus avant. Ils peuvent aussi aller jusqu'au théâtre.

Ève était venue à Harte's Folly une fois avant qu'il ne brûle, un an ou deux auparavant. Elle avait apprécié sa soirée au théâtre, même si elle n'était pas accompagnée d'un chevalier servant ni d'un ami, mais de Jean-Marie. Elle n'avait pas vraiment d'amis.

Elle secoua la tête : ce détail était sans importance.

— Tout cela me semble extrêmement cher, monsieur Harte, remarqua-t-elle, incapable de masquer sa désapprobation.

M. Harte montra son agacement avant de se ressaisir et d'afficher une expression innocente. Ève se demanda pourquoi il se donnait cette peine. Cet homme était transparent. Toutes ses émotions se lisaient sur son visage comme dans un livre ouvert et lorsqu'il s'adressait à elle, ces émotions étaient très négatives.

Ce qui la laissa de marbre, naturellement.

— C'est effectivement cher, mademoiselle, mais il faut que cela le soit. Mes hôtes viennent pour le spectacle, pour être émerveillés, ébahis. Dans tout Londres, il n'y a aucun endroit comme Harte's Folly. Ni même dans le *monde* !

M. Harte était penché en avant, les coudes sur les genoux. Ses épaules semblaient occuper tout l'espace. À moins que ce ne fût sa personnalité qui rendît l'habitable si petit. Ses larges mains étaient grandes ouvertes, comme s'il cherchait à saisir des opportunités.

— Pour faire de l'argent, mademoiselle, je dois dépenser de l'argent. Si mon Harte's Folly ressemblait à tous les autres lieux de divertissement, si les costumes étaient usés, les acteurs fades et sans inspiration, si l'entretien des plantations n'était pas fait quotidiennement, personne ne viendrait. Personne ne paierait le prix du billet d'entrée.

À regret, Ève se prit à se demander si elle n'avait pas porté un jugement hâtif. Cet homme était fier et grandiloquent. Et très, très agaçant. D'accord. Mais peut-être avait-il raison. Peut-être, en exploitant Harte's Folly, pourrait-il rendre avec profit son investissement à son frère.

Toutefois, par nature, elle était toujours prudente.

— J'attends que vous prouviez ce que vous avancez, monsieur Harte.

Il s'adossa à son siège, comme s'il avait déjà gagné son approbation et en était satisfait.

— C'est ce que je m'appête à faire.

La voiture négocia un virage et tout à coup, un peu attrayant haut mur de pierre apparut.

Étonnée, Ève interrogea Harte du regard.

— Évidemment, ceci est l'entrée de service, mademoiselle Dinwoody.

La voiture s'immobilisa. Jean-Marie se leva immédiatement, descendit, déplia le marchepied et tendit la main pour aider Ève.

— Merci, murmura-t-elle. Dites au cocher de nous attendre.

M. Harte sortit de la voiture d'un bond athlétique et se dirigea vers une porte de bois ménagée dans le mur. Il l'ouvrit et leur fit signe de le suivre.

Ils débouchèrent dans un fouillis de haies qui bordaient des allées boueuses, ce qui n'évoquait certainement pas un merveilleux jardin, mais M. Harte avait précisé qu'il s'agissait là de l'entrée de service.

— Cette porte ne devrait-elle pas être fermée à clé ? s'enquit Ève.

— Si. Et elle le sera lorsque Harte's Folly sera ouvert à la visite. Nous ne voudrions pas avoir de gens qui baguenaudent ici sans avoir payé l'entrée. Mais pour le moment, nous n'en sommes qu'à la construction et c'est plus pratique pour les livreurs de passer par là.

— Vous n'avez pas de problèmes avec des voleurs ?

M. Harte se renfrogna.

— Je...

Il s'interrompit : le long de l'une des allées, un jeune rouquin accourait à leur rencontre. Ève reconnut immédiatement M. Malcolm MacLeish, l'architecte que son frère avait engagé pour reconstruire le théâtre.

— Harte ! s'écria MacLeish, Dieu merci, vous êtes là. Les maudites tuiles pour le toit sont arrivées et la moitié sont brisées. Et pourtant, le chauffeur en exige le paiement avant de décharger ! Je ne sais pas si je dois renvoyer tout le lot ou me servir de ce qui est utilisable. Nous sommes en retard et il pleut dans le théâtre. Les bâches ne résisteront pas.

Le jeune homme s'arrêta pour reprendre son souffle et écarquilla alors les yeux en découvrant Ève.

— Oh, mademoiselle Dinwoody ! Je n'avais pas imaginé vous voir ici.

Et il s'empourpra jusqu'à devenir rouge brique.

Ève ressentit aussitôt un peu de sympathie pour le jeune homme. La dernière fois qu'elle avait vu MacLeish, il l'avait suppliée de l'aider à se défaire de la pression qu'exerçait le duc sur lui. Le malheureux était probablement très embarrassé de la rencontrer.

Elle lui adressa un petit sourire rassurant.

— Bonjour, monsieur MacLeish.

Il se rappela alors ses bonnes manières et la gratifia d'une élégante courbette.

— À vous aussi, mademoiselle Dinwoody.

Il inspira profondément, manifestement pour retrouver ses moyens, et ajouta :

— Vous êtes une éclatante lumière en cette morne matinée.

Le délicieux charme dont faisait habituellement montre l'architecte.

— Allons-nous voir votre livraison de tuiles, monsieur MacLeish ?

— Je...

Interloqué, l'architecte regarda Harte.

Le propriétaire du jardin fronça les sourcils.

— Mademoiselle Dinwoody, je ne vous ai pas amenée ici pour que vous vous penchiez sur les ennuyeux problèmes de gestion.

— Mais peut-être est-ce précisément ce sur quoi *je* devrais me pencher. S'il vous plaît, conduisez-nous, monsieur MacLeish.

L'architecte attendit le signe d'approbation de Harte avant de repartir en sens inverse sur l'allée boueuse.

Ève souleva ses jupes et marcha prudemment. Elle regrettait de ne pas avoir de socques pour protéger ses souliers, qui allaient être ruinés par l'humidité et la boue.

— Je vous avoue, monsieur Harte, que d'après votre description, j'imaginai que le jardin serait...

Ève n'acheva pas, cherchant un terme qui ne vexerait pas Harte alors qu'ils longeaient un massif d'iris fanés.

— ... terminé, dit Jean-Marie, qui avait trouvé le terme en négligeant le tact.

Jean-Marie avait réussi à ternir la mine déjà contrariée de M. Harte.

— Naturellement, le jardin n'est pas sous son meilleur jour quand il pleut. Venez par là.

Ils contournèrent un grand arbre. Un étang apparut alors.

— D'ici, vous pouvez voir ce que sera Harte's Folly.

L'étang était ravissant, avec son île au centre et le petit pont arrondi qui la reliait à la rive. Un autre arbre, jeune et bien droit, avait été planté sur la berge, soulignant la perspective. Même dans la bruine, il émanait de l'ensemble une impression de féerie.

Ravie, Ève se rapprocha... et s'enfonça dans une flaque boueuse, trempant ses souliers, ce qui brisa net l'enchantement.

Elle se tourna vers M. Harte dont le regard monta de ses chaussures sales à ses yeux.

— Évidemment, nous améliorerons les allées avant l'ouverture.

— Je l'espère, répondit froidement Ève en secouant l'un après l'autre ses pieds souillés.

Ils continuèrent à cheminer en silence. Ses orteils s'engourdisaient sous l'effet du froid tandis qu'elle marchait les yeux rivés sur les larges épaules de M. Harte.

Cinq minutes plus tard, ils arrivèrent à proximité de plusieurs bâtiments. Celui qui se dressait au centre était manifestement un théâtre, dont l'ample escalier de marbre aboutissait à une galerie néoclassique à colonnades. Avec son haut fronton orné de bas-reliefs classiques représentant des acteurs sur scène, le théâtre était un bâtiment impressionnant, même avec les bâches qui couvraient le toit.

Sur le devant, un énorme fourgon attelé. Trois hommes discutaient âprement d'une voix forte, entourés par d'autres qui écoutaient, à côté du fourgon. Cette petite foule était disparate : une demi-douzaine de femmes en robes jaune vif assorties scandaleusement courtes. Des danseuses, sans doute. Une femme vêtue d'une extraordinaire robe rouge, au visage encore maquillé. À côté d'elle, une autre femme, rondelette, en tenue plus ordinaire, qui tenait un corset à moitié achevé. Plusieurs hommes : des ouvriers, des jardiniers. L'un d'eux portait un râteau sur l'épaule. Quant aux autres, mieux habillés, ils avaient des instruments de musique variés calés sous le bras.

— Payez-nous sinon on fait demi-tour et on ramène c'tte charrette de l'aut' côté du fleuve ! cria l'un des charretiers.

— Qu'on paie pour quoi ? rétorqua un homme mince au visage intelligent et aux cheveux sombres. Pour un charchement te tuiles gassées ? Bah !

Il leva les mains d'un air dégoûté avant de poursuivre :

— Ce théâtre, il ne sera jamais fidi. Mes musiciens ne peuvent pas répéter avec te l'eau qui leur coule tans le cou.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de tuiles brisées ? s'exclama M. Harte.

Tous se tournèrent vers lui et quelques-uns se mirent à parler en même temps. M. Harte les fit taire.

— Un à la fois ! Vogel ?

L'homme mince aux cheveux sombres s'approcha, les yeux brillants de rage.

— Le théâtre n'est touchours pas fidi ! MacLeish a bromis le mois ternier et est-ce que cela a été fait ? Nein ! Il a bromis cedde semaine et...

— Ce n'est pas ma faute s'il pleut, argua MacLeish. Et permettez-moi de vous dire que travailler au milieu de musiciens n'a pas été une sinécure !

M. Vogel eut une moue de mépris.

— Foudriez-vous que nous fassions l'ouferture sans afoir répété ? Bah ! Fous ne connaissez

rien à la musique, fous, les Anglais.

— Je suis écossais ! Vous...

M. Harte plaqua la main sur l'épaule de l'architecte et s'interposa entre lui et M. Vogel.

— Alors ? Mes tuiles ?

— Pas ma faute si elles sont arrivées comme ça, répondit le chef des couvreurs, d'un ton soudain conciliant. C'est comme ça que je les ai eues et c'est comme ça que je les ai livrées.

— Et c'est comme ça que je vais les renvoyer, conclut M. Harte. Je paie des tuiles intactes, pas des débris.

— Je peux tout remporter ! gémit le couvreur. Mais je n'en recevrai pas d'autres avant début décembre au mieux.

M. Harte s'avança, menaçant.

— Nom de Dieu, mon bonhomme, je...

Les deux vantaux de la porte du théâtre s'ouvrirent à la volée et un petit homme aux jambes torsées en manteau orange dévala les marches. Ève cilla, étonnée : s'agissait-il là de M. Sherwood, le propriétaire du Théâtre Royal ? Mais que...

— Sherwood ! rugit M. Harte en faisant un pas vers le petit homme. Que faites-vous dans *mon* théâtre ?

Sherwood ne parut pas conscient du danger.

— Harte ! Quelle agréable surprise ! J'ignorais que vous vous leviez d'aussi bonne heure. Et Mlle Dinwoody ! Un plaisir, mademoiselle. Un vrai plaisir.

— Monsieur Sherwood, fit Ève en saluant d'un léger hochement de tête.

— Votre grâce exquise illumine cette journée, mademoiselle, s'extasia-t-il en sautillant.

Il portait de travers une épouvantable perruque blanche.

— Avez-vous fait part de mon offre à M. Harte, mademoiselle ?

— Vous n'avez pas l'argent pour racheter les parts de Montgomery, grogna Harte.

— Je ne l'ai effectivement pas, répliqua gaiement Sherwood, mais mon commanditaire l'a.

M. Harte sembla soudain grandir, grossir. Ses mains se fermèrent en poings. Ève recula, nerveuse, et s'abrita dans l'ombre réconfortante de Jean-Marie.

— Quel commanditaire ? interrogea Harte. Vous ne pouvez pas avoir...

Un homme de haute taille sortit soudain du théâtre, coiffé d'une perruque bouclée lavande et d'un manteau rubis flamboyant orné de cascades de dentelle aux manches et au col.

Il considéra l'assemblée, vrilla l'air d'un cri aigu en voyant M. Harte et lança le bras en avant comme pour repousser le propriétaire de Harte's Folly.

— Non ! s'exclama-t-il, vous n'allez pas réussir à me circonvenir, Harte ! Pas même avec toute votre éloquence !

— Mais que faites-vous, Giovanni ? demanda Harte d'une inquiétante voix basse et profonde.

Ève regarda autour d'elle : personne ne s'inquiétait donc du tempérament irascible de M. Harte ?

Apparemment pas. Tous les yeux étaient rivés sur le grand homme qui descendait les marches et Ève comprit qu'il s'agissait de Giovanni Scaramella, le célèbre castrat.

— Il vous quitte, Harte ! lança Sherwood, triomphant, confirmant ainsi les pires craintes d'Ève. Giovanni vient au Royal. Le plus talentueux castrat de Londres chantera désormais *exclusivement* pour mon théâtre.

— Vous ne pouvez pas faire cela, Gio ! protesta Harte. Vous avez donné votre accord pour

chanter pour moi toute cette saison. Nous nous sommes serré la main !

— Vraiment ? demanda le chanteur en ouvrant des yeux effarés. Mais M. Sherwood a un théâtre déjà bâti, un magnifique opéra tout prêt, et beaucoup d'argent pour moi. Vous, Harte, vous n'avez que de la boue et un toit qui prend l'eau.

Il haussa les épaules et ajouta :

— Est-ce si étrange que cela que j'aie chanter au Théâtre Royal ?

— J'ai toujours sur moi un engagement prêt à être signé, Harte, dit M. Sherwood en brandissant un feuillet. Je pensais que vous le saviez déjà.

Les yeux de Harte se réduisirent à une fine fente et sa voix, lorsqu'il répondit, descendit encore de quelques octaves. Ève mit davantage de champ entre eux.

— Vous, maudit...

— Hé ! le coupa en criant M. Sherwood, vous avez peut-être volé Robin Goodfellow, vous avez peut-être volé la Veneziana, mais où irez-vous sans castrat comme premier chanteur, hein ?

M. Harte ne pipa mot. D'un seul mouvement, il marcha sur le petit homme et lui écrasa son poing dans la figure.

M. Sherwood tomba en glapissant, un flot de sang jaillissant de son nez.

M. Harte resta debout au-dessus de lui, toujours tête nue et en manches de chemise. La pluie continuait à tremper l'étoffe qui moulait comme une seconde peau ses muscles puissants et ses épaules.

Il était l'incarnation du sauvage, du barbare, du *mâle*.

Ève prit une profonde inspiration et eut du mal à relâcher son souffle. Elle n'aimait pas la violence. Elle ne l'avait jamais aimée.

Tout ceci était une gigantesque erreur. Le jardin était un fouillis, l'opéra semblait ne jamais devoir être achevé, et M. Harte n'était qu'une bête brutale.

— Emmenez-moi loin d'ici, Jean-Marie, chuchota-t-elle.

2

Le roi avait consulté un oracle à propos de la naissance de son premier fils. L'oracle avait dit que dès que l'un de ses enfants verrait minuit le soir de son dix-huitième anniversaire, le roi mourrait. En revanche, si le roi dévorait le cœur de chacun des enfants qu'il aurait engendrés, il vivrait éternellement.

Extrait du *Lion et la colombe*

Bridget Crumb tenait la maison de l'homme le plus vicieux d'Angleterre.

Valentine Napier, duc de Montgomery, était doté d'une beauté à la finesse presque féminine. Il était puissant, richissime et, d'après ce qu'avait pu constater Bridget, totalement amoral. Elle n'avait été embauchée par le duc que quelques semaines avant qu'il ne s'exile. L'un des nombreux laquais de Sa Grâce avait eu vent de sa réputation, à savoir celle de « meilleure gouvernante de Londres », et en avait aussitôt informé son maître. Montgomery avait alors offert à Bridget le double des gages qu'elle recevait chez lady Margaret St. John. Mais l'argent n'avait été qu'une raison parmi d'autres qui avaient poussé Bridget à accepter très rapidement le poste. Juste avant de partir en Europe, lord Montgomery s'était entretenu une fois avec elle, et distraitemment enquis du sort de son majordome qui avait quitté sa place. Elle lui avait expliqué poliment que l'homme avait décidé de rentrer chez lui, au pays de Galles. Ce qui était, au sens strict, exact. Mais elle avait omis de préciser qu'elle avait largement encouragé le majordome à réaliser son rêve, à savoir abandonner sa fonction pour tenir un magasin. Elle n'avait pas non plus signalé qu'elle ne lui chercherait pas de remplaçant : pourquoi s'encombrer d'un autre serviteur mâle qui eût risqué de discuter son autorité ?

Désormais, Bridget détenait la charge absolue de Hermes House, la maison de ville du duc, ce qui était tout à fait pratique compte tenu des autres raisons qui l'avaient motivée à se mettre au service de Montgomery.

L'absence d'un majordome amenait Bridget à souvent ouvrir elle-même la porte lorsqu'un visiteur se présentait.

Lorsque ce jour-là, quelqu'un toqua, elle s'avança sur le prétentieux dallage de marbre rose veiné de vert, poli le matin même à 6 heures précises. Elle s'arrêta devant un miroir enchâssé dans un cadre doré pour vérifier que sa coiffe était droite et que les rubans en étaient nettement noués sous son menton. Elle n'avait que vingt-six ans, un âge étonnamment précoce pour occuper une position telle que la sienne, et elle s'était rendu compte que cela contribuait à asseoir son autorité.

Elle ouvrit la porte. La sœur du duc se tenait sur le seuil avec son valet. À la différence du duc, Mlle Dinwoody était simple et banale. Ils n'avaient en commun que leur chevelure cuivrée.

— Bonjour, mademoiselle.

Elle libéra le passage afin que Mlle Dinwoody et le valet entrent.

Mlle Dinwoody semblait un peu troublée, ce qui était inhabituel.

— Bonjour, madame Crumb. Je suis venue consulter les livres de comptes de mon frère.

— Naturellement, murmura Bridget.

Mlle Dinwoody venait à la maison de ville une à deux fois par semaine depuis que le duc avait quitté le pays, toujours pour s'occuper de l'investissement de son frère dans Harte's Folly.

— Vous ferai-je servir du thé et des rafraîchissements dans la bibliothèque, mademoiselle ?

— Non, ce n'est pas la peine. Je ne serai pas longue.

Ève tendit sa cape dégoulinante à Bridget.

— Très bien, mademoiselle.

Bridget fit un signe de la main à un valet posté dans le vestibule et lui confia la cape avant de continuer :

— Une lettre de votre frère à votre intention est arrivée il y a à peine une heure. Je vous prie de m'excuser de ne pas vous l'avoir fait délivrer immédiatement.

— Ce n'est pas grave. Je suppose qu'elle a de nouveau été apportée par cet étrange garçon ?

— Oui, mademoiselle. Alf est venu la remettre aux cuisines.

Mlle Dinwoody secoua la tête tout en marmonnant d'un air absent :

— Je ne comprends pas pourquoi mon frère ne fait pas simplement appel aux malles-poste. D'ailleurs, seul le Seigneur sait comment ses lettres traversent le Channel.

Bridget avait sa petite idée à ce sujet mais ce n'était pas à elle de commenter les moyens de communication peu orthodoxes qu'employait le duc.

Elle précéda Ève jusqu'en haut du grand escalier puis le long du vaste couloir jusqu'à la bibliothèque. Le personnel de Hermes House avait été réduit lorsque le duc n'y avait plus résidé, mais Bridget gérait la maison d'une main de fer. Les chambres à cet étage étaient aérées tous les jours, dépoussiérées chaque semaine, en l'occurrence aujourd'hui. Bridget s'arrêta devant une porte ouverte et s'adressa à la bonne qui nettoyait le parquet.

— Allumez le feu dans la bibliothèque, je vous prie, Alice.

Alice, à genoux, hésita. Bien que n'étant qu'une ravissante jeune fille d'environ dix-neuf ans, elle était âpre au travail, quelque peu simplette et, hélas, superstitieuse.

— La bibliothèque, madame ?

— Oui, Alice, répondit sèchement Bridget. Tout de suite, s'il vous plaît.

— Bien, madame Crumb.

La jeune fille se releva et fila à toutes jambes.

Lorsqu'elles arrivèrent dans la bibliothèque, Bridget tint la porte à Ève et désigna d'un mouvement du menton le bureau en bois de rose sur lequel était posée la lettre.

— Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous, mademoiselle ?

Elle nota qu'Alice, accroupie devant l'âtre, une bougie allumée à la main, le visage blême, jetait autour d'elle des regards nerveux.

— Non, rien, merci, madame Crumb, répondit Ève en brisant le sceau de cire de la lettre.

Bridget remarqua que sa bouche se crispait alors qu'elle lisait et songea que ce ne devait pas être une sinécure d'être la sœur bâtarde du duc de Montgomery.

Mais cela non plus ne la concernait pas, n'est-ce pas ?

D'un signe de tête, elle fit comprendre à Alice, qui avait déjà allumé le feu, qu'elle pouvait se retirer. La jeune fille ne se le fit pas dire deux fois. Elle bondit sur ses pieds et sortit en coup de vent de la pièce.

Bridget soupira en refermant la porte derrière elle. Elle avait fait plusieurs fois la leçon à Alice : non, il n'y avait pas de fantômes à Hermes House, et elle n'entendait pas le répéter.

D'autant moins qu'elle-même n'était pas certaine qu'il n'y en eût pas.

Ève ne regagna sa maison avec Jean-Marie qu'une fois midi sonné.

Son frère lui avait trouvé cette maison, bien sûr. Trouvé et payé. Il payait aussi les gages de Jean-Marie, Tess et Ruth. Val veillait à ce qu'Ève vive très confortablement, mais ce n'était pas pour cette raison qu'elle avait accepté de s'occuper de son investissement dans Harte's Folly lorsqu'il avait été soudainement obligé de quitter l'Angleterre.

Parfois, elle se demandait s'il avait la moindre idée de ce qui l'avait poussée à assumer cette tâche. Val naviguait tellement dans les eaux troubles de l'argent, des dettes, des menaces voilées qu'il était sans doute incapable de reconnaître une action accomplie simplement par amour.

Cette pensée l'attristait.

Elle retira son bonnet dans le vestibule.

— Jean-Marie, demandez, je vous prie, à Tess de m'apporter un plateau-déjeuner. Et du thé.

Jean-Marie lui jeta un coup d'œil soucieux avant de disparaître à l'arrière de la maison.

Ève s'interrogea : qu'allait-il raconter à Tess au sujet de leur escapade de ce matin ? De sa fuite de Harte's Folly ? De son passage chez son frère et de la lettre ?

Une lettre dans laquelle Val lui interdisait formellement de couper la ligne de crédit de M. Harte ou de vendre les parts qu'il détenait dans Harte's Folly.

Maudit Val. Il l'avait mise en bien mauvaise position : s'occuper d'une très grosse somme d'argent et ne disposer d'aucune latitude pour suivre ses instincts quant à la gestion de cette somme dans les travaux de Harte's Folly ou dans ses rapports avec M. Harte relevait de la gageure. Si Val lui avait permis de vendre les parts à M. Sherwood qu'épaulait un mystérieux commanditaire, elle aurait pu investir cet argent au mieux. Elle se savait capable de faire fructifier les avoirs de son frère. Au cours des cinq dernières années, elle avait placé son propre argent dans une compagnie maritime et avait vu son capital augmenter peu à peu.

Malheureusement, elle n'était pas certaine que ce fût le profit qui intéressait Val quand il s'agissait de Harte's Folly.

Elle soupira en gravissant l'escalier. Son petit salon se trouvait à l'étage. Elle entra et alla à sa table de travail sur laquelle était posée sa loupe cerclée de bronze. Celle-ci était fixée à un support muni d'un bras mobile, ce qui lui permettait de regarder au travers tout en gardant ses deux mains libres. À côté de la loupe étaient posés plusieurs morceaux d'ivoire vierge et sa boîte de couleurs. En dessous, la miniature sur laquelle elle travaillait en ce moment : Hercule. Qui se tenait debout, légèrement déhanché, les épaules couvertes d'une peau de lion, chaussé de nu-pieds, les hanches pudiquement voilées d'une petite pièce d'étoffe. Une pose qui eût dû paraître celle d'un héros mais qui donnait en fait au pauvre Hercule une allure presque efféminée. D'autant que ses lèvres étaient trop pleines, ses joues trop roses, ses traits trop fins. Bien sûr, c'était la mode de peindre les hommes sous une apparence aimable, et elle excellait dans ce style. Mais tout à coup, aujourd'hui, elle était mécontente de son travail.

Elle se remémorait obstinément le visage de M. Harte lorsqu'il s'était jeté sur M. Sherwood, le poing brandi : front buté, sourcils si froncés qu'ils se rejoignaient, bouche réduite à une fine

ligne, cheveux mouillés plaqués sur les joues. Elle détestait – et craignait – la violence de M. Harte mais ne pouvait nier qu’il y eût en lui quelque chose de formidablement vivant. De vivant, vibrant, débordant d’énergie. Quelque chose d’excitant qui lui faisait battre le cœur trop vite et lui donnait l’impression d’être, elle aussi, vivante et énergique.

Elle s’assit à sa table et fixa sans vraiment le voir le trop aimable et trop doux Hercule.

M. Harte était une brute, tout le monde pouvait s’en rendre compte. Il n’entendait jamais raison, la notion de décence la plus élémentaire le laissait de marbre. Il ne tenait aucun compte des demandes d’informations qu’elle avait pourtant très poliment formulées. Et il avait bel et bien agressé M. Sherwood devant elle. Comment Val pouvait-il attendre d’elle qu’elle travaille avec un butor tel que M. Harte ?

Pour être totalement honnête avec elle-même, elle se devait de reconnaître une évidence : par la force des choses, elle allait manquer à sa parole vis-à-vis de Val. Elle lui avait promis de veiller sur ses finances, mais si le théâtre n’ouvrait jamais, et si Val persistait à interdire la vente de ses parts, il ne reverrait jamais son argent.

Il perdrait des milliers de livres.

Elle prit l’un des morceaux d’ivoire et fit passer son doigt sur sa surface lisse. La somme déjà investie dans Harte’s Folly était probablement une goutte d’eau dans l’océan de la fortune de Val, mais n’empêche, elle avait *promis*.

Et elle détestait se parjurer.

Et voilà qu’il y avait cette lettre, au contenu typique de la désinvolture de Val mais avec cet inhabituel impératif *post-scriptum* dans lequel Val lui intimait de continuer à abonder le crédit de cet horrible individu. Elle allait être obligée d’envoyer à M. Harte un mot d’excuse et de lui expliquer qu’elle revenait sur sa position de ce matin. Voilà qui était franchement déprimant.

Ruth entra dans le salon d’un pas précautionneux car elle portait le plateau. Elle le posa sur la table à côté du coude d’Ève puis recula, un sourire radieux aux lèvres.

— Voilà, m’selle. Tess a frit un joli hareng avec que’ques haricots verts à la vapeur et il y a du pain tout frais de c’matin.

— Merci, Ruth.

La petite bonne esquissa une révérence puis s’esquiva sans perdre une seconde.

Bon, Ruth était très jeune. Quinze ans et tout droit sortie de sa campagne. Tout était nouveau pour elle. Elle était délicieusement naïve, d’une naïveté qu’Ève trouvait charmante et inquiétante à la fois : Ruth n’avait pas encore appris à se méfier du monde. Personne ne lui avait jamais fait de mal.

La colombe, dans sa petite cage carrée posée sur la table, émettait des roucoulements inquisiteurs. Ève prit quelques graines dans la coupelle à portée de sa main et les glissa à travers les barreaux de la cage. Immédiatement, la colombe s’attaqua à son déjeuner.

Ève prit ses couverts puis se figea, les yeux rivés sur le hareng. Comme c’était calme, dans son petit salon ! On n’entendait que l’infime grattement du bec de la colombe et le cliquetis de l’argenterie. Aucune voix ne montait de la cuisine au rez-de-chaussée.

Il lui aurait suffi de fermer les yeux pour s’imaginer seule au monde.

Elle se ressaisit, coupa le hareng... et sursauta : on frappait des coups violents à la porte d’entrée, ce qui réduisit à néant son imaginaire solitude.

Elle posa ses couverts, s’adossa à son siège et se surprit à ressentir de la joie quand une voix mâle grondante de colère s’éleva. Puis il y eut les pas pressés de Jean-Marie dans le vestibule, le bruit de la porte qu’il ouvrait, et la voix maintenant bien nette, encore plus furieuse.

Un sourire se dessina sur ses lèvres : M. Harte était vraiment le plus obstiné des hommes, n'est-ce pas ?

Elle hésita : devait-elle aller l'attendre en haut de l'escalier ? Elle décida que non : il était déjà en train de monter les marches. Il avait dû réussir à contourner Jean-Marie.

Ève se hâta de plaquer une expression neutre sur son visage et reprit ses couverts. L'appétit lui était soudain revenu.

Lorsque la porte du petit salon s'ouvrit à la volée, elle goûtait son excellent poisson.

— Il faut que vous m'écoutez ! tonna M. Harte une fraction de seconde avant que Jean-Marie ne lui enserme le cou d'un bras.

Harte réussit à se dégager, à pivoter sur ses talons pour faire face, poings levés, à Jean-Marie.

— Monsieur Harte !

Ève n'aimait pas élever la voix mais elle n'allait pas rester sans réaction et laisser Jean-Marie se faire blesser.

— Monsieur Harte, si vous souhaitez que je vous écoute, je vous suggère de ne pas commencer par un combat de boxe dans mon salon !

Le visage de Harte prit une teinte bistre mais ses bras retombèrent. Jean-Marie conserva sa posture défensive.

— Dois-je le reconduire dehors, mademoiselle ? demanda-t-il.

— J'aimerais bien voir ça ! rugit Harte.

Ève s'empêcha à grand-peine de rouler des yeux.

— Merci, mais, non, Jean-Marie. Je discuterai avec M. Harte s'il prend un siège.

Immédiatement, Harte s'assit sur le canapé. Lourdemment.

Ève s'éclaircit la voix.

— Peut-être pourriez-vous apporter une autre tasse pour le thé, Jean-Marie ?

Le valet fronça les sourcils.

— Je pense qu'il vaudrait mieux que je reste ici.

Normalement, c'était effectivement ce qu'il aurait dû faire. Jamais il ne laissait Ève seule avec un homme. Mais elle ne supportait pas l'idée de passer pour une petite chose faible aux yeux de M. Harte. Ni d'avoir besoin d'une nounou, même si, pour être honnête, elle avait souvent besoin de Jean-Marie.

Devant le directeur de théâtre, elle tenait à paraître forte.

— Je pense que je puis assumer seule la présence de M. Harte, Jean-Marie.

— Merci de me recevoir, s'empressa de déclarer Harte avant que Jean-Marie n'ait eu le temps d'exprimer son désaccord.

— Avez-vous déjà déjeuné, monsieur Harte ?

— Non, madame.

— Alors, Jean-Marie, je vous prie de demander un autre plateau à Ruth.

Jean-Marie décocha un regard noir à Harte mais sortit de la pièce sans faire de commentaires.

— Maintenant, fit Ève en croisant les mains sur ses genoux, de quoi vouliez-vous donc m'entretenir, monsieur Harte ?

Elle s'attendait qu'il se mette aussitôt à plaider son cas. Au lieu de cela, il croisa les jambes, s'adossa au canapé bleu-gris, s'installant aussi confortablement qu'un lion au soleil.

— Vous êtes partie bien vite, ce matin.

— Je déteste la violence et, franchement, entre la démission de M. Scaramella et votre

attitude, je n'ai pas vu de raison de m'attarder.

— Je peux engager un autre castrat.

Il avait pris le temps d'enfiler gilet et redingote avant de venir frapper à sa porte, remarqua Ève. Un gilet et une redingote pourpre foncé. Mais ses cheveux fauves étaient toujours en liberté, frôlant ses épaules et lui donnant un air un peu barbare. Sauvage. Comme s'il était sur le point de céder à n'importe quelle pulsion instinctive dans le salon personnel de son hôtesse.

— Quant à ma perte de sang-froid, reprit-il, admettez que Sherwood l'a bien cherchée.

Ève se retint de lui rétorquer qu'elle n'admettrait jamais pareil argument. Elle se borna à le considérer avec curiosité.

— Réagissez-vous toujours... physiquement dans pareilles situations ?

— Je suis homme de théâtre, dit-il.

À l'entendre, cela expliquait son comportement agressif.

— Peut-être les gens de mon espèce, poursuivit-il, sont-ils un peu moins policés que ceux que vous êtes habituée à fréquenter. Un peu plus terre à terre aussi.

S'agissait-il là de sa façon d'évoquer avec délicatesse le sujet de la femme dans son lit, ce matin ?

— Je vois, dit Ève en faisant la moue, feignant d'être très absorbée dans la contemplation de ses mains. Vous êtes peut-être capable de trouver un autre castrat, mais êtes-vous capable d'en trouver un doté d'une voix comme celle de M. Giovanni Scaramella en aussi peu de temps ? La célébrité de M. Scaramella attire les foules. Je puis comprendre que M. Sherwood ait été déterminé à l'engager. Car quel castrat est aussi fameux que lui à Londres ?

— Sans doute aucun, concéda Harte. Mais il m'est possible d'aller chercher un autre castrat sur le continent.

Ève releva les yeux.

— Et même si vous faites cela, serez-vous en mesure d'ouvrir dans un mois ?

Il darda sur elle ses yeux verts. Tous deux savaient qu'une ouverture dans moins d'un mois relevait de l'impossible.

— Écoutez, dit-il, penché en avant, les mains jointes sur les genoux, vous avez déjà passé une soirée à l'opéra. Vous savez donc comment cela marche. J'ai les musiciens, les danseurs. J'ai l'œuvre de Vogel, un opéra tout nouveau et, je pense, son meilleur à ce jour. J'ai la Veneziana, Violetta, que vous avez... euh... rencontrée ce matin. Elle est la plus célèbre soprano de Londres. Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'un premier castrat.

— Très bien. Vous avez besoin d'un castrat, et si vous n'en avez pas, vous êtes totalement démuné. C'est la renommée des chanteurs qui attirera les gens dans votre théâtre et le castrat en est la clé. C'est lui qui a la voix la plus fascinante, il est celui que les gens veulent entendre et voir.

— J'ai déjà envoyé des lettres aux personnes que je connais sur le continent. J'aurai un nouveau castrat dans une semaine.

— Ce qui lui laissera à peine quinze jours pour répéter.

— C'est faisable. Je ferai en sorte que cela le soit. Tout ce qu'il me faut, c'est l'argent de votre frère.

Elle sourit et secoua gentiment la tête.

— Je vous ai dit non je ne sais combien de fois et pourtant, vous vous obstinez. Dites-moi, monsieur, Harte, vous arrive-t-il de renoncer ?

— Jamais !

Les yeux verts et la bouche généreuse s'étaient durcis. Harte avait tout à coup la même expression que lorsqu'il avait agressé M. Sherwood : sauvage, intransigeante. Il ne fallait surtout pas négliger la force qui exsudait de toute sa personne.

Ève songea qu'elle aurait dû avoir peur de cet homme. Et peut-être, en fait, était-ce un peu le cas : son pouls qui battait trop vite, son souffle accéléré le lui indiquaient.

Elle décida de ne pas en tenir compte.

— Très bien, monsieur Harte.

Il s'adossa de nouveau au canapé et un sourire se dessina sur ses lèvres quand Ruth entra avec un autre plateau.

Ève montra à la petite bonne la table basse devant le canapé sur lequel était assis M. Harte. Ruth posa le plateau en toute hâte, se redressa et considéra le directeur de théâtre. Ève n'avait pas souvent de visiteurs.

— Merci, Ruth.

La jeune fille sursauta, lui lança un coup d'œil coupable, puis se retira.

— Voilà qui me semble délicieux, remarqua M. Harte en se servant de pain.

Tess devait avoir acheté plusieurs harengs au marché aux poissons : ce repas était identique à celui d'Ève.

Elle suivit des yeux les mouvements des doigts de M. Harte lorsqu'il coupa le pain, et déclara :

— Je mettrai toutefois une condition avant de vous permettre de puiser dans les fonds de mon frère encore une fois.

Elle réfléchit quelques instants avant d'ajouter :

— En fait, deux conditions.

Il se figea, le pain au bout des doigts.

— Et c'est... ?

Elle inspira profondément sans bruit, les nerfs à fleur de peau. Et vibrante d'excitation.

De *vie*.

— Je m'occuperai de la comptabilité de Harte's Folly jusqu'à la réouverture.

Il lâcha le pain pour claquer des doigts.

— Eh, attendez une...

— Ensuite, le coupa-t-elle fermement, je veux que vous posiez pour moi. Que vous soyez mon modèle.

Pendant quelques instants, Asa Makepiece resta immobile, les yeux rivés sur cette folle de femme. Puis il inclina la tête en arrière et partit d'un énorme rire de gorge. C'était cela ou pleurer. Depuis le moment où elle l'avait arraché à un délicieux sommeil sans rêves auprès d'une Violetta chaude et nue, la journée était allée de mal en pis. Mlle Ève Dinwoody était comme l'un de ces mauvais présages qui planaient au-dessus des malheureux héros de la mythologie classique. Une harpie, ou quelque chose d'approchant. Son nez évoquait un bec pointu. La rencontre avait déclenché une réaction en chaîne : il avait eu une migraine carabinée, il avait perdu son castrat, s'était colleté avec ce foutu Sherwood. Quoique, il avait eu le dessus, encore heureux. Mais maintenant... *maintenant*, cette femme voulait qu'il soit son modèle ! Comme s'il avait du temps à perdre au lieu de s'occuper de son entreprise.

Une minute. Harte's Folly était ce qu'il y avait de plus important, n'est-ce pas ? Si pour avoir l'argent nécessaire à son achèvement, il devait danser au milieu de Bond Street aussi nu que le

jour de sa naissance, il danserait. En comparaison, se mettre nu dans ce petit salon était un prix dérisoire à payer. D'autant qu'il n'était pas le moins du monde pudibond.

Il la regarda et se rendit compte que son éclat de rire avait laissé la harpie de glace.

— Je ne comprends pas pourquoi vous trouvez si drôle le fait que je vous aide dans vos comptes, dit-elle d'un ton pincé, ou que je vous peigne.

Sa bouche, la seule partie recelant quelque douceur dans son visage, tremblait un peu.

Bon sang, il n'avait pas voulu la blesser.

— Ne vous en faites pas pour cela, chérie, dit-il en déchirant son morceau de pain avec les dents. Vous comprendrez vite quand vous aurez vu mes registres. Quant au reste...

Il posa le pain pour retirer sa redingote.

— ... voulez-vous commencer tout de suite ?

Elle eut soudain une mine si effarée qu'il ne put s'empêcher de sourire – un sourire fielleux.

Il entreprit de déboutonner son gilet. La demoiselle avait-elle eu les yeux plus gros que le ventre ?

— Mais que faites-vous, monsieur Harte ? demanda-t-elle d'une voix haut perchée et un peu paniquée.

Une expression d'innocence railleuse sur le visage, il sortit sa chemise de sa culotte.

— Arrêtez cela immédiatement, monsieur Harte !

— Pourquoi ? s'enquit-il, intrigué, les doigts toujours sur la chemise relevée.

Le regard d'Ève alla au nombril dénudé puis se détourna. Asa songea à un délicat petit canari qui aurait vu un vilain chat de gouttière.

— Vous avez dit que vous vouliez que je sois votre modèle, mademoiselle Dinwoody.

— Cela ne signifiait pas déshabillé !

À la façon dont elle avait prononcé *déshabillé*, il eut l'impression qu'elle avait dit *couvert de bouse*.

— Mais alors, que vouliez-vous dire ?

Elle avala une longue goulée d'air, raidit le dos, ce qu'une minute auparavant il aurait juré impossible tant elle se tenait droite.

— Je voulais dire que je souhaitais vous peindre tel que vous êtes. Entièrement vêtu. Et que j'aimerais commencer demain, pas aujourd'hui.

Il la regarda de nouveau, puis se regarda. Son gilet était chiffonné, sa chemise portait encore des taches de la pluie du matin. Peut-être peignait-elle ces sinistres et académiques portraits de bergers ou de laboureurs. Peut-être était-ce ainsi qu'elle le voyait : un rustre de la classe laborieuse, costaud, dépourvu de raffinement, trop fruste pour être représenté nu.

Aucune importance. Au moins, il n'aurait pas froid quand il poserait.

— Bien, fit-il en rabattant les pans de sa chemise.

Il reprit son pain.

Il la sentit se détendre et grommela *in petto*, mécontent qu'elle parût si soulagée qu'il se soit couvert.

— Quant au second point, monsieur Harte, reprit-elle de cette voix sévère qui commençait à lui devenir familière, si vous vous imaginez que vous allez m'empêcher d'étudier vos livres de comptes...

— Oh, non, assura-t-il en balayant la remarque d'un geste de la main qui tenait le pain. Vous pourrez les consulter dès demain matin si vous voulez. 9 heures ?

Une question en apparence innocente... en apparence seulement, car la plupart des

aristocrates seraient tombés raides morts si on les avait tirés du lit avant midi.

Mais il aurait dû se douter qu'elle ne ressemblait pas aux autres aristocrates : elle avait frappé à sa porte à 10 heures.

Elle opina.

— Très bien. Dois-je venir de nouveau à votre chambre ?

— Mieux vaudrait que vous veniez au théâtre. J'ai un bureau à l'arrière. C'est exigü mais je vous trouverai une chaise. Et une caisse qu'on retournera, bref, quelque chose.

Il se sourit à lui-même avant de prendre une bouchée du hareng, qu'il jugea très goûteux. Mlle Dinwoody s'enfuirait de nouveau à toutes jambes quand elle verrait le « bureau ». Jamais elle n'accepterait de s'y installer. Une femme aussi guindée qu'elle ne supporterait pas le capharnaüm qui régnait dans la pièce ni le chaos assourdissant du théâtre.

— Je suis sûre que cela ira, monsieur Harte. J'apporterai mon carnet de croquis, ainsi nous pourrions commencer les esquisses.

Pendant un moment, il resta coi : quelle sérénité dans cette voix ! Apparemment, rien ne la perturbait longtemps.

Lorsqu'elle était partie ce matin, elle l'avait fait en catimini. Il ne s'était rendu compte qu'elle n'était plus là qu'après avoir réglé son compte à Sherwood.

Ève Dinwoody était franche, elle allait droit au but, un peu comme un homme. Elle semblait dure, peu encline à la sensiblerie, mais son élégance et ses manières raffinées d'aristocrate donnaient le change. La juxtaposition de ces deux facettes de sa personnalité – d'airain à l'intérieur et tout en délicatesse à l'extérieur – était étrangement fascinante.

Et faisait d'elle une formidable adversaire.

Une pensée qui l'amena à examiner le salon : il était curieux de découvrir l'habitat naturel de cette paradoxale créature.

— Ainsi, c'est ici que vous vivez, hein ?

Des rangées de livres bien nettes sur des rayonnages dans une bibliothèque d'angle. Des fenêtres masquées de fins voilages qui laissaient entrer la lumière mais occultaient la vue de la rue. Le canapé sur lequel il était assis était placé devant une table basse. En face, deux fauteuils tendus d'étoffe d'un rose soutenu.

Mlle Dinwoody, quant à elle, était installée à une longue table. Il se leva pour aller regarder ce qui se trouvait dessus.

Elle se tendit visiblement quand il s'approcha d'elle. Il réprima un petit sourire narquois en se penchant pour mieux voir.

Elle possédait une grosse loupe cerclée de cuivre fixée à un bras mobile, et une série de pots et de pinceaux. Il sentait l'odeur de terre des peintures, mais il y avait une autre odeur. Fleurie, très légère. Peut-être le parfum qu'elle portait ? Si c'était le cas, il lui allait à la perfection.

Il tendit la main pour attraper l'un des pinceaux quand elle l'arrêta.

— Ne touchez pas à cela, je vous prie.

Juste pour la contrarier, il envisagea de donner une pichenette au pinceau mais son air pincé l'en dissuada. Il tourna donc son attention sur la cage posée à sa droite.

Un petit œil noir perçant lui rendit son regard. La colombe se mit à roucouler dans la cage.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je crois qu'il s'agit d'une femelle, répondit Mlle Dinwoody en considérant l'oiseau. Mais je n'en suis pas sûre. Et elle n'a pas de nom.

Il se redressa et haussa les sourcils.

— Vous venez juste de l’avoir ?

— Mon frère me l’a offerte il y a plusieurs mois, répondit-elle en rangeant ses couverts à côté de son assiette de hareng. Avant qu’il ne soit contraint de quitter l’Angleterre, évidemment.

— *Contraint* ?

Voilà qui était fort intéressant. Le duc de Montgomery était brusquement parti en juillet, sans prévenir Asa, ni d’ailleurs personne d’autre, à sa connaissance. Sur le moment, Asa en avait été très contrarié, jusqu’à ce qu’il se rende compte que sa ligne de crédit n’était pas coupée. Il avait alors conclu à une lubie de la part de Montgomery, à mettre sur le compte du caractère capricieux des aristocrates.

Il regarda Mlle Dinwoody, attendant une explication. Mais comme elle se bornait à lui rendre un regard impassible, il insista.

— Qu’entendez-vous par *contraint* ?

— Cela ne vous concerne en rien, monsieur Harte. Encore un peu de poisson ?

— Non, merci, répondit-il sèchement.

C’était à lui d’être juge de ce qui le concernait ou pas, sapristi !

— Est-ce à cause de créanciers ?

Mlle Dinwoody parut amusée.

— Si mon frère avait des problèmes avec des créanciers, pensez-vous qu’il financerait la reconstruction de Harte’s Folly ?

— Possible que oui. Votre frère est à moitié fou, cela dit sans vouloir vous offenser.

— Je ne suis pas offensée. Val est peut-être quelque peu... excentrique, mais dès qu’il s’agit d’argent et d’affaires, il a la tête sur les épaules, je puis vous l’assurer. Je ne doute pas un instant qu’il a investi dans Harte’s Folly parce qu’il attend un profit intéressant en retour. Mais...

Elle s’interrompit, fronça les sourcils, puis reprit :

— ... tel que je connais Val, je ne serais pas étonnée s’il avait d’autres motivations en sus de celle-ci.

Une remarque qui alarma Harte.

— Par exemple... ?

— Comment savoir ? Il se peut qu’il ait découvert une cantatrice et ait voulu être son mécène ? Ou une pièce qu’il tenait à faire monter ?

Elle haussa les épaules.

— Avec Val, il pourrait s’agir de n’importe quoi.

Harte appuya une hanche sur un coin de la table de travail d’Ève, sans se soucier de son coup d’œil réprobateur.

— Vous ne vous entendez pas toujours bien avec lui, n’est-ce pas ?

— Je vous prie de ne pas vous exprimer à ma place, monsieur Harte. J’aime Val plus que n’importe qui au monde !

Tant de véhémence fit prendre conscience à Harte qu’il s’était peut-être trompé du tout au tout. Qu’au fond d’elle cette femme n’était pas si dure qu’il l’avait cru. Que sous son abord froid, sa politesse, sa façade d’aristocrate, se consumait une femme passionnée qui dissimulait soigneusement ses émotions.

Il se demanda ce qu’il se passerait s’il brisait cette façade, ces murs glacés derrière lesquels elle s’abritait, et plongeait ses doigts dans son cœur en fusion.

3

*Ce roi vivait dans un vaste palais avec un harem de centaines de femmes. C'était un homme cruel et vigoureux et il engrossait chaque année des douzaines de concubines. Mais chaque fois que l'un de ses bâtards atteignait l'âge de dix-sept ans, celui-ci était convié à partager un repas de fête avec son père.
Et à l'issue de ce repas, plus personne ne le revoyait jamais.*

Extrait du *Lion et la colombe*

Le lendemain matin, Ève arriva à Harte's Folly à 9 heures précises accompagnée de Jean-Marie et des valets qu'elle avait amenés avec elle, elle passa devant les jardiniers, qui se découvrirent pour la saluer. Des ouvriers s'activaient sur le toit du théâtre. Ils avaient donc dû pouvoir se servir d'une partie des tuiles livrées la veille. À l'intérieur du théâtre, elle vit un groupe de femmes qui semblaient être arrivées quelques instants plus tôt : elles étaient en train d'ôter leur châle et leur chapeau. À son approche, elles interrompirent leur bavardage pour la regarder. Ève leur souhaita le bonjour et n'eut droit en retour qu'à un sourire timide de la plus jeune d'entre elles, qui portait une mouche au coin de la lèvre. Dès qu'Ève se fut éloignée, elles éclatèrent toutes en même temps de rire, des rires qu'elles tentèrent d'étouffer, et Ève fut impuissante à retenir le rouge qui lui monta aux joues.

Elle était totalement hors de son élément ici – et apparemment, cela sautait aux yeux.

Près de la scène, M. Vogel agitait les bras pendant que ses musiciens se réunissaient. Il se retourna.

— Quoi ?

Ève s'éclaircit la gorge.

— Bonjour. Je suis Mlle Ève Dinwoody.

Il inclina la tête.

— Et... ?

— Et je suis venue voir M. Harte, annonça-t-elle, péremptoire.

Elle attendit mais, M. Vogel ne réagissant pas, elle ajouta d'un ton plus doux :

— Savez-vous où se trouve son bureau ?

— Che fais fous montrer.

Puis à ses musiciens, d'une voix de stentor :

— On rebrend tans cinq minutes. Soyez brêts.

Et sur cette note menaçante, il donna un coup de menton et conduisit le petit groupe derrière la scène.

— Fous êtes la sœur tu tuc, oui ? demanda-t-il alors qu'ils s'engageaient dans un lacin de couloirs. Harte tit que fous continuerez son crétit.

Tout le monde était donc au courant des affaires de M. Harte ?

M. Vogel dut remarquer l'expression étonnée d'Ève car tout à coup il sourit, et parut aussitôt rajeuni de dix ans. Ève l'avait cru plus près de la quarantaine que de la trentaine. Elle révisa son opinion.

— Les chens du théâtre, oui ? Peaucoup te rumeurs courent parmi nous...

— Ah.

Ils s'étaient arrêtés devant une porte.

— Eh bien, monsieur Vogel, tout va dépendre des livres de M. Harte.

— Alors que *Gott* nous fienne en aite, murmura le compositeur en ouvrant la porte sans frapper. Ponne chance. Che crois que fous en aurez pesoin.

Sur ces mots, il tourna les talons et s'en alla.

Ève pénétra dans la petite pièce.

M. Harte était installé à une grande table, dans un fauteuil, les pieds croisés sur le plateau. Il faisait tourner un coupe-papier de cuivre en forme de dague au bout de ses doigts. Il leva les yeux sur Ève quand elle entra.

— 'jour.

D'une main, il fit glisser vers elle une boîte en piteux état, entraînant au passage des feuilles de papier. La boîte s'arrêta au ras du plateau, devant Ève. Elle la regarda, regarda Harte. Son sourire radieux déclencha immédiatement la méfiance de la jeune femme.

— Qu'est ceci ? s'enquit-elle.

— Mes comptes.

Elle s'était préparée à quasiment tout. Elle n'était pas naïve. Elle avait bien remarqué la jubilation de M. Harte hier après-midi lorsqu'il avait mentionné son bureau. Elle avait compris qu'il ne serait pas aussi en ordre que le sien.

N'empêche... elle ne s'était pas attendue à... cela.

— Qu'entendez-vous par *mes comptes* ?

Elle considérait la boîte. Elle contenait une pile de reçus, de notes gribouillées, et ce qui semblait être une petite bourse pleine de pièces. Elle la sortit, l'ouvrit, versa les pièces dans sa paume...

Non, pas des pièces. Des noix.

Elle releva les yeux sur l'auteur de cette stupidité, consternée.

— Je me demandais où les mettre, expliqua obligeamment Harte.

Il semblait prendre un infini plaisir à la voir horrifiée. Il portait le même costume que la veille, et sans son menton rasé de frais et ses cheveux encore humides, elle aurait pensé qu'il avait dormi tout habillé. Il posa le coupe-papier, se leva, se pencha par-dessus la table et prit deux noix dans la paume d'Ève. Il ferma le poing et Ève entendit un craquement. Il rouvrit la main et lui tendit les cerneaux.

— Des noix ?

— Merci, non, répondit Ève sans aménité en replaçant les noix qui restaient dans la bourse. Monsieur Harte, vous devez avoir d'autres archives comptables ailleurs.

Il prit le temps de se rasseoir, de lancer en l'air un cerneau et de le gober au vol avant de déclarer :

— J'ai bien peur que non, chérie. Tout est là.

Et il adressa à Ève ce sourire dévastateur qui faisait naître des fossettes sur ses joues – tout en mâchant ostensiblement.

Ève se détourna, exaspérée. Elle n'allait pas tomber dans le panneau de ce sourire et des manières malicieuses du monsieur.

Elle examina ce que M. Harte appelait son bureau. Une minuscule pièce dans un consternant désordre. Un effroyable fouillis. Logiquement, vu qu'il se donnait tant de peine pour faire construire un nouveau bâtiment, il aurait dû prévoir assez d'espace pour lui-même, un endroit où il gérerait ses affaires. Apparemment, ce n'était pas le cas. Les loges des artistes devant lesquelles elle était passée étaient au moins deux fois plus grandes que ce *bureau*.

Contre l'un des murs, il y avait une petite cheminée, et une immense carte de Londres épinglée de travers. Au centre de la pièce, dévorant quasiment tout l'espace, se dressait la table, cernée de papiers empilés par terre, gênant les déplacements. Dans un coin, un blaireau empaillé à moitié moisi. Ève lui lança un coup d'œil avant d'inspirer. Par chance, elle avait anticipé l'odeur.

— Jean-Marie, pourriez-vous faire entrer les valets ?

Jusqu'à là nonchalamment appuyé au montant de la porte, Jean-Marie sourit de toutes ses dents d'un blanc éblouissant avant de sortir.

Lorsque Ève ramena son regard sur Harte, elle vit qu'il s'était figé en plein milieu de sa mastication.

— Quels valets ? demanda-t-il.

Ève lui adressa un sourire mielleux.

— Les valets que j'ai empruntés pour la journée à la maison de mon frère.

George et Sam entrèrent.

De la main, Ève leur montra les papiers sur le sol.

— Ramassez donc tout cela, je vous prie.

Harte écarquilla les yeux, profondément choqué.

— Hé ! Attendez une foutue min...

Mais les valets s'activaient déjà.

— Vous ne pouvez pas prendre mes papiers ! protesta Harte.

— Je vais simplement les mettre en ordre, expliqua Ève d'un ton suave.

— Mais il n'y a nul besoin de les mettre en ordre !

— Si, dans la mesure où je vais installer mon bureau ici, confirma Ève alors que George et Sam sortaient, leur charge dans les bras.

Puis Bob et Bill arrivèrent, portant le petit secrétaire en bois de rose d'Ève.

— Ici, mademoiselle ? s'enquit Bob en montrant l'espace dégagé en face de la table de M. Harte.

— Mmm... Oui, je pense que ce sera bien, acquiesça-t-elle après un temps de réflexion. Peut-être que si vous la poussiez un tout petit peu, vous pourriez accoler mon bureau à la table. Ainsi, M. Harte et moi-même aurions assez de place.

Les deux valets obéirent à la consigne et quelques instants plus tard, Ève annonça aux valets qu'ils pouvaient disposer pour la journée. Elle s'assit dans le fauteuil au haut dossier droit qu'ils avaient apporté et placé derrière le secrétaire. Son nécessaire de correspondance se trouvait dans un panier à ses pieds. Elle le prit, l'ouvrit et en sortit une bouteille d'encre, une plume, du sable et une liasse neuve de fiches comptables. Elle posa soigneusement le tout sur le bureau.

— Voilà. Je crois que je serai assez bien installée pour étudier vos comptes, monsieur Harte.

Elle jeta un coup d'œil à la boîte de papiers en désordre et ses espoirs se ternirent légèrement.

— Et ce siège ? demanda Harte en montrant le fauteuil rembourré que les valets avaient coincé dans le coin, près du blaireau.

— Il est pour Jean-Marie, naturellement.

Justement, Jean-Marie était de retour. Il se posa sur le siège.

— Naturellement, répéta Harte en échangeant un regard hostile avec le garde du corps.

Il se pencha et s'enquit à voix basse :

— Est-ce qu'il vous suit partout, mademoiselle ?

— Partout. Et son ouïe n'a jamais été déficiente, n'est-ce pas, Jean-Marie ?

— Jamais. J'entends parfaitement bien.

M. Harte se renfrogna, s'assit et pianota quelques instants sur la table du bout des doigts avant de remarquer :

— Il n'est pas nécessaire de travailler ici, mademoiselle Dinwoody. Vous pouvez emporter les papiers chez vous pour les y examiner tout à votre aise.

Elle le regarda, un feuillet froissé dans une main.

— Nous avons conclu un marché, monsieur Harte. Vous pouvez le rompre et je puis évidemment de mon côté, si cela vous indispose que je travaille dans votre bureau, annuler vos lettres de crédit.

Harte marmonna quelques imprécations dans sa barbe avant de lever les mains en signe de reddition.

— Restez aussi longtemps qu'il vous siéra.

— Merci, fit Ève sèchement, les yeux fixés sur le feuillet qu'elle tenait. Qu'est-il écrit ? Tout ce que je parviens à lire, c'est *pois*.

Harte se pencha par-dessus table et bureau et prit le feuillet. Au passage, ses doigts frôlèrent ceux d'Ève. Instinctivement, elle recula et sa main se contracta en poing, mais Harte ne sembla pas le remarquer. Sourcils froncés, il étudia le document quelques instants, puis lâcha :

— *Bois*. Pas *pois*. C'est une facture pour trois des arbres du bois que Pollo – Apollo Greaves, vicomte Kilbourne, notre paysagiste – a fait planter dans le jardin.

— Ah bon ?

Ève ouvrit son encrier et y trempa sa plume, qu'elle garda en suspens au-dessus de la première page vierge du registre qu'elle avait apporté.

— Et combien avez-vous payé ces trois arbres ?

Harte énonça une somme.

Lentement, Ève releva la tête, la plume toujours en l'air.

— Je vous demande pardon ?

C'était certain, elle avait mal entendu.

Mais Harte répéta la même somme ridiculement élevée.

— Seigneur... C'est trois arbres étaient-ils faits de perles et d'or ?

— Non, mais ils étaient... ils *sont*... très gros. Kilbourne les a fait transporter depuis Oxford et replantés avec succès. Si nous avions planté de jeunes pousses, nous aurions dû attendre des années avant d'avoir des arbres adultes.

Ève approuva sans enthousiasme. Elle comprenait que le jardin ait eu besoin de grands arbres mais en jugeait le prix proprement ahurissant.

Elle nota soigneusement la somme dans son registre et sortit un autre feuillet de la boîte.

— Et ceci, monsieur Harte ?

La mine sournoise, Harte demanda :

— Envisagez-vous de passer tous ces reçus en revue aujourd'hui ?

— Naturellement.

— Ah.

Harte s'écarta de la table et se leva.

— Malheureusement, j'ai une réunion avec... euh... MacLeish ce matin. Le toit, comprenez-vous ?

— Mais...

Elle n'eut pas le temps de poursuivre : il s'était déjà engouffré dans le couloir.

— Désolé, chérie, mais je n'ai pas de temps à perdre ! cria-t-il en tirant derrière lui la porte du bureau. Je suis déjà en retard.

Ève considéra le battant fermé, puis se tourna vers Jean-Marie.

— Cela ne vous paraît-il pas une heure trop matinale pour une réunion à propos du toit ?

— Assurément. M. Harte n'a pas envie de vous aider dans ce travail, je pense.

— Je suppose que je n'aurais pas dû m'attendre à autre chose, murmura Ève en considérant l'amas de papiers dans la boîte.

Elle soupira et commença à les sortir.

Dix minutes plus tard, elle fut interrompue dans sa tâche : la porte s'ouvrit sur la femme à la mouche. Elle était en tenue de danseuse.

— Oh... fit-elle en voyant Ève qui sablait un feuillet, les sourcils froncés sur les chiffres gribouillés qu'elle venait de tant peiner à lire.

Au train où elle allait, il lui faudrait au moins une semaine pour les reporter dans son cahier.

Elle releva les yeux.

— Oui ?

La fille jeta un coup d'œil dans le bureau.

— Euh... Je pensais que M. Harte serait là.

— Pas en ce moment. Il est parti en trombe pour se rendre à une réunion.

— Oh...

La fille se mit à se ronger un ongle. Elle ne semblait pas pressée de quitter les lieux. Ève croisa les mains sur le bureau et lui sourit pour l'encourager à poursuivre.

— Puis-je vous aider ?

Les yeux de la fille s'écarquillèrent.

— Vous le pourriez vraiment ?

— Certainement, assura Ève, optimiste. Comment vous appelez-vous ?

— Polly. Polly Potts. Je suis danseuse au théâtre mais je ne vois pas comment je peux venir demain, à cause de la petite Bets. Elle pleure, elle pleure, et Mme Brown, qui est censée s'occuper d'elle pour deux pennies par jour, dit qu'elle ne veut plus et je commence à penser qu'elle ne donnait pas le porridge que je lui avais laissé pour la petite Bets. Alors que Mme Brown s'en aille, c'est tout aussi bien, mais le problème c'est que je n'ai personne pour la remplacer.

Polly s'interrompit, le temps de reprendre son souffle, et Ève profita de l'opportunité.

— La petite Bets est votre enfant ?

Polly la regarda comme si elle la jugeait un peu simplette.

— Oui. C'est juste ce que je viens de vous dire.

— Je vois.

Vraiment, ce problème ne concernait pas M. Harte, mais il exigeait une solution immédiate.

— Pourquoi n’amenez-vous pas petite Bets au théâtre avec vous jusqu’à ce que vous ayez trouvé une autre garde ?

— Je pourrais ? demanda Polly, ébahie.

— Il n’y a aucune raison pour que vous ne le puissiez pas.

Un sourire illumina le visage de la fille.

— Mince, alors ! Vous êtes sacrément gentille, pour une sœur de duc !

Et sur ce cri du cœur, Polly se retira. Ève se tourna vers Jean-Marie.

— Pensez-vous que j’ai fait ce qu’il convenait ?

— Nous le saurons bientôt. Mais cette personne devait trouver un endroit sûr pour son bébé et c’est exactement ce que vous lui avez offert.

Ève partageait la certitude de Jean-Marie. Elle revint à sa tâche avant de se rappeler soudain :

— Le thé ! Oh, que je suis contente d’avoir apporté tout le nécessaire.

Elle se pencha sur le panier posé à côté du bureau et en sortit une théière et une boîte de thé en fer-blanc. Elle regarda la cheminée.

— Oh... il n’y a pas de bouilloire...

Jean-Marie se leva.

— Je vais en trouver une. Si vous ne voyez pas d’objection à ce que je vous laisse seule un petit moment, mon amie.

— Non, non, allez donc chercher cet ustensile, répondit Ève en plongeant de nouveau la main dans le fouillis de papiers couverts de griffonnages aussi impénétrables que des hiéroglyphes.

Elle entendit s’éloigner Jean-Marie, puis le silence s’installa, mis à part le grattement de la plume sur le papier. Ève était absorbée par son travail, concentrée sur le déchiffrement des gribouillis, qu’ensuite elle reportait en colonnes bien nettes dans son registre.

Ce ne fut qu’un long moment plus tard qu’elle se rendit compte qu’elle n’était plus seule dans le bureau. Elle prit conscience d’une respiration laborieuse, et d’une odeur, le genre d’odeur qui donnait des cauchemars même en plein jour. Elle leva les yeux, frissonnante.

Un énorme chien baveux se tenait dans l’embrasure de la porte, la mâchoire béante ouverte sur ses crocs impressionnants.

Elle hurla.

Après une demi-heure passée à calmer MacLeish et Vogel, Asa regagna son bureau. L’architecte et le maître de musique se querellaient à propos de l’organisation des guichets, entre autres. Ce n’était pas un remords tardif qui motivait Asa. Oh, il savait qu’il aurait dû aider Mlle Dinwoody à y voir clair dans le chaos de ses affaires, mais la seule idée de chiffres et de comptes lui donnait de l’urticaire. C’est donc sans se presser, tant s’en fallait, qu’il revenait vers son bureau lorsqu’il entendit crier une femme.

Il comprit aussitôt de qui il s’agissait.

Il se mit à courir, dévalant les couloirs des coulisses, et arriva pantelant au bureau.

Pour y trouver un mastiff maigre, famélique, qui se recroquevilla quand il déboula dans la pièce.

Mais ce ne fut pas cela qui capta l’attention d’Asa.

Ce fut Mlle Dinwoody, toujours assise derrière le bureau, fixant sur le chien des yeux

écarquillés sous l'effet d'une indicible terreur. Elle prit son souffle et hurla derechef à pleins poumons.

Elle ne semblait même pas avoir remarqué qu'Asa était là.

Il avança vers elle, tendit instinctivement la main et le hurlement mourut sur les lèvres de la jeune femme. Elle regarda Asa, ses yeux bleus brillants de larmes, et il sentit quelque chose en lui s'insurger : Mlle Dinwoody était guindée et horripilante, mais elle était surtout courageuse. Elle ne méritait pas d'avoir l'air aussi seule, affolée et perdue.

— Mademoiselle Dinwoody ! Ève !

À l'instant où il s'apprêtait à la toucher, il fut violemment bousculé.

Le valet noir l'avait propulsé sur le côté et s'était jeté sur sa maîtresse, qu'il avait prise dans ses bras.

— Chuuut, mon petit. Jean-Marie est là et rien ni personne ne vous fera du mal, je vous le jure sur ma vie.

Par-dessus l'épaule du valet, Asa vit Mlle Dinwoody cligner des yeux et reprendre son souffle. Son visage se chiffonna et elle l'enfouit dans l'épaule de Jean-Marie avant d'éclater en sanglots.

Asa avait la sensation d'être témoin d'un moment d'une extrême intimité, comme si Mlle Dinwoody avait perdu ses vêtements devant lui et se tenait là, nue, exposée.

Le valet le regarda, regarda le chien, maintenant couché par terre et geignant. Le message était clair.

Asa fit un pas vers l'animal.

— Allez, file, toi !

Le chien se leva avec peine et sortit en boitillant, la tête basse. Il était peut-être énorme mais il était affreusement maigre, à l'évidence à moitié mort de faim. Difficile d'avoir peur de cette pauvre bête.

Asa se tourna de nouveau vers la scène qui se déroulait derrière le bureau. Il savait que Mlle Dinwoody allait le haïr parce qu'il avait assisté à sa perte de sang-froid. Or il ne voulait pas qu'elle le haïsse. Il voulait... alors, ça, par exemple ! Il ressentait une envie presque viscérale d'envoyer valdinguer le valet noir et de prendre Mlle Dinwoody dans ses bras !

Il perdait la tête.

Il sortit du bureau et en referma la porte derrière lui.

Le chien avait disparu et une petite foule entourait Asa, MacLeish en tête, la mine très inquiète.

— Que s'est-il passé ? Qui a crié ?

Derrière lui se tenaient Vogel et deux des danseuses, qui regardaient de leur loge, bouche bée.

— Il n'y a rien de grave, assura Asa en levant les mains en signe d'apaisement. Mlle Dinwoody a accepté de m'aider pour ma comptabilité et... euh... elle a vu un chien. Cela l'a effrayée.

Il sourit à la cantonade, adressa un clin d'œil aux danseuses, bien qu'il ne fût guère d'humeur joviale après avoir vu l'état de Mlle Dinwoody.

— Elle n'a pas l'habitude, précisa-t-il, de se trouver face à des chiens errants, dans le quartier de Londres où elle habite.

— J'ai déjà vu c'bâtard, l'aut'jour, dit l'un des ouvriers. Faudrait l'attraper et le noyer. Pourrait attaquer quelqu'un.

— Des animaux malades, lâcha une danseuse en haussant les épaules.

Elle rendit son clin d'œil à Harte avant de se retirer dans sa loge.

La foule se dispersa, chacun revint à son ouvrage.

Sauf Violetta.

Aujourd'hui, elle portait une robe d'un cramoisi foncé et cette couleur relevait sa carnation mate, sa beauté exotique.

— Mlle Dinwoody ne m'a pas paru du genre à hurler à la vue d'un pauvre chien, remarqua-t-elle.

Asa regarda brièvement la porte close, puis prit le bras de Violetta afin de l'éloigner du bureau.

— Elle était morte de terreur, expliqua-t-il. C'était incroyable.

Ils marchaient vers le jardin. La soprano était songeuse.

— J'ai connu une fille, dans le temps, qui avait une peur bleue des pièces obscures. Elle avait été enfermée, quand elle était enfant, dans une cave. Par sa mère. Un acte terrible de la part d'une mère. Jamais elle ne criait, elle était toujours d'un calme absolu, mais si on la conduisait dans une pièce sombre, elle se muait en diable déchaîné.

Comme à l'accoutumée lorsqu'elle était seule avec Asa et se concentrait sur un fait bien précis, l'accent italien de Violetta disparaissait, au point qu'Asa se demandait si elle était vraiment née à l'étranger.

Il ouvrit la porte qui donnait sur le jardin, sortit avec Violetta. Un violent fracas retentit au-dessus de lui. Instinctivement, il bondit sur le côté, entraînant Violetta avec lui, à l'instant où une pile de tuiles s'écrasait par terre à l'endroit exact où il se tenait avec la soprano quelques secondes auparavant.

— Ô mon Dieu ! s'exclama Violetta avec un pur accent de Newcastle.

— Bon sang de bon sang ! s'écria Harte en regardant les tuiles en miettes par terre, puis le toit.

Aucun ouvrier ne travaillait sur cette partie de la toiture.

La porte qu'il venait de refermer s'ouvrit à la volée sur MacLeish et Vogel.

— Que s'est-il passé ? s'enquit l'architecte.

Sans voix, Vogel contemplait le toit.

— Quelqu'un a essayé de nous tuer ! clama Violetta.

— Certainement pas, dit MacLeish. Un ouvrier peu soigneux a dû omettre de fixer correctement les tuiles.

Il regardait Harte, en quête manifeste d'un soutien.

Harte considéra de nouveau le tas de tuiles. S'il n'avait pas réagi aussi vivement, Violetta et lui auraient eu le crâne fracassé. L'accident était... de très mauvais augure.

— Che n'aime pas ce chenre t'accitent, fit Vogel comme en écho aux pensées de Harte.

— Moi non plus, dit Violetta d'une voix tremblante. Je ne les aime pas *du tout*. Une peur pareille est mauvaise pour ma santé. Mauvaise pour ma voix.

Harte posa un bras rassurant autour des épaules de la soprano.

— Cela n'arrivera plus, chérie. MacLeish, veillez à ce que les couvreurs fixent bien les tuiles. Un autre petit épisode comme celui-là et je les flanque tous à la porte.

— Naturellement.

L'architecte était manifestement soulagé d'avoir reçu des instructions. Il se tourna vers la porte où, pour la seconde fois, une petite foule s'était agglutinée.

— Tout le monde au travail ! ordonna-t-il.

Avec le concours de Vogel, il refoula les curieux déçus. Puis il referma la porte derrière eux. Mains sur les hanches, Harte ramena le regard sur le tas de tuiles brisées. Il avait des ennemis, d'accord, mais...

— Venez, *caro*, dit Violetta, son accent italien de retour et, à l'évidence, complètement remise du choc.

Elle pressa doucement le bras de Harte.

— Vous me parliez de la terreur qu'avait Mlle Dinwoody des chiens.

Asa se dirigea vers le jardin avec la jeune femme.

— Elle me paraît être une femme trop raisonnable pour éprouver une peur aussi absurde, remarqua-t-il.

Violetta haussa les épaules.

— Même la plus raisonnable d'entre nous a ses faiblesses. Et puis, ce chien, je l'ai vu aussi, et il est loin d'être petit.

— Non, mais il semblait mort de faim. Difficile de se le représenter comme une menace. Et pourtant, Mlle Dinwoody était terrorisée. Je ne suis même pas sûr qu'elle se soit rendu compte que j'étais dans la pièce.

Violetta s'immobilisa, l'obligeant à en faire autant. Ils étaient près de la nouvelle galerie de musique, un espace ouvert avec un sol dallé et la colonnade en demi-cercle de l'ancienne galerie, qui avait résisté au feu. Apollo avait assuré à Harte que l'effet serait celui d'une ruine antique et Harte devait convenir qu'effectivement cela y ressemblait beaucoup. La nuit, avec les lanternes et les torches placées çà et là, ses hôtes auraient l'impression de se promener dans des ruines romaines.

Violetta lui sourit, une lueur amusée dans les yeux.

— Vous semblez beaucoup vous inquiéter pour Mlle Dinwoody.

— Hein ? Oh, non. Je m'inquiète seulement des conséquences de tout cela sur Harte's Folly.

— Mais bien sûr. Harte's Folly est ce qu'il y a de plus important.

— J'ai passé toute ma vie d'adulte à y travailler.

— Oui, vous me l'avez déjà dit. Bien des fois. Il serait donc judicieux que vous alliez vous enquérir de l'état de Mlle Dinwoody. Vous détesteriez perdre une nouvelle fois la ligne de crédit accordée par son frère, surtout en cette période critique.

— Vous voyez juste, marmonna Harte en revenant vers le théâtre. Maudit soit ce chien pour l'avoir effrayée. Après cela, travailler avec elle va être encore plus difficile.

Il se rappelait les yeux bleus épouvantés. Cette épouvante, il voulait l'effacer. Retrouver le regard sûr de soi de Mlle Dinwoody, le pli guindé de sa petite bouche quand elle cherchait à remettre à sa place ce butor d'Asa Makepiece.

— Très vraisemblablement, dit Violetta en tentant d'accorder son pas aux longues enjambées de Harte. Peut-être devriez-vous l'inviter à dîner à ma place, ce soir.

Harte s'arrêta net et fit la grimace.

— Je n'avais pas oublié que je comptais vous emmener dîner ce soir.

— L'idée que vous ayez pu oublier ne m'a pas effleurée une seconde, assura Violetta dans un gentil sourire. Mais voyez-vous, il y a un duc... Un duc qui appartient à la famille royale, qui me tourne autour. Si délicieuse que soit votre compagnie, *caro*, il a davantage à m'offrir que vous, me semble-t-il. Comprenez-vous ?

Harte eut un petit sourire en coin, sans joie. Il avait peut-être du charme et de l'esprit mais ce

qu'il n'avait pas, c'était un titre et de l'argent. Donc, oui, il comprenait. Jamais il n'avait été le choix définitif d'une femme. C'était là une leçon qu'il avait apprise depuis des lustres.

Il se pencha et posa un baiser sur la joue de Violetta.

— Veillez à ce que le goujat vous traite bien, Violetta, sinon il aura affaire à moi.

Brièvement, les yeux de la soprano exprimèrent le regret. Elle posa la paume sur la joue de Harte.

— Vous êtes le meilleur homme que j'aie jamais connu, *caro mio*. Honnête, viril et bon. J'aimerais que le monde soit différent et...

Elle s'interrompit, recula et haussa les épaules.

— Mais le monde est ainsi, je le crains. Allez, maintenant. Allez voir votre Mlle Dinwoody.

Un énigmatique sourire flotta un instant sur ses lèvres.

— Je pense que cela ne vous ferait aucun bien de la perdre, acheva-t-elle.

Asa opina puis repartit vers son bureau. Mlle Dinwoody était une petite chose hérissée de piquants. Peut-être serait-il sage de feindre de n'avoir rien vu de sa frayeur. Mais le valet savait qu'il était présent lorsqu'elle avait hurlé la seconde fois. L'avait-il dit à sa maîtresse ? Quant à lui, serait-il contraint de capturer ce chien ? Évidemment pas pour le noyer : il aimait trop les animaux pour cela. Mais éventuellement pour aller le lâcher loin de Harte's Folly afin qu'il ne revienne pas y errer.

Ève était allongée sur son canapé, un linge imbibé d'eau de lavande sur les yeux, et elle se demandait si elle aurait le courage de regarder de nouveau en face M. Harte. Il l'avait *vue*. Il avait vu son humiliante perte de sang-froid. L'avait vue réduite à l'état de petite fille hurlant d'effroi devant un chien.

Oh, si seulement elle avait pu remonter le temps et recommencer de zéro cette matinée ! Jamais elle n'aurait dû laisser Jean-Marie quitter le bureau. Il aurait empêché l'animal d'entrer.

Mais ce n'était pas le cœur du problème, n'est-ce pas ?

Elle enleva le linge et riva un regard absent sur le plafond qui s'assombrissait. Elle n'était pas comme les autres femmes qui pouvaient vivre sans s'inquiéter de rencontrer un chien errant ou de bousculer accidentellement un homme. Ces femmes-là n'étaient pas handicapées par des odeurs, des images bizarres, de menus détails souvent banals qui la glaçaient d'effroi et affolaient son poulx. Des odeurs, des images, des détails qui lui rappelaient cette nuit, si longtemps auparavant, où elle avait fui en courant devant les chiens.

Où elle avait couru à perdre haleine et avait été attrapée par quelqu'un de bien pire que les chiens.

Elle referma les yeux, très fort, repoussant les souvenirs, les visions, les sons et – mon Dieu ! – les odeurs hors de son esprit.

Elle était saine et sauve.

Saine et sauve, oui, mais pas normale.

Des voix murmuraient au rez-de-chaussée. Ruth qui expliquait que sa maîtresse était indisposée. Ce ne fut que lorsqu'elle entendit l'accent cockney de la personne à qui s'adressait Ruth qu'elle comprit que l'adolescent, le messenger de Val, était dans la maison.

Elle se leva, tapota ses cheveux pour s'assurer que sa coiffure était en ordre et carra les épaules. Elle n'était peut-être pas exactement comme les autres femmes mais se refusait à devenir une handicapée.

Elle gagna le palier et appela :

— Ruth ? Faites monter le garçon, je vous prie.

Alf apparut sans bruit au détour de l'escalier. Ève frissonna. Ce garçon se déplaçait dans un silence surnaturel mais gracieux en dépit de son apparence inquiétante. Il était coiffé d'un chapeau usé à large bord qui masquait à moitié un visage intelligent à l'expression attentive, et vêtu d'un gilet trop large et d'un manteau qui flottait autour de ses épaules étroites.

— M'dame.

Il retira son chapeau, révélant une longue chevelure brune attachée sur la nuque à la va-vite.

— J'ai quelque chose pour vous de la part de Sa Grâce.

Il plongea la main dans une poche de son manteau et en ressortit un paquet emballé dans un papier sale et fermé avec de la ficelle.

— Merci, dit Ève en le prenant prudemment.

Elle s'assit et entreprit de dénouer la ficelle, puis se rendit compte qu'Alf était toujours devant elle, fixant avec envie les restes du thé.

— En voudriez-vous un peu ? demanda-t-elle.

— Oui.

Alf s'assit immédiatement sur une chaise et se servit du thé d'une main pendant que de l'autre il prenait un biscuit.

La ficelle s'étant enfin détendue, Ève découvrit une petite bourse de velours et une missive. Elle ouvrit la bourse, en vida le contenu dans sa main.

Et resta bouche bée.

Une bague avec une somptueuse opale sertie dans une monture d'or entourée de gemmes multicolores !

Ève regarda Alf, qui dévorait des biscuits, apparemment indifférent à la valeur du cadeau qu'elle venait de recevoir de son frère. Elle se demanda s'il avait la moindre idée de ce qu'il avait transporté dans sa poche dans tout Londres.

Elle glissa la bague à l'annulaire de sa main gauche et constata sans s'en étonner qu'elle était à la bonne taille. Cela ressemblait bien à Val de connaître la taille exacte de ses doigts.

Comme à l'accoutumée, la lettre était scellée et elle brisa le sceau de cire rouge estampé d'un coq qui chantait. Le sceau de Val l'amusa. Et comme toujours la laissa un peu perplexe : il n'avait rien à voir avec les armes des Montgomery.

Le feuillet ouvert, elle lut, entendant ce faisant la voix de Val.

Très chère Ève,

J'ai trouvé cette bague dans ce drôle de petit marché à l'écart, à Venise, et je l'ai achetée parce que la fille qui la vendait avait un grain de beauté en forme de cœur sur le cou. Si elle t'amuse, garde-la. Sinon, jette-la dans la Serpentine, cela m'est égal. J'espère que la reconstruction de Harte's Folly avance sans problème. Il m'est venu à l'esprit que tu pourrais avoir besoin d'un garçon de courses. J'ai donc demandé à Alf de se mettre à ta disposition pour toute tâche dont tu souhaiterais le charger. Traite-le gentiment et avec respect.

Ton toujours affectueux & etc. frère.

V.

Ève considéra la lettre un long moment, sidérée par l'incroyable générosité de son frère. La bague était splendide et, bien sûr, elle allait la garder. En revanche, ce qu'elle était censée faire des services d'Alf était moins clair.

Elle leva les yeux sur le garçon, qui s'essuya la bouche avec la manche de son manteau avant d'expliquer :

— Il m'a dit de faire tout ce que vous me demanderiez. Il m'a payé un mois de salaire d'avance.

— Ah. C'est très généreux de votre part, et bien sûr de celle de mon frère, répondit Ève en repliant soigneusement la missive. Mais il se trouve qu'en ce moment je n'ai nul besoin de vos services.

Alf haussa les épaules.

— Laissez juste un message pour moi au One Horned Goat à St Giles quand vous aurez besoin de moi.

Voyant l'expression dubitative d'Ève, il s'empressa d'ajouter :

— Ou bien, si c'est plus facile pour vous, laissez le message à Mme Crumb. Je suis dans le coin de Hermes House tous les jours.

Ève acquiesça, soulagée.

— Je ferai cela.

Elle ne parvenait néanmoins pas à imaginer en quoi Alf pourrait se révéler utile. Elle n'en dit rien pour ne pas blesser la fierté du jeune garçon.

Entendant des voix dans l'escalier, Alf se leva.

Il coiffa son chapeau.

— Je ferais mieux d'y aller, m'dame, si vous n'avez pas de travail pour moi.

Ève approuva distraitemment : il lui semblait bien reconnaître la voix masculine qui se faisait plus forte, et son cœur se mit à battre la chamade presque aussi follement que lorsque le chien avait surgi.

Alf la regarda, intrigué, puis hocha la tête et se glissa hors de la pièce.

Juste à l'instant où M. Harte entrait, un bouquet de marguerites à la main.

4

Désormais, parmi l'innombrable descendance du roi, il y avait une fille. Elle était née d'une concubine sans importance et n'était ni particulièrement belle ni spirituelle. Mais sa nourrice, qui avait élevé bien des enfants du roi, l'aimait infiniment plus que les autres. Son nom était Colombe.

Extrait du *Lion et la colombe*

Asa Makepeace regarda l'adolescent, un peu surpris. Ce gamin détonnait dans le monde d'Ève Dinwoody.

Puis il regarda la jeune femme.

Elle était debout, mains nouées sur son giron, et fuyait son regard. Elle portait la même robe gris tourterelle que ce matin, comme si elle avait cherché à se fondre dans le décor. Cette femme, lorsqu'elle exigeait quelque chose de lui, était franche et directe, brave lorsqu'elle s'opposait à lui sur la gestion de Harte's Folly, et pourtant, songea Harte, elle était terrifiée par les chiens.

Et dans sa propre maison, elle se cachait, silencieuse.

Ève Dinwoody semblait faite de deux moitiés qui ne s'accordaient pas très bien. Elle le déroutait.

Comme elle persistait à fuir son regard, il s'éclaircit la voix et tendit son bouquet.

— Je les ai apportées pour vous.

Il jugea sa voix rude.

Le bouquet était tout simple. Des marguerites, achetées en chemin sur une impulsion à une petite fleuriste des rues. C'était un présent à trois sous, un peu enfantin, et il commençait à se trouver idiot en le lui tendant.

Elle était la sœur d'un duc. Sans doute plus habituée aux gerbes de roses et aux diamants, cadeaux qu'il ne pouvait payer. Cadeaux d'une vie différente de la sienne.

Mais lorsque, enfin, elle leva les yeux sur lui, un petit sourire éclairait son expression.

— Merci, dit-elle timidement en prenant les marguerites.

Il relâcha son souffle.

— Je vous en prie. Je suis venu pour... euh...

Il fit un geste vague de la main.

Elle toucha l'un des pétales de marguerite.

— Oui ?

S'il amenait le sujet du chien sur le tapis, s'il lui avouait être là pour s'assurer qu'elle allait bien et vérifier qu'elle entendait continuer à financer les travaux de Harte's Folly, à coup sûr elle

se crispait.

Il déclara donc :

— Je suis venu poser.

— Maintenant ? fit-elle en cillant.

— Pourquoi pas ?

Avec précaution, il entreprit de dénouer son jabot blanc, surveillant les yeux bleus qui s'arrondissaient sous l'effet de l'inquiétude.

— Oh, soyez sans crainte, je resterai décemment vêtu.

Il ne put s'empêcher de sourire : elle était si collet monté, si facilement choquée...

— Très bien, convint-elle en pinçant les lèvres. Donnez-moi le temps de demander à Ruth d'apporter de l'eau et d'échanger un mot avec Jean-Marie.

Et elle sortit en hâte.

Resté seul, il examina la pièce. La colombe était toujours sur la table. Il alla lui donner un peu de grain avant de s'intéresser aux titres des livres sur les rayonnages de la bibliothèque. Il fut éberlué lorsqu'il se rendit compte que la moitié des ouvrages étaient en français.

Il se retourna quand elle fut de retour dans la pièce.

— Vous lisez le français ?

— Oui.

Elle le considéra de la tête aux pieds.

— Asseyez-vous, je vous prie, monsieur Harte.

Il s'installa sur le canapé, bras étendus sur le haut du dossier, jambes allongées, et demanda :

— Comme cela ?

— Je suppose que cela pourra convenir.

Elle s'approcha de sa table et fourragea dans ses affaires, le dos tourné. Il en profita pour détailler sa taille fine, le balancement de ses jupes. S'il penchait la tête, il pourrait même apercevoir ses chevilles...

Elle pivota sur ses talons et il se redressa, une expression de pure innocence sur les traits. Elle lui jeta un coup d'œil soupçonneux avant de tirer une chaise devant lui et de s'y asseoir. Elle tenait un grand carnet de croquis et un crayon.

Du menton, il désigna le carnet de croquis.

— Je pensais que vous vouliez me peindre.

— C'est le cas, répondit-elle d'un ton distrait. Mais je dois auparavant réaliser quelques croquis. Tournez la tête vers la gauche.

Il obéit.

— *Votre gauche.*

Il roula des yeux mais s'exécuta.

— Pourquoi avez-vous besoin de...

— Et baissez votre menton.

Il abaissa son menton et la regarda par-dessous ses sourcils.

— ... de faire un croquis ? acheva-t-il.

— Cela me donne une idée de la peinture que je veux faire, répondit-elle alors que son crayon crissait déjà sur le papier.

Ses mouvements étaient gracieux. Fluides et néanmoins fermes, à la manière d'un professionnel bien rodé à ce travail. Il se rendit compte qu'elle savait exactement ce qu'elle faisait.

— Depuis combien de temps peignez-vous ?

— Ne bougez pas.

Agacé, il souffla. Il avait un impérieux besoin de se gratter le nez.

— J’ai commencé quand j’avais treize ans, murmura-t-elle en se penchant davantage sur son carnet. Lorsque Val m’a envoyée à Genève.

Cet élément d’information aiguisa la curiosité de Harte.

— Montgomery vous a envoyée là-bas ? Pas votre père ?

Elle se crispa une fraction de seconde et il se demanda quel nerf sensible il avait touché. Enfin elle se décontracta et revint à son dessin tout en répondant d’un ton neutre :

— Val a toujours pris davantage soin de moi que notre père.

— Votre père le *duc*.

— Oui.

Ses cils battirent et s’immobilisèrent.

— Le vieux duc était un homme très froid. Je vivais dans sa maison étant enfant mais ne le rencontrais que rarement.

Il ne voyait plus ses yeux, fixés sur son dessin, et ne pouvait donc essayer de déchiffrer ses pensées.

— Et c’est aussi bien ainsi, conclut-elle.

Il sentait que les choses étaient loin d’être aussi simples que cela.

— Et votre mère ?

Pendant un moment, elle ne répondit pas, dessinant en silence. Enfin, elle demanda :

— Quoi, ma mère ?

Il lui décocha un grand sourire.

— Qui était-elle ?

Cette fois, elle le regarda et il fut à deux doigts de frissonner tant le bleu de ses prunelles était glacial.

— Elle était gouvernante.

Il attendait, soutenant le regard azur, mais elle n’ajouta rien. Un ange passa, puis elle recommença à dessiner. Il haussa les épaules pour relâcher la tension due à l’immobilité.

— Ne bougez pas.

— Est-ce là que vous avez appris le français ? À Genève ?

— Et l’allemand.

Elle tint son carnet à bout de bras, examinant son croquis. Puis elle ramena son regard sur Harte et étudia son visage avec une intensité déconcertante.

— J’ai fréquenté une petite école de filles privée. Durant les étés, je vivais avec deux personnes âgées, un frère et sa sœur. Ainsi qu’avec Jean-Marie, qui est arrivé quand j’avais quinze ans. Le frère était un miniaturiste renommé. Lorsqu’il a découvert que j’avais quelque talent pour les portraits, il m’a prise sous son aile comme une sorte d’apprentie.

— Combien de temps êtes-vous restée là-bas ?

— Il n’y a que cinq ans que je suis rentrée en Angleterre. À ce moment-là, le frère et la sœur étaient morts de vieillesse.

Les mots avaient été prononcés d’un ton plat mais Harte avait perçu une note de tristesse. Il saisit sa chance d’en savoir davantage sur elle comme un chat happant une souris inconsciente qui serait passée devant son nez.

— Ils vous manquent.

— Évidemment.

Elle s'interrompit pour le regarder, sourcils froncés au-dessus de ses yeux bleus.

— Ils m'ont prise en charge, m'ont nourrie, éduquée.

— Parce que votre frère les payait, remarqua cyniquement Harte.

— Peut-être.

Les yeux bleus dardés sur lui s'étrécirent et deux taches rouges apparurent sur les joues de la jeune femme. Harte en éprouva de la satisfaction : enfin, il avait touché un point sensible.

— Mais l'affection ne peut être achetée, monsieur Harte. M. Laffitte n'avait aucun besoin de m'enseigner l'art de la peinture, et Mlle Laffitte de m'apprendre à préparer mes gâteaux préférés parfumés à l'eau de rose. Ils l'ont fait par affection. Ils l'ont fait par *amour*.

Ce qui, manifestement, était extrêmement important pour elle. Elle voulait que les gens l'aiment pour elle-même et non pour la fortune de son frère.

— Du calme, du calme ! dit Asa, paumes levées. Je n'avais pas l'intention de dénigrer votre famille adoptive.

— Vraiment pas ?

Elle plissait toujours les yeux et il ne put s'empêcher de la trouver majestueuse quand elle le considérait comme s'il avait été un excrément dans un caniveau.

— Vous semblez prendre plaisir à tout ramener à l'argent, monsieur Harte.

Il inclina la tête sur le côté.

— Mmm... Eh bien, pour certains, ceux qui ne sont pas nés avec une cuillère d'argent dans la bouche, la plupart des événements de l'existence se rapportent à l'argent. Comment en gagner, comment le garder, comment en posséder assez pour vivre décemment.

— Je suis consciente que...

— L'êtes-vous ? coupa-t-il durement.

Bon Dieu, comment osait-elle le juger ?

— Vous n'avez jamais manqué d'argent, n'est-ce pas ? continua-t-il. Votre frère pourvoit au moindre de vos besoins, les anticipe avant même que vous n'ayez eu la nécessité d'y réfléchir. Alors que savez-vous du désespoir dans lequel le manque d'argent peut plonger un homme ?

Elle l'observa quelques instants en silence avant de demander avec douceur :

— Et vous ? Qu'en savez-vous ?

— Je sais que je suis jugé sur l'argent que je possède et l'argent qu'il me manque. Je n'ai pas de nom, pas de titre, pas de talent particulier mis à part la capacité de faire travailler des gens dans un théâtre. Que reste-t-il d'autre, pour me juger, que le poids de ma bourse ?

Il se pencha en avant, peu soucieux d'avoir perdu la pose, et la regarda bien en face.

— Et je sais, mademoiselle Dinwoody, qu'il fut un temps où, si le diable m'était apparu, je lui aurais vendu mon âme pour un millier de livres et des boucles de diamants pour mes souliers.

Il se rejeta en arrière, un sourire amer sur les lèvres, et détourna les yeux.

— Ne me donnez pas de leçons sur mon amour de l'argent, mademoiselle Dinwoody. Ce sont les autres qui mesurent ma valeur par rapport à ce que je possède.

Ève déglutit.

— Qui vous a jugé sur votre manque d'argent ?

L'espace de quelques instants, l'image d'un ravissant visage déloyal flotta dans son esprit. Mais cela remontait à dix ans et il s'était contraint à oublier jusqu'au nom de la garce. Il se tourna de nouveau vers Ève, son sourire cynique bien accroché aux lèvres, et la défia du regard.

— Qui ne l'a pas fait ?

— Moi, répondit-elle, pensive.

— Ah non, chérie ?

Sa voix avait été grondante, menaçante. Chez autrui, il tolérait les mensonges faits par politesse mais, étrangement, il ne supportait pas que Mlle Dinwoody, elle, lui en fît.

— Si vous n'aviez pas le contrôle de mes fonds, je ne serais pas assis dans cette pièce avec vous.

Elle ne céda pas un pouce de terrain.

— J'ai le contrôle de vos fonds, oui, mais je n'ai pas de contrôle sur *vous*. Et je pense, monsieur Harte, que si vous aviez tout l'or du monde ou étiez sans le sou dans le caniveau, je ne vous apprécierais guère de toute façon !

Il la fixa quelques instants, puis renversa la tête en arrière et partit d'un grand rire. C'était tout elle, ça ! La petite peste qu'il commençait à connaître.

Il lui fallut plusieurs secondes pour se reprendre. Il essuya ses yeux mouillés de larmes d'hilarité et déclara :

— Nom de Dieu, mademoiselle Dinwoody, je préfère vos réflexions trempées dans l'acide à tous les pieux mensonges énoncés par de ravissantes lèvres.

Elle allait prendre la repartie comme une insulte... Mais non. Elle afficha un petit sourire satisfait. Et fugace.

— Bon, eh bien, peut-être pourriez-vous reprendre la pose ? demanda-t-elle.

— Avec plaisir.

Et il baissa légèrement la tête, se présentant comme un moment plus tôt.

Dans cette position, il la considérait à la dérobée.

Elle s'absorba tout de suite dans son dessin. Ses yeux allaient et venaient du carnet au visage de Harte. Penchée en avant, elle traçait des traits rapides avant de relever la tête pour le regarder de nouveau et leurs yeux se rencontraient. Ceux de Mlle Dinwoody étaient pleins de défi. Ses narines frémissaient légèrement, elle pinçait sa lèvre inférieure du bout des dents. Elle le détaillait franchement, l'observait audacieusement et être scruté de la sorte l'excitait.

À tel point qu'il avait un début d'érection.

Il s'empessa d'écartier plus largement les jambes, les yeux rivés à ceux de Mlle Dinwoody. Lorsqu'il lui parla, ce fut d'une voix un peu enrouée.

— Que voyez-vous quand vous me regardez ?

Que voyait-elle quand elle le regardait... ?

Ève prit une profonde inspiration, sans baisser les yeux. M. Harte s'était étalé sur son délicat canapé comme un maraudeur viking sur l'autel de l'église d'un village pillé. Ses larges épaules occupaient plus de la moitié du dossier, sur lequel il avait étendu les bras. Les pans de sa redingote écarlate reposaient sur l'assise, composant un contraste outrancier avec le doux gris-bleu des coussins. Une jambe étendue, l'autre à demi repliée, en appui sur le talon de sa botte. Une position qui mettait en évidence la musculature de ses cuisses et... ce qui se trouvait entre elles. Ce... cette partie de son anatomie était particulièrement flagrante. Même en fermant les yeux, Ève sentait ses joues s'enflammer.

Que voyait-elle... ?

De la violence, de la colère contenues à grand-peine. De la puissance, une force qui pouvait lui faire du mal, la *tuer*, s'il choisissait d'en user. Elle voyait la brutalité à l'état pur qui était, en plus ou moins grandes proportions, en chaque homme.

Elle voyait ses plus grandes peurs.

Mais – et c'était là quelque chose de nouveau pour elle – elle voyait aussi la tentation. Une tentation qui la dévorait, effrayante et diaboliquement séduisante. Elle voyait en lui une virilité dont la puissance créait comme une brume dans l'espace qui les séparait.

Elle voulait cet homme. Elle voulait son regard effronté, ses longues cuisses musculeuses, sa bouche au pli railleur, ses épaules si larges, si athlétiques, et très, très masculines.

C'était de la folie, elle ne s'y trompait pas. Jamais auparavant elle n'avait eu envie d'un homme. En fait, elle était effrayée par quasiment tous les hommes, *a fortiori* par celui-ci qui affichait de manière si flagrante sa sexualité torride.

Pourvu qu'il ne lise pas dans ses pensées... Ni dans ses yeux. Mais inutile de se bercer d'illusions : il savait déjà tout. Son regard, sous les paupières lourdes, était bien trop perspicace.

— Je vois... commença-t-elle avant de s'interrompre, le temps de s'humecter les lèvres du bout de la langue, que la naissance de vos cheveux forme un arc presque parfait au-dessus de l'arrondi de votre front. Que vos sourcils se retroussent légèrement aux extrémités, et qu'une fine cicatrice traverse le droit. Lorsque vous gardez votre sérieux, je vois que les commissures de vos lèvres sont à l'aplomb exact de vos pupilles. Mais que lorsque vous souriez, elles s'étirent au-delà. Je vois que votre mâchoire et votre menton sont de proportions classiques et qu'une petite cicatrice blanche sur votre menton a la forme d'une virgule.

Elle détourna enfin les yeux, consciente de son souffle trop rapide, certaine d'avoir échoué à le duper, à détourner ses idées grâce à ses impressions visuelles d'artiste.

Elle inspira et acheva néanmoins :

— Je vois chaque ride de votre visage, le réseau qu'elles forment. C'est cela que je vois lorsque je vous regarde.

— Et c'est tout ce que vous voyez ? Des rides ?

Sa voix basse était amusée.

Elle lui jeta un coup d'œil à la dérobée.

Il la fixait toujours, manifestement imperméable au fait qu'elle eût bien noté sa contenance équivoque.

Non, elle ne l'avait pas du tout berné.

Une nouvelle fois, elle s'humecta les lèvres pour gagner du temps.

— Je vois, dit-elle ensuite lentement, prudemment, un homme très maître de lui.

— *Maître de lui...* répéta-t-il. Je ne suis pas sûr de comprendre ce que cela signifie. Cela me fait l'effet d'une réponse de froussarde.

Elle leva aussitôt sur lui un regard outragé.

Mais avant qu'elle ait eu le temps de rétorquer vertement, il se mit à rire.

— Dites-moi, mademoiselle Dinwoody, aimeriez-vous savoir ce que je vois quand je vous regarde ?

Non, il fallait dire non... Il le fallait absolument...

— Oui.

Elle fit la grimace. Elle savait ce qui allait suivre ! Elle savait comment les hommes la voyaient. *Ordinaire.* Quand ils étaient charitables.

Simple quand ils ne l'étaient pas.

Elle se prépara aux railleries et s'aperçut avec étonnement que le regard de M. Harte était dur, brûlant. Certainement pas gentil. Mais pas non plus dédaigneux. Il la regardait comme s'ils étaient des égaux, comme s'il la *voyait* vraiment.

— Je vois, déclara-t-il sans hâte, choisissant ses mots, une femme qui a peur mais qui lutte contre sa peur. Une femme qui se comporte comme une souveraine. Une femme capable de nous mener tous à la baguette.

Elle retenait son souffle, craignant, si elle le relâchait, de briser l'enchantement.

Il eut de nouveau son petit sourire narquois.

— Et je vois, continua-t-il, une femme curieuse, une femme qui éprouve de profondes émotions mais qui est anxieuse. Qui craint-elle ? Elle-même ? Les autres ? Je ne sais pas vraiment.

Derechef, il perdit la pose en se penchant et elle dut se faire violence pour ne pas reculer sa chaise.

— Je pense, mademoiselle Dinwoody, que sous toute cette glace il y a du feu. Peut-être n'est-il encore que braises, mais si l'on y jetait de l'amadou...

Le sourire s'élargit, se fit dangereux.

— ... oh, l'incendie qui éclaterait alors...

Elle avait carrément arrêté de respirer et le fixait comme un oiseau tétanisé devant le chat prêt à le croquer. Elle, un incendie sur le point d'éclater ?

Le seul fait d'y penser lui donnait chaud. Beaucoup trop chaud.

— Je...

Elle baissa les yeux sur son croquis, complètement déstabilisée.

— Je...

Jean-Marie entra dans le salon.

— Mon amie ? Vous m'avez demandé de vous prévenir lorsqu'il serait 14 heures.

Il s'arrêta, soupçonneux, considéra Ève puis Harte, et fronça les sourcils.

— Oui, merci, Jean-Marie, dit Ève d'une voix hachée.

Elle était déçue. Elle avait donné à son valet des instructions. Une sorte de garde-fou au cas où la séance de pose l'aurait mise mal à l'aise.

Eh bien, elle était mal à l'aise. Mais pas de la manière dont elle l'avait craint.

M. Harte soupira.

— S'il est déjà 14 heures, je ferais bien de m'en aller. Je dois me rendre à Bond Street.

— Oh ? fit Ève, curieuse.

Il hocha la tête et se leva.

— Il faut que j'achète un lustre pour le théâtre.

Ève céda à une subite impulsion.

— Dans ce cas, je vous accompagne.

Asa cilla.

— Quoi ?

Mlle Dinwoody lui souriait d'un air serein. Où était la femme qui s'était empourprée à cause des quelques simples mots qu'il avait prononcés ? Disparue. Absorbée par la femme-homme d'affaires.

— Prendrons-nous la voiture de mon frère ? Je pense qu'elle est toujours dans la ruelle où je l'ai empruntée ce matin.

Évidemment, elle avait besoin d'une voiture. Quant à lui, il ne possédait même pas un cheval.

Bon sang. Il avait pris plaisir à la séance de pose, si bizarre que cela lui parût, mais il n'avait

nul besoin qu'elle lui tienne la main lorsqu'il allait faire des achats pour le théâtre.

— Il ne s'agit que d'un lustre, mademoiselle Dinwoody. Ce sera ennuyeux à mourir.

— Voyons, monsieur Harte, dit-elle en posant sur lui un regard empreint de pitié, faire des achats à Bond Street n'est *jamais* ennuyeux !

Et ce fut ainsi qu'il se retrouva devant la maison de ville de Mlle Dinwoody, cinq minutes plus tard, en compagnie de sa propriétaire et de son valet, à attendre la voiture qui arrivait.

Lorsque le cocher l'immobilisa au pied du perron, il en ouvrit la portière et le valet afficha aussitôt une moue de mécontentement, qu'il lui rendit à l'insu de Mlle Dinwoody en gonflant les lèvres de façon obscène.

— Merci, dit-elle en s'installant sur la banquette.

— Je vous en prie.

Asa s'assit à son tour, le valet l'imita et Asa le regarda quelques instants avant de choisir un sujet de conversation anodin.

— Donc, mademoiselle Dinwoody, français et allemand. Et qu'avez-vous encore appris dans cette école de filles que vous avez fréquentée ?

— Oh, la danse, la broderie, un peu les mathématiques, la littérature classique et un soupçon de géographie. Rien de très utile, en somme, j'en ai peur. Les autres filles se préoccupaient surtout de se préparer à un bon mariage.

Il chercha et trouva une position plus confortable sur son siège. Puisqu'il était là, autant profiter de la promenade en voiture.

— Mais vous, non ?

— Pardon ?

— Vous ne songiez pas à vous marier ?

Il y eut un bref silence. Jean-Marie lui jeta un coup d'œil de biais difficile à interpréter. Mlle Dinwoody fixait ses genoux.

— Non, répondit-elle.

Voilà qui était étrange. Bâtarde ou pas, la fille d'un duc restait la fille d'un duc. Si elle l'avait voulu, elle aurait pu contracter un beau mariage, surtout si Montgomery l'avait dotée.

— Et vous, monsieur Harte ?

Il sursauta, arraché à ses réflexions.

— Excusez-moi ?

— Comment avez-vous été éduqué, monsieur Harte ?

— Chez moi.

Devait-il s'en tenir à cette réponse ? Allons, ce n'était pas parce qu'elle avait décidé de rester bouche close qu'il était obligé de l'imiter.

Il haussa les épaules.

— Avec mes frères et mes sœurs.

— Oh. Vous avez donc de la famille ?

Il sourit.

— Pensez-vous que je sois subitement sorti de sous un rocher il y a trente-quatre ans ? J'ai trois sœurs et deux frères.

— Vraiment ?

Pour une raison qu'il ignorait, cette information sembla l'intéresser particulièrement et elle se pencha un peu vers lui.

— Je me suis toujours demandé quel effet cela faisait d'appartenir à une grande famille.

Harte fit la grimace. Il se rappelait la dernière fois où il avait vu Concord, son frère aîné. La rencontre s'était soldée par une violente dispute. Concord s'était débrouillé pour ne pas blasphémer, ce qui n'était pas le cas d'Asa.

— Je dirais qu'une grande famille crée plus d'ennuis qu'elle n'apporte de bienfaits.

Elle parut confuse.

— Que voulez-vous dire ?

— Oh, que dans une famille, il existe des règles, des attentes. Surtout dans la mienne. Et que jamais je n'ai été très bon avec les règles *ou* les attentes.

Il eut un sourire sans joie. Sa personnalité ne s'accordait vraiment pas avec celle des Makepiece. Un coucou dans un nid de fauvelles.

— J'ai donc jugé plus facile d'éviter de fréquenter la plupart de ses membres, acheva-t-il.

— De les *éviter* ? Vous ne les voyez plus ?

Son sourire s'accentua.

— Non, dans la mesure du possible.

— Alors vous ne les aimez pas, affirma-t-elle avec conviction.

— Je n'ai pas dit cela, marmonna-t-il en regardant par la fenêtre.

La voiture avançait au pas à cause du trafic londonien.

Ève resta silencieuse un moment, puis :

— J'imagine que vous ne vous conformez pas aisément aux règles mais je pense que les attentes de votre famille ont été satisfaites : elle doit considérer que vous avez réussi dans la vie.

Il renifla. *Si elle savait...* Il la regarda, se rendit compte qu'elle l'observait avec attention et que le valet faisait de même.

— Ma famille ne s'intéresse guère... euh... au théâtre.

— Mais vous possédez Harte's Folly ! protesta Mlle Dinwoody. Jusqu'à l'incendie, votre entreprise était un énorme succès. Je persiste à croire que votre famille est très fière de vous.

De la fierté, ce n'était pas ce que son père avait éprouvé la dernière fois qu'il l'avait vu, tant s'en fallait.

Asa chassa en hâte cette pensée.

— Il a fallu des années d'exploitation avant que Harte's Folly soit enfin rentable. Jusqu'à ce moment-là, j'ai remis dans mon affaire le moindre penny que j'ai gagné. Je suppose que ma famille est toujours persuadée que je tire le diable par la queue, ce qui est le cas depuis l'incendie.

— Persuadée, avez-vous dit ? Quand avez-vous parlé avec vos parents ?

— Ils sont morts. Ma mère lorsque j'avais quinze ans, mon père il y a cinq ans.

— Et c'est là que vous avez hérité de Harte's Folly ?

— Quoi ?

L'idée de son sinistre père impliqué dans quelque chose d'aussi frivole qu'un théâtre l'amusa. S'il avait entendu, le vieux Joseph Makepiece avait dû se retourner dans sa tombe.

— Non, mademoiselle Dinwoody. Je vous ai dit que ma famille n'appréciait pas les théâtres en général, et Harte's Folly pas davantage.

— Alors comment en êtes-vous devenu propriétaire ?

— Ah, eh bien... fit-il en se grattant la nuque, je ne le raconte pas souvent, mais dans la mesure où vous êtes un investisseur... ou du moins la sœur de mon principal investisseur, sachez que Harte's Folly m'a été légué par sir Stanley Gilpin, qui était un grand ami de mon père.

Sa réponse intriguait manifestement Mlle Dinwoody.

— Vraiment ? Il devait beaucoup vous aimer, pour vous laisser cette entreprise.

— Je crois que oui. Sir Stanley et mon père avaient peu de choses en commun. Mon père a travaillé comme brasseur toute sa vie et Stanley, qui était relativement fortuné, avait un penchant pour le théâtre. Il a acheté Harte's Folly quand il était tout jeune et il l'a amélioré constamment au cours du temps. Vers dix-sept ans, j'ai commencé à sortir en douce de chez moi pour aller rôder près du théâtre chaque fois que je le pouvais. Lorsqu'il a découvert où je me rendais, mon père n'a pas approuvé.

Un sacré euphémisme...

— Mais si sir Stanley était l'ami de votre père...

Asa secoua la tête.

— Je pense qu'il avait beaucoup d'affection pour sir Stanley, mais en même temps, il pensait que ses activités étaient un péché. J'avais dix-neuf ans quand je lui ai annoncé que je voulais travailler au théâtre de sir Stanley. Il l'a très mal pris.

Asa s'interrompit et déglutit avec peine. Il ne se souvenait que trop bien des mots que son père lui avait rugis à la figure.

Les mots qu'il lui avait criés en retour.

— Sir Stanley, continua-t-il, m'a pris sous son aile. Il n'avait pas de famille. Il était gentil avec moi, il m'a appris tout ce qu'il savait sur le théâtre, l'opéra, le jardin et la façon de les gérer. Au fil des années, j'ai assumé de plus en plus de responsabilités.

Il se tut quelques instants, perdu dans ses souvenirs, se rappelant l'enthousiasme enfantin de sir Stanley pour tout ce qui avait trait au théâtre.

— À vous entendre, il semble que vous l'aimiez beaucoup.

— Je l'aimais comme s'il avait été mon père. Et lorsque j'ai su qu'il m'avait légué Harte's Folly, je me suis juré d'en faire le plus merveilleux endroit du monde.

— Donc, vous travaillez à Harte's Folly depuis l'âge de dix-sept ans, dit Ève, pensive. Cela fait plus de dix ans, n'est-ce pas ?

— Oui. J'ai trente-quatre ans et j'ai travaillé ici toute ma vie d'adulte.

— Mmm. Il y a néanmoins une chose que je ne comprends pas.

— Et c'est... ?

La voiture s'était arrêtée à proximité de Bond Street.

— Eh bien, si le nom de sir Stanley était Gilpin, pourquoi Harte's Folly portait-il votre nom *avant* que vous en héritiez ?

Ève considérait M. Harte avec curiosité. Cet homme était infiniment plus complexe qu'elle ne l'avait cru au début et elle avait envie d'en savoir davantage. Sur ce qui avait fait de lui celui qu'il était aujourd'hui. Sur ce qui se cachait sous sa malicieuse espièglerie.

Les lèvres pincées, il continuait à regarder par la fenêtre.

— Ah, oui... pour être vraiment sincère...

— Voilà, coupa Ève. J'aime la sincérité.

Jean-Marie rit sous cape. M. Harte se tourna vers lui et lâcha :

— Mon nom n'est pas Harte.

Sur des charbons ardents, Ève attendit la suite. Toute découverte concernant M. Harte était très excitante.

— Mon nom est Asa Makepiece.

Asa... Le prénom lui allait bien. Elle ne s'était pas interrogée sur le prénom de M. Harte

mais maintenant qu'elle le connaissait, elle était ravie. *Asa. Asa Makepiece.*

Elle écarquilla soudain les yeux.

— *Makepiece...* c'est le nom du directeur de la Maison pour les enfants malheureux et les orphelins. Je l'ai rencontré, ainsi que sa femme, lors d'une réunion de l'Association des dames au profit de cet orphelinat.

Il hocha la tête.

— *Winter* est mon jeune frère. Vous êtes donc allée à l'orphelinat ?

— Oui.

Elle ne précisa pas que c'était dans des circonstances dont elle n'était pas très fière.

Par chance, la portière s'ouvrit, apportant une diversion bienvenue. Ève se leva et mit pied à terre avec l'aide du valet affecté à la voiture. Elle attendit que Jean-Marie et Harte soient également descendus pour demander :

— Vous avez emprunté le nom de Harte à l'entreprise ? Pas le contraire ?

Harte lui offrit son bras sans répondre. Elle le regarda, intriguée. Il affichait une mine sombre.

— Lorsque nous avons eu notre... différend, mon père a été très clair : il s'opposait à ce que j'utilise notre nom de famille si je comptais travailler dans le monde du spectacle.

Ève commençait à comprendre que le différend avait en fait été, de la part du père d'Asa, un reniement. M. Harte – enfin M. *Makepiece* – était un homme fier, elle s'en était rendu compte d'emblée. Qu'avait-il ressenti lorsque son père lui avait défendu de porter son nom ?

Cette question l'émut. Elle éprouvait... de la pitié. Non, pas de la pitié. M. Harte n'était pas homme à plaindre. De la sympathie.

— Je vois, dit-elle en considérant le bras qu'il lui offrait.

En principe, les seuls hommes auxquels elle permettait de la toucher étaient Jean-Marie et son frère.

Avec une réticence que M. Harte ne parut pas remarquer, elle posa le bout des doigts sur sa manche.

Ils se dirigèrent vers Bond Street. La journée était belle et ensoleillée et Ève se sentait bien. Jean-Marie était juste derrière elle, assez proche pour voler à son secours en un clin d'œil si besoin était.

— Où allons-nous ? s'enquit-elle.

Celui qui avait l'envie et l'argent pouvait acheter à peu près n'importe quoi à Bond Street. De la papeterie aux meubles en passant par des dentelles, du tabac et mille autres choses. Des marchandises provenant des quatre coins du monde arrivaient au port de Londres et y étaient proposées à la vente. La rue était bordée de boutiques, chacune avec des étals en façade, sur lesquels le négociant exposait ses articles. Mais Bond Street n'était pas dédiée qu'au commerce. C'était l'endroit où tout le monde se promenait, montant et descendant la rue, examinant les étalages, s'arrêtant pour bavarder, et se pavanant.

— Chez Thorpe, répondit Asa tout en lui faisant contourner une flaque putride.

— Le fabricant de lustres ?

— Oui. J'ai besoin d'équiper la scène de bons éclairages. Je me suis dit qu'un grand lustre central et avec de nombreux prismes et pendeloques serait superbe.

Ève opina avant de se raidir instinctivement : un petit chien à longs poils au bout d'une laisse marchait droit sur elle. M. *Makepiece* regarda l'animal puis Ève avant de la faire pivoter de façon que le chien passe et disparaisse au plus vite de sa vue.

Ève lâcha un soupir de soulagement. Elle se sentait stupide, elle s'en voulait. Ces peurs étaient si idiotes ! Elle en était parfaitement consciente, mais dans certaines situations, son corps réagissait de lui-même.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, M. Makepiece pencha la tête vers elle et lui demanda :
— Alors, ce sont tous les chiens ?

Elle acquiesça dans un petit sursaut : il était si proche d'elle qu'elle pouvait humer un parfum boisé. Son savon, peut-être ?

— Tous les chiens, en particulier les gros.

Il se redressa sans faire de commentaires mais pressa brièvement la main d'Ève posée sur son avant-bras. Un simple contact, qui déclencha une délicieuse sensation. Elle eut toutes les peines du monde à conserver une mine impassible.

— Nous y voilà, dit M. Makepiece après qu'ils eurent encore marché un peu.

Le panneau de Thorpe se balançait au-dessus d'eux. Le nom de la boutique était peint dans une calligraphie recherchée. Devant le magasin, deux grands tréteaux étaient chargés de lustres de toutes sortes. Il n'y avait pas de vitrine mais lorsque M. Makepiece tint la porte ouverte pour Ève, elle découvrit, éblouie, une vaste salle remplie du sol au plafond de milliers de bougeoirs, candélabres, chandeliers, lustres, torchères, allumés pour la plupart, illuminant l'intérieur du négoce *a giorno*.

Ève s'immobilisa et regarda. La chaleur des bougies lui enflammait les joues.

M. Makepiece alla se placer au centre de la salle d'exposition et tourna sur lui-même, examinant les lustres accrochés au plafond, avant de pointer le doigt sur l'un d'entre eux, le plus grand.

— Voilà. C'est celui-là que je veux.

— Il me semble très cher, remarqua Ève.

Elle cligna des yeux tant le lustre était clinquant avec ses fioritures, ses volutes et sa multitude de pendeloques de cristal. On l'aurait dit d'or en fusion.

— Et celui-là, monsieur Makepiece ?

Ève montra un lustre de cuivre plus petit, moins chargé en pampilles.

— Il n'ira pas, déclara Asa, dont les traits exprimèrent aussitôt l'irritation.

Ève résista avec peine à l'envie de s'éloigner de cette mauvaise humeur masculine. Au lieu de bouger, elle se raidit, bien ferme sur ses jambes.

— Pourquoi n'ira-t-il pas ? Expliquez-moi.

Pendant quelques instants, elle crut qu'il discuterait pied à pied. Mais il restait muet. Elle lui effleura le bras de l'index.

— S'il vous plaît, monsieur Makepiece. Je veux comprendre.

Il commença par lui opposer un silence buté avant de se résigner.

— Ce lustre que vous avez choisi, mademoiselle Dinwoody, regardez combien de bougies il comporte. Moitié moins que le grand ! Lequel a non seulement davantage de bougeoirs mais aussi de pièces de cristal qui scintillent et réfractent la lumière des flammes.

Il se tourna vers Ève.

— Dans un théâtre, la lumière est très importante. Si mes clients ne peuvent voir la scène et les acteurs, ils ne prendront aucun plaisir au spectacle et ils ne reviendront pas.

Ève lui rendit son regard. À son corps défendant, elle comprenait le point de vue d'Asa.

Et il dut s'en rendre compte car il eut un petit sourire ironique.

— Vous pensiez que je l'avais choisi parce que c'était le plus cher.

— Peut-être, concéda Ève. Donc, pour vous, c'est la lumière qui compte, pas l'or ?

— Naturellement, le lustre doit aussi être beau.

— Mais il va se trouver très en hauteur au-dessus de la tête des spectateurs, remarqua Ève avec logique. Je me demande si on ne pourrait pas en avoir un semblable à celui-ci mais en cuivre, pas plaqué d'or. Vu d'en bas, avec tout ce cristal, je doute qu'un seul spectateur fasse la différence. Et l'économie serait considérable, convenez-en.

— Mmm. Oui. Oui, j'en conviens.

Il avait répondu après réflexion et considérait maintenant Ève avec tant d'admiration dans les yeux qu'elle en fut toute chavirée. Lorsqu'un grand sourire se dessina sur les lèvres de M. Makepiece, elle sentit qu'elle rougissait. La lueur de complicité dans ses yeux verts établissait une troublante intimité entre eux.

— Puis-je vous aider à choisir, monsieur ?

Ève cilla. Le charme venait d'être rompu par le vendeur, qui avait fait une courbette à M. Makepiece tout l'en ignorant, elle. Elle se demanda comment l'homme aurait réagi s'il avait su que c'était elle qui tenait les cordons de la bourse.

Elle écouta M. Makepiece : il demandait s'il était possible de faire fabriquer un lustre sur mesure. Puis il entreprit d'en discuter le coût et les délais de livraison avec le vendeur, et elle revit sur ses lèvres le même sourire que celui avec lequel il l'avait fait fondre. Cette fois, il était destiné au vendeur.

Elle détourna les yeux. Elle n'aurait pas dû être déçue, voire blessée. Ce sourire n'était pas destiné à elle seule. Il ne fallait pas qu'elle oublie que M. Makepiece était un charmeur, qu'il gagnait sa vie en persuadant les autres de faire des choses pour lui, qu'ils soient chanteurs ou compositeurs, vendeur de luminaires ou... sœur de duc. Inutile de se leurrer : dans les sourires qu'il lui adressait, il n'y avait rien d'intime, de personnel. Elle devait à tout prix éviter de se méprendre et de penser qu'il éprouvait un quelconque intérêt pour elle.

Elle se savait d'apparence tristement banale et trop réservée pour la plupart des hommes. De surcroît, ils la jugeaient étrange. Si l'un d'eux s'intéressait à elle, elle serait incapable de réagir de manière appropriée.

Il y avait bien longtemps qu'elle avait pris conscience que les jeux de séduction et le badinage n'étaient pas pour elle.

— Alors ? Quel est votre avis ? s'enquit M. Makepiece dont la voix profonde effaça les pensées moroses d'Ève.

Elle le regarda. Le fameux sourire chaleureux et séduisant était de nouveau là. Comme il était difficile de ne pas oublier que ce sourire, il en faisait bénéficier tout le monde.

— Mon avis, c'est que ce lustre est trop cher, même en cuivre. Mais... si c'est ce qu'il vous faut pour le théâtre, alors achetez-le.

Son sourire s'élargit, creusant les fossettes, faisant briller ses yeux. Asa Makepiece n'était pas un bel homme, s'était-elle rendu compte en essayant de saisir son allure générale cet après-midi. Il était très difficile de la restituer sur le papier et c'était très frustrant. Le problème venait du fait qu'il débordait de vie, s'agitait, respirait fort. L'inertie ne lui convenait pas. Il était un être d'action et de vitalité.

Un être auquel il était presque impossible de résister.

Mais elle *devait* lui résister.

Son expression avait dû trahir ses réflexions et ses conflits intérieurs car l'allégresse abandonna Makepiece. Son sourire mourut sur ses lèvres. Il se rapprocha d'Ève.

— Mademoiselle Dinwoody ? Ève ? Quelque chose ne va pas ?

Elle était absolument incapable de répondre.

Ce fut donc un soulagement quand elle entendit dans son dos une voix familière.

— Ève Dinwoody ? Est-ce vous ?

Elle tourna la tête, le cœur battant soudain, non à cause de M. Makepiece mais de la femme qui venait d'entrer : c'était lady Phoebe, la jeune sœur du duc de Wakefield.

Celle que le frère d'Ève avait si affreusement dupée.

Ève sentit son estomac se serrer. Elle baissa les yeux sur la bague d'opale qui scintillait à son doigt et recula.

— Lady Phoebe... Pardonnez-moi, madame, j'ignorais que vous vous promèneriez dans Bond Street aujourd'hui.

Ève sentit que Makepiece lui prenait le bras et elle lui fut infiniment reconnaissante d'être là pour la soutenir.

Lady Phoebe était bien en chair, petite, ravissante et, semblait-il, son ventre était légèrement rebondi. Elle tenait par le bras un homme grand qui s'appuyait sur une canne. Il avait un air sérieux, des cheveux sombres attachés en un sévère catogan tressé.

Le sourire avenant de lady Phoebe disparut quand elle entendit Ève, et elle parut tout à coup un peu blessée.

— M'évitez-vous, mademoiselle Dinwoody ? Je puis vous assurer que je n'ai rien à vous pardonner de ce qui s'est passé l'été dernier car je n'ai rien à vous reprocher.

— Vraiment ?

Ève se rendit compte qu'elle allait s'exprimer trop franchement. Tant pis. Elle était incapable de s'en empêcher. Lorsqu'elle avait découvert ce qu'avait tramé Val, elle s'était sentie horriblement mal. C'était la première fois qu'elle revoyait lady Phoebe depuis cette affreuse nuit.

— Mon frère a tenté, poursuivit-elle, de vous faire bien du mal.

— Votre frère, pas vous, mademoiselle Dinwoody. Si nous devons tous être jugés sur les actes de nos frères, je ne sais ce qu'il adviendrait de nous !

— Je... commença Ève, des larmes lui picotant les yeux.

Elle ne s'était pas attendue à tant de gentillesse et d'indulgence de la part de lady Phoebe.

— Je vous remercie, madame, acheva-t-elle, très émue.

— Je vous en prie.

Lady Phoebe tendit la main. Ève la prit : quel autre choix avait-elle ?

— Je vous en prie, appelez-moi Phoebe.

— Oh, je...

— Et j'espère vous revoir à la réunion de l'Association des dames la semaine prochaine. Je sais que Hero vous a envoyé une invitation. Vous avez manqué nos réunions précédentes.

Ève s'empourpra.

— Je... je ne sais pas si...

— Mais *moi*, je sais, la culpa lady Phoebe. Venez, je vous en prie.

Ève était désorientée. M. Makepiece vint à la rescousse en s'adressant au couple.

— Madame, capitaine Trevillion, j'ai entendu dire que vous viviez en Cornouailles.

— Effectivement, confirma le capitaine en couvant sa compagne d'un regard d'une infinie tendresse qui émerveilla Ève. Nous nous sommes installés là-bas, mais ma femme et moi sommes venus à Londres pour assister mon père lors de la vente de quelques chevaux. Phoebe, je

pense que vous vous souvenez de M. Harte, de Harte's Folly ? Il accompagne Mlle Dinwoody et le valet de celle-ci.

Les yeux aveugles de lady Phoebe se posèrent sur un point au-dessus de l'épaule d'Ève.

— Ravie de vous rencontrer de nouveau, monsieur Harte. Dites-moi, comment se passe la remise en état ? Le théâtre me manque tellement...

Bien qu'elle ne pût le voir, Makepiece s'inclina très respectueusement.

— Elle avance bien, madame. J'espère rouvrir dans moins d'un mois. Puis-je compter sur votre présence ?

Lady Phoebe se tourna vers son mari.

— Qu'en pensez-vous, James ? Peut-être pourrions-nous amener Agnès pour un séjour d'une quinzaine de jours ? Monsieur Harte, la nièce de mon mari n'est jamais allée au théâtre.

— Alors il faut qu'elle soit là pour l'inauguration. Je ferai parvenir chez votre frère, à votre intention, des billets.

— Oh, merci ! C'est très gentil à vous, dit Phoebe.

— Tout le plaisir est pour moi, madame.

— Merci, Harte, dit le capitaine avant d'incliner la tête à l'adresse d'Ève. Mademoiselle Dinwoody, si vous voulez bien nous excuser, ma femme doit aller retrouver sa sœur pour le thé et j'aurai des comptes à rendre si elle est en retard.

Makepiece salua de nouveau et Ève fit une petite révérence. Lady Phoebe et son mari sortirent du magasin. Mon Dieu, quel bonheur de savoir que cette jeune femme ne la blâmait pas pour les péchés de Val ! Elle aimait vraiment beaucoup lady Phoebe.

Ce fut donc le sourire aux lèvres qu'elle se tourna vers Makepiece.

Et eut droit à un regard soupçonneux.

— Qu'a donc fait le duc de Montgomery à lady Phoebe, mademoiselle Dinwoody ?

5

Le jour du dix-septième anniversaire de Colombe, sa gouvernante lui prit la main et déclara :

— Le roi va te convier à souper ce soir. Accède à toutes ses demandes, mon enfant, mais veille bien à ne pas le quitter des yeux, quoi qu'il fasse ou dise.

Extrait du *Lion et la colombe*

Mlle Dinwoody regarda nerveusement autour d'elle et murmura :

— Parlez moins fort.

Asa haussa un sourcil et continua sans se soucier de la requête d'Ève :

— Allez-vous me répondre ?

Ève se dirigea vers la porte du magasin.

Asa sentit enfler sa colère.

En deux pas, il la rattrapa mais n'essaya pas de lui prendre le bras : Jean-Marie s'était déjà interposé et dardait un œil d'aigle protecteur sur sa maîtresse.

— Je n'aime pas être ignoré, chérie.

— Et moi, monsieur Makepiece, je n'aime pas que l'on discute des affaires de ma famille.

Ils sortirent et Ève poursuivit :

— Ce qui s'est passé entre lady Phoebe et mon frère ne vous regarde en rien.

Ce que venait de dire Mlle Dinwoody était raisonnable, Asa le savait. Sans doute n'avait-elle pas tort, mais il se rebellait contre le fait d'être rembarré si cavalièrement. Il ne supportait pas qu'elle refuse de lui parler de sa famille et de ses soucis.

— Si ce qu'a fait le duc a des conséquences sur Harte's Folly, cela me concerne fichtrement !

Il avait eu, en s'écoutant, l'impression d'entendre un abruti présomptueux.

Ève soupira.

— Ce qui est arrivé n'a absolument rien à voir avec votre précieux Harte's Folly, monsieur Makepiece. Pourquoi ne pouvez-vous simplement pas changer de sujet ?

Oui, pourquoi ? Eh bien parce qu'il avait montré que le sujet l'intéressait et qu'il n'était pas question pour lui de faire machine arrière. De surcroît, il n'allait pas la laisser le traiter de haut, même si elle était la fille d'un foutu duc. D'autres femmes lui avaient peut-être dit qu'il était trop vulgaire, bougrement trop *pauvre*, mais il ne laisserait pas Mlle Dinwoody faire de même.

Pas elle.

Il contourna deux dames qui bavardaient devant un étal, puis revint à côté d'Ève.

— A-t-il attenté à sa pudeur ?

Mlle Dinwoody s'arrêta net et se tourna vers lui.

— *Quoi ?*

Ce fut son tour de regarder autour d'eux. Ils se tenaient en plein jour dans Bond Street, obstacles immobiles dans le flux dense des passants. Il baissa la tête et riva ses yeux aux siens.

— Vous m'avez entendu. Votre frère a-t-il fait du mal à cette dame ?

— Non !

Maintenant, elle était l'image vivante de l'aristocrate, froide, distante. Et cela le rendait fou.

— Monsieur Makepiece, je vous ai dit que je n'aborderais pas ce sujet.

Pendant un moment, ils restèrent figés, se défiant du regard. La rage le consumait. Il vit les prunelles de la jeune femme s'agrandir. Peut-être avait-elle soudain compris ce qui le hérissait. Tant pis. Il avait déjà tourné les talons et fendait la foule, l'abandonnant derrière lui.

— Attendez !

Il s'arrêta, haletant. Il perçut un léger bruit de pas pressés, ceux de pieds chaussés de fins souliers, puis elle fut là, en face de lui. Elle leva la main, hésita, comme si elle avait peur, et la laissa retomber.

Elle regarda au loin, se mordilla la lèvre, avant de lâcher dans un souffle :

— Val ne lui a pas fait de mal, monsieur Makepiece. Du moins pas dans le sens que vous avez évoqué. Jamais il n'abuserait d'une femme.

Ses yeux bleus scintillèrent. Elle semblait le mettre au défi de la contredire.

— Je n'arrive pas à croire que vous puissiez penser cela de mon frère.

— Que voulez-vous que je pense d'autre si vous ne me dites pas la vérité ?

— Pas cela. Jamais cela, murmura-t-elle d'une façon si touchante qu'il dut refréner l'envie de la prendre dans ses bras pour la reconforter.

Il secoua la tête et chercha des yeux la voiture.

— Bon sang, où est votre attelage ?

Ce fut Jean-Marie qui répondit.

— Par ici.

Asa sursauta. Tout à la discussion, il avait oublié la présence du valet.

Jean-Marie lui décocha un coup d'œil peu amène, puis son expression s'adoucit quand il s'adressa à sa maîtresse.

— Venez, ma chère. Vous êtes fatiguée, allons prendre la voiture.

— Très bien, acquiesça Ève dans un soupir.

Ils repartirent, Makepiece à la traîne, ressassant sa contrariété. Seule consolation, il aurait une chance d'apercevoir de nouveau les chevilles de Mlle Dinwoody lorsqu'elle gravirait le marchepied.

Cinq minutes plus tard, ils étaient installés dans la voiture.

— Alors ? demanda-t-il à Mlle Dinwoody.

Elle le considéra avec le plus grand sérieux.

— Vous ne devez rien dire à personne, car le duc de Wakefield a fait en sorte que rien ne transpire.

Asa posa la main sur son cœur et inclina la tête ironiquement.

— Je vous donne ma parole.

L'intonation sarcastique déplut visiblement à Ève.

Asa attendit. Enfin, avec répugnance, elle commença :

— Vous rappelez-vous les enlèvements dont a été victime lady Phoebe l'été dernier ?

— Mmm ? Oui.

La rumeur disait qu'il y avait eu plusieurs tentatives, que l'une d'elles avait même réussi et que la dame avait été retenue contre son gré pendant des jours, voire des semaines. Un gros scandale dans la sphère aristocratique. Lady Phoebe appartenait à une lignée au sang plus bleu que bleu, et son frère était à la fois puissant et riche. Les ragots s'étaient immédiatement tus après le mariage de lady Phoebe avec le capitaine Trevillion.

Les gens ne faisaient pas des gorges chaudes du bonheur, semblait-il. Il les intéressait infiniment moins que les vilénies.

En dépit du balancement de la voiture, Mlle Dinwoody se tenait très droite sur la banquette.

— Val était le ravisseur. Il voulait lui faire contracter un mariage forcé.

Asa était ébahi. C'était insensé !

— Quoi ? Montgomery est un aristocrate riche comme Crésus. S'il voulait faire sa cour à lady Phoebe, pourquoi l'enlever ?

— Il ne projetait pas de l'épouser lui-même. Il voulait qu'elle épouse...

Elle s'interrompit et serra les lèvres.

Mais Asa continuait à se perdre en conjectures : pour quelle raison Montgomery avait-il tramé un plan aussi insensé ?

— *Pourquoi ?*

Mlle Dinwoody haussa les épaules. Elle paraissait profondément malheureuse.

— Il en voulait au duc de Wakefield et désirait se venger.

— En enlevant la jeune sœur du duc ?

Asa était ébahi. Il ne comprenait pas le raisonnement de Montgomery.

— Votre frère est fou.

— Comment osez-vous parler de Val de cette façon ? demanda calmement Ève.

Il n'avait pas réfléchi avant d'énoncer sa remarque à haute voix. Mais ce qui était fait était fait et il n'allait pas revenir sur ses propos. Il se pencha en avant sans se soucier du tangage de la voiture ni du regard noir du valet. Et pas davantage de la petite sonnette d'alarme dans sa tête qui lui intimait de ne pas contrarier Mlle Dinwoody.

— Montgomery est amoral et cinglé.

Elle le regarda, les lèvres pincées.

— Pourquoi l'aidez-vous, mademoiselle Dinwoody ?

— C'est mon frère.

— Et il se moque pas mal de vous, comme de tous les autres.

Lorsqu'elle répliqua, ce fut en baissant la voix, alors qu'il s'était attendu qu'elle hausse le ton, et ses mots n'en eurent que plus de poids.

— Vous ignorez tout de moi et de mon frère. Vous ne savez pas ce qu'il a fait pour moi au cours de ma vie. Personne ne le sait. Val manque peut-être de sens moral, il est peut-être égocentrique et méchant et, oui, peut-être est-il fou, mais *je l'aime*. Il est ma seule famille en ce monde. La seule personne en laquelle je puis avoir confiance.

Elle avait raison : il ne la connaissait pas, ne connaissait pas son passé ni la nature de ses rapports avec son frère. Et c'était normal qu'il en soit ainsi.

Et que cela le *demeure*.

Il passa le reste du trajet tourné vers la fenêtre à essayer de s'en convaincre.

— Comme ceci, Alice, dit doucement et patiemment Bridget en montrant à la petite bonne comment polir le filigrane sur une tasse en argent.

— Oui, madame.

Alice appliqua la partie rugueuse du morceau de cuir sur la tasse.

— Mais est-ce que ce ne serait pas plus facile de se servir de sable, madame ?

— Plus facile, peut-être, mais le sable désargenterait le filigrane. Voilà pourquoi nous nous servons de cuir et que nous frottons bien.

— Oh...

Alice fronça les sourcils, réfléchissant à cette explication. Puis elle reprit son travail.

Bridget soupira sans bruit tout en regardant la petite bonne. Avec elle, toute tâche exigeait plus de temps qu'avec n'importe qui d'autre : assimiler les instructions, réaliser le travail, être prête à l'heure le matin... Bridget savait qu'elle aurait dû congédier Alice dès le début, ne pas la garder à Hermes House. Mais elle n'avait pas eu le cœur de le faire. Une fille comme Alice aurait eu du mal à trouver une place correcte à Londres. Elle était entrée comme bonne à Hermes House parce que son cousin était l'un des valets. Livrée à elle-même dans la ville, elle aurait très bien pu tomber entre les griffes d'un souteneur. Non, décidément, elle ne lâcherait pas Alice dans la nature.

Même si cela impliquait de sa part de gros efforts pour la guider.

Elle hocha la tête, signifiant sa satisfaction, et Alice sourit timidement en retour. Puis elle sortit de l'office du majordome et ferma la porte derrière elle avant d'emprunter l'étroit couloir qui conduisait aux cuisines. Mme Bram, la cuisinière, coupait des légumes tandis que plusieurs femmes de ménage récuraient le sol.

Bridget s'adressa à l'une d'elles, la supérieure hiérarchique.

— Agatha, en avez-vous terminé avec le salon de musique ?

— Oui, m'dame.

Agatha était une solide quadragénaire flegmatique sur laquelle on pouvait compter.

— Très bien. Veuillez, je vous prie, aider Alice à astiquer l'argenterie dans l'office du majordome. Autre chose, Agatha...

— Oui, m'dame ?

— J'ai compté tous les couverts. Veuillez à ce qu'aucun ne manque.

— Oui, m'dame, répondit Agatha en déglutissant bruyamment.

Bridget fit demi-tour pour regagner l'avant de la maison. Elle avait peut-être le cœur trop tendre pour licencier une bonne peu dégourdie mais cela n'impliquait pas qu'elle fût stupide. L'argenterie rangée dans l'office représentait une somme bien plus importante que ce que n'importe quel serviteur de cette grande maison gagnerait au cours de sa vie entière.

Elle longea le sombre corridor des domestiques quand une petite silhouette apparut soudain devant elle. Elle s'arrêta et sa main se plaqua involontairement sur son cœur.

— B'jour, m'dame Crumb.

Alf. Qui la saluait joyeusement en se rapprochant.

Bridget considéra l'adolescent entre ses paupières mi-closes.

— D'où viens-tu ?

— De St Giles, si vous tenez vraiment à savoir, répondit Al en haussant nonchalamment les épaules.

Bridget ne tint pas compte du toupet du jeune garçon.

— J'étais dans les cuisines et tu n'es pas entré par la porte de service. Je t'aurais vu.

— Pt'être que j'suis entré par la grande porte comme les gens bien, répondit-il en relevant le menton avec insolence.

— Ni toi ni moi n'appartenons à la catégorie des *gens bien*. Du moins pas lorsqu'il est question de demeures d'aristocrates comme Hermes House. À l'avenir, veille à n'emprunter que la porte de service.

— Oui, m'dame, dit Alf en touchant du bout du doigt le large bord de son chapeau.

— Que fais-tu ici, si tu me permets de te poser la question ?

— Je fais mon job.

Il se pencha sur le côté et regarda derrière Bridget.

— Bon, je peux avoir du thé, maintenant ?

Bridget réfléchit quelques instants. Le garçon n'avait pas répondu à sa question. Mais le duc avait toujours été très secret. Peut-être Alf s'occupait-il vraiment d'une affaire dont il ne pouvait discuter.

— Très bien, dit-elle en soupirant.

Et elle se colla contre le mur pour laisser passer Alf, qui partit en hâte vers les cuisines. Bridget le suivit des yeux. Il y avait quelque chose d'un peu étrange chez ce garçon.

Elle se retourna et regarda le corridor. Alf était arrivé par là, or il n'y avait pas de porte, mis à part celle qui donnait sur le grand vestibule. Il avait bel et bien dû se glisser par l'entrée principale sans qu'elle le remarque.

Pensive, elle fit courir ses doigts sur le lambris qui montait à mi-hauteur du mur. Puis, mue par une impulsion, tapa légèrement du poing. Non, cela ne sonnait pas creux. Évidemment pas. À quoi s'était-elle attendue ? Elle n'était qu'une sottise, conclut-elle en reprenant son chemin.

Le lendemain matin, Ève était en train d'examiner un reçu, essayant de déterminer si cette tache d'encre était un sept ou un neuf, lorsque la porte du bureau s'ouvrit. De la musique filtra jusqu'à elle. Apparemment, l'orchestre répétait.

— Oh, pardonnez-moi, fit une voix à l'accent prononcé.

Ève leva les yeux et découvrit l'incroyablement belle créature qu'elle avait vue dans le lit de M. Makepiece lors de leur première rencontre. Comment l'avait-il appelée ? Ah oui, Violetta.

Elle se redressa derrière son secrétaire en bois de rose. Elle se sentait très terne dans sa robe marron.

— Vous n'avez pas d'enfant, n'est-ce pas ? demanda Ève.

La question s'imposait : plus tôt dans la matinée, deux danseuses – des amies de Polly Potts – et une actrice s'étaient arrêtées pour demander si elles pouvaient amener leurs enfants au théâtre et les y laisser pendant qu'elles travaillaient. Apparemment, il y avait une épidémie de problèmes de garde d'enfants. Ève était en très mauvaise position pour refuser dans la mesure où elle avait déjà accordé à Polly la permission de venir avec la petite Bets. Elle avait donc accepté.

Elle commençait à se demander comment M. Makepiece allait réagir quand il verrait une ribambelle d'enfants galoper dans tout le théâtre.

Peut-être devrait-elle envisager d'engager une nounou.

— Non, je n'ai pas d'enfant, répondit la soprano en regardant Ève avec étonnement. Je cherchais simplement Asa. Vous êtes Mlle Dinwoody, n'est-ce pas ? Je pense que nous nous sommes rencontrées dans la chambre d'Asa.

Elle sourit, révélant ses dents du bonheur.

— Peut-être qu'habillée, vous ne me reconnaissez pas.

Très embarrassée, Ève admit :

— Je... je vous reconnais, mademoiselle... Euh...

— S'il vous plaît, appelez-moi Violetta.

Elle s'assit dans le fauteuil de M. Makepiece.

— Tous ceux qui ne m'appellent pas la Veneziana m'appellent Violetta.

Elle fronça le nez et ajouta :

— *Signora* fait très vieux, ne trouvez-vous pas ?

— Euh... je...

Violetta fit rouler un bouton de porte que M. Makepiece avait inexplicablement laissé parmi le fouillis qui régnait sur son bureau.

— Savez-vous où il est, mademoiselle Dinwoody ?

— Je suis désolée, mais non. Il est sorti il y a environ une heure et je ne l'ai pas revu depuis.

Violetta regarda Jean-Marie, assis dans un coin avec un livre. Il avait chaussé ses lunettes demi-lune, ce qui lui donnait un air très studieux. Il posa un doigt sur son livre et déclara :

— Je pense qu'il est allé parler à M. MacLeish. Je l'ai entendu dire quelque chose à propos de tuiles pour le toit. Voulez-vous que j'aille le chercher ?

Cela faisait des heures que le pauvre Jean-Marie était assis sur cette chaise. Nul doute qu'il avait besoin de se dégourdir les jambes.

— Oui, faites donc, Jean-Marie, dit Ève.

Le valet s'éclipa mais Violetta, elle, ne paraissait pas du tout pressée de s'en aller.

— Vous faites les comptes, hein ? demanda-t-elle avec intérêt en regardant Ève retourner le feuillet qu'elle tenait. J'admire ceux qui ont le sens de l'ordre. Moi, je ne l'ai pas, j'en ai bien peur.

Elle haussa les épaules avec coquetterie, des épaules bien lisses dont la peau brillait, mise en valeur par sa robe rose.

— Mais vous n'avez pas besoin de tenir des livres de comptes, remarqua Ève.

La soprano lui jeta un coup d'œil acéré.

— Des livres, non, cela dit, c'est mauvais de ne pas penser à l'argent ni à ce qui en rapporte. Ma voix est magnifique, toutefois un chanteur n'a que quelques années devant lui et je dois songer à mon avenir, au jour où je ne pourrai plus chanter.

Ève frissonna. Une vie pareille pouvait conduire au désespoir.

— M. Harte vous a payée très cher pour que vous chantiez l'opéra qui sera donné lors de la réouverture du théâtre.

— Oui, c'est vrai. Il n'empêche que s'il ne trouve pas un autre castrat, et vite, il faudra que j'aille voir ailleurs. Je ne puis chanter un opéra toute seule, et passer une saison complète sans engagement signerait ma mort.

Ève était perplexe. La soprano faisait montre d'un tel sang-froid, d'une telle lucidité... Les circonstances dans lesquelles elle l'avait connue n'en avaient rien laissé présager.

— Je pensais que... euh... M. Harte et vous... vous entendiez bien.

À son expression, Ève comprit que Violetta n'avait pas compris l'allusion.

— Je veux dire que... reprit Ève maladroitement, enfin, vous étiez dans le lit de M. Harte, l'autre jour.

Violetta rejeta la tête en arrière en partant d'un grand éclat de rire.

— Oui, oui, Asa et moi avons partagé une grande passion cette nuit-là, mais ce n'était pas sérieux, comprenez-vous ?

Non, Ève ne comprenait pas. Pourquoi une femme se donnerait-elle à un homme si elle ne voulait pas le garder ?

Violetta, se rendant compte de sa confusion, lui expliqua obligeamment :

— Il est si viril... J'aime ses épaules, et sa... comment dire ? sa chaleur, sa vitalité. Il est tellement *vivant*, Asa chéri.

Ève baissa les yeux. Elle n'était que trop consciente de la chaleur de M. Harte et se demanda quelques secondes durant quel effet cela lui ferait d'en être l'objet.

De nouveau, Violetta haussa les épaules, manifestement à mille lieues des pensées d'Ève.

— Hélas, reprit-elle, il n'a pas d'argent. Je suis amie avec un duc. Sans être aussi jeune ni aussi vigoureux qu'Asa, il me comble de ravissants bijoux et il m'a offert une voiture.

Ève cilla, un peu choquée. M. Harte savait-il qu'il avait été mis au rebut au profit d'un homme plus fortuné que lui ? Elle ressentit de la sympathie pour lui. Il serait blessé dans son orgueil s'il apprenait cela.

— Je... je vois.

— Et vous n'approuvez pas ?

— Non. Cela étant, je n'ai pas à approuver ou désapprouver.

Elle hésita. Le rouge lui monta aux joues.

— Je ne comprends pas, Violetta. Votre duc vous donne quelque chose en échange de votre... temps. N'êtes-vous donc allée dans le lit de M. Harte que parce que... parce que... vous le vouliez ?

— Eh bien, oui. C'est un excellent amant, *caro* Asa.

— Et vous y avez pris plaisir, continua Ève lentement.

Ébahie, elle fixait intensément la cantatrice.

Violetta lui retourna un regard sévère, son visage si mobile soudain sans expression. Puis ses yeux s'adoucirent.

— Oui, dit-elle, je goûte beaucoup les étreintes d'un homme.

Ève baissa la tête vers ses mains croisées sur son giron. Ce n'était pas la première fois qu'elle pensait que, si elle se sentait tellement différente des autres, c'était peut-être parce qu'elle l'était vraiment. Une sirène ou une statue animée. Une créature asexuée, singulière, destinée à ne jamais trouver de compagnon.

— Ne les goûtez-vous pas vous aussi, mademoiselle Dinwoody ?

Ève parvint à sourire.

— Je ne suis pas mariée. Naturellement, aucun homme ne m'a donc jamais étreinte.

— Vous appréciez les hommes, n'est-ce pas ?

— Je... Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, les hommes... Prenez-vous plaisir à regarder leur carrure, leurs mains fortes, leurs muscles ? Souvent, il suffit d'une voix grave pour me rendre... Mmm...

L'air béat, elle ferma à moitié les yeux.

— Cela me donne chaud... ici.

Elle plaça sa main sur son ventre.

— Lorsque je suis près d'un homme, parfois, son odeur, cette odeur musquée, mâle, me fait flageoler les jambes. C'est une sensation délicieuse, non ?

Elle regarda Ève, qui lui rendit son regard, interdite.

— Vous ne ressentez pas cela ? insista Violetta, attristée.

— J'ai peur.

Ève s'interrompit, horrifiée d'avoir prononcé ces mots à haute voix. Mais les dégâts étant faits, elle poursuivit :

— La plupart du temps, lorsque je vois un homme, que je l'entends ou hume son odeur, j'ai peur.

— Je suis tellement désolée, *cara*.

La gorge nouée, Ève détourna les yeux pour ne plus voir la pitié de Violetta.

— Cela peut être très, très bien, lui assura gentiment Violetta, avec l'homme qu'il faut, un homme bon qui sait comment toucher une femme. Cela peut être... si beau !

Ève eut un sourire forcé et garda le silence. Elle ne savait que dire. Ce qu'elle savait, en revanche, c'était que jamais elle ne se sentirait *bien* avec un homme.

Que jamais, pour elle, être touchée par un homme ne serait beau.

La porte du bureau s'ouvrit et M. Makepiece entra, suivi de Jean-Marie.

— Foutues tuiles ! Ils ont apporté un second chargement et, de nouveau, la moitié sont cassées ! Peut-être qu'en piochant dans les deux livraisons nous réussirons à trouver de quoi couvrir le toit de ce maudit théâtre.

Dans la petite pièce, M. Makepiece était comme une tornade d'été, rapide, brûlante, qui engloutissait tout. Ève en resta le souffle suspendu et se rappela les paroles de Violetta : *Il est tellement vivant, Asa chéri*.

L'envie, la jalousie s'empara d'elle, lui mordit le cœur.

Elle détourna les yeux. Elle n'avait pas le droit d'être jalouse de Violetta et de M. Makepiece, elle était assez lucide pour le comprendre ; hélas, la jalousie était un sentiment contre lequel son esprit n'avait aucun pouvoir. Elle ne parvenait pas à la refouler.

M. Makepiece s'était brusquement immobilisé. Il darda alternativement sur les deux femmes un regard soupçonneux.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, rien, *caro*, assura Violetta en se levant pour aller lui tapoter la joue. Viens, j'ai des questions à te poser à propos de l'opéra que nous allons bientôt jouer ici. Allons faire un tour dans les jardins, d'accord ?

— Oh, vous n'avez aucune raison de partir à cause de moi, dit Ève en hâte. Restez, je vous en prie. Moi aussi, j'ai envie d'aller prendre un peu l'air.

Et elle avait besoin de se ressaisir.

— Merci, mon amie, lui lança Violetta. Je ne serai pas longue.

Jean-Marie haussa les sourcils, mais suivit Ève sans émettre de commentaires. Ils empruntèrent le labyrinthe de couloirs derrière la scène. De là, l'orchestre était plus audible que du bureau.

— Jean-Marie, allons assister à la répétition, dit Ève impulsivement.

Il acquiesça d'un embryon de sourire.

Ils gagnèrent l'une des ailes du théâtre.

Les musiciens répétaient tandis que Polly et une demi-douzaine d'autres danseuses sautillaient sur la scène, leurs jupons de fine gaze scandaleusement transparents flottant autour de leurs jambes. La scène formait une avancée en demi-cercle dans la salle et ils voyaient les danseuses de dos. Lorsqu'elles bondissaient, la rampe lumineuse installée en bordure du demi-cercle les éclairait si violemment qu'elles avaient l'air d'elfes cabriolant devant un feu. Ève les contempla jusqu'à la fin du numéro, fascinée par leur grâce.

M. Vogel cria quelque chose à l'orchestre pendant que les danseuses se regroupaient au

centre de la scène. Polly aperçut Ève et lui fit de grands signes de la main.

— Je pense qu'elle veut vous parler, dit Jean-Marie, amusé. Je vais rester ici, au cas où l'entretien serait confidentiel.

— Elle désire probablement me remercier pour l'avoir laissée amener petite Bets aujourd'hui. À moins que...

Ève se mordilla la lèvre, soudain préoccupée.

— ... qu'elle n'ait encore une amie qui ne sait quoi faire de son enfant.

Alors qu'elle traversait la scène, elle entendit Jean-Marie rire sous cape.

Elle s'arrêta en chemin pour regarder la salle. C'était extraordinaire. Vu d'ici, l'espace semblait bien plus sombre et plus vaste.

— Mademoiselle Dinwoody ! appela Polly. Venez faire la connaissance de mes amies !

À côté de Polly se tenaient deux danseuses qu'Ève n'avait pas encore rencontrées. Elle sourit et se dirigea vers le centre de la scène.

Elle entendit soudain un craquement tellement violent qu'elle sursauta.

Pendant un moment, rien ne se passa.

Puis le sol se déroba sous ses pieds.

Asa s'était immédiatement élancé en courant.

Les couloirs derrière la scène étaient étroits et mal éclairés car ils appartenaient à la partie du théâtre dévolue au travail. Jamais le public ne les verrait. Il obliqua et déboula par une aile au ras de la scène, où tout un groupe de danseuses était agglutiné. Il les bouscula pour voir ce qu'elles regardaient.

Ce qui avait été la scène se réduisait maintenant à un amas de planches brisées et un énorme trou d'où montait un nuage de poussière. Bon Dieu ! La scène s'était effondrée jusqu'au sous-sol.

L'orchestre avait répété dans la fosse. Quelques-uns des musiciens étaient debout, d'autres encore assis, leur instrument à la main, hébétés.

Tout à coup, les mains ensanglantées de Jean-Marie apparurent devant Asa, au bord de la partie encore en place de la scène. Il se hissa hors du trou.

— Ève... souffla-t-il.

Il toussa, puis répéta :

— Ève !

Asa balaya du regard les visages autour de lui et il se rendit compte que celui d'Ève n'était pas parmi eux.

Son cœur manqua plusieurs battements.

Seigneur ! Ève était sous les gravats !

6

*Cette nuit-là, les gardes du roi vinrent chercher Colombe. Ils l'emmenèrent au cœur de la forêt, jusqu'à une petite hutte. À l'intérieur, la flamme de bougies dansait sur des murs rouge sang. Le roi était assis à une table, son énorme panse reposant sur ses genoux. Sur la table étaient posées une bouteille de vin et une miche de pain. Les gardes repartirent, laissant la fille seule avec son père. Colombe déglutit avec peine avant de faire la révérence.
— Votre Majesté...*

Extrait du *Lion et la colombe*

Le vacarme de la scène qui s'effondrait avait attiré toute une foule : jardiniers, couvreurs, musiciens, acteurs...

— Aidez-moi à dégager le chemin ! rugit Asa en attrapant une planche qu'il extirpa du trou.

L'idée qu'Ève fût piégée dans les ténèbres là-bas, tout au fond, lui serrait l'estomac. Il était glacé de peur.

— L'avez-vous vue ? demanda-t-il à Jean-Marie. Est-elle en vie ?

— Je ne sais pas, répondit sombrement le valet en dégageant les débris à côté d'Asa. Elle était sur la scène avec deux ou trois danseuses quand le plancher a cédé. J'ai essayé de la trouver, mais il y avait des morceaux de bois partout et je n'y voyais rien.

— Apportez une chandelle ! cria Asa tout en ôtant sa redingote pour être plus libre de ses mouvements.

Il se glissa dans le petit espace qu'il avait ménagé avec Jean-Marie. Le sous-sol se trouvait environ trois mètres plus bas que la partie de la scène qui avait tenu bon. Des trappes s'ouvraient sur le plancher, permettant d'y accéder et le sous-sol était utilisé comme aire de stockage. La poussière qui flottait dans l'air était dense et Asa toussait tout en s'évertuant à distinguer quelque chose dans le noir. Il entendait une respiration, ainsi que de petits sanglots, pas très loin de lui. Il leva les yeux : Vogel lui tendait une bougie allumée.

Asa la prit et la brandit pour éclairer les lieux. Devant lui, il n'y avait que planches brisées et morceaux de matériaux.

Derrière lui, Jean-Marie sauta dans le trou.

En silence, Asa coinça la bougie dans une anfractuosité et entreprit de déblayer les morceaux de bois qu'il passait ensuite à Jean-Marie. Une grande poutre tombée en diagonale apparut, barrant la voie. Asa jura, cala son épaule dessous et parvint à la soulever un peu. Mais ce faisant, il libéra d'autres débris qui lui tombèrent sur la tête. Il comprit que s'il achevait de déplacer cette

poutre, un nouvel effondrement se produirait. Il pivota donc et se mit à dégager les décombres de l'autre côté, dans l'espoir de contourner l'obstacle.

— Vous la voyez ? lui demanda le valet.

Asa plissa les yeux et parvint à distinguer un éclat de satin jaune. Ce matin, les danseuses portaient des costumes jaunes.

— Je vois l'une des ballerines.

Mais où diable était Ève ?

Il réussit à progresser un peu avant d'être de nouveau bloqué par un amas de planches. Il en saisit une. L'espace était si étroit qu'il dut la faire glisser le long de son ventre pour la donner à Jean-Marie.

Il recommença à deux reprises avec d'autres planches et fut enfin récompensé de ses efforts par la vue d'un visage livide devant lui. Celui de Polly Potts, l'une des danseuses.

Elle se mordait la lèvre, manifestement terrifiée.

— On va vous sortir de là en un clin d'œil, ma douce, lui dit Asa. Savez-vous où est Mlle Dinwoody ?

— C'est ma faute, fit Polly entre deux sanglots. J'ai appelé Mlle Dinwoody pour qu'elle vienne faire la connaissance de mes amies. Sans cela, elle ne se serait pas trouvée au beau milieu de la scène.

— Mmm. Est-ce que vous la voyez derrière vous ?

— Non, je ne vois rien. Je suis désolée, monsieur Harte.

— Ne vous inquiétez pas. Pouvez-vous ramper jusqu'à moi ?

Elle opina du chef.

Avec l'aide d'Asa puis de Jean-Marie, Polly réussit à s'extraire du trou.

Asa reprit sa progression parmi les décombres, à quatre pattes, et s'introduisit dans l'espace d'où était sortie Polly. Il sentit la chair de poule lui hérissier la peau. Devant lui, les ruines de la scène semblaient en équilibre instable. Si un nouvel effondrement survenait, il serait enterré vivant.

Tout à coup, il entendit un faible gémissement de souffrance et de peur. Ève ! C'était peut-être elle qui geignait !

Il se mit à déblayer furieusement les gravats.

Soudain, les gémissements s'interrompirent.

Ève allait bien, se dit-il. Elle *devait* aller bien. Il ne supportait pas l'idée de ne plus jamais se quereller avec elle.

Il avait atteint la dernière planche. Il remarqua sans y attacher d'importance que son extrémité, bien nette, était couverte de sciure fraîche. Il la tira vers lui, puis se figea.

La planche était à moitié sciée et le bois clair avait éclaté en une myriade de longues échardes.

Fou de rage, Asa la passa à Jean-Marie. Puis il se pencha en avant et vit deux yeux bleus écarquillés. Ève ! Il était si ému et si soulagé qu'il en avait la tête qui tournait.

— Êtes-vous blessée ?

Elle était assise, cernée de planches, de morceaux de plâtre, une danseuse aux cheveux sombres allongée en travers des genoux. Elle haletait, un filet de sang coulait de sa tempe.

— Il faut que... vous la sortiez d'ici, Asa. Je ne sais pas si elle respire encore. Elle geignait, puis elle s'est tue. Je ne l'entends plus.

Asa regarda la jeune fille et sut immédiatement qu'il n'y avait plus rien à faire.

— Ève, êtes-vous blessée ?

Elle leva la main et tâta ses cheveux gris de poussière.

— Je... ma tête... ?

Il opina. Soit elle avait été touchée à la tête, soit elle était hébétée à cause de la chute.

— Tenez bon.

Un énorme madrier bloquait le chemin. Se campant fermement sur ses jambes, Asa serra les bras autour et tira violemment. Pendant un moment, rien ne se produisit. Ses muscles tremblaient sous l'effort. Puis le madrier craqua et s'écroula dans un nuage de débris.

Asa eut besoin de quelques instants pour reprendre son souffle. Il se remit en position et tira la planche contre sa poitrine. Il la déplaçait mais ce fut le concours de Jean-Marie qui fut décisif. Leurs efforts conjugués vinrent à bout du basting : ils le tractèrent et enfin le passage jusqu'à Ève fut dégagé.

— Ève ? fit Jean-Marie d'une voix nouée d'angoisse.

Asa se rendit compte qu'il ne voyait plus la jeune femme. Il l'entendait, mais c'était tout.

— Elle me semble gravement blessée, dit Asa. Deborah, l'une des danseuses, est allongée sur elle. Je vais la tirer vers vous, Jean-Marie.

— Cette Deborah, est-elle... ?

Asa lui décocha un regard entendu et lui fit signe de se taire.

— D'accord, souffla le valet.

Asa parvint à rejoindre Ève. La main posée sur la joue de Deborah, elle leva sur lui des yeux accablés de chagrin.

— Elle est au plus mal.

— Je vais la prendre, chérie.

Il enroula le bras flaccide de la danseuse autour de son cou puis souleva doucement la jeune femme, faisant levier avec ses jambes, moitié tirant, moitié portant.

Jean-Marie attrapa la danseuse sans mot dire et Asa repartit vers Ève, repoussant au passage des morceaux de bois. Ève était prostrée, la jambe droite coincée sous un tas de planches. Asa fit la grimace et commença à les retirer.

— Pouvez-vous bouger, chérie ?

— Oui, bien sûr, répondit Ève comme s'il l'avait offensée.

Le visage d'Asa se fendit d'un large sourire.

— Ah, je vous retrouve !

Il écarta la dernière planche, libérant ainsi la jambe, et se pencha pour examiner la jeune femme. Il constata avec soulagement qu'il n'y avait pas de sang sur sa robe.

Il jeta un coup d'œil au-dessus de lui. Des gravats et du bois en équilibre instable menaçaient de s'écraser sur eux d'un moment à l'autre.

— Venez, dit-il à Ève en lui tendant la main.

Elle le regarda, regarda sa main, pinça les lèvres, mais ne remua pas.

Il fronça les sourcils.

— Ève !

Elle soupira et prit la main d'Asa.

— Courageuse petite, dit Asa.

Il l'attira dans ses bras. Mon Dieu, quelle petite chose fragile elle était ! Elle était peut-être grande mais son corps était aussi léger que celui d'un oiseau. Il sentait sous ses doigts le délicat

arrondi de son épaule, l'arc fin de la taille. *In petto*, il remercia le Seigneur d'avoir empêché les planches de l'écraser.

Elle tremblait contre lui tandis qu'il la portait vers la lumière et ceux qui les attendaient. Elle était raide, crispée, et essayait de maintenir une certaine distance entre eux.

Il était sur le point de lâcher un commentaire sarcastique quand ils émergèrent du trou.

— Ah, mon petit, souffla Jean-Marie lorsqu'il les vit. Vous avez été si brave ! Encore un petit effort et tout sera terminé.

Le valet tendit les bras et Asa réprima avec peine l'envie de replier les siens pour garder Ève contre lui. Mais sa raison lui intima de capituler, et ce très vite. Il laissa donc Jean-Marie hisser Ève jusqu'au plancher solide de l'une des ailes de la scène.

— Elle est la dernière, dit Jean-Marie.

— Quoi ? demanda Asa en essuyant du revers de sa manche la sueur qui lui poissait le front. Je croyais qu'il y avait trois danseuses.

— Oui. Vogel et des musiciens ont réussi à sauver celle qui était de l'autre côté de la scène.

— Est-elle... ?

— Secouée, mais indemne. C'est du moins ce que m'a dit Vogel.

— Dieu merci.

— Oui, Dieu merci.

Asa sortit du trou par ses propres moyens et alla s'accroupir près d'Ève.

Elle était assise, appuyée au mur, les yeux fermés. Asa fronça les sourcils. Remarquant la présence de MacLeish, il lui lança un regard noir.

— J'ai déjà appelé un médecin, dit l'architecte.

Puis, voyant Vogel, il s'écria :

— Hans ! Vous êtes blessé !

— *Ja, ja*, marmonna Vogel en essayant de nettoyer le sang qui lui maculait le cou. Fotre théâtre a failli nous tuer.

MacLeish rougit.

— Ce n'est pas ma faute. Mes plans étaient parfaitement calculés.

— Parfaitement calculés ? vociféra Vogel. *Gott im Himmel !* La scène s'est effondrée en...

Asa le coupa, impatient :

— Où sont Polly et la danseuse que vous avez sauvée, Vogel ?

— Nous les afons bises dans l'une des loches.

— Très bien.

Il allait falloir qu'un médecin les examine, puis commander des matériaux pour réparer la scène et...

— L'autre fille ? demanda Ève d'une toute petite voix. Qu'en est-il d'elle ?

Asa se pencha sur elle et la souleva dans ses bras, sans se soucier de sa réaction immédiate, qui avait été, derechef, de se raidir. Puis il partit à grands pas vers son bureau.

— Que faites-vous, monsieur Makepiece ? Je peux marcher. Et je voulais écouter ce que...

Elle s'efforçait de se libérer.

— Elle est morte, déclara Asa d'un ton qu'il aurait voulu doux et apaisant.

Mais il n'était pas un homme doux et apaisant.

— Oh... Oh...

Il attendit qu'elle l'interroge ; elle ne posa aucune question. Peut-être, au fond d'elle-même, savait-elle depuis le début quel avait été le sort de la danseuse.

Il suivit les couloirs en l'étreignant étroitement. Il sentait les battements de son cœur contre sa poitrine et il était follement et indécentement heureux que la jeune fille morte, ce ne fût pas elle.

Elle exhala un long soupir et sa main délicate vint se poser sur le gilet d'Asa.

— Comment est-ce arrivé, le savez-vous ?

— Oh, je ne le sais que trop bien. Sabotage.

Ève regarda M. Makepiece. Il s'était glissé dans un espace à peine assez grand pour un bambin, et ce pour la sauver. Pour les sauver, Polly et elle. Jamais elle n'avait vu quelqu'un faire montre d'autant de force et de cran.

Toutefois, elle n'en perdrait pas la tête pour autant.

— Du sabotage ? Voulez-vous dire qu'on a *délibérément* causé l'effondrement de la scène ? Mais pourquoi ?

— Pour me ruiner, bien sûr.

Il s'arrêta devant la porte de son bureau, ses bras puissants toujours noués autour d'elle, et Ève se rappela soudain qu'il la *portait*. Une nouvelle fois, elle regimba : M. Makepiece avait un bras sous ses jambes et l'autre autour de ses épaules. La position l'obligeait à se plaquer contre lui.

Il était trop près d'elle. Beaucoup trop près.

Et il ne semblait même pas en être conscient. D'un coup d'épaule, il avait ouvert la porte du bureau.

Dès qu'ils furent dans la pièce, Ève chercha à se dégager. Elle se débattit comme un diable jusqu'à ce qu'il la pose par terre. Ses pieds enfin en contact avec le sol, elle recula et s'appuya à l'angle de la table de travail. Ses jambes étaient en coton et la tête lui tournait – elle avait dû se cogner lors de sa chute.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, tâchant de se ressaisir.

— Pourquoi pensez-vous que l'effondrement de la scène n'était pas un accident, monsieur Makepiece ? Ne serait-ce pas plus simple d'imaginer qu'elle a été mal construite et a cédé d'elle-même ?

— Non, parce qu'elle n'a pas simplement *cédé*. J'ai vu des planches sciées parmi les débris. Quelqu'un a fait cela pour que la scène s'effondre.

— Qui... ?

— Quoi ?

— Qui se serait donné le mal de ramper sous la scène et de scier des planches pour qu'elle s'effondre ?

Il la regarda, incrédule.

— Ça alors ! Vous ne me croyez pas !

— Ce n'est pas cela, protesta-t-elle, exaspérée. J'essaie seulement de comprendre.

— Qu'y a-t-il à comprendre ? gronda Makepiece. La maudite scène a été sabotée.

— Très bien. La scène a été sabotée, répéta Ève en s'astreignant à garder son calme. Maintenant, dites-moi pourquoi quelqu'un aurait délibérément provoqué cet accident !

— Le foutu *Sherwood* a une bonne raison de saboter *et mon théâtre et moi* !

— Vous pensez, répliqua Ève, qui n'en croyait pas ses oreilles, que *Sherwood* s'est faufilé sous la scène avec une scie et...

— Il a engagé un homme de main, évidemment.

— C'est insensé. Pourquoi se serait-il créé tant d'ennuis alors qu'il n'y a pas une semaine il vous a offert de racheter l'investissement de Val dans Harte's Folly ?

Asa donna un violent coup de poing sur la table.

— C'est précisément la raison pour laquelle il a fait ça ! Parce que vous n'avez pas voulu lui vendre les parts de votre frère ! Il cherche à m'acculer à la ruine, à anéantir mon théâtre !

Ève songea au M. Sherwood qu'elle n'avait rencontré que quelques fois : excité, prompt à sourire, avide de gagner de l'argent... mais violent ? En aucune manière. Celui qui avait saboté la scène devait bien savoir que quelqu'un pourrait être blessé, voire tué.

— C'est ridicule.

— Ah bon, je suis ridicule, maintenant, chérie ? J'ai passé plus de dix ans dans ce théâtre, dans ce jardin, alors je pense être plus à même de juger un homme comme ce foutu Sherwood qu'une petite souris effrayée qui, elle, a passé la plus grande partie de son temps à se *cache* de la vie !

Ève en eut le souffle coupé. Elle serra les poings.

— Comment osez-vous ? Vous êtes tellement obsédé par Harte's Folly que vous ne voyez rien d'autre, ne vous intéressez à rien d'autre. Vous êtes aveugle à tout le reste !

Il se pencha vers elle, son visage quasiment contre le sien, son haleine chaude sur sa bouche.

— Et j'ai foutrement raison ! tonna-t-il.

Des larmes lui picotèrent les yeux, qu'elle écarquilla pour qu'elles ne s'en échappent pas. Mais elle soutenait le regard d'Asa.

Pourquoi avait-elle si mal ? Cela n'avait pas de sens. Elle savait qui il était, *ce* qu'il était. Rien de ce qu'il venait de dire – même si c'était méchant – n'était nouveau.

— Dans ce cas, je suppose que notre discussion est terminée, dit-elle en levant bien haut le menton.

Elle pivota sur ses talons, bien décidée à s'en aller. Il l'attrapa par le bras et la retint.

— Non, nous n'en avons pas fini !

Elle lutta contre la vieille peur qui lui nouait déjà le ventre.

— Lâchez-moi.

Il inclina la tête sur le côté et la considéra, un sourire mauvais aux lèvres.

— Pourquoi ? Ne supportez-vous pas que je vous touche ?

— Exactement !

Elle se dégagea, perdant à la fois patience, sang-froid et tout avantage qu'elle avait pu gagner au cours de la querelle.

Et ce fut à ce moment-là qu'il la prit par les épaules, l'attira brutalement dans ses bras et plaqua sa bouche sur la sienne.

Elle en perdit la tête.

Les lèvres d'Ève Dinwoody étaient douces, suaves, à l'exact opposé de sa personnalité revêche et rigide. Pendant un bref instant, Asa fut chaviré par cette exquise douceur. Il l'avait fait taire de la manière la plus élémentaire, la plus primitive qu'un homme pût employer avec une femme.

Puis il s'était rendu compte que quelque chose n'allait pas du tout : les lèvres d'Ève semblaient scellées.

Il recula et eut un sourire cynique. C'était une aristocrate. Sans doute le jugeait-elle bestial,

fruste, sale et indigne de sa bouche.

À coup sûr, il la dégoûtait.

Pourtant, ce ne fut pas le dégoût qu'il découvrit sur son visage.

Ce fut la peur.

Il ne voyait plus que le blanc de ses yeux, ses joues étaient livides. Son expression lui rappelait celle qu'elle avait eue lorsqu'il l'avait trouvée avec le chien. En pire. En infiniment pire.

— Ève !

Son front se plissa et elle émit alors un son.

Un horrible gémissement.

Il n'eut pas le temps de réagir : une force impressionnante l'avait propulsé en arrière. Il chancela, heurta une chaise, faillit tomber et se retint d'une main au coin du bureau.

— Mais que diable... ? s'exclama-t-il.

Jean-Marie tenait Ève par la taille. Il n'accorda pas une once d'attention à Asa.

— *Ma chérie*, tout va bien. Je suis là. Vous êtes en sécurité.

Elle ne répondit pas, ne gémit même pas.

Asa se redressa lentement, dardant les yeux sur la jeune femme.

— Que lui avez-vous fait ? rugit Jean-Marie sans pour autant quitter sa maîtresse du regard.

Il n'avait ni la façon de s'exprimer ni le comportement d'un serviteur. Si Jean-Marie en était un, songea Asa, alors lui, il était une altesse royale !

— Rien !

Il regarda Ève, aussi oppressé que si un poing de fer lui avait comprimé la poitrine. Jean-Marie lui adressa un coup d'œil féroce.

— Ne me prenez pas pour un idiot, Makepiece. Pour qu'elle soit dans cet état, c'est que vous lui avez fait quelque chose.

— Je l'ai embrassée.

Asa refusait de se sentir coupable. Il l'avait embrassée dans un accès de colère, d'accord, mais il ne lui avait fait aucun mal.

Jean-Marie renâcla.

— Venez, mon petit, dit-il à sa maîtresse. Venez. Jean-Marie va vous ramener à la maison.

Ève resta immobile, muette.

Asa frissonna. Ce qui se passait n'était pas normal. On aurait dit que l'âme d'Ève avait quitté son corps.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il au valet.

Jean-Marie ne répondit pas. Il guida Ève jusqu'à une chaise et l'aida à s'y asseoir.

— Restez là. Je vais faire venir la voiture. Nous rentrerons à la maison et vous prendrez une bonne tasse de thé.

Le valet se dirigeait vers la porte lorsque Asa lui bloqua le passage. La colère grondait en lui.

— *Répondez-moi !* Qu'est-ce qui ne va pas chez votre maîtresse ?

— Vous l'avez touchée.

L'expression de Jean-Marie était dure. Lui aussi était en colère. Pourtant Asa ne renonça pas.

— Je vous l'ai dit, je ne lui ai fait aucun mal.

— Que vous la touchiez, qu'un homme la touche, suffit à la bouleverser ainsi.

— Mais vous êtes un foutu homme ! Et vous la touchez !

— Je suis son ami, je suis marié, je veille sur elle et j'ai mis des années à gagner sa

confiance.

Asa secoua la tête. Ève était maintenant recroquevillée sur sa chaise. Au moins pouvait-elle bouger. Elle ne le regardait pas mais sans doute entendait-elle les remarques acides qu'il échangeait avec Jean-Marie.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui l'a rendue comme cela ?

— Ce n'est pas à moi de le raconter, dit Jean-Marie.

Il tourna la poignée de la porte, puis suspendit son geste.

— C'est à elle qu'il faudra que vous le demandiez, Makepiece, souffla-t-il.

Il ouvrit et sortit dans le couloir.

Quelqu'un devait attendre derrière le battant car Jean-Marie donna des instructions concernant la voiture et rentra dans le bureau pour de nouveau s'empressez auprès de Mlle Dinwoody.

Il l'aida à se mettre debout.

— Venez. La voiture arrive.

Asa serrait et desserrait les poings. Il se sentait impuissant.

— Cela va vous prendre une heure pour gagner la Tamise, la traverser, et une fois sur l'autre rive, trouver une voiture de louage qui l'amènera à sa maison de ville.

— Oui. Vous avez une meilleure idée, peut-être ? demanda Jean-Marie.

Asa fit la grimace.

— Le ciel soit maudit, non.

L'air sombre, il regarda le valet soutenir Ève jusqu'à la porte. Elle avait la tête baissée, comme si elle était embarrassée, ce qui, étrangement, permit à Asa de se sentir un peu mieux : si elle était consciente qu'elle avait matière à être embarrassée, c'était un signe positif.

N'importe quelle émotion était préférable à cette horrible apathie.

— Je m'occuperai d'elle, dit Jean-Marie.

Asa aurait voulu argumenter, arracher Ève des bras du valet, l'aider lui-même à rentrer chez elle, et en chemin apprendre quel était son problème.

Mais il avait un théâtre qui venait d'être saboté.

Il n'eut donc d'autre choix que de regarder Ève et le valet s'éloigner, puis serra les dents et partit vers la scène. *Plus tard*. Une fois qu'il aurait inspecté son théâtre, et ses jardins, interrogé ses gens, alors il irait voir Ève.

Et découvrirait une bonne fois pour toutes ce qui n'allait pas chez elle.

7

Le roi montra de la main le pain et le vin.

— Mange, petite.

Colombe s'assit sur un tabouret, coupa un morceau de pain et le mit dans sa bouche, tout en veillant à ne pas détourner les yeux de l'homme qui l'avait engendrée.

Le roi, l'air irrité, pointa le doigt sur le vin.

— Bois.

Colombe se servit un verre, fixant toujours son père dont le visage exprimait maintenant le plus grand courroux.

Extrait du *Lion et la colombe*

Plus tard dans l'après-midi, Bridget Crumb ouvrit la porte de Hermes House et découvrit un Malcolm MacLeish débraillé sur le seuil.

Elle recula de surprise. L'architecte faisait partie des visiteurs réguliers de Hermes House. Bridget avait donc l'habitude de le voir, mais pas les cheveux sales ni dans un manteau maculé de sueur et de poussière.

— Il faut que j'écrive une lettre à Sa Grâce, bredouilla-t-il, chancelant sur le seuil. La maudite scène s'est effondrée et l'une des danseuses a été tuée.

Dans la mesure où l'architecte énonçait un fait, qu'il ne s'agissait ni d'une question ni d'un ordre, Bridget s'effaça sans répondre, puis conduisit MacLeish jusqu'au bureau du duc de Montgomery.

Alors qu'elle gravissait l'escalier, elle entendit les pas mal assurés du jeune homme derrière elle. Elle éprouva de la pitié pour lui – le pauvre paraissait exténué.

Elle ouvrit la porte du bureau.

— Pendant que vous écrivez, monsieur, je vais aller vous préparer du thé et des rafraîchissements.

Il lui adressa un sourire reconnaissant.

— Mon Dieu, merci. Je n'ai pas mangé depuis ce matin.

Bridget opina puis l'abandonna à la rédaction de sa lettre.

Hermes House, à l'instar de la plupart des grandes résidences, possédait à l'arrière un escalier de service dissimulé derrière une porte astucieusement ménagée dans les boiseries. Bridget l'emprunta et gagna rapidement les cuisines.

Mme Bram pétrissait de la pâte à la grande table.

— J'aimerais un plateau avec du thé et un en-cas pour M. MacLeish, dit Bridget.

— Oui, m'dame.

Mme Bram était une femme entre deux âges aux cheveux gris serrés en chignon sur la nuque et couverts d'un bonnet blanc. Elle avait de petites mains agiles et, par bonheur, ne se vexait pas de recevoir des ordres d'une femme plus jeune qu'elle.

— Je demanderai à Betsy de le monter, m'dame.

— Inutile. Je m'en chargerai.

Une autre qualité de Mme Bram était que jamais elle ne posait de questions à propos des faits et gestes de Bridget. Elle semblait totalement dénuée de curiosité, ce qu'appréciait infiniment Bridget.

Mme Bram s'approcha de l'une des filles de cuisine qui avait les bras plongés jusqu'au coude dans l'eau de vaisselle. La fille s'essuya les mains et s'empressa d'aller chercher une théière et la boîte à thé. Mme Bram avait déjà préparé le plateau. Bridget le prit et la remercia d'un signe de tête.

Elle remonta à l'étage et se regarda au passage dans l'un des grands miroirs encadrés d'or qui habillaient les murs. Contrariée, elle remarqua que son bonnet était légèrement de travers.

Lorsqu'elle entra de nouveau dans le bureau, M. MacLeish écrivait fébrilement. Elle posa le plateau à côté de lui et jeta un œil à la lettre, relevant la phrase « *il est possible que les dommages aient été causés délibérément* ».

— Soyez bénie, lui dit MacLeish en se servant une tasse de thé. J'ai passé l'après-midi à nettoyer les dégâts.

— Cela me semble avoir été une lourde tâche. Savez-vous ce qui a provoqué l'effondrement, monsieur ?

M. MacLeish beurrerait un scone.

— Non, mais quelques-unes des planches de soutien semblaient avoir été sciées partiellement, m'a dit M. Harte. Il soupçonne un sabotage.

Par exemple ! Ainsi, que Harte's Folly rouvre déplaisait à quelqu'un. Ce qui amenait une question : en voulait-on à M. Harte ? Ou à l'investisseur, le duc de Montgomery ?

M. MacLeish mordit dans le scone et, tout en mâchant, signa la missive, la plia et la tendit à Bridget, l'air soudain irrité.

— Je ne sais pas pourquoi Sa Grâce ne fait pas appel au service postal.

— Je l'ignore, monsieur.

— Merci, madame Crumb. Vous êtes, comme toujours, très efficace. Cela est dû à vos origines écossaises, je présume, dit-il, accompagnant sa remarque d'un clin d'œil.

Les traits de Bridget se figèrent.

— Je crains que vous ne fassiez erreur, monsieur MacLeish. Je ne suis pas écossaise.

— Non ? En principe, je suis assez bon pour reconnaître l'accent de mes compatriotes.

Il se leva, s'étira et bâilla.

— Je ferais bien de retourner à Harte's Folly. Lorsque je suis parti, le nettoyage de l'espace sous la scène n'était pas terminé. Cela pourrait prendre toute la nuit.

— Bonne chance, monsieur.

Bridget pivota sur ses talons et conduisit l'architecte vers l'escalier, et de là au rez-de-chaussée. MacLeish sorti, elle verrouilla la porte derrière lui et gagna sans hâte l'arrière de la maison. Elle traversa les cuisines et se rendit à sa petite chambre derrière l'office.

Elle s'enferma puis se dirigea vers le miroir rond accroché au-dessus d'une solide commode. Le miroir, guère plus grand que son visage, suffisait toutefois pour refléter ses mouvements quand elle dénoua son bonnet et le retira. Sous le bonnet, ses cheveux étaient d'un noir de jais, à

l'exception d'une mèche blanche au-dessus de l'œil gauche. Cette mèche sinuait à travers les boucles et disparaissait dans le chignon serré sur sa nuque.

Bridget s'assura que les épingles étaient bien en place avant de recoiffer le bonnet, couvrant de la sorte la mèche blanche. Après avoir approuvé d'un hochement de tête l'image que lui renvoyait le miroir, elle repartit au travail.

Le temps qu'Asa arrive à la maison de ville de Mlle Dinwoody, la nuit était presque tombée. Gravissant les marches du perron, il nota qu'elles étaient bien astiquées. Il frappa à la porte.

Jean-Marie lui ouvrit.

— Comment va-t-elle ? demanda Asa.

Le valet hésita avant de répondre.

— Indemne mais fatiguée. Elle se repose.

S'apercevant que Jean-Marie allait refermer la porte, Asa la bloqua avec le genou. Il soupira. Combien de fois cela faisait-il qu'il voyait cet homme en quelques jours ? Trois ? Quatre ? Le valet était manifestement plus un garde du corps qu'un serviteur et prenait ses fonctions auprès de sa maîtresse très au sérieux.

Jean-Marie le considéra avec froideur.

— Elle ne vous recevra pas.

— Bien sûr que non, dit Asa en s'appuyant avec lassitude contre le montant. Figurez-vous que c'est vous que je suis venu voir.

Le valet parut surpris.

— Vraiment ? Et pourquoi voudriez-vous me voir, monsieur Harte ?

— Makepiece, corrigea Asa distraitement. Il faut que je travaille avec elle et vous la connaissez mieux que quiconque. J'aimerais en apprendre davantage sur elle.

— Je ne vous dévoilerai pas ses secrets.

— Je ne vous demanderai pas de le faire.

— Oh. C'est donc d'affaires que vous voulez parler ?

Asa détourna les yeux, hésitant. Harte's Folly était naturellement le sujet qui prédominait dans son esprit en ce moment – à *n'importe quel* moment, en fait. C'était l'œuvre de sa vie, son cœur, son âme. Cependant, Ève Dinwoody s'était fait une place dans ses pensées. Il songeait à son sens strict de l'ordre, ses réparties si vives, cette vulnérabilité qu'elle s'astreignait à masquer.

La façon dont elle l'avait regardé lorsqu'il avait posé pour elle.

Il n'envisageait pas que cette femme et lui deviennent un jour amis. C'était impossible. Elle appartenait à une classe sociale différente, elle menait une *vie* différente, et pour ne rien arranger, ils se querellaient à tout propos.

Mais ils n'étaient plus des ennemis.

S'il n'avait été mû que par l'intérêt commercial, serait-il venu ici prendre de ses nouvelles ? Le soir même où cette maudite scène s'était effondrée ?

Il regarda Jean-Marie et déclara sincèrement :

— Non, je ne suis pas venu pour discuter affaires.

La réponse devait être le mot de passe qui ouvrait toute grande la porte de cette maison car l'expression de Jean-Marie s'éclaira. Il hocha la tête et recula.

— Entrez. Nous pourrions discuter dans la cuisine.

Asa le suivit. Au lieu de monter à l'étage, ils empruntèrent un couloir qui les mena à l'arrière de la maison.

Une ravissante rouquine leva des yeux étonnés quand ils pénétrèrent dans la cuisine. Elle était penchée sur le fourneau et remuait avec une cuillère le contenu d'un faitout.

— Tess, nous avons un visiteur. M. Asa Makepiece, le propriétaire de Harte's Folly. Monsieur Makepiece, voici Tess Pépin, cuisinière de Mlle Dinwoody et... mon épouse.

Jean-Marie avait prononcé ces derniers mots avec fierté.

Asa n'avait jamais entendu parler d'un Noir ayant épousé une Anglaise, mais dans le monde du théâtre on voyait toutes sortes de choses. Il y avait donc belle lurette que plus rien ne le choquait.

Il s'inclina :

— Madame Pépin.

La cuisinière s'empourpra et lâcha sa cuillère, qui tomba par terre.

— Oh... C'est... c'est un plaisir de faire votre connaissance. Aimeriez-vous un peu de thé ?

— J'apprécierais vraiment, oui.

Il n'avait pas pris son déjeuner et son estomac commençait à protester.

Mme Pépin opina avant d'attraper une bouilloire.

Asa regarda Jean-Marie qui, de la main, montrait la vieille table en bois.

— Voulez-vous vous asseoir ?

— Merci.

Asa tira une chaise sans cesser d'observer Mme Pépin, qui versait l'eau bouillante dans la théière. Savait-elle, comme son mari, que sa maîtresse était fort mal en point ?

— Tess est ma femme depuis maintenant trois ans, expliqua Jean-Marie. Elle était déjà au service de Mlle Dinwoody depuis une paire d'années. Mais Tess est une femme prudente. J'ai dû la courtiser pendant deux ans avant qu'elle accepte d'être mienne.

La cuisinière décocha à son époux un coup d'œil de reproche. Ses joues étaient toujours rouges. Jean-Marie lui sourit, découvrant ses dents d'un blanc parfait qui contrastait joliment avec l'ébène de son visage.

— Cela étant, ça valait la peine d'être patient, conclut-il.

Une remarque qui acheva d'enflammer les joues de Tess. Marmonnant entre ses dents, elle disposa le service à thé sur la table. Asa cacha son amusement.

— Et vous, Jean-Marie, depuis quand êtes-vous au service de Mlle Dinwoody ?

— Oh, un peu plus de dix ans. Toutefois, vous vous méprenez : je suis l'employé du duc de Montgomery. Ainsi que ma femme et Ruth, la bonne. Mlle Dinwoody est à la charge du duc.

Tess posa bruyamment la théière sur la table.

— *Cet homme !* grommela-t-elle.

— Oui, cet homme, répéta Jean-Marie. Je lui dois...

Tess pivota vers lui, cuillère en l'air, et le coupa.

— Il y a longtemps que tu as remboursé ta dette ! Il t'empêche de mener l'existence qui devrait être la tienne, l'existence que tu *veux* !

Elle se tut, regarda Asa, se mordit la lèvre et, le dos raide, retourna à son fourneau.

Asa fronça les sourcils. Il semblait que tout ramenât au duc. Il se rappelait sa première rencontre avec Montgomery. L'homme les avait trouvés, Apollo et lui, buvant du vin dans les ruines du théâtre brûlé. Asa avait déjà vidé une bouteille de breuvage au goût de fumée, cependant il se souvenait quand même des cheveux dorés du duc, de ses manières précieuses et des extravagantes vagues de dentelle à ses poignets. À ce moment-là, Asa avait été plus intéressé par l'argent qu'il lui offrait, une fortune à laquelle jamais il n'aurait osé rêver, que par l'homme

lui-même. Il avait pris le duc pour un dandy de haute lignée qui, sur une lubie, avait envie de tâter du théâtre.

Aujourd'hui, un an plus tard, il en savait plus. Montgomery avait forcé la main à MacLeish pour qu'il se charge des plans et de la reconstruction du nouveau théâtre et exigé que Harte's Folly rouvre à l'automne. De surcroît, il avait fourré son nez altier dans le moindre détail du projet. Désormais, Asa ne le considérait plus avec dédain. Le duc était puissant et étrange et ce qui le motivait était connu de lui seul.

— Dans quelles circonstances le duc vous a-t-il engagé, Jean-Marie ?

Le valet s'assit à la table.

— Ah, c'est une bien longue histoire. Voulez-vous l'entendre ?

Asa hocha la tête, ce qui eut l'air de faire plaisir à Jean-Marie.

— J'étais esclave sur une plantation de canne à sucre de l'île de Saint-Domingue, aux Antilles. J'avais été amené là d'Afrique étant enfant – du moins est-ce ce que m'a dit ma mère quand je n'étais qu'un tout petit garçon. Elle est morte alors que je n'avais que sept ou huit ans. Je ne sais donc pas grand-chose de l'endroit où je suis né. J'ai grandi sur la plantation. Un esclave africain parmi tant d'autres. La maîtresse m'a pris en affection. Elle me gardait dans la grande demeure où elle me confiait de menues tâches ménagères.

Il décocha à Asa un regard acéré qui démentait le sourire qui flottait sur ses lèvres.

— Vous imaginez bien que, pour un esclave, il est infiniment moins pénible de travailler dans la maison que dans les champs, n'est-ce pas ?

Asa n'en savait rien, mais pouvait effectivement l'imaginer. Travailler toute une vie sous la coupe d'un autre homme, sans répit, sans espoir d'un avenir meilleur... Ce n'était pas vivre.

C'était survivre en enfer.

Il regarda Jean-Marie bien en face et d'un signe de tête lui répondit qu'il partageait totalement ce point de vue.

Le sourire de Jean-Marie se fit cynique.

— Je n'ai vraiment compris cela que lorsque ma maîtresse est morte. J'avais quinze ans. Son fils aîné est arrivé et quand il s'est rendu compte que j'étais jeune et solide, il m'a envoyé aux champs. Mais j'avais été trop bien traité. Trop gâté. Un an plus tard, quand le contremaître a fouetté une vieille femme parce qu'elle était trop lente, je lui ai arraché le fouet des mains. Des gardiens se sont jetés sur moi et ensuite c'est moi que le contremaître a fouetté. Pendant une heure.

Le sourire de Jean-Marie s'était effacé et il avait maintenant la mine sombre.

— J'en porte encore les cicatrices.

Sa femme plaça sans mot dire un bol de ragoût devant lui, puis posa la main sur son épaule. Jean-Marie la recouvrit de la sienne.

— Cette nuit-là, pour donner une leçon aux esclaves qui auraient eu des velléités de rébellion, ils m'ont ligoté et laissé dans l'entrepôt. Je me suis libéré et échappé. Je ne suis pas allé très loin.

Il regarda par-dessus son épaule le visage anxieux de sa femme.

— Viens, chérie. Assieds-toi et partageons ton excellent ragoût.

Elle hocha la tête, alla chercher deux autres bols et en tendit un à Asa, qui remarqua qu'elle installait sa chaise tout contre celle de son mari, comme pour le réconforter en silence.

— J'ai donc été repris, poursuivit Jean-Marie à l'adresse d'Asa, et bien entendu battu, et ensuite ils ont décidé de me pendre. Et que croyez-vous qu'il arriva ? Le duc de Montgomery

avait débarqué la veille. Il a vu les hommes réunis autour de moi, prêts à me passer le nœud coulant autour du cou, et il m'a acheté ! Puis il a envoyé chercher un médecin pour qu'il panse mes blessures et dès que j'ai été sur pied, il m'a emmené avec lui dans ses voyages. Il m'a appris l'anglais, vêtu, nourri et a attendu patiemment de longs mois que je sois complètement rétabli.

Jean-Marie haussa les épaules et prit une cuillerée de ragoût.

— Pourquoi le duc a-t-il fait cela ? demanda Asa. Il ne me semble pas homme à éprouver la moindre compassion envers autrui.

— Ne pensez-vous donc pas qu'il m'a sauvé la vie et fait soigner par pure charité chrétienne ?

Asa fit la grimace et avala une bouchée de ragoût, qui était excellent, bien garni de viande, de pommes de terre, carottes et navets.

— Non.

— Et vous avez raison, monsieur Makepiece. Le duc voulait un homme dont la vie lui appartiendrait totalement. Ce qui est le cas.

— Pour quelle raison ?

— Ah, là est la question, dit Jean-Marie en hochant la tête comme si Asa avait émis une très brillante remarque. Il avait besoin d'un homme en lequel il aurait totalement confiance pour veiller sur sa sœur.

— Et cet homme, c'est vous ? Vous assurez la sécurité de Mlle Dinwoody ?

— Oui, depuis dix ans. Néanmoins, je fais davantage qu'assurer sa sécurité. Je suis chargé de la protéger de tout homme qui tenterait de l'approcher de trop près. De la toucher.

— Montgomery s'inquiète pour la vertu de sa sœur ?

— Non. Pour sa santé mentale.

Asa posa sa cuillère, ébahi.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous avez vu comment elle était cet après-midi. Elle a ses démons. Des démons qui lui apparaissent sous la forme d'hommes et de chiens.

Asa serra les poings sur la table : il n'était pas difficile de deviner pourquoi une femme avait peur des hommes, mais il tenait à obtenir des précisions.

— Pourquoi ?

— Il ne m'appartient pas de répondre à cette question.

— Dans ce cas, je vais la lui poser moi-même, dit Asa en se levant.

Jean-Marie se leva aussi. Il avait ôté sa redingote en entrant dans la cuisine et on devinait sous sa chemise de lin blanc ses épaules larges et puissantes.

— Je ne puis vous laisser lui faire du mal.

Asa essaya de se raisonner. Il devait partir. Oublier Mlle Dinwoody, son frère qui la surprotégeait et ses démons.

Sauf qu'il en était incapable.

Absolument incapable.

Il posa fermement ses poings sur la table, se pencha vers Jean-Marie.

— Vous pensez que vous la protégez en faisant cela ? En l'empêchant de toucher un homme ? En la maintenant dans une peur permanente chaque fois qu'elle quitte cette maudite maison ? Ce n'est pas une vie, mon ami. C'est une foutue tombe dans laquelle vous l'avez enterrée.

Il s'attendait à de la colère de la part de Jean-Marie ; or celui-ci sourit, même s'il ne semblait

pas amusé.

— Vous avez donc une meilleure façon de veiller sur elle ? Vous qui ne la connaissez que depuis quelques jours ?

— Bon Dieu, oui ! Je ne sais peut-être pas précisément ce qu'il convient de faire, mais ceci...

Il fit un grand geste de la main, englobant la cuisine, la maison.

— ... ceci n'est pas la bonne méthode.

Pendant une longue minute, le valet considéra Asa, impassible. Enfin, il leva les yeux au plafond, comme s'il pouvait voir sa maîtresse au travers, et déclara :

— Bon. Allez la retrouver.

Ève était penchée sur sa loupe, scrutant la miniature sur laquelle elle travaillait. Il s'agissait du portrait d'une jeune femme, tête tournée sur le côté, boucles sombres coiffées en arrière.

Elle trempa son pinceau dans du carmin et appliqua soigneusement la couleur sur la minuscule bouche souriante. Elle paraissait heureuse, sa jeune femme. Au point qu'Ève en ressentit une pointe d'envie.

La porte de son salon s'ouvrit. Ève ne bougea pas.

— Vous pouvez poser mon dîner sur la table, Ruth.

— Je ne suis pas Ruth, répondit une voix profonde.

Elle se pétrifia. Elle avait bien entendu toquer à la porte d'entrée, puis la voix de M. Makepiece, un peu plus tôt, mais aucun bruit de pas n'étant monté jusqu'à elle, elle en avait déduit que Jean-Marie avait réussi à chasser l'indésirable visiteur.

Apparemment, elle s'était trompée.

M. Makepiece était là, embarrassé par un plateau dans les mains, comme un serveur débutant.

Il afficha son désormais familier sourire en coin.

— Votre cuisinière vous a préparé des œufs mollets et un genre de fruit cuit.

Il jeta un regard soupçonneux au plateau.

— Des prunes, dit Ève après avoir dégluti.

Il la regarda.

— Quoi ?

— Des prunes cuites. Mes préférées.

— Vraiment ?

Il semblait tellement incrédule, presque horrifié, qu'elle ne put se retenir de rire.

— Vraiment. Voulez-vous en goûter ? Je suis sûre que cela ne dérangerait pas Tess d'en cuire d'autres.

— Non !

Il fit une pause, s'éclaircit la voix et reprit avec moins de véhémence :

— Je suis sûr que ces prunes sont délicieuses mais j'ai déjà mangé dans la cuisine.

— Oh. Avec Jean-Marie, je présume.

Il posa le plateau sur la table basse devant le canapé.

— Oui. Il dit que vous n'avez pas été blessée dans la chute de la scène.

— Il dit vrai.

Ève s'était crispée. Sans nul doute, Jean-Marie et M. Makepiece n'avaient-ils pas abordé que ce sujet. Ils avaient certainement parlé d'elle et de son étrange réaction à un simple baiser. Elle

aurait dû se sentir trahie par Jean-Marie. Pourtant, tout ce qu'elle éprouvait, c'était de la lassitude. Elle vivait avec ce mal depuis une décennie et parfois elle en avait plus qu'assez.

Elle se leva et se dirigea vers l'un des sièges qui faisaient face au canapé. Tess lui avait préparé un dîner léger, facile à digérer après les bouleversants événements de la journée, et elle lui était reconnaissante de cette attention. En sus d'être une excellente cuisinière, Tess était une femme prévenante.

Elle prit la petite assiette d'œufs mollets et s'assit dans un fauteuil. M. Makepiece s'installa dans le canapé et la regarda manger pendant une minute avant de lâcher brusquement :

— Je suis désolé.

La fourchette d'Ève resta quelques instants en suspens à mi-chemin de sa bouche, puis la jeune femme hocha la tête et prit une bouchée d'œufs.

M. Makepiece passa les doigts dans ses cheveux en broussaille.

— J'étais en colère... Hors de moi à cause de l'effondrement de la scène et de notre querelle... et jamais je n'aurais dû vous embrasser.

— Alors pourquoi l'avez-vous fait ?

Il haussa les épaules, s'adossa au canapé et étendit les jambes en une posture typiquement masculine.

Pourquoi les hommes occupaient-ils toujours tant de place sur un canapé ?

— Comme je l'ai dit, j'étais en colère.

— Et cela vous a donné envie de m'embrasser.

Il fit la grimace.

— Oui.

— Pourquoi ?

Il la fixa pendant un moment, sourcils froncés, et soudain se pencha en avant.

— Je ne sais pas exactement. Les hommes sont ainsi. Parfois, nous confondons la passion avec la colère et l'agressivité, que nous retournons contre les femmes qui ont la malchance d'être à notre portée à ce moment-là. Les hommes sont très primitifs.

— Oui, ils le sont.

— Cela ne signifie pas que...

Spontanément, sembla-t-il, il tendit la main vers Ève, se ravisa et ferma le poing. Ève regretta qu'il ne pût simplement la toucher comme il eût touché n'importe quelle femme.

— Jamais je ne vous ferais de mal, mademoiselle Dinwoody. Ni à vous ni à aucune autre.

— Je le sais, murmura-t-elle en regardant la main à la peau bronzée couverte d'entailles et de croûtes qu'il avait retirée et posée sur son genou si épais, si masculin.

Ève ressentait une infinie mélancolie. Elle dut plisser les yeux pour écraser les larmes qui montaient.

— Je sais, répéta-t-elle, mais cela ne fait pas vraiment de différence. Que vous vouliez me faire du mal ou pas, que vous soyez un homme correct ou mauvais, je ne puis supporter d'être embrassée, que ce soit par vous ou par un autre.

Elle osa enfin le regarder en face :

— Dans ce domaine, tout en moi est cassé.

Le visage de M. Makepiece demeura impassible mais Ève vit sa main se fermer de nouveau en poing, si serré que les phalanges blanchirent.

— Je ferai en sorte de ne plus vous toucher, mademoiselle Dinwoody, et je ne vous embrasserai naturellement plus sans votre permission.

Oh... Ne comprenait-il donc pas ? Elle pensait avoir été très claire.

— Je ne vous la donnerai pas.

Il opina, étrangement grave, comme s'il venait de relever un défi pour un duel.

— Je vous l'ai dit, je ne vous embrasserai ni ne vous toucherai en quelque accès passionné d'aucune sorte sans votre permission expresse.

Elle le considéra un moment, décida d'écarter le problème et revint à ses prunes cuites. Tess ajoutait toujours un peu de liqueur à l'eau de cuisson et l'alcool fusa sur sa langue quand elle mordit dans l'un des fruits tendres.

M. Makepiece s'éclaircit la voix.

— Jean-Marie m'a suggéré de vous demander pourquoi vous étiez comme cela.

Aussitôt elle s'alarma. M. Makepiece dut s'en rendre compte car il s'empressa de secouer la tête.

— Je pense qu'il est préférable que vous me le disiez quand vous le souhaitez. *Si* vous le souhaitez. Je ne vous demanderai rien.

— Merci.

Soudain, elle se sentait plus légère. Il la laissait libre de garder ses secrets, de faire semblant d'être normale. Si cela ne dépendait que d'elle, jamais elle ne lui révélerait ce qui s'était passé. Bah, au fond, quelle importance ? Elle était comme elle était, et ce depuis dix ans, sans changements notables. Elle s'était résignée à rester ainsi jusqu'à sa mort.

Elle posa le bol sur le plateau et croisa les mains sur son giron.

— Comment vont les danseuses piégées dans les décombres ?

M. Makepiece parut soulagé par le changement de sujet.

— Polly et Sarah ont simplement des bosses sur le crâne. Le médecin a dit qu'elles seraient sur pied en quelques jours.

Il hésita, puis ajouta :

— J'ai organisé le retour du corps de Deborah chez elle et envoyé assez d'argent pour un enterrement décent.

— J'en suis heureuse. Et Polly et Sarah ? Ont-elles quelqu'un qui s'occupe d'elles ?

— J'ai embauché une infirmière.

Il sourit, faisant apparaître ses fossettes.

— Bien sûr, j'ai fait tout cela avec l'argent de Montgomery. Pensez-vous qu'il apprécierait que ses deniers soient dépensés de cette manière ?

— J'en doute. Pourtant il m'a chargée de les gérer et selon moi, c'est un juste usage qui en est fait. Polly et Sarah n'auraient pas été blessées et la pauvre Deborah tuée si elles n'avaient pas été en train de danser sur la scène.

— Brave petite.

Il sourit de nouveau, cette fois de son superbe grand sourire, et Ève cilla, éblouie, tant il était lumineux.

Oh, mais il s'en rendait compte, ce maudit homme ! Il venait d'étendre le bras sur le dossier du canapé et s'étirait tel un lion satisfait et repu.

— Avez-vous votre carnet de croquis ?

— Oui, bien sûr. Pourquoi ?

— Eh bien, je suis là. Autant en profiter pour que je pose pour vous.

Elle ouvrit la bouche, prête à émettre une demi-douzaine d'objections, mais garda finalement le silence. Parce que la vérité, c'était qu'elle aimait le dessiner. Et puis elle avait exigé le respect

de cette clause dans leur marché, n'est-ce pas ?

Elle se leva et alla à sa table de travail prendre carnet et crayon.

Elle regagna son fauteuil et se figea en voyant ce que faisait M. Makepiece : il dénouait son jabot.

Il riva sur elle ses yeux d'un vert étincelant.

— Je sais. Vous avez dit que vous ne vouliez pas que je me déshabille. Comme vous m'avez déjà croqué habillé, alors j'ai pensé que nous pourrions essayer quelque chose de différent cette fois.

Ève déglutit péniblement, incapable de détourner le regard des doigts sur le jabot.

— Différent comment ?

Il haussa les épaules.

— Je m'arrêterai lorsque vous me le direz, d'accord ?

Elle hocha la tête par saccades.

— Ève...

Qu'il prononce son prénom l'amena à lever les yeux sur son visage.

— Oui, monsieur Makepiece ?

— Il faut que vous me le disiez.

Était-ce ce qu'elle voulait ? Il était imposant, viril, et elle, seule avec lui dans son petit salon. Mais il ne la touchait pas. Elle était en sécurité de l'autre côté de la table basse.

Et... Oh, oui, elle voulait découvrir ce qu'il y avait sous le jabot.

— Oui.

Il sourit et tira sur le jabot, révélant son cou large et bronzé.

Ève relâcha son souffle et se laissa tomber plus qu'elle ne s'assit dans son fauteuil, le carnet de croquis pressé contre sa poitrine.

Il détacha un bouton du gilet, s'arrêta, l'interrogeant du regard.

— S'il vous plaît, oui, dit-elle d'une voix nouée.

Un sourire malicieux sur les lèvres, il acheva de déboutonner le long gilet. Il n'avait même pas ôté sa redingote, comme s'il savait qu'elle aurait jugé qu'il allait trop loin. Et maintenant, il rabattait les pans du gilet sur le côté. En dessous, bien sûr, il portait une chemise, tachée et froissée à cause des efforts fournis dans la journée.

Il la défiait du regard, la tête inclinée, la mine grave.

Elle n'était pas une couarde ! Pas au fond d'elle. Pas dans son cœur.

Elle releva le menton.

— Déboutonnez votre chemise, je vous prie.

Une nouvelle fois, le sourire s'épanouit et ses longs doigts commencèrent à faire glisser les petits boutons dans les boutonnières avec une lenteur calculée. En même temps, il écartait la chemise, jusqu'au moment où le dernier bouton, à hauteur de l'estomac, céda.

Il ouvrit carrément la chemise, exposant de la sorte un V de peau dorée ombré d'une toison brune, ce qui, estima Ève, n'était finalement que frustrant. Elle ne voyait pas ses mamelons ni, plus bas, son ventre.

Quoique ce fût suffisant, décida-t-elle. Mieux valait qu'elle se concentre sur la pomme d'Adam, le creux qu'elle surplombait, les tendons du cou... Les lignes horizontales des clavicules qui disparaissaient sous la chemise.

C'était plus qu'elle n'en avait jamais vu chez un homme.

Elle aurait dû être effrayée. Assis sur son canapé dans cette posture nonchalante, chemise

béante, il exsudait la puissance, la virilité. Pourtant, elle ne l'était pas.

Bizarre.

Elle n'avait pas peur de lui. Pas le moins du monde. Et cette évidence lui mit le sourire aux lèvres.

Il ne se donnait pas la peine de parler. Il se contentait de l'observer du coin de l'œil, l'air satisfait et amusé.

Elle ouvrit son carnet de croquis et tourna les pages jusqu'à ce qu'elle en trouve une vierge. Elle commença à dessiner, s'abîma dans le plaisir de se livrer à son art, cet art qui lui apportait tant de bien-être. Le seul son dans la pièce provenait du grattement de la mine sur le papier. M. Makepiece ne bougeait pas. Il paraissait content d'être simplement assis là et de la laisser le regarder.

Ève ne s'arrêta que lorsque la pendulette en porcelaine sur son bureau tinta.

— Oh... fit-elle, il est 10 heures.

M. Makepiece se leva, s'étira et bâilla, comme s'il venait de se réveiller d'une sieste. Il commença à reboutonner sa chemise.

— Mieux vaudrait que je m'en aille.

Ève se mordilla la lèvre, pleine de regret, referma son carnet et se leva à son tour.

— Merci, monsieur Makepiece.

Ses doigts s'immobilisèrent sur le gilet à moitié boutonné. Il avait une expression espiègle.

— Vous pourriez m'appeler Asa, chérie. Après tout, vous m'avez à moitié déshabillé.

Elle se mordit la lèvre derechef, pour s'empêcher de sourire.

— Pas tout à fait à moitié.

— Disons au quart, alors.

Il prit son jabot et le fourra dans sa poche.

— Au quart, approuva Ève avec solennité.

Il claqua des doigts.

— J'ai failli oublier ! Deux castrats auditionnent au théâtre demain matin. Deux Italiens, bien sûr. Vogel et moi en choisirons un. Je suppose que, dans la mesure où celui que je choisirai sera payé avec l'argent de Montgomery, vous avez envie de les entendre chanter ?

Elle plaqua les mains sur son carnet et s'efforça de remettre ses idées en ordre, de les ramener sur les affaires.

— Oui, bien sûr.

— Parfait. À demain, donc. Ils seront là à 11 heures.

Le sourire éclatant était de nouveau sur ses lèvres.

— Bonne nuit, Ève.

Et il sortit en hâte du salon, avant qu'elle n'ait eu le temps d'émettre une remarque sur le fait qu'il l'ait appelée par son prénom. Elle le suivit des yeux, pensive.

Elle revint à sa table de travail, prit un petit feuillet et écrivit une courte lettre. Ensuite, elle sonna Jean-Marie.

— Oui, mon amie ?

Il était toujours habillé de pied en cap. Jean-Marie se retirait rarement avant minuit. Ève le considéra et vit pour la première fois de fines rides au coin de ses yeux.

La journée avait été très longue.

— Vous ai-je déjà dit combien j'apprécie votre amitié, Jean-Marie ?

— Non, mais je l'entends dans votre intonation chaque fois que vous vous adressez à moi,

mon petit. Est-ce pour me dire cela que vous m'avez arraché à la chaleur de mon bon feu ? Pour me poser cette question ?

— Non, Jean-Marie.

Elle lui tendit la missive.

— Envoyez un coursier porter cette lettre au One Horned Goat à la première heure. J'ai besoin d'Alf.

8

— *Ferme les yeux, petite, ordonna le roi.*
Colombe vit briller un couteau dans sa main. Elle se mit à trembler de tout son corps mais son regard rivé dans celui du roi ne se détourna pas.
— *Je ne peux pas.*
Le roi eut une mimique dédaigneuse.
— *Obéis tout de suite. C'est moi qui commande !*
Des larmes coulèrent sur les joues de Colombe mais ses yeux ne dévièrent pas d'un pouce.
— *Non.*
Le roi cria :
— *Cesse de me fixer afin que je puisse t'arracher le cœur !*
Mais au lieu d'obéir, Colombe bondit sur ses pieds et sortit de la hutte en courant pour se fondre dans la nuit noire.

Extrait du *Lion et la colombe*

Le lendemain matin, Asa écoutait l'une des plus belles arias qu'il eût jamais entendues, chantée par un castrat à la voix d'or... et essayait de cacher ses bâillements derrière sa main. Il était resté debout jusqu'à l'aube pour aider au nettoyage des décombres de la scène. Le problème avec les castrats – enfin, avec tous les chanteurs d'opéra –, c'était leur extrême susceptibilité à propos de leur don. La plus infime critique suffisait à leur faire quitter le plateau. Une fois, Asa avait même vu une soprano, vexée, sortir de scène parce que le chien de manchon d'une spectatrice avait osé s'endormir pendant sa prestation.

Mais ce matin, il n'y avait pas de scène à quitter : ils avaient décidé d'écouter les castrats dans la cour pavée du théâtre. Néanmoins, Asa ne prenait pas de risques : hors de question qu'il bâille ouvertement.

À côté de lui, Ève était assise bien droite sur sa chaise, très concentrée, les yeux brillants, et Asa ne put réprimer un petit sourire. Manifestement, elle éprouvait un immense plaisir.

— *Ach, fous n'atteintez jamais cette note, hein ?* demanda Vogel au castrat d'un ton sarcastique.

Manifestement, il ne partageait pas l'extase d'Ève. Asa fit la grimace.

Le castrat, un homme grand affligé de longues dents et affublé d'une perruque jaune poudrée, s'arrêta net et fit un geste grossier.

— *J'ai chanté dans la basilique Saint-Pierre de Rome devant le pape !*

— *Et pourtant, fous afez braillé ce passache comme un facher chantant son amour à sa fache.*

Le castrat répliqua furieusement en italien, ce qui était probablement préférable compte tenu des gestes qu'il continuait à adresser au compositeur. Après avoir mélodramatiquement craché par terre pour signifier son mépris, il tourna les talons et s'en alla.

— Eh bien... fit Ève en cillant avant de se tourner vers Vogel, l'écu sera donc le premier chanteur ?

— Il est cheune et pas aussi célèbre que celui-là, répondit Vogel dans un haussement d'épaules, mais meilleur chanteur, *ja*. Nous encachons Ponticelli. Che fais le lui tire tout de suite. Asa hocha la tête pour signifier qu'il était d'accord.

Le compositeur fit une courbette et partit vers le théâtre où le second castrat attendait que son rival ait fini sa prestation.

— Oh, Dieu merci, dit Asa en se mettant debout.

Il s'étira longuement et ajouta :

— On en a terminé. Ponticelli me causera moins d'ennuis, je pense, que Gio ne l'a déjà fait.

— De quelle manière ? s'enquit Ève en se levant à son tour.

Pour une fois, Jean-Marie n'était pas auprès d'elle : il avait demandé à aider pour la remise en état de la scène.

— Ah...

Pendant un moment, Asa riva sur elle un regard vide. Le problème, c'était que Gio était un véritable aimant pour le sexe faible, ce qui avait eu pour résultat une déferlante de femmes en pleurs au théâtre à toute heure.

— Lorsqu'il est parti, il semblait passablement excité, remarqua Ève.

— Oui, admit Asa, soulagé.

— Mais j'ai remarqué que bien des gens du monde du théâtre le sont.

Ils étaient à la porte du bâtiment. Moqueur, Asa roula des yeux avant d'ouvrir la porte à Ève. Il s'inclina et montra le chemin d'un grand geste du bras.

— Mmm, fit-elle en franchissant le seuil.

Il s'effaça pour ne pas perdre une miette du spectacle du balancement des hanches de la jeune femme. Deux petits enfants passèrent devant eux en courant et filèrent dans la cour.

— Qu'est-ce que... commença Asa, interloqué.

Ève s'éclaircit la voix et attendit qu'il la rejoigne avant de demander, pressée de lui faire oublier qu'il venait de voir des enfants :

— Donc, maintenant que vous avez votre castrat, tout devrait bien se passer pour l'opéra, n'est-ce pas ?

— Seigneur, ne dites pas cela ! s'exclama Asa en tapant sur le bois de la porte.

Étonnée, Ève lui demanda :

— Je ne vous aurais jamais imaginé superstitieux.

— Je suis un homme de théâtre. Nous sommes *tous* superstitieux.

Il lui prit le bras et l'amena vers son bureau.

— Ma scène s'est effondrée hier. Nous n'avons que trois semaines devant nous avant l'ouverture et le mauvais sort pourrait frapper de nouveau n'importe quand.

— Et pourtant, vous avez su me convaincre de croire en vous et en Harte's Folly, remarqua Ève doucement.

— C'est parce que je n'entends pas renoncer. Jamais.

Il ouvrit la porte de son bureau et enchaîna :

— Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, Harte's Folly ouvrira et nous ferons jouer un opéra,

dussé-je chanter moi-même les notes les plus hautes.

— Je doute que vous accepteriez de faire ce qu'il convient lorsque l'on veut chanter ces notes hautes. Cela dit, j'admire votre persévérance.

Elle contourna la table d'Asa et s'installa gracieusement à son secrétaire, apparemment inconsciente qu'il la fixait, pétrifié.

— Vraiment ? demanda-t-il enfin.

Elle nourrissait la colombe que, pour quelque mystérieuse raison, elle avait amenée avec elle le matin. Puis elle le considéra, intriguée.

— Bien sûr. Un homme qui se fixe un but et tient à l'atteindre quels que soient les obstacles est, selon moi, digne d'admiration.

— Ah.

Il se passa les doigts dans les cheveux, fort mal à l'aise. Personne ne lui avait jamais dit que ce qu'il faisait était admirable, que lui-même était admirable, depuis... eh bien, depuis la mort de sir Stanley, son vieux mentor.

— Merci, mademoiselle Dinwoody.

— Je vous en prie.

Une réponse formulée sur un ton solennel que démentait le sourire.

— Maintenant, accepteriez-vous de me dire pourquoi Giovanni Scaramella vous a causé tant d'ennuis, monsieur Makepiece ?

Bon sang... Il avait bien cru s'en être sorti avec sa réponse évasive un moment plus tôt. Elle aussi, elle méritait qu'on l'admire pour sa persévérance.

Il soupira et s'assit à sa table.

— Il aime les femmes et, hélas, elles l'adorent. Manifestement, il prend un malin plaisir à mettre ces dames en concurrence, à les monter les unes contre les autres, à ce qu'elles soient en compétition pour obtenir ses bonnes grâces. Et il fait en sorte que tout cela se passe au théâtre.

Asa secoua la tête, l'air navré, tout en feuilletant le paquet de lettres qu'il avait rapporté de chez lui.

— C'est vraiment un fichu salaud.

Il leva les yeux de son courrier et vit Ève perplexe.

— Mais... commença-t-elle, les joues empourprées, je pensais que... que la voix d'un castrat montait dans des octaves aussi hautes parce que... enfin, parce que...

— ... parce qu'on lui avait coupé ses attributs avant que sa voix ne mue et ne devienne celle d'un homme, acheva Asa.

— Alors... ?

Elle n'osa formuler la délicate question et sur le moment il ne comprit pas ce qu'elle lui demandait. Jusqu'à ce que la lumière se fasse dans son esprit.

— Ah, oui. Euh... Pas *tous* ses attributs, en fait. Ils ont toujours leur...

Une seconde durant, tous les noms que portait cette partie du corps masculin lui échappèrent. Enfin, pas tous, mais ceux qu'il avait sur le bout de la langue étaient par trop inconvenants pour les oreilles d'une dame, et de toute façon pour être prononcés par un gentilhomme.

En définitive, ce n'était pas une mauvaise chose qu'il n'en soit pas un.

— ... queue, dit-il d'une voix plus forte qu'il ne l'aurait voulu. Un castrat a toujours sa queue. Ce sont seulement ses couilles qu'on coupe.

— Oh... Et... est-ce que cela suffit pour qu'il... distraie les dames ?

— Ma foi, on le dirait bien. Du moins en ce qui concerne Gio. Quoique, d'après ce que je

sais, il ne puisse pas la dresser et est obligé de tout faire à la main, si je puis m'exprimer ainsi, expliqua-t-il en souriant, amusé par son trait d'esprit.

— À... la main ? répéta Ève.

— Oui, vous savez bien...

Il commença à faire un geste, puis se rendit compte qu'il allait se montrer inexcusablement vulgaire. Pour donner le change, il s'empressa de se gratter le crâne.

— ... à la main.

— Non, je ne sais pas, répondit fermement Ève.

Il déglutit avec peine, consterné de sentir sa propre... queue se réveiller. Fichue discussion ! L'exemple même de la conversation dangereuse à ne surtout pas avoir avec elle.

Allons, si innocente qu'elle fût, elle devait tout de même savoir...

Apparemment pas : elle le fixait, perplexe, dans l'attente d'une réponse.

Bon, si elle avait assez de cran pour continuer, il n'allait pas faire de la rétention d'information !

— À la main, dit-il calmement, son intonation soudain involontairement basse, c'est lorsqu'un homme glisse sa main sous les jupes d'une femme et la touche entre les jambes. Qu'il touche sa fente.

Les yeux bleus étaient écarquillés, les lèvres entrouvertes et les joues toujours rouges.

Il s'aperçut qu'il respirait au même rythme qu'elle. Il entendait leurs souffles dans la pièce où ne parvenaient que de légers bruits de la scène au-dessus. Il se rappelait l'expression d'Ève la veille, quand il avait déboutonné sa chemise : naïve, d'une sensualité innocente.

Ils étaient seuls. Seulement lui et elle, et il avait du mal à se rappeler qu'il l'avait jugée quelconque.

Elle se lécha les lèvres et la pointe de sa langue, rose vif, humide, le fascina.

— Que voulez-vous dire, monsieur Makepiece ?

Asa dardait sur elle des yeux d'un vert étincelant.

— Ne vous êtes-vous jamais touchée à cet endroit ?

La question aurait dû offusquer Ève, mais elle songea que, s'ils en étaient arrivés là, c'était de sa faute : elle avait insisté pour qu'il développe le sujet.

C'était elle qui avait tenu à *savoir*.

Elle secoua la tête en signe de dénégation.

Lorsqu'il reprit, ce fut d'une voix rauque.

— Il y a à cet endroit un minuscule morceau de chair, une petite protubérance, en haut de la fente de la femme. Certains l'appellent bouton, d'autres perle, ou, précisément, clitoris. Peu importe le nom qu'on lui donne : c'est la clé du plaisir chez la femme. Si on le frotte ou...

Il prit une profonde inspiration.

— ... si on le lèche, la femme éprouve des sensations ensorcelantes. Elle est littéralement transportée, exactement comme lorsque l'homme éjacule.

Ève frémit. Mais elle n'était pas sûre que M. Makepiece dît vrai. Comment pouvait-il en savoir davantage sur le corps d'une femme, le sien en l'occurrence, plus qu'elle n'en savait, elle ?

— Avez-vous fait cela ? Frotté et léché ?

— Oui, répondit-il, le vert de ses prunelles caché sous ses paupières mi-closes.

— Pourquoi ? demanda Ève, interloquée. À quoi cela vous a-t-il servi ?

Il sourit. Pourtant le sourire n'était ni joyeux ni amical. C'était le sourire égrillard de quelqu'un qui s'apprête à révéler un secret coquin.

— Parce que cela m'apporte du plaisir aussi. Entendre une femme gémir, hoqueter, râler, la sentir devenir mouillée, exhaler un parfum musqué, et savoir que c'est moi qui suis à l'origine de son bonheur, que le fait que je la touche la chavire, c'est extraordinaire. C'est un moment, une émotion d'une force inouïe.

Ève avait autant de peine à reprendre sa respiration qu'après une course folle à travers champs.

— Toutes les femmes réagissent-elles de cette façon ?

— Non. Certaines restent de marbre et je suis alors obligé de leur écarter les jambes pour leur caresser le sexe. Elles conservent une immobilité totale pendant que je les embrasse et leur murmure qu'elles sont divinement belles, et que je stimule leur petite perle. Ma main se couvre de leurs sucs, l'air se charge d'odeur de sel et de sexe... jusqu'au moment où, enfin, elles perdent la tête. D'autres n'ont aucune inhibition. D'elles-mêmes, elles relèvent leurs jupes, ouvrent les jambes et pouffent de rire pendant que je les caresse, elles se lèchent les lèvres, soupirent et se délectent de leur propre extase.

Ève le fixait intensément. Elle aurait voulu avoir honte de le laisser parler de toutes ces choses interdites mais elle était tout ouïe.

— Quel type de femme aimez-vous le plus ?

Il rit doucement, grogna presque. Il s'était étalé sur son siège, tête renversée en arrière.

— Je les aime toutes. Les femmes de la haute et les femmes du peuple. Celles qui sont mélancoliques et celles qui rient. Celles qui savent comment tourne le monde et celles qui sont innocentes. J'aime les petites, les grandes, les rousses, les brunes, celles qui ont une poitrine généreuse et celles qui ont de délicats petits seins. Celles qui flirtent en battant des cils et celles qui font comprendre sans équivoque à un homme ce qu'elles attendent de lui. J'aime les femmes et j'aime leur faire l'amour. Pour moi, elles sont toutes belles.

— Mais...

Toutes les femmes n'étaient pas belles ! *Elle* ne l'était pas. Il le lui avait bien laissé entendre le jour de leur première rencontre. Ne la voyait-il donc pas comme une femme ? Cette idée l'attrista profondément.

Elle s'apprêtait à l'interroger sur ce point lorsque la porte du bureau s'ouvrit. Jean-Marie entra. Asa se redressa immédiatement sur son siège.

L'enchantement était rompu.

Une étrange lueur brillait dans les yeux d'Asa. Ève se demanda ce qu'elle éprouverait si elle l'autorisait à la toucher.

Le regard de Jean-Marie alla d'Ève à Asa, chargé de soupçon, et il déclara simplement :

— Mon amie, Alf vous attend dans le jardin.

Asa, qui n'avait cessé de fixer Ève, détourna enfin le regard.

— Alf ?

— Un jeune garçon qui travaille pour mon frère, précisa Ève en se levant, soulagée que ses jambes la portent encore. Et accessoirement pour moi, de temps à autre.

— Que fait-il ici ? s'enquit Asa.

Ève haussa les épaules.

— Je pensais qu'il pouvait m'aider. Faire quelques petites courses, par exemple.

Une vague réponse guère convaincante. Elle n'avait jamais su mentir.

Asa la considéra pensivement avant de lâcher :

— Très bien.

Elle opina et sortit du bureau. Que pouvait-elle faire d'autre ? Il n'existait pas de manière convenable de quitter un monsieur avec lequel on avait discuté de... de *cela* quelques minutes auparavant.

Elle frissonna.

Quelle mouche l'avait donc piquée pour qu'elle continue à l'interroger ? Elle avait l'impression d'avoir été ensorcelée. Les yeux verts pétillants et le souffle court d'Asa, ses explications détaillées l'avaient subjuguée. Elle aurait dû être épouvantée, morte de honte.

Et pourtant, elle ne l'était pas. Elle n'avait qu'une envie : relancer M. Makepiece, lui poser d'autres questions sur ce qu'il pouvait faire à une femme.

Elle s'efforça de chasser ces pensées de son esprit et sortit au soleil, Jean-Marie derrière elle.

— Que voulez-vous que fasse ce jeune garçon ? lui murmura Jean-Marie alors qu'ils traversaient la cour pavée.

Elle essayait de remettre de l'ordre dans ses idées.

— Selon M. Makepiece, la scène a été sabotée pour qu'elle s'effondre. Il dit avoir vu des marques de scie sur des planches. Selon lui, elles ont été à moitié coupées.

— Ah, oui. Moi aussi j'ai remarqué cela. Je ne saisis toujours pas le rapport avec ce garçon.

— Dites-moi où il est et vous comprendrez.

— Ici, derrière une colonne de la galerie de musique. Il est très méfiant, apparemment.

— C'est probablement pour cela que Val l'emploie.

Maintenant que Jean-Marie avait montré du doigt l'endroit où se dissimulait Alf, elle l'apercevait dans l'ombre d'un pilier.

Alf semblait encore plus efflanqué en plein jour que le soir. Ce gamin mangeait-il à sa faim ? Il la salua en touchant de l'index le large bord de son vieux chapeau, qu'il n'ôta pas.

— M'dame. Vous vouliez m'voir ?

— Oui, Alf. J'ai un travail pour vous, mais ce sera sous le sceau du secret.

— La plupart de mes missions le sont, répondit-il dans un demi-sourire.

— Ah, bien. Euh... M... euh... Harte, le propriétaire de Harte's Folly, pense que quelqu'un essaie de détruire son théâtre. Hier, la scène s'est effondrée. Deux danseuses ont été blessées, une troisième tuée. M. Harte est convaincu qu'il ne s'agit pas d'un accident.

Alf hocha la tête puis attendit la suite.

— J'aimerais que vous soyez mon agent spécial, poursuivit Ève, et découvriez qui est derrière tout cela. Jean-Marie et moi dirons que vous êtes là pour m'aider ; en réalité, vous serez sur la brèche pour relever tout ce qui vous paraîtra suspect. Pensez-vous pouvoir faire cela pour moi ?

— Oh, oui, j'peux me charger de ce travail, sauf que j'peux pas garantir que j'trouverai le coupable.

— Je comprends. Je désire seulement que vous enquêtiez.

— J'ferai ça. Par quoi vous voulez qu'je commence ?

Ève n'y avait pas réfléchi. Elle regardait autour d'elle, cherchant l'inspiration, quand son œil capta un mouvement furtif dans un buisson proche.

Elle attrapa le bras de Jean-Marie.

— Je crois qu'on nous épie.

Il suivit son regard, puis bondit vers le buisson et en écarta vivement les branches.

Ève le vit aussitôt se décontracter.

— Il n’y a pas matière à s’inquiéter, dit-il.

— Que voulez-vous dire ?

Elle le rejoignit, Alf sur ses talons, et regarda.

Le chien géant était là. Celui qui était entré dans le bureau. Cette fois-ci, cependant, il était immobile, les yeux fermés, son corps efflanqué étendu par terre.

Ève sentit la culpabilité s’emparer d’elle. Elle avait eu si peur de cet animal qu’elle ne s’était pas donné le temps de l’examiner de près. Elle ne s’était pas rendu compte qu’il était dans un état pitoyable.

— Est-il... mort ?

Jean-Marie se pencha, posa la paume sur le flanc squelettique, attendit quelques instants, puis se redressa et secoua la tête.

— Il vit, mais il n’en a plus pour longtemps.

Ève ne parvenait pas à détacher les yeux de l’animal. Il l’avait terrorisée lorsqu’elle l’avait vu dans le bureau. Maintenant, recroquevillé, sale, les côtes saillantes, il n’avait plus rien d’effrayant. Personne n’aurait pu avoir peur de lui.

Pas même elle.

Elle se tourna vers Alf.

— J’ai un travail pour vous.

Le regard du jeune garçon alla d’Ève au chien, et la révolulsion se peignit sur son visage soudain blême.

— Vous voulez que je le tue ?

— Non. Je veux que vous m’aidiez à le remettre d’aplomb.

Asa fixait une lettre d’un air morose quand la porte de son bureau s’ouvrit.

Ève.

Qui se retourna sans même lui accorder un coup d’œil et lança à quelqu’un derrière elle :

— Doucement !

Jean-Marie apparut, portant dans ses bras un corniaud à moitié mort.

— Que... ?

— Posez-le là, Jean-Marie, ordonna Ève, toujours sans accorder la moindre attention à Asa.

Nous pouvons nous servir de quelques-uns de ces chiffons.

— Hé ! s’exclama Asa, outré, ces *chiffons* sont des costumes !

Ève parut enfin noter sa présence.

— Ils sont noirs de suie.

— Ils ont été sauvés de l’incendie du théâtre !

— Et maintenant, ils vont nous servir, car je n’imagine pas un acteur ou un chanteur d’opéra acceptant de les revêtir.

— Mais...

Asa chercha une réplique. En vain. Il en fut donc réduit à regarder en silence Jean-Marie coucher le chien avec précaution sur l’amas de costumes.

Ève observait l’animal, la mine soucieuse. Et Asa était éberlué : elle qui avait une peur panique des chiens, voilà qu’elle s’occupait du cabot décharné et à moitié mort qui l’avait mise en transe à peine deux jours auparavant ! Cette femme était décidément la contradiction incarnée. La sœur d’un duc, fière et altière, bourrée de complexes et qui pourtant, à peine trente minutes

plus tôt, écarquillait les yeux, retenait son souffle pendant qu'il décrivait les émois sexuels d'une fichue femme ! Cela n'avait aucun sens.

Le simple fait de se remémorer leur discussion venait de déclencher une gênante érection sans qu'il ait eu besoin de toucher Mlle Dinwoody. De toute façon, le bureau formait rempart entre eux. N'empêche, quelle aberration : Mlle Dinwoody n'était même pas jolie. Et pourtant, il aurait donné n'importe quoi pour voir son corps, pour caresser sa main fine, son épaule couleur d'albâtre. Lui, l'homme habitué à se montrer autrement plus audacieux avec les femmes, se serait contenté d'aussi peu.

Il soupira discrètement. Son excitation n'était sans doute due qu'à l'interdit. Au fait qu'il ne pût toucher Ève. S'il avait pu la prendre dans ses bras, entrouvrir ses lèvres du bout de la langue, eh bien il en aurait eu son content d'elle à la seconde.

Du moins le supposait-il...

Le jeune garçon revint avec une bassine d'eau et un grand sac sur l'épaule.

— Oh, merci, Alf, dit Ève en lui faisant signe de s'approcher du chien.

Asa était impatient de voir ce qu'elle allait faire.

Elle était penchée sur le chien, sans le toucher, mais manifestement décidée à intervenir.

— Laissez-moi faire, dit Asa en ôtant sa redingote.

Le chien empestait.

Asa roula ses manches jusqu'au coude, puis déchira un long morceau d'étoffe cramoisie.

— Que faites-vous ? demanda Ève, inquiète.

Asa la repoussa doucement.

— Si vous avez l'intention de le garder ici, il faut peut-être faire en sorte qu'il sente un peu moins fort. Alf, posez la bassine et aidez-moi.

Alf consulta Ève du regard et quand elle opina, il obéit à Asa, qui examinait le chien.

La pauvre bête était en piteux état, constata-t-il. Elle ne survivrait probablement pas à la nuit. Il n'allait certainement pas le dire à Ève.

Lorsqu'il était en pleine santé, l'animal avait été massif, avec des bajoues tombantes, une grosse tête, maintenant il n'avait plus que la peau sur les os. Son bassin saillait, creusant de profondes dépressions dans ses flancs. Il était bardé de cicatrices, certainement dues à maints combats. Une oreille déchirée était plus courte que l'autre, ses yeux et son nez étaient couverts de croûtes.

Quand Asa posa la main sur la tête de l'animal, celui-ci ouvrit les yeux et agita doucement la queue contre l'étoffe sur laquelle il était couché.

— Brave petit, murmura Asa.

Il mouilla le morceau de tissu et le passa délicatement sur la bouche du chien, qui sortit la langue et lécha l'eau.

— Donnez-lui du fromage et de la viande, dit Alf.

L'adolescent ouvrit le sac, montrant du fromage et un morceau de viande.

Asa secoua la tête.

— Vu son état, c'est trop riche. Allez voir si quelqu'un n'a pas apporté du pain pour son déjeuner.

— D'accord.

Alf s'en alla en courant.

— Vous avez perdu votre second, monsieur Harte, remarqua Jean-Marie. Je vais le remplacer. De quoi avez-vous besoin maintenant ?

— Nettoyons-le du mieux possible sans trop le mouiller : maigre comme il l'est, il attraperait la mort.

Le valet retira lui aussi sa redingote et s'agenouilla auprès du chien.

Asa lui donna encore un peu d'eau, puis se servit du morceau de tissu pour laver le flanc de l'animal. Il avait été blessé récemment : plusieurs plaies se mirent à saigner quand Asa les humecta. Le chien ne bougeait pas, surveillant les gestes d'Asa, qui remarqua que ses yeux allaient régulièrement vers Ève, et qu'alors il battait de la queue.

— Vous avez un admirateur, mademoiselle Dinwoody, dit Asa en souriant.

— Pardon ?

Elle s'était tournée vers lui, les sourcils froncés en une adorable mimique.

— Le chien. Il vous aime.

— La première fois où je l'ai vu, j'ai hurlé ! Cela n'a aucun sens qu'il m'aime.

Asa et Jean-Marie retournèrent le chien avec d'infinies précautions.

— Les animaux n'ont pas toujours besoin de raisons pour aimer quelqu'un.

— Je vois, répondit Ève sans quitter le corniaud des yeux.

Elle était si grave qu'Asa ne put réprimer un sourire.

Alf était de retour, brandissant triomphalement un morceau de pain.

— J'en ai !

— Bien, approuva Asa.

Il mit le chiffon dans la bassine et s'essuya les mains. Jean-Marie et lui avaient fait tout ce qui était possible sans plonger le chien dans une baignoire. Impossible d'en faire davantage tant que la pauvre bête n'irait pas mieux.

Si elle allait mieux.

Asa coupa le pain en petits morceaux et en tendit un au chien, veillant à ce qu'il ne lui happe pas les doigts. Il était tellement affamé... Mais non. Il le prit avec une extrême délicatesse.

— V'là ben un gentilhomme, dit Alf, admiratif, alors qu'Asa donnait les morceaux de pain un à un au chien. Il fait bien attention de n'pas mordre la main qui le nourrit.

— Oui, il a de belles manières, confirma Asa en caressant le front de l'animal.

Quelle pitié qu'il soit en si triste état. Il semblait être un animal très amical.

— Bon, je crois qu'on ne peut pas faire davantage.

— Oui. Alf, dit Ève, emportez je vous prie la bassine et trouvez un bol d'eau fraîche.

Le jeune garçon sortit avec la bassine et le chiffon.

— Pensez-vous qu'il va se remettre ? demanda Ève, l'air navré.

— Je ne sais pas, répondit Asa avec honnêteté. Le repos devrait lui faire du bien.

Elle opina sans enthousiasme, puis s'adressa à Jean-Marie.

— Cela me rappelle que j'ai oublié de faire préparer un panier pour notre déjeuner. Pourriez-vous aller voir si vous trouvez quelque chose ?

— Il y a une boutique qui vend du pain de viande à environ huit cents mètres d'ici, l'informa Asa. Sortez par la grille de derrière et ensuite descendez la rue. Vous ne pourrez pas la manquer : l'odeur de pâtés au four vous guidera. Prenez-en un pour moi aussi, je vous prie.

Il fouilla dans sa poche et trouva une poignée de pièces qu'il tendit à Jean-Marie.

— Comptez sur moi, assura Jean-Marie en souriant de toutes ses dents d'un blanc parfait. Je ne serai pas long.

Il s'en alla et Asa s'assit à la table en regardant Ève. Si cela la mettait mal à l'aise d'être seule avec lui, elle n'en montrait rien.

Peut-être la discussion du matin lui était-elle totalement sortie de l'esprit.

Sur la table se trouvait toujours la lettre qu'il lisait lorsque Ève et son chien étaient entrés.

— Merde...

Évidemment, elle l'entendit.

— Qu'y a-t-il, monsieur Makepiece ?

— Rien, rien du tout, marmonna-t-il d'un ton irrité en repliant la lettre, qu'il repoussa jusqu'au bord du plateau.

— Rien ? Vraiment ? Je trouve cela difficile à croire. Allons, monsieur Makepiece, s'il y a un autre problème avec Harte's Folly, il est légitime que je le sache.

— Cela n'a rien à voir avec le foutu Harte's Folly !

— Et... ?

Il reprit la lettre et s'en éventa.

— ... et il s'agit d'une invitation au dîner de baptême de ma nouvelle nièce.

Les yeux bleus s'éclairèrent.

— Oh, mais c'est charmant ! Combien de nièces et neveux avez-vous ?

— Beaucoup trop, surtout du côté de mon frère Concord. Ce vieux bouc culbute sa femme pratiquement chaque nuit.

Ève rosit et dut se racler la gorge avant de répondre :

— Eh bien... Félicitations. Allez-vous apporter un cadeau pour le bébé ?

— Non ! rugit Asa en repoussant de nouveau la lettre. Et je n'irai pas non plus au baptême.

Le sourire d'Ève s'effaça au profit d'une mine réprobatrice.

— Et pourquoi cela, je vous prie ?

Asa attendit de s'être calmé pour répondre sans aigreur.

— Parce que ma *famille* sera là.

Ève haussa des sourcils interrogateurs. Asa pointa l'index sur elle.

— Épargnez-moi ce regard de reproche. Vous ne connaissez pas ma famille, donc vous n'avez aucune idée de l'horreur que pourrait être cette réunion.

— Je vous assure que je sais fort bien combien une famille peut être horrible. Mais vous n'avez jamais mentionné que votre famille était composée de monstres.

— Pfff... Pire que cela. Ils sont tous *religieux*.

— Et quand bien même. Cette enfant grandira et découvrira que le seul baptême auquel vous ne serez pas allé aura été le sien et elle vous en voudra de...

Asa marmonna. Ève s'interrompit, puis reprit :

— Qu'avez-vous dit ?

— J'ai dit que je ne suis allé à aucun de ces fichus baptêmes.

Il avait haussé le ton. Un peu. Et il se demandait pourquoi il avait tant de mal à s'exprimer d'une voix forte. D'ordinaire, cela ne lui posait aucun problème.

Mlle Dinwoody le considéra quelques instants en silence, s'assit à son bureau et croisa les mains devant elle.

— Voyons si j'ai bien compris...

— Ô Seigneur...

De nouveau, il avait marmonné.

— Monsieur Makepiece, vous avez cinq frères et sœurs. Combien d'entre eux ont eu des enfants ?

— Eh bien... Verity et Concord en ont eu. Quant à Silence... je ne sais pas. Elle a épousé un

type bizarre et elle ne se confie pas. Winter s'occupe de la maisonnée et Temperance...

Il plissa les yeux, réfléchissant : n'avait-elle pas mentionné un enfant, l'an dernier ?

— ... je crois qu'elle a une fille. Mais j'ai été occupé !

Dieu merci, il était arrivé à crier.

— J'ai une entreprise à remettre sur pied !

Il s'arrêta et regarda Ève. Qui lui rétorqua sévèrement :

— Vous irez à ce baptême, Asa Makepiece.

Il éclata de rire.

— Et comment comptez-vous m'y obliger ? Vous allez me porter à travers tout Londres ?

— Non. Je vais simplement vous faire remarquer qu'il s'agit de votre famille, dont certains membres sont vieux, d'autres jeunes. Et vous ne pouvez pas les fuir éternellement. En outre...

Elle sourit.

— ... vous y prendrez peut-être plaisir.

— En aucun cas, répliqua-t-il d'un ton qui le fit songer à celui d'un enfant de trois ans.

— Votre famille est donc si terrible que cela ?

— Concord est un abruti au sale caractère.

Elle lui décocha un regard sans indulgence et il sentit son cou s'empourprer. Il avait désespérément besoin d'une diversion.

— Et vous, alors ? tenta-t-il.

— Quoi, moi ?

— Je n'ai pas l'impression que vous participiez à beaucoup de repas de famille.

— Je n'ai pas une grande famille.

— Et l'Association des dames ?

— Ce sont des réunions sociales, dit-elle en détournant les yeux. Cela n'a rien à voir avec une famille.

— Ah ! s'exclama-t-il en pointant l'index sur elle.

— J'aimerais bien que vous cessiez de faire ce geste. Il est vulgaire.

— Vous changez de sujet ! protesta Asa.

— Quel sujet ?

— L'Association des dames, qui n'est peut-être pas votre famille mais une activité relevant du domaine social et vous ne désirez pas y participer. Exactement comme moi, je n'ai aucune envie de participer au repas de baptême de ma nièce.

— Cela n'a rien de comparable. D'un côté, il y a une obligation familiale, une célébration à laquelle vous avez été convié et de l'autre, comme vous venez de le dire, un événement social, où je ne suis pas la bienvenue.

— C'est faux. Si je me base sur la réaction amicale de lady Phoebe l'autre jour, j'en déduis que vous seriez la bienvenue.

— Peuh. Vous n'en savez rien.

— Si, je le sais.

Elle fronça le nez.

— Eh bien, dans les deux cas, ce serait très peu opportun.

— Vous êtes lâche.

— Vous êtes vilain, rétorqua-t-elle.

Elle sembla étonnée d'avoir dit cela, néanmoins elle insista.

— C'est certain, seul un vilain personnage manquerait le baptême de sa nièce.

— Bon. Si je dois absolument subir ce repas de famille, je pense que vous devriez endurer la réunion des dames. Marché conclu ?

Ève écarquilla les yeux.

— Je n'ai jamais dit que j'étais d'accord !

Il continua comme s'il n'avait rien entendu :

— De surcroît, étant donné que c'est votre idée que j'aie souffrir à ce repas, je pense que vous devriez m'y accompagner.

— Quoi ? Moi ? Mais...

Il croisa les bras sur sa poitrine.

— C'est oui ou c'est non ?

Elle en resta bouche bée. Et il fut très satisfait de l'avoir déstabilisée.

Il sourit sous cape, reprit la lettre et en relut les dernières lignes.

— 19 heures, dans trois jours.

Il fronça les sourcils et conclut dans un sourire moqueur :

— Nous prendrons la voiture de votre frère.

9

Colombe courut à perdre haleine dans la forêt ténébreuse. Des branches lui fouettaient le visage, elle tomba à genoux à maintes reprises, mais se releva chaque fois car elle entendait se rapprocher la garde du roi. Elle courut jusqu'à ce que ses souliers fussent en lambeaux. Elle courut jusqu'à ce que ses jambes brûlent et tremblent. Elle courut jusqu'au moment où s'éleva un effroyable rugissement.

Extrait du *Lion et la colombe*

Tard ce même soir, Bridget Crumb procéda à l'inspection de toutes les portes de Hermes House et les verrouilla pour la nuit. Cette charge incombait à Bob, le valet, mais Bridget aimait faire une ronde supplémentaire pour s'assurer qu'il n'avait rien oublié.

Elle aimait aussi garder un œil sur ce qu'elle considérait comme son domaine.

Elle toucha la serrure de la porte d'entrée, salua d'un signe de tête Bill dont c'était le tour de monter la garde, assis sur une chaise dans le vestibule, puis se dirigea vers le grand escalier tournant. La lumière de sa chandelle dansait sur les murs sombres au fur et à mesure qu'elle gravissait les marches. Des douzaines de tableaux étaient accrochés dans cette cage d'escalier, la plupart étant des portraits, et les visages figés pour l'éternité la fixaient au passage. Tous les autres domestiques étaient au lit, ou du moins s'étaient retirés dans leur chambre, et la maison était silencieuse, hormis le claquement de ses talons. Une fois à l'étage, elle vérifia chaque chambre, puis arriva devant celle du duc.

Hermes House était une riche demeure. La moindre surface était travaillée, sculptée, dorée, souvent les trois à la fois, habillée de précieux marbre d'importation. Comme si le duc avait voulu montrer au monde à quel point il était fortuné. Il avait fait édifier une maison qu'un roi lui eût enviée.

Elle pénétra dans la chambre de Montgomery.

Si la maison était somptueuse, les appartements du duc l'étaient encore plus.

Les murs rose nacré étaient ornés de médaillons enchâssés dans des entrelacs de feuillages dorés. Une gigantesque cheminée de marbre blanc occupait presque tout un pan de mur. Un épais tapis rouge et bleu couvrait le parquet et les tableaux représentant dieux et déesses nus en pleine débauche foisonnaient.

Au centre de la pièce trônait le plus grand lit que Bridget eût jamais vu, et pourtant elle travaillait dans des maisons d'aristocrates depuis ses treize ans. Il était tout de bois doré sculpté avec, aux quatre coins, des colonnes massives soutenant un baldaquin bleu ciel rebrodé de fils

d'or. Des tentures d'étoffe noire étaient attachées aux colonnes avec des glands d'or et le lit lui-même était jonché de tant de coussins que l'on apercevait à peine la courtépointe.

Bridget renifla avec désapprobation en passant devant. Épousseter cette ridicule chose prenait à ses bonnes une demi-heure par semaine.

Non loin du lit se trouvait un délicat secrétaire au bois incrusté d'ivoire et de dorures dont la forme évoquait celle d'une boîte rectangulaire sur pieds. Il suffisait d'en abaisser le dessus articulé avant de s'asseoir pour rédiger du courrier. En son milieu, il y avait une serrure.

Bridget posa sa chandelle sur une table de chevet et l'examina. Évidemment, elle était dorée, et facile à rayer si l'on n'y prenait pas garde.

Elle soupira et se redressa.

Au-dessus du meuble, un immense tableau représentait le duc grandeur nature. Dans la cage d'escalier, il y avait déjà un portrait en pied de Montgomery, beau et arrogant, drapé dans de l'hermine, du velours et de la soie, un livre entre ses longs doigts fins. Sur ce portrait-là, il était allongé.

Et nu.

Enfin, pas complètement, corrigea Bridget pour elle-même en examinant le tableau d'un œil critique. Un pan d'étoffe transparente flottait autour de son pelvis. Toutefois, cette étoffe mettait davantage en évidence les parties génitales du duc qu'elle ne les cachait.

Bridget soupçonnait le peintre d'avoir flatté le duc en exagérant la taille de ses attributs.

Mais elle avait de plus importants sujets de réflexion.

Après un dernier regard au sourire fat du duc, elle revint au secrétaire, extirpa une épingle de son chignon, la recourba, s'agenouilla et la glissa dans le trou de la serrure.

Cinq minutes de patientes manœuvres plus tard, elle entendit un déclic.

Elle sourit et souleva le plateau du secrétaire.

À l'intérieur s'alignaient de petits compartiments. Elle les ouvrit méthodiquement l'un après l'autre, découvrant encre, plumes, papier, sable, deux lettres scandaleusement explicites dans lesquelles la correspondante décrivait ce qu'elle souhaitait que le duc lui fît.

Cela mis à part, le secrétaire ne contenait pas grand-chose d'intéressant.

Bridget se releva, déçue. Enfin, au moins, elle avait réussi à l'ouvrir.

Elle chercha encore pendant quelques minutes un tiroir secret, n'en trouva aucun, remit tout en ordre et referma le secrétaire à clé.

Elle entendit alors un petit son, comme un gloussement. Elle se figea et leva la chandelle.

Personne. Elle sortit pour regarder dans le couloir – personne non plus.

Quelque chose bougea derrière elle.

Elle pivota sur ses talons et scruta les coins sombres de la chambre du duc. Dans le mur face à la cheminée il y avait la porte de la garde-robe. Lorsque le duc était chez lui, son valet y dormait.

Bridget ouvrit.

La petite pièce était vide et silencieuse.

Elle referma.

Bien qu'ayant été élevée à la campagne, Bridget Crumb se considérait comme une femme à l'esprit rationnel. Elle ne croyait pas aux fantômes.

Elle balaya du regard la chambre une dernière fois, puis en ferma la porte pour de bon. Il faudrait penser à demander à la bonne de poser des tapettes à souris dans les étages.

Ève se demandait encore comment elle avait pu se retrouver dans une voiture avec Asa Makepiece. Elle n'avait certainement pas dit qu'elle était d'accord, et pourtant, elle était bel et bien là, assise sur une banquette, ballottée à chaque cahot, et elle observait Asa, assis en face d'elle. Ce soir, il portait une redingote d'un rouge flamboyant rebrodée de fils d'or. En dessous, son gilet de brocart doré était incrusté de motifs noirs, la même couleur que sa culotte. Si sa famille était aussi « religieuse » qu'il l'avait dit, sa tenue était destinée à la provoquer.

Elle-même portait une robe de soie grise toute simple discrètement ornée de dentelle au coude et au décolleté. Un fin fichu aux pans glissés dans son corsage la protégeait du froid et préservait sa pudeur. Elle avait réussi à convaincre Jean-Marie de ne pas l'accompagner et de profiter d'une soirée de liberté bien méritée, mais elle était tout de même sous protection : celle du cocher et de deux des valets de son frère.

Une escorte plus que suffisante pour traverser Londres.

— Avez-vous choisi un présent pour le bébé, monsieur Makepiece ?

Elle avait passé les derniers jours à mettre de l'ordre dans les livres de comptes de Harte's Folly. Elle avait souvent vu M. Makepiece, qui vaquait à ses propres occupations, mais il s'était montré distant.

Il cessa de se tapoter le genou.

— Je ne suis pas un sauvage, vous savez.

— Je suis simplement curieuse.

Il maugréa, riva un regard sombre sur la fenêtre.

— Je lui ai apporté une guinée.

— Vous allez donner de l'argent à un bébé ?

— J'ai l'esprit pratique. Concord mettra cette guinée de côté pour elle et elle pourra s'en servir plus tard pour... pour...

Il fronça les sourcils, apparemment incapable d'imaginer ce qu'une fillette achèterait avec une guinée.

Il agita la main avec agacement.

— Quoi qu'il en soit, je lui apporte un présent !

— À l'évidence, dit Ève d'un ton apaisant. J'ai moi-même trouvé une adorable petite capeline qui, je l'espère, plaira à sa maman.

Elle avait passé bien plus de temps que nécessaire à chercher dans tout Bond Street le cadeau parfait. Faire des emplettes pour un bébé était vraiment captivant.

— Vous n'aviez pas besoin d'apporter quoi que ce soit. C'est *ma* nièce.

Cette déclaration la blessa profondément.

— Je le sais bien. Malgré tout, je tenais à lui offrir quelque chose. Un bébé est très précieux.

Elle baissa les yeux sur ses mains. Jamais elle n'aurait un bébé à elle. Mais était-ce une raison pour lui reprocher de gâter un peu celui-ci, même s'il lui était parfaitement étranger ?

Elle se rendit compte que le visage d'Asa s'était adouci.

— Je suis sûr que Rose aimera beaucoup la capeline.

Ève n'eut pas le temps de répondre : la voiture s'était immobilisée devant un genre de boutique. Elle attendit que le valet déplie le marchepied puis descendit. Ils se trouvaient dans les faubourgs de St. Giles. Un quartier de Londres tout à fait détestable. Néanmoins, la rue semblait assez décente.

Elle regarda la boutique, un peu confuse. Une couturière ?

— Mon frère et sa famille vivent au-dessus de la boutique, expliqua Asa.

Il lui avait murmuré à l'oreille. Trop près pour que cela fût convenable.

— Oh.

Ève lissa ses jupes, soudain nerveuse. Elle ne se sentait jamais à l'aise lorsqu'elle était avec des gens, surtout des gens qu'elle ne connaissait pas. En outre, il y avait la différence de classe et la crainte de faire un faux pas.

Cela suffit à lui donner une violente envie de remonter dans la voiture.

Asa avait dû percevoir son trouble car il lui offrit son bras.

— Ils sont bruyants et ils parlent un peu trop franchement, mais ils ne mordent que rarement.

Et puis...

Ses yeux verts s'adoucirent.

— ... je pense que vous aimerez mes sœurs.

— Bien. Dans ce cas, je suggère que nous entrions afin que je les rencontre.

Il la guida jusqu'à une petite porte sur le flanc de la boutique, derrière laquelle s'élevait un escalier. Ils le gravissaient lorsque Ève entendit des rires joyeux et des voix fortes.

Asa s'arrêta un instant sur le palier, le temps de carrer les épaules, puis il toqua bruyamment au battant. Les voix se firent un peu moins fortes et la porte s'ouvrit.

Une femme aux cheveux blond vénitien qui formaient un nuage de boucles vaporeuses, aux joues rose vif et aux yeux d'un vert-bleu ravissant se tenait dans l'encadrement. Elle regarda M. Makepiece et se jeta dans ses bras.

— Asa !

— Salut, Rose, marmonna-t-il en refermant les bras autour des frêles épaules de la jeune femme.

— C'est merveilleux que tu sois venu ! Josiah va être fou de joie. Il se rappelle encore la fois où tu l'as emmené à ce spectacle de marionnettes... Oh, cela remonte à des années... et Prudence, John et George seront tellement excités... Je crois qu'ils pensent que tu n'es qu'un mythe. Et Rebecca ! Tu ne connais pas Rebecca. Ni Rachel, notre nouveau bébé !

Elle recula, tout sourire, et remarqua alors Ève, qui se tenait, un peu gauche, sur le côté. Ève vit une lueur de curiosité dans les yeux de la jeune femme.

— Mais qui est-ce, Asa ?

L'enthousiasme de Rose avait attiré l'attention de ceux qui se trouvaient à l'intérieur et maintenant, plusieurs petits enfants étaient accrochés en grappes à ses jupes, dardant des yeux larges comme des soucoupes sur les arrivants. Par ailleurs, trois autres femmes les regardaient par-dessus les épaules de Rose.

L'une d'elles, élégamment vêtue, yeux bleus et cheveux acajou, sourit à Ève.

— Eh bien, mademoiselle Dinwoody, quel plaisir de vous revoir.

Isabel Makepiece ! L'épouse de Winter Makepiece, directeur de la Maison pour les enfants malheureux et les orphelins !

Ève tendit la main.

— Bonsoir, madame Makepiece. Et... Oh... Lady Caire ?

En pleine confusion, elle cilla en voyant l'autre femme au visage grave, à la chevelure châtain et aux yeux ambre. Ces deux dames faisaient partie de l'Association, mais pourquoi diable la jeune lady Caire, épouse du fameux lord Caire, faisait-elle partie des invités du baptême ?

Lady Caire lui fournit la réponse en la prenant par la main.

— Mon nom de jeune fille est Makepiece. Je m'occupais de la maison avec notre frère

Winter.

Elle jeta un regard de biais à Asa et poursuivit :

— Je présume qu'Asa ne vous a pas dit que j'étais sa sœur lorsqu'il a décidé de vous amener ?

— Euh...

Ève ne voulait pas mettre Asa dans l'embarras. Elle se tourna vers lui ; il fixait un point dans le vide et n'avait manifestement aucune intention de l'aider.

— J'espère que ma venue ne vous dérange pas ?

— Oh, non, pas du tout, assura Isabel en glissant le bras sous celui d'Ève. En fait, je dirais même que c'est une chance.

Asa sursauta.

— Hé, attends...

— Nous allons présenter Mlle Dinwoody à tout le monde, le coupa la troisième femme.

Elle avait les cheveux bruns des Makepiece et un sourire contagieux. Elle fit la révérence à Ève.

— Je suis Silence Rivers, la sœur cadette d'Asa, et je suis très heureuse que vous soyez venue, mademoiselle Dinwoody.

— Merci, répondit Ève en souriant timidement. Je vous en prie, appelez-moi par mon prénom.

— Très bien. Ève, entrez, voulez-vous ?

Silence lui prit l'autre bras et la serra gentiment contre elle.

Ève entra et retint aussitôt son souffle. Même si Asa lui avait dit avoir une grande famille, elle n'avait pas imaginé l'oppression qu'elle ressentirait au milieu de tous ces gens agglutinés dans une pièce trop petite pour une telle assemblée.

Elle distinguait une rangée de fenêtres, à l'arrière, qui donnaient sans doute sur une cour. Sous les fenêtres, une longue table chargée de victuailles : viandes, pain, puddings...

Une petite brunette se tenait devant la table, sur la pointe des pieds, et essayait d'enfoncer le doigt dans un gâteau rose couvert de glaçage brillant. Avant qu'elle n'y parvienne, un homme aux longs cheveux gris attachés en catogan par un ruban noir l'attrapa. Il semblait intimidant mais l'attitude de la fillette démentit cette impression car elle éclata de rire lorsqu'il la fit tourner en l'air.

Silence, qui devait avoir remarqué l'expression d'Ève, déclara :

— Je suppose qu'au premier abord, c'est un peu impressionnant, mais je vous assure que nous sommes tous très amicaux.

— Les femmes, tout au moins, marmonna Asa.

Un homme costaud aux cheveux poivre et sel se retourna à cet instant et étrécit les yeux en découvrant les visiteurs.

— Asa ! Petit frère ! Je suis sidéré que tu aies trouvé le temps de t'arracher à tes multiples occupations pour venir au repas de baptême de ta nièce.

Rose s'écarta du groupe de femmes, s'approcha de l'homme, noua son bras au sien et, sans cesser de lui sourire, lui enfonça le talon dans le pied.

L'homme n'émit pas le moindre son, mais ses yeux s'arrondirent un peu.

— Nous sommes *très* heureux qu'Asa ait pu venir, n'est-ce pas, mon cher mari ?

— Bien sûr, ma chère épouse.

Concord Makepiece se dégagea et recula prudemment.

— Bienvenue, mon frère.

— Salut, Concord, répondit sèchement Asa.

Ève s'empêcha de rouler des yeux. Rose, elle, eut moins de scrupules.

— Concord, voici Mlle Dinwoody, l'amie d'Asa.

L'*amie*. Un mot anodin, mais Ève frémit. L'idée d'être ainsi associée à M. Makepiece la troublait profondément. Étaient-ils amis ? Eh bien, sans doute. Sinon il ne lui aurait pas demandé de l'accompagner au repas de baptême de sa nièce.

— Madame, fit Concord dans une esquisse de courbette.

Il avait manifestement quelques années de plus qu'Asa, pourtant ils se ressemblaient : même mâchoire volontaire, même regard direct. Un regard qui se fit aigu lorsqu'il le porta sur Asa, lequel se tenait derrière elle.

— Monsieur Makepiece, c'est un plaisir de faire votre connaissance, dit Ève sincèrement.

L'expression du frère aîné s'adoucit.

— Appelez-moi Concord, dit-il.

Rose tapota la main de son mari, puis se tourna vers Ève.

— Maintenant, permettez-moi de vous présenter aux autres membres de la famille.

Ce qui s'ensuivit fut, pour Ève, une vraie mise à l'épreuve de son courage.

Elle serra la main des autres Makepiece, ce qui incluait le gentilhomme aux cheveux gris, qui se révéla être le célèbre lord Caire, puis le séduisant mari de Silence, M. Rivers. Ensuite, Verity Brown, l'aînée des sœurs, qui apparemment avait élevé toute la fratrie, à l'exception de Concord, après la mort de leur mère. C'était une femme sereine d'âge moyen aux cheveux plus argent que bruns. Ève s'y perdit un peu avec les enfants : une demi-douzaine courait partout et il y avait autant de bébés.

On lui présenta en dernier l'hôte d'honneur de la soirée.

Rachel Makepiece était un ravissant bébé, coiffé d'un bonnet crocheté à la main dont une mèche sombre s'échappait au milieu du front. Elle était couchée dans un couffin et dormait, indifférente au brouhaha autour d'elle, brouhaha auquel son oncle et son père contribuaient grandement : ils s'étaient retirés dans un coin et s'échauffaient de plus en plus. Leurs voix gagnaient en intensité de seconde en seconde.

— Ne faites pas attention à eux, mademoiselle Dinwoody, dit Rose. Ils se disputent beaucoup, mais ils sont frères, et Concord ne s'aviserait pas de mal se comporter le jour où l'on célèbre Rachel.

— Cela me rappelle que j'ai apporté quelque chose pour elle, répondit Ève en détournant le regard des deux hommes.

Elle sortit de sa poche le petit paquet et le tendit à Rose.

— Oh... Vous n'auriez pas dû...

Ève eut un sourire timide.

— Qui n'aime pas acheter des cadeaux pour un bébé ?

Rose rit tout en dénouant le ruban qui maintenait le paquet fermé, puis déplia le fin papier et poussa une exclamation ravie.

— Mon Dieu que c'est joli !

Elle brandit la minuscule capeline rose pâle aux broderies délicates afin que les autres femmes la voient. Temperance et Silence admirèrent les broderies avec force exclamations et Isabel demanda le nom de la boutique où Ève avait trouvé le si joli accessoire.

— Merci, dit Rose, les yeux humides. Je suis si heureuse que vous soyez venue.

— Nous sommes tous heureux, renchérit Temperance.

Ève la regarda, déconcertée.

— Elle ne sait pas, expliqua Isabel, amusée, tout en quête du regard la permission de Rose, qui opina.

Isabel se tourna vers Ève.

— Depuis que je suis mariée à Winter, Asa n'a pas amené d'amie dans sa famille.

Verity secoua la tête.

— Oh, c'est bien plus que cela, Isabel chérie. Asa n'a jamais amené une *dame* ici.

Elle décocha un sourire complice à Ève.

Mon Dieu... songea celle-ci. Il fallait qu'elle rétablisse la vérité ! Qu'elle dise que la relation entre Asa et elle n'était pas de cet ordre. Qu'elle était seulement professionnelle.

Elle n'en eut pas la possibilité : Concord venait de donner à Asa un coup de poing en pleine figure.

Asa chancela. Sa joue lui faisait un mal de chien. Il grogna, baissa la tête et chargea Concord droit à l'estomac. Tous deux perdirent l'équilibre, atterrirent sur une chaise qui se brisa sous leur poids, et ils s'effondrèrent par terre, Asa sur son frère.

Au diable Concord et ses leçons de morale !

Asa leva le bras, prêt à cogner.

Quelqu'un derrière lui le retint.

Il rugit, essaya de se débarrasser de la main importune, sans succès. Il se retourna et découvrit lord Caire et M. Rivers, l'ancien tristement célèbre pirate du fleuve connu sous le nom de Charming Mickey.

Rivers sourit et cligna de l'œil.

— Ah, je t'ai eu, cher frère !

— Lâche-moi, foutue chochette !

— Mauvaise idée, dit Caire qui avait prêté son concours dans l'opération de neutralisation.

Ses sœurs avaient un goût déplorable quant aux maris qu'elles s'étaient choisis ! Enfin, pas Verity, qui avait épousé John Brown. John et Winter, le cadet des frères Makepiece, maintenaient Concord. John affichait un calme olympien alors qu'un homme de vingt ans plus jeune que lui essayait de se libérer de son emprise.

— Concord Resilience Makepiece, cria Rose face à son mari, mains sur les hanches, pourquoi frappes-tu ton frère le jour du baptême de ta fille ?

Pendant un moment, Concord parut honteux.

— Il a dit qu'il est trop occupé, que c'est pour cela qu'il ne vient jamais. Il ne savait même pas que Silence avait eu Concordia en mars !

Rose leva les yeux au ciel. Silence, derrière elle, regarda ailleurs et se mordit la lèvre.

— Abruti, souffla Mickey O'Connor à son oreille. Elle a toujours dit que tu ne venais pas voir le bébé par crainte de tomber sur moi.

Asa sentit son estomac se contracter douloureusement mais il s'interdit de se laisser distraire.

— Tu es aussi dur et impitoyable que l'était père ! lança-t-il à Concord. Pourquoi diable devrais-je assister aux réunions familiales quand on me réserve ce genre d'accueil ?

— Ne mentionne pas notre père ! Tu n'en as pas le droit, après lui avoir brisé le cœur comme tu l'as fait !

— Le *droit* ? Oh, toutes mes excuses. Je n'avais pas remarqué qu'il t'avait conçu avec du

foutre d'or !

Quelqu'un lâcha une bruyante exclamation à laquelle Asa ne prêta pas attention. Venir ici avait été d'emblée une idée funeste. À l'instar de Concord, personne dans cette famille n'avait envie de lui ouvrir les bras.

— La ferme, lui intima Concord d'une voix forte pour dominer les pleurs des enfants. Comment oses-tu ? Comment, après ce qu'il...

Il s'arrêta net et ferma la bouche dans un audible claquement de dents.

Oh, même le fichu Concord savait que mieux valait ne pas parler de *cela* !

— Qu'allais-tu dire, mon cher frère ? l'aiguillonna Asa. Comment puis-je oser après que notre vénéré saint père m'a *renié*, c'est ça ?

Un silence soudain s'abattit sur la pièce. Même les enfants cessèrent de pleurer.

— De quoi parles-tu, Asa ? demanda Verity au bout d'un moment.

Asa détourna le regard de Concord et le posa sur sa sœur. Depuis la mort de leur mère, Verity était l'âme de la famille. Que ses cheveux aient autant blanchi l'étonnait. Cela faisait donc si longtemps qu'il ne l'avait vue ?

Brusquement, il perdit toute énergie. D'une secousse, il libéra son bras que maintenait son beau-frère et laissa retomber ses mains.

— Père m'a renié, Verity. J'avais dix-neuf ans. Il m'a dit de partir et de ne jamais revenir. C'est pour cela que je m'en suis allé.

— Mais...

Les yeux bruns de Verity exprimaient l'incrédulité.

— ... pourquoi père ne nous a-t-il jamais rien dit ? Et toi ? Pourquoi t'être tu ?

— Bof. Qui sait pour quelle raison père faisait ceci ou cela ? Moi, je n'ai rien dit parce que j'ai jugé que ce serait inutile. La parole de père faisait loi, non ?

Verity fit la grimace, puis considéra pensivement son frère.

— Concord savait que père t'avait rejeté de la famille, remarqua-t-elle.

— J'ignore si père lui a tout révélé avant de mourir, mais de toute façon, Concord a su lorsqu'on a ouvert son testament il y a cinq ans, dit Asa avec un sourire sans joie. Dans ses dernières volontés, il devait expliquer pourquoi j'étais privé de ma part d'héritage.

Ce fut au tour de Concord de faire la grimace. Il détourna les yeux d'Asa, ce qui confirma les soupçons de ce dernier.

— Verity, ne t'es-tu jamais demandé pourquoi Concord avait hérité de l'intégralité de la brasserie ?

Verity secoua lentement la tête.

— Je n'étais pas au courant, Asa. J'ai simplement pensé que tu ne voulais pas t'occuper de l'entreprise.

— Père était un homme bon, intervint Concord d'un ton péremptoire, comme s'il cherchait à se convaincre lui-même. Un homme pieux de très haute moralité.

— C'est ça, confirma Asa en ricanant.

— Mais pourquoi t'a-t-il renié ? demanda Temperance.

Asa lui lança un coup d'œil empreint de défi.

— À cause de mes affaires.

Il entendit Ève prendre une longue inspiration. Elle avait assemblé toutes les pièces du puzzle, comprit-il. Seigneur, il détestait tout cela. Détestait être jugé, détestait qu'elle le vît mis à nu de la sorte.

— Et quelle sorte d'affaires est-ce ? J'aimerais bien le savoir, dit Concord. Quoi que ce soit, cela a choqué et horrifié notre père. Tu arrives habillé comme un maquereau, tout en velours et dentelles, tu gagnes manifestement de l'argent et je ne vois pas comment – à moins que tu n'aies tenu un bordel au cours des dix dernières années.

Asa s'esclaffa bruyamment.

— Un bordel ! Évidemment, c'est à cette conclusion qu'avec ton esprit moralisateur tu es immédiatement arrivé ! Dis-moi, Concord, passes-tu des nuits blanches à m'imaginer en train de culbuter des belles de nuit pendant que tu es dans ton lit, en cilice ?

— Asa ! s'exclama Verity.

— Maudit bouffon irresponsable ! vociféra Concord.

— Foutu connard pharisaïque ! éructa Asa.

— Je ne comprends pas ! cria Ève d'une voix claire.

— Que ne comprenez-vous pas ? lui demanda Verity.

Mais c'était Asa qu'Ève regardait.

— Au cours de toutes ces années, jamais vous n'avez dit à votre famille comment vous gagniez votre vie ?

— Non.

— Mais pourquoi ?

Perplexe, Ève resta quelques instants figée avant de se tourner vers Verity.

— Il est le directeur de...

— Ève !

— ... Harte's Folly, acheva Ève, imperturbable. En fait, il en est le propriétaire.

— Mais tout a brûlé, dit Temperance d'un ton navré. Il y a un peu plus d'un an. Nous étions là lorsque c'est arrivé. Asa, pourquoi ne nous as-tu rien dit ?

— Je ne pensais pas que cela vous intéresserait.

Temperance sursauta comme s'il l'avait giflée. Lord Caire lui prit la main.

— Nous sommes ta famille, Asa ! Bien sûr que cela nous intéresse !

— Asa est en train de tout faire reconstruire, expliqua Ève en rougissant, car tous la regardaient maintenant. Il a été très occupé. Du moins, au cours de l'année passée. Mon frère est le duc de Montgomery. Il est l'un des financiers de Harte's Folly et je m'occupe de son investissement. Nous allons rouvrir dans un mois.

Il y eut un bref silence, puis Concord se tourna vers Asa, les sourcils froncés.

— Un jardin et un théâtre ? C'était cela que père désapprouvait ?

— Eh oui, répondit Asa, ce qui était une belle hypocrisie de sa part vu que sir Stanley Gilpin était son meilleur ami.

Concord s'était raidi en entendant Asa traiter leur père d'hypocrite.

— Vous avez compris, maintenant ? demanda Asa à Ève. Voilà pourquoi je ne leur ai jamais rien dit.

— Je suis désolée que votre père ait désapprouvé Harte's Folly.

Elle regarda Verity.

— Vous savez, je crois que c'est le plus joli jardin de Londres et le théâtre est tout simplement magnifique. Nous venons d'engager un nouveau castrat pour l'opéra qui sera joué lors de l'inauguration, et bien entendu, la Veneziana chantera. Mais... vous avez entendu parler de la Veneziana, n'est-ce pas ?

— Oh, oui, assura Isabel.

Temperance et Silence opinèrent dans un parfait ensemble. Ève sourit et Asa vit ses yeux bleus s'illuminer.

— Alors vous savez combien l'opéra sera beau. Aimerez-vous avoir des billets pour l'ouverture de Harte's Folly ?

— Oh, mais... commença Asa, sa voix aussitôt noyée sous des clameurs des enfants.

— Maman, on pourra ? crièrent John et George, des jumeaux qu'Asa ne distinguait pas l'un de l'autre.

— Mais bien sûr, répondit Rose. C'est tellement excitant !

Asa cilla. Jamais il n'avait imaginé Concord et Rose aussi strictement religieux que leur père, mais que Rose fût aussi manifestement intéressée par Harte's Folly le surprenait.

— Dans ce cas, soyez certains que nous vous ferons parvenir des billets, dit Ève.

— Pour tout le monde ? demanda George – ou John.

Aucune importance. Mais il était évident que le garçonnet avait hérité la ténacité de son père.

— Oui. Vous êtes une famille, voyons.

Asa grommela. Lord Caire lui donna une tape bien sentie sur l'épaule.

— Voilà qui est très généreux de votre part, cher beau-frère.

Asa lui aurait décoché un regard furibond si Mickey, l'ex-pirate redoutable, ne lui avait pas murmuré à l'oreille :

— Il va falloir que tu fasses attention à celle-là, sinon son tendre cœur te mènera à la ruine.

Ève, tendre ? Asa se retint de ricaner – mais l'envie disparut lorsqu'il la regarda : elle souriait gentiment à un bébé qui avait accroché une main gluante à ses jupes. Cette femme était-elle la même que celle qui s'était d'autorité installée dans ses murs et lui avait imposé ses règles sans écouter ses justifications ? La même femme qui passait des heures assise bien droite derrière son bureau à remplir scrupuleusement ligne après ligne ses maudits livres de comptes ?

La même femme qui avait paru si terrifiée lorsqu'il l'avait embrassée ?

Eh oui. Elle était à la fois colombe et harpie, douce et coupante, rigide et souple... Une femme paradoxale dont les yeux bleus avaient brillé de curiosité quand il lui avait décrit la façon dont il touchait une femme.

Il la regarda soulever avec précaution l'un des bébés et le serrer contre elle.

Il songea alors : *Bon sang, cette fois, je suis en terrain dangereux.*

10

Colombe tomba à genoux. Elle n'y voyait rien dans le noir. Quelque chose de gros, de brutal et couvert de fourrure s'abattit violemment sur elle.

« Pitié ! » cria-t-elle.

La seule réponse fut un rugissement assourdissant.

Ensuite, elle perdit connaissance.

Extrait du *Lion et la colombe*

Tard cette nuit-là, Ève monta prudemment dans la voiture. La soirée n'avait pas été un désastre complet en dépit de la dispute entre Asa et son frère. En fait, elle avait apprécié de rencontrer sa famille, et même si Asa et Concord ne s'étaient plus adressé la parole après leur éclat, au moins, ils ne s'étaient pas battus de nouveau. Un petit point positif, mais il fallait s'en contenter.

En face d'elle, Asa s'adossa lourdement aux coussins bien rembourrés.

— Dieu merci, c'est fini.

Elle fronça les sourcils en signe de désapprobation.

— Je pense que c'était fort agréable.

— Quoi ? Même les bébés qui hurlaient ? Les hommes qui braillaient ?

Il tapa à la vitre pour signifier au cocher qu'ils étaient prêts à partir.

— Effectivement, c'eût été infiniment mieux sans les braillements des hommes.

Elle se tut un instant, le temps que la voiture s'ébranle, puis reprit :

— Ils ne savaient vraiment rien, à propos de Harte's Folly ?

Asa haussa les épaules, tourné vers la fenêtre, même s'il faisait trop sombre pour voir quoi que ce fût.

— Je ne leur cachais rien, mais ils n'ont jamais rien demandé. Après père...

Il s'interrompit, agita la main avant de la laisser retomber sur ses genoux et secoua la tête.

— Cela a dû, commença Ève en choisissant soigneusement ses mots, être très dur pour vous, lorsque votre père vous a renié.

— *Dur*, oui.

Il eut un rire sans joie.

— Mon père m'a banni de la famille. Il m'a interdit d'approcher de la maison. Il a été longtemps ami avec sir Stanley. Il le considérait quasiment comme un membre de la famille. Lorsque j'ai dit à père que je voulais travailler au théâtre de sir Stanley, pas une seconde je n'avais imaginé qu'il pût désapprouver cette idée aussi catégoriquement. Il m'a dit froidement

que je pouvais le faire mais pas en tant que son fils et moi, jeune et la tête près du bonnet, je l'ai pris au mot. Avant le coucher du soleil, j'avais réuni mes affaires et j'étais parti sans un sou en poche. Le ciel soit loué, sir Stanley m'a accueilli, sinon je ne sais pas où j'aurais passé la nuit.

Ève avait de la peine pour lui. Être rejeté par l'un de ses parents devait être terrible. Le vieux duc n'avait jamais été un père pour elle mais elle avait toujours su que Val, bien que très versatile, prendrait à sa manière soin d'elle.

— Je suis heureuse que sir Stanley ait été si bon.

— Il l'était. Bien meilleur que mon père, c'est certain.

Il n'y avait guère autre chose qu'Ève pût dire sans accabler le père d'Asa. Elle se contenta donc de le regarder.

Il fixait toujours les ténèbres par la fenêtre, les poings serrés.

— Je n'ai plus reparlé à mon père. Pendant neuf ans, je suis resté auprès de sir Stanley à Harte's Folly, et jamais je n'ai tenté de reprendre contact avec mon père, même si sir Stanley m'y incitait. Peut-être que si j'avais essayé... La mort de mon père a été si soudaine. Pas de maladie, pas de signaux d'alarme, rien. Il est simplement allé au lit un soir et ne s'est pas réveillé au matin. C'est ce que m'a raconté Concord. Et c'est là que j'ai découvert que père m'avait déshérité. C'était comme si je n'étais jamais venu au monde.

— Je suis désolée.

Il se tourna vers elle, menton en avant, yeux plissés.

— Je n'ai nul besoin de pitié. Par le passé, j'ai tout fait pour que Harte's Folly soit un succès, et je veillerai à ce qu'il en soit un encore plus grand dans l'avenir. En dépit de ce que pensait mon père à l'époque – ou Concord maintenant –, je ne suis pas un dilettante irresponsable. Et je n'ai pas besoin de ma famille.

Ève se rendit compte que le désir d'Asa de rouvrir Harte's Folly n'était pas uniquement motivé par l'argent. Il s'agissait de bien plus que cela.

— Je sais bien que vous n'êtes pas un dilettante, et que votre entreprise est très importante pour vous, mais vous n'avez qu'une famille. Concord ne semblait pas savoir que votre père vous avait déshérité, et je ne suis pas du tout sûre qu'il soit contre le théâtre comme l'était votre père. Après tout ce temps, ne pouvez-vous lui parler ?

— Concord est aussi têtu que mon père.

— Et... aussi têtu que vous ? demanda Ève, amusée.

Il eut un petit sourire et concéda :

— Peut-être.

Elle lui rendit son sourire.

— Eh bien, quoi qu'il en soit, j'ai pris beaucoup de plaisir à rencontrer votre famille et à voir les bébés.

— Alors vous aimez les bébés ? s'enquit-il d'une voix proche du roucoulement.

Elle baissa les yeux sur ses mains.

— Pourquoi ne les aimerais-je pas ? Ils sont si tendres, si vulnérables, et leurs doigts sont si petits.

Elle se mordit la lèvre : elle en avait trop dit.

Il garda si longtemps le silence qu'elle finit par relever les yeux et vit alors que ceux de Harte, rivés sur elle, s'étaient adoucis. Elle soupira de soulagement.

— Il y a tellement de bébés, dans votre famille, monsieur Makepiece !

— Mmm. Nous sommes manifestement l'une des familles les plus prolifiques de Londres.

Concord devrait avoir honte de lui.

— En fait, je pense qu’il est très fier.

Cette remarque lui valut un coup d’œil furibard.

Ève continua :

— Peut-être êtes-vous jaloux de n’avoir pas encore de famille à vous ?

— Oh que non ! Je n’envisage pas d’en fonder une.

— Pourquoi donc ?

Il étendit les jambes devant lui afin de rester stable malgré le tangage de la voiture.

— N’avez-vous pas prêté attention au fait que j’ai une entreprise, comme vous avez dit, à gérer ? Harte’s Folly me prend tout mon temps et passe avant tout.

— Mais beaucoup d’hommes gèrent des affaires et sont pourtant capables de se marier et d’avoir des enfants, me semble-t-il. Votre frère dirige une brasserie et, si je ne m’abuse, il a fêté ce soir la naissance de son sixième enfant.

— Bof. Cela peut marcher à peu près bien pour Concord... Sa petite brasserie et sa flopée de gosses... Mais moi, je ne suis pas dans le même domaine commercial. Je me consacre nuit et jour à Harte’s Folly. Je n’ai pas de place dans ma vie pour quoi que ce soit d’autre.

— Ni quelqu’un d’autre ? Que voilà une bien grande solitude...

Ève considérait attentivement Asa, qui parut tout à coup égayé.

— Pas aussi solitaire que vous l’imaginez, tant s’en faut. J’ai des besoins, comme tous les autres hommes, et je veille à les satisfaire.

Ses *besoins*... Le cœur d’Ève manqua plusieurs battements.

— J’ai cru comprendre, d’après Violetta que... euh... vous ne lui suffisiez plus.

— Ou... oui, répondit-il d’une voix traînante en appuyant la nuque sur les coussins.

Il regardait Ève sous ses paupières mi-closes. La chiche clarté de la lanterne se reflétait dans ses prunelles vertes. Au dîner, il avait bu trois à quatre pintes de la bière de son frère et Ève se demandait maintenant si elles ne produisaient pas quelque effet.

— Je suppose que je vais devoir trouver quelqu’un d’autre pour satisfaire mes désirs...

Elle se lécha nerveusement les lèvres, qu’il fixait avec gourmandise.

— ... ou bien je vais être contraint de me satisfaire moi-même.

Sa main s’était déplacée vers son bas-ventre et... Seigneur, était-ce un effet de son imagination ou il y avait un renflement... ?

— Que... que voulez-vous dire ?

Il eut un sourire sardonique, toutes dents blanches dehors et fossettes aux joues.

— Oh, Ève, vous êtes tellement innocente...

Elle aurait dû se sentir insultée, mais sa voix, redevenue roucoulement, portait tant de promesses d’excitantes informations...

— Ne vous ai-je pas expliqué qu’une femme pouvait être comblée par les doigts ou la bouche d’un homme, sans qu’il vienne en elle ?

— Ou... oui.

— Eh bien, un homme peut trouver le plaisir de la même façon, dit-il en se caressant le bas-ventre. Ou bien de la main d’une femme. Ou de sa bouche.

Elle en eut le souffle coupé. Essayait-il de lui faire comprendre qu’une femme osait mettre la main, la bouche... là ?

Elle avait tout à coup l’impression que son corset était trop petit. Elle respirait par saccades. Elle ne savait plus où poser les yeux : sur les doigts d’Asa qui massaient le haut de ses cuisses,

ou son visage à l'expression si troublante.

— Et bien entendu, poursuivit-il, une femme peut à la fois se combler *et* combler un homme avec sa main.

Il écarta plus largement les jambes et pressa carrément la paume sur la protubérance tout en fixant Ève.

Elle perdit alors tout sens commun, toute notion du temps, de l'endroit où elle se trouvait, de qui était cet homme et de qui elle était, *elle*.

Soutenant son regard vert si intense, elle souffla :

— Montrez-moi.

Il écarquilla les yeux. De surprise, de ravissement ou de quelque chose d'autre encore ? Aucune importance : maintenant, elle était fascinée par la main qui s'activait soudain, cherchait ce qui se cachait sous l'étoffe de la culotte, pendant que l'autre main déboutonnait le vêtement, sans hâte, sans la moindre nervosité.

Ève enfonça les poings dans les coussins de la banquette. La voiture prenait un virage en tressautant.

Asa ouvrit grande la patte de fermeture de la culotte.

— Ah, voilà qui est mieux.

Il souriait.

— Cela devient trop étroit lorsque je grossis.

Elle se découvrit incapable de détourner le regard des doigts qui avaient réussi à mettre bien en évidence une épaisse colonne sous la blancheur du caleçon.

— Vous voulez le voir, n'est-ce pas, Ève ? Vous voulez *me* voir.

— Oui, chuchota-t-elle, les lèvres sèches.

— Alors regardez.

Il dénoua le lacet qui maintenait les sous-vêtements, campa solidement les pieds par terre, souleva brièvement les hanches, le temps d'abaisser le devant de sa culotte et de son caleçon.

Il sortit d'un coup. Jaillit, même. Massif, rouge, bien plus gros qu'elle ne l'avait imaginé. Asa le maintint bien droit afin qu'elle pût l'examiner sous toutes les coutures. Elle eut l'impression qu'il pulsait contre les doigts d'Asa, que la calotte bougeait, dénudait insidieusement le gland qui enflait et semblait humide.

Elle déglutit avec peine.

— Regardez, répéta-t-il en serrant le poing autour de son membre avant de le faire aller et venir de la base au sommet.

La peau coulissait avec souplesse.

Ève sentit sa poitrine se contracter et une délicieuse chaleur monter dans son ventre. Elle avait l'impression que quelque chose palpait entre ses cuisses. Dans le tréfonds de son esprit, une alarme sonnait, lui intimant d'arrêter tout cela, de fermer les yeux, d'exiger de M. Makepiece qu'il rajuste ses effets.

Le problème, c'était qu'elle n'en avait pas la moindre envie.

Elle regarda le visage d'Asa, le vit empourpré. Il la fixait entre ses paupières baissées, comme pour s'assurer qu'elle ne détournait pas les yeux, qu'il était important pour lui qu'elle l'observe pendant qu'il se caressait.

Pendant qu'il touchait son pénis.

Pénis... Le mot arracha un soupir à Ève qui avait ramené les yeux sur le membre turgescent. Asa avait plus largement écarté son caleçon, révélant un ventre plat dont les muscles ondulaient

au rythme des va-et-vient de sa main. Une légère toison sombre entourait son nombril, se rétrécissait juste en dessous et formait une ligne qui descendait jusqu'à la base du pénis, où elle s'élargissait en triangle et devenait drue.

Il était assis jambes largement ouvertes, toujours vêtu de sa chemise blanche et de son gilet de brocart doré, sa redingote étalée sur la banquette. Ses hanches avaient commencé à bouger au rythme de sa main autour du pénis.

Il évoquait un satyre débauché, tout de sexualité et de désir viril, et Ève se surprit à rêver qu'il eût ôté tous ses habits. Elle voulait voir ses mamelons, son torse large et puissant, nu.

Si elle avait émis son souhait, il aurait ri, elle en était sûre, et l'aurait exaucé. Asa Makepiece était prêt à accéder au moindre de ses désirs. La pudeur était un concept qui lui était parfaitement étranger.

Pire : il se délectait d'être impudique.

Et elle était heureuse, si heureuse qu'il en fût ainsi. Quand aurait-elle une autre chance d'assister à cela, un homme qui s'abîmait dans sa propre satisfaction, qui haletait, geignait de plaisir ? Jamais. Cela ne lui arriverait plus jamais de toute sa vie et elle ne se tenait plus de joie d'avoir eu le courage de lui demander de lui montrer... ceci.

Mais il n'était pas temps d'y songer, car maintenant, un incroyable événement était en train de se produire devant elle et elle tenait à n'en rien perdre. Il fallait qu'elle mémorise ce qu'elle avait devant les yeux, les odeurs qu'elle inhalait, les sons qu'elle entendait, ô Seigneur...

Un parfum musqué, salé, animal flottait dans la voiture.

Elle serra les jambes.

Asa sourit soudain largement, comme s'il savait l'effet qu'il produisait sur elle. Son poing bougeait plus vite, l'extrémité rouge de son pénis apparaissait et disparaissait sous ses doigts serrés. Elle brillait, comme lustrée, et elle était si énorme...

— Maintenant, Ève ! Maintenant, regardez-moi. Me regardez-vous ?

— Oui, chuchota-t-elle.

Les muscles du cou d'Asa se tendirent, saillirent, et à la même seconde un liquide blanc jaillit de son pénis, coula sur ses doigts. Il poussa un long râle. Ses jambes se mirent à trembler.

Il ralentit le mouvement de sa main.

Pendant tout ce temps, il n'avait cessé de fixer Ève.

Asa se laissait emporter par une douce léthargie, sans pour autant quitter Ève des yeux. Elle avait les joues vermeilles et sa poitrine, voilée par le fin fichu, se soulevait et s'abaissait à un rythme très rapide.

Elle était excitée.

Elle ne le savait peut-être pas, mais lui si, et cela l'enchantait, bien davantage que son choquant et néanmoins très plaisant orgasme.

Il ferma les paupières et se mit à chantonner. Les oscillations de la voiture le berçaient. Quelle étrange situation. Il ne la touchait pas, ne *pouvait* pas la toucher, et pourtant il se sentait plus proche d'elle que de bien des femmes avec lesquelles il avait couché. Peut-être parce que l'acte auquel il s'était livré relevait de l'intimité. Peut-être parce que jamais, c'était évident, la jeune femme n'avait osé être aussi audacieuse.

Ou plus simplement, peut-être parce qu'il avait fait cela pour elle.

Juste pour elle. Pour Ève.

— Est-ce toujours ainsi, monsieur Makepiece ?

Il sursauta. Il s'était pratiquement endormi.

Elle regardait toujours son pénis à moitié flasque qui reposait, bien en évidence, sur sa cuisse. Il sourit. C'était toujours délicieux d'être admiré par une femme.

— La plupart du temps, oui. Parfois, c'est mieux, parfois moins bien.

Il soupira, se redressa sur la banquette, s'essuya les mains avec son mouchoir puis fit disparaître son sexe dans ses sous-vêtements et se rajusta.

— Merci, Asa.

Il leva les yeux sur elle. Elle se mordillait la lèvre et il se demanda si elle regrettait ce qu'ils avaient fait. Ou, pire, si elle pensait qu'elle avait fait quelque chose de mal.

— Je vous en prie, Ève.

Quel dommage qu'il lui fût interdit de lui en montrer davantage. Il aurait adoré lui faire ressentir l'extase d'un orgasme. Passer sa vie sans connaître cela était tout bonnement tragique. Oui, quel dommage qu'Ève fût aussi inhibée. Elle aurait dû être libre de s'abandonner à ses désirs, ses pulsions, sans hésitation ni crainte.

Quel gâchis qu'elle en fût incapable.

La voiture s'arrêta brusquement et Asa faillit tomber sur la jeune femme. À la même seconde, une détonation déchira la nuit et quelqu'un cria :

— La bourse ou la vie !

Mais que diable... ils étaient en plein Londres !

— Baissez-vous, souffla Asa à Ève.

Un instant plus tard, la portière de la voiture s'ouvrait à la volée sur un homme masqué qui brandissait un pistolet dans chaque main.

Derrière Asa, Ève poussa un cri d'effroi – qui déclencha instantanément la rage d'Asa. Il sentit une fureur létale monter en lui.

L'homme sourit.

Asa se jeta sur lui en rugissant :

— Saloperie !

D'un coup de poing, il repoussa le bras de l'homme, qui appuya sur la détente. La balle alla se loger dans les coussins. Asa cogna de nouveau, l'agresseur fit feu avec son second pistolet et cette fois la balle partit dans le plafond. Asa lui arracha l'arme.

— Saloperie, répéta-t-il avant de frapper l'homme au visage avec la crosse du pistolet de toutes ses forces.

Du sang jaillit du nez du bandit, qui tomba à la renverse sur la chaussée.

— Fumier ! vociféra Asa.

Il jeta les pistolets vides et fondit sur lui. Mais il y avait un autre homme, à cheval, qui regardait, hébété, son complice se tordre de douleur par terre.

Il fit prudemment faire un pas de côté à sa monture.

— Comment as-tu osé, ordure ! beugla Asa en décochant un coup de pied dans les parties du bandit qui se contorsionnait sur le pavé. Tu as menacé ma dame !

Les mains de l'homme allaient de son visage en sang à son bas-ventre. Asa l'attrapa par le col de son manteau et le secoua si brutalement que sa tête ballotta comme un bouchon dans l'eau d'un torrent.

— Putain de tas de merde !

Asa était déchaîné.

— Lâchez-le ! cria l'homme à cheval d'une voix aiguë, terrifiée.

— Avec plaisir !

Asa laissa tomber l'homme et se dirigea vers le cavalier dont soudain on ne vit plus que le blanc des yeux dans les ouvertures du masque. Le pistolet qu'il braquait sur Asa tressautait dans sa main.

— Que... qu'est-ce que vous faites ?

— Je vais te flanquer à bas de ton foutu canasson, prendre tes foutus pistolets et ensuite te battre jusqu'à ce que ta foutue cervelle se répande sur le pavé !

L'un des valets grinça si fort des dents qu'on l'entendit.

Le bandit qui gisait à terre rassembla brusquement toute son énergie, au point de se hisser d'un bond sur le cheval, derrière son acolyte, qui piqua des deux. Le cheval partit au galop et en quelques secondes le claquement des sabots de la bête s'estompa dans le lointain.

Asa était vraiment très déçu.

Il se retourna vers le cocher et les valets. Ils semblaient sains et saufs mais avaient le regard aussi égaré que s'ils venaient de voir le diable.

— Filons d'ici, ordonna Asa avant de remonter dans la voiture.

Il s'assit lourdement sur la banquette. La voiture repartit.

En face de lui, Ève paraissait n'avoir pas bougé d'un millimètre depuis le début de l'attaque. Elle était toujours rencognée dans un angle, blême, fermant les yeux comme si elle ne voulait plus rien savoir ni voir du monde qui l'entourait.

— Ève ? fit Asa, inquiet.

Elle frissonna, ouvrit les paupières et posa sur lui des yeux hagards.

Asa changea de place et vint s'asseoir à côté d'elle, mais lorsqu'il lui tendit la main, elle se recroquevilla sur elle-même.

— Ne me touchez pas !

Mmm... Allons, cela ne le blessait pas qu'elle eût peur de lui, voyons. Pas du tout !

— Donc, maintenant, vous me haïssez ?

Elle secoua la tête.

— Non, bien sûr que non.

— Mais vous ne voulez pas que je vous touche.

Elle détourna les yeux.

— Je ne permets à aucun homme de me toucher.

— Suis-je n'importe quel homme, Ève ?

Il savait le moment mal choisi pour la pousser dans ses retranchements : elle tremblait, elle était en état de choc, mais c'était plus fort que lui, il ne pouvait s'en empêcher. Il en avait assez, des réticences d'Ève Dinwoody.

Et, oui, il l'admettait, il détestait qu'elle eût peur de lui.

— Non, vous n'êtes pas... Mais vous vous êtes montré si violent !

— Je vous protégeais !

Il fit la grimace : l'habitacle de la voiture avait fait chambre d'écho pour sa voix de stentor.

— Mais vous n'aviez pas besoin de...

Conneries, tout ça ! fulmina-t-il *in petto*.

D'accord, il ne la toucherait pas. Il se bornerait à la regarder bien en face.

— J'emploierai tous les moyens nécessaires pour vous protéger, y compris la foutue violence, le comprenez-vous, Ève ? Il n'y a rien à y redire. Je *tuerais* s'il le fallait.

Curieusement, les mots pourtant brutaux semblèrent l'aider à se ressaisir.

— Je comprends, dit-elle calmement. Je sais, sur le plan intellectuel, que vous aviez besoin de faire mal à cet homme. Mais...

Elle tordit compulsivement ses mains jusque-là croisées sur ses genoux.

— ... sur le plan émotionnel... je ne... je ne parviens pas à dominer ma peur.

Elle semblait en colère contre elle-même et il se demanda à quel point elle était consciente d'être aussi gravement handicapée.

— Très bien, dit-il. Très bien. Vous pouvez prendre vos distances avec moi. Mais sachez que je ne vous permettrai pas éternellement de le faire.

Elle leva sur lui des yeux bleus étonnés.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je veux dire que je ne laisserai pas les choses en l'état, que je vous toucherai un jour. Je ne sais ni quand ni où, mais je vous toucherai partout, Ève, et je vous promets que vous aimerez cela.

Au fur et à mesure qu'il avait parlé, l'intonation de sa voix avait graduellement baissé de plusieurs octaves jusqu'à n'être plus qu'un envoûtant ronronnement.

Il était de nouveau en érection : la seule idée de toucher Ève le mettait en émoi.

La seule idée qu'elle l'y autorisât.

Elle le fixait, fascinée, ses ravissantes lèvres roses encore tremblantes, et lorsqu'elle les ouvrit pour répondre, il dut ramener le regard vers ses yeux bleus.

— Mais... mais, vous avez promis de ne pas me toucher si je ne vous invitais pas à le faire.

— Et je respecterai ma promesse. C'est vous qui me le demanderez, Ève Dinwoody, soyez-en sûre.

Elle écarquilla les yeux mais demeura muette : la voiture venait de s'arrêter devant chez elle. Asa se leva, ouvrit la portière et sauta dans la rue pour déplier le marchepied. Puis il lui offrit sa main, avant de se rappeler : pas de contact.

Et merde.

Il ne retira pas sa main mais ne l'approcha pas d'Ève. Si elle souhaitait s'appuyer dessus, elle le ferait.

Elle s'apprêtait à descendre et il s'attendait qu'elle dédaigne la main tendue. Elle la considérait, réfléchissant manifestement. Puis elle se redressa, comme si elle réunissait son courage, regarda Asa bien en face et posa sa main sur la sienne.

Peau nue sur peau nue... Il réprima un frisson. Ce contact-là était plus intime qu'un baiser.

Il l'aida à poser le pied sur le pavé de la rue.

— Merci, souffla-t-elle.

Il s'inclina, s'éclaircit la gorge.

— C'est moi qui devrais vous remercier de m'avoir accompagné à ce dîner de famille.

— J'y ai pris un très grand plaisir.

Son visage était d'une blancheur nacrée dans la clarté de la lanterne. Asa voulait... voulait bien davantage qu'elle ne pouvait lui donner maintenant.

Il recula, dégageant sa main, et Jean-Marie ouvrit la porte de la maison. Les marches du perron furent aussitôt inondées de lumière.

— Bon, je vais rentrer chez moi, dit Asa.

Elle parut soudain désolée.

— Prenez la voiture. Je ne voudrais pas que vous soyez de nouveau attaqué cette nuit.

— Pff... J'étais parfaitement capable de me débarrasser de ces bandits, et je vous assure que

si un autre en veut à ma personne...

Il s'arrêta net, tout à coup conscient que c'était la seconde fois en moins de deux semaines que sa vie avait été mise en péril : la chute des tuiles avait bien failli les écraser, Violetta et lui.

D'abord ces tuiles, puis la scène et maintenant les bandits... Cette succession d'événements était des plus suspecte.

— Qu'avez-vous dit à propos de bandits, monsieur Makepiece ? demanda Jean-Marie.

Ce fut Ève qui lui répondit.

— Nous avons été attaqués, juste à la limite de St Giles, par deux hommes à cheval. Asa...

M. Makepiece... les a mis en fuite.

— Mon Dieu ! Êtes-vous saine et sauve, ma petite ? s'enquit Jean-Marie, la mine féroce.

— Je vais très bien, assura Ève en rougissant après avoir croisé le regard d'Asa. Comme je l'ai dit, c'est M. Makepiece qui les a affrontés. Avec succès.

— Dans ce cas, monsieur Makepiece, je me dois de vous remercier d'avoir fait ce qui est mon travail, dit Jean-Marie d'un ton solennel.

Asa hocha courtoisement la tête.

— Tant de choses se sont passées en seulement trois jours, poursuivit Jean-Marie. La scène qui s'effondre, et maintenant ceci...

— Sans oublier les tuiles qui sont tombées du toit du théâtre et ont failli nous tuer, Violetta et moi, ajouta Asa.

— Quoi ? s'écria Ève.

— Je pense que quelqu'un vous en veut, conclut Jean-Marie.

— Oui, je le crois aussi, confirma Asa.

— Qu'allez-vous faire ? murmura Ève. Vous ne... vous ne persistez pas à imaginer que

M. Sherwood est derrière tout cela, n'est-ce pas ?

— Peut-être...

Il leva la main pour la faire taire – il n'avait pas envie de l'entendre défendre avec véhémence ce foutu Sherwood.

— Je ne sais pas, reprit-il. Accuser Sherwood de meurtre me semble un peu excessif.

Ève parut aussitôt soulagée.

— Donc vous n'allez pas le confronter.

— Oh, je n'ai pas dit cela, chérie. Mais j'attendrai un peu, le temps que mon homme au Royal ait appris quelque chose.

Ève s'était de nouveau crispée. Et de surcroît, elle était ébahie.

— Quoi ? Vous avez un espion au théâtre de M. Sherwood ?

— Bien entendu. Cela fait deux ans.

— Ô mon Dieu !

Asa éclata de rire en voyant l'expression outragée d'Ève.

— Il est temps que je monte dans cette voiture pour regagner mes pénates. Bonne nuit.

Il se tourna vers la voiture, et dans l'air flotta jusqu'à lui la voix d'Ève qui s'éloignait.

— ... nuit.

Asa s'installa sur la banquette. L'image du visage d'Ève, à l'expression outragée et indignée, semblait s'être incrustée sur ses rétines. Elle comptait beaucoup pour lui, cette si peu ordinaire petite peste. Et il ne lui avait pas menti lorsqu'il lui avait dit être prêt à tout pour la protéger, ceci incluant le meurtre. Il connaissait cette violence qui sommeillait en lui et doutait de pouvoir la dominer.

Il ne changerait jamais. Cette partie de lui, si brutale, avait sauvé Ève.

Deux actrices, une cantatrice et trois danseuses étaient agglutinées autour du bureau d'Ève le lendemain matin, toute leur attention focalisée sur la jeune femme. Derrière elle, le chien somnolait. Après quelques jours de bonne nourriture et de repos, il semblait aller nettement mieux. Quant à la colombe dans sa cage, elle picorait ses graines.

Ève écrivit quelque chose dans son registre puis se redressa.

— Bien. Maintenant, voyons si tout est clair. Daisy, Theresa et Mary partageront la petite loge de l'aile est la plupart du temps mais lorsque Daisy amènera son fils, Bernard, elle s'habillera avec Polly et Charlotte, qui ont aussi de jeunes enfants. Martha s'habillera avec Margaret, sauf quand Margaret fera ses exercices vocaux. Là, Martha ira dans la loge de l'aile est avec Daisy, Theresa et Mary.

Elle regarda le schéma qu'elle avait dessiné puis les femmes.

— La loge est ne sera-t-elle pas trop encombrée les jours où Margaret fera ses exercices ?

Martha, une svelte rouquine, haussa les épaules.

— Ce n'est pas si mal. Et de toute façon, personne ne peut réfléchir quand il y a tous ces cris. Margaret, massive et solidement charpentée, étrécit les yeux.

— Je ne *crie* pas.

— Quelqu'un aimerait-il du thé ? s'empressa de demander Ève.

La porte du bureau s'ouvrit à ce moment-là sur Asa, qui fit un pas, puis se figea.

— Que diable se passe-t-il ?

Ève frissonna. C'était la première fois qu'elle le revoyait depuis la nuit dernière.

Depuis ce voyage en voiture...

Alors qu'elle était couchée seule dans son lit, elle avait pensé à lui, s'était remémoré sa voix devenue grave et profonde lorsqu'il lui avait demandé de le regarder. Elle avait alors glissé ses doigts dans la toison de son mont de Vénus, en haut de ses cuisses. Et elle se demandait maintenant, les joues brûlantes, s'il était capable de deviner ce qu'elle avait fait simplement en l'observant.

Il lui jeta un coup d'œil acéré et elle serra instinctivement les jambes. Seigneur... peut-être était-il capable de lire dans ses pensées ! Voilà qu'il avait ce sourire coquin, comme si, oui, il lisait en elle comme dans un livre ouvert !

Il se tourna vers les autres femmes, qui lui répondirent toutes en même temps en une incompréhensible cacophonie. Il leva les mains et obtint le silence.

— Vous, Theresa, expliquez-moi.

Theresa était l'une des actrices spécialisées dans les rôles de matrone. Elle croisa les bras sur sa poitrine et déclara :

— Mlle Dinwoody s'est chargée de l'attribution des loges.

— Pardon ?

— Eh bien, certaines ne respectaient pas l'espace des autres, monsieur Harte, intervint Polly en décochant un regard entendu à Mary avant de battre des cils à l'intention d'Asa. Or maintenant que nous avons été autorisées à amener nos petits...

— Quoi ?

Asa avait pivoté vers Ève, qui sentit des bouffées de chaleur lui monter au visage. La nuit dernière, il avait rivé sur elle ce même regard vert pendant qu'il...

Elle se racla la gorge et se leva.

— Plusieurs dames ont découvert qu’elles n’avaient personne pour garder leurs enfants. Évidemment, dans une telle situation, elles ne pouvaient pas répéter. J’ai donc engagé aujourd’hui une très gentille femme pour s’occuper des enfants.

Les sourcils d’Asa se rejoignirent tant il les fronça.

— Pourquoi n’ai-je pas été consulté à ce propos ?

— Eh bien, vous êtes très pris, m’avez-vous dit à maintes reprises.

— Et puis c’est si facile de parler à Mlle Dinwoody, remarqua Polly.

— Oh... fit Ève dans un grand sourire, comme c’est charmant de dire cela.

— C’est la vérité, renchérit Mary – une performance dans la mesure où Polly et Mary n’étaient jamais d’accord sur quoi que ce fût.

— Vous parler à vous, en revanche, n’est pas facile, dit Theresa sans ambages à Asa.

— Désolée, monsieur Harte, mais c’est vrai, fit Polly en haussant les épaules en signe d’excuse.

Asa ouvrit la bouche, la referma, puis se décida.

— Je vois. Apparemment, j’aurais dû faire venir Mlle Dinwoody ici bien plus tôt.

Et il jeta à Ève un regard chaleureux.

Elle sentit ses joues s’empourprer une nouvelle fois : le regard d’Asa ressemblait à celui qu’il avait la nuit dernière dans la voiture. *Avant* l’attaque des bandits.

L’une des femmes lança le signal du départ d’un raclement de gorge et toutes sortirent en annonçant qu’une foule de choses à faire les attendait.

Ève était seule avec Asa.

— J’espère que vous ne m’en voulez pas d’avoir mis au point cet arrangement ?

— Non, non, pas du tout.

Il se passa les doigts dans les cheveux et continua :

— En fait, les bisbilles entre acteurs, chanteurs et danseurs sont ma hantise.

— Alors je suis heureuse de vous avoir aidé.

— Ève...

Il ne put poursuivre : un homme à la carrure large venait d’apparaître sur le seuil du bureau.

— Asa, je pensais que nous discuterions des jardins aujourd’hui... Oh, pardon.

La voix de l’homme était lasse et enrouée. Son front s’était plissé lorsqu’il avait noté la présence d’Ève.

— Pollo, voici Mlle Dinwoody, la sœur du duc de Montgomery et son... *homme* d’affaires chargé de ses investissements dans Harte’s Folly. Mademoiselle Dinwoody, voici Apollo Greaves, lord Kilbourne, architecte des jardins.

— Ravi de faire votre connaissance, mademoiselle Dinwoody, dit Greaves en faisant une courbette.

Il n’était pas bel homme. Pas du tout. Mais il avait de charmantes manières.

Ève se leva et esquissa une révérence.

— Si je ne me trompe pas, monsieur, vous êtes aussi le mari de Robin Goodfellow.

La mention du nom de son épouse fit naître un sourire sur les lèvres de Greaves.

— Effectivement.

— J’ai toujours admiré son travail sur scène, dit Ève, lui souriant en retour. Quel dommage que vous ayez volé un si grand talent au théâtre londonien.

— Je ne le lui rendrai cependant pas, répondit lord Kilbourne avec simplicité. Mais elle écrit toujours des pièces. J’ai bien peur que les théâtres de Londres ne soient obligés de se satisfaire de

son talent d'auteur.

— Oh, ce sera le cas, j'en suis sûre. J'ai hâte de voir sa prochaine pièce.

Asa toussa bruyamment et tous deux se tournèrent vers lui. D'un mouvement de la tête, il montra la porte.

— Les jardins... ?

Lord Kilbourne parut amusé. Derechef, il s'inclina devant Ève et agita la main en direction de la porte.

— Après vous, mademoiselle Dinwoody.

— Merci, répondit Ève en ignorant ostensiblement Asa.

Elle sortit du bureau et faillit bousculer Jean-Marie, qui apportait une gamelle d'eau au chien.

— Nous allons faire le tour des jardins, Jean-Marie. Pouvez-vous veiller sur le chien ?

Jean-Marie considéra Asa puis lord Kilbourne avant d'acquiescer.

— Bien sûr. Je vais voir s'il peut sortir pour faire ses petites affaires.

— Merci, Jean-Marie.

Elle se tourna vers Asa, qui lui offrait son bras.

— Y allons-nous, Ève ?

Après une hésitation, elle opina et posa la main sur la manche d'Asa, s'attendant presque à une décharge électrique. Ce contact ne ressemblait en rien à celui de la veille. La peau n'était pas contre la peau. Mais même ainsi, elle sentit la chaleur du bras à travers l'étoffe.

— Lord Kilbourne, M. Makepiece m'a dit que vous étiez capable de transplanter des arbres adultes dans le jardin.

— Absolument.

Et Ève eut droit à une fascinante dissertation sur la manière de réaliser l'opération.

Ils étaient arrivés dans le jardin. Lord Kilbourne pointa le doigt en direction du labyrinthe. Apparemment, c'était de cela qu'il voulait discuter avec Asa.

— Les haies à feuillage persistant mettront des années à pousser, expliqua le paysagiste en montrant les nouvelles plantations. J'ai donc pensé, en attendant, faire construire un mur factice. En bois, mais j'ai un homme capable de le peindre en faux marbre. Ce ne serait pas permanent, bien sûr, mais vos hôtes pourront profiter du labyrinthe jusqu'à ce que les haies soient assez hautes pour qu'on démolisse le mur.

— Mais les éléments ne vont-ils pas abîmer la peinture ? demanda Ève.

— Après quelques années, sans doute, mais comme je l'ai dit, à ce moment-là, les haies devraient être assez hautes.

— J'aime l'idée, approuva Asa. Et un mur de bois ne serait pas cher. Je suis sûr que vous apprécierez ce détail, mademoiselle Dinwoody.

— Une économie est toujours la bienvenue, répliqua-t-elle doctement.

Asa rit, et son rire fit chaud au cœur d'Ève, comme s'ils partageaient une plaisanterie secrète qui n'appartenait qu'à eux.

Ils poursuivirent leur promenade, au fil de laquelle lord Kilbourne parla d'autres projets en cours. Ils étaient presque revenus au théâtre lorsqu'un homme s'approcha d'eux. Entre deux âges, le ventre rebondi et les bras si longs qu'ils semblaient appartenir à un autre corps. Son visage était rubicond et affligé d'un nez bosselé.

Ève ralentit le pas. Tout à coup, elle éprouvait une étrange impression.

— Monsieur Harte ! cria l'homme. Précisément celui que je voulais voir !

Ève s'arrêta net. Cette voix...

Elle l'avait déjà entendue.

L'homme tendit la main à Asa et ce faisant la manche de sa redingote remonta sur son avant-bras, révélant un tatouage à l'intérieur de son poignet. Un dauphin.

Ève fut saisie d'horreur.

La regardait-il ? Oui, puisqu'un grand sourire était apparu sur ses lèvres.

— Eh bien, mais n'est-ce pas là la petite Ève ?

Et Ève se rappela soudain où elle avait entendu cette voix.

Dans ses cauchemars.

Lorsque Colombe rouvrit les yeux, il faisait grand jour et un homme la regardait. Ses cheveux étaient fauves, ses épaules larges et ses yeux aussi verts que le feuillage de la forêt qui les entourait.

— Vous ne devriez pas être là, gronda-t-il. Qui êtes-vous ?

Il semblait las.

— Je m'appelle Colombe. Et vous ?

— Je suis Éric.

Et il s'éloigna. Ce qui aurait pu être la fin de l'histoire – et de mon conte – si Colombe ne s'était pas relevée pour suivre Éric.

Extrait du *Lion et la colombe*

Asa sentit les doigts d'Ève s'enfoncer dans son bras. Il se tourna vers elle puis vers l'homme qui se tenait devant eux.

Il avait un sourire amical, n'était pas vêtu avec classe mais portait néanmoins des habits de prix. Asa le trouva un peu trop... onctueux. Mielleux.

Il lui offrit son sourire commercial.

— Vous avez un avantage sur moi, monsieur, puisque vous savez qui je suis.

L'autre s'inclina, toujours souriant.

— Je suis George Hampston. Vicomte Hampston. Et investir dans Harte's Folly m'intéresse.

Un investisseur potentiel, désagréablement mielleux ou pas, devait être pris en considération. Une entreprise comme Harte's Folly avait toujours besoin de davantage de fonds. Mais il y avait cette mystérieuse pression des doigts d'Ève sur son bras...

Il décida donc d'être prudent.

— Comment se fait-il que vous connaissiez Mlle Dinwoody ?

— Oh, Ève et moi sommes de très vieilles connaissances, dit lord Hampston en souriant tendrement à la jeune femme. J'étais ami avec Sa Grâce, le défunt duc de Montgomery, son père. Elle était haute comme trois pommes lorsqu'elle m'a été présentée.

— Mais... je ne me souviens pas de vous, monsieur, intervint Ève d'une voix rauque.

— Vraiment ?

Il inclina la tête et la considéra attentivement sous ses broussailleux sourcils grisonnants. Asa réprima avec peine une ardente envie de rugir, tout en se demandant pourquoi il réagissait ainsi.

— Vous n'étiez qu'une toute petite chose et, évidemment, j'avais des années de plus que vous, reprit Hampston.

— Et pourtant vous avez reconnu Mlle Dinwoody, remarqua Apollo.

— Monsieur ? Vous êtes... ? répliqua M. Hampston en regardant ce dernier.

— Pardonnez mon manque d’urbanité, dit Asa. Lord Hampston, Apollo Greaves, vicomte Kilbourne.

— Ah, bien sûr ! s’exclama Hampston. Vous êtes le paysagiste de ces jardins, si je ne me trompe. C’est un plaisir de vous rencontrer, monsieur.

Apollo inclina la tête et serra la main tendue, mais son expression était méfiante.

Derrière Asa, Ève frissonna. Il posa la paume sur la main accrochée à son bras sans détourner le regard de Hampston. Les doigts fins et délicats d’Ève étaient froids comme la glace. Il aurait dû discuter affaires tout de suite avec Hampston, battre le fer tant qu’il était chaud, mais Ève avait peur.

Un élan, qu’il analysa aussitôt comme une manifestation de l’instinct de protection, le poussa à déclarer :

— Je serais ravi de m’entretenir avec vous au sujet d’un éventuel investissement, monsieur Hampston, mais je crains d’avoir plusieurs rendez-vous aujourd’hui.

— Bien sûr, bien sûr.

Hampston inspira profondément en regardant le jardin autour de lui. Ils étaient presque devant la galerie de musique.

— Vous avez réalisé un impressionnant travail de reconstruction, monsieur Harte. Je me rappelle l’achat de cet endroit par lord Stanley Gilpin. Il n’y avait alors que quelques bâtiments et des marécages.

Il sourit à Asa, révélant des incisives exagérément grandes.

— Disons demain après-midi, monsieur Harte ?

— Entendu. Avec plaisir.

Hampston hocha la tête et s’en alla.

Asa se tourna immédiatement vers Ève et lui demanda à voix basse :

— Allez-vous bien, chérie ?

Ses joues jusque-là livides se colorèrent un peu.

— Oui, oui, je vais bien. Je ne sais pas ce qui m’a pris. C’était si étrange... Sa voix...

Elle fronça les sourcils et se tut.

Asa était écartelé entre l’envie de la réconforter et celle de courir après Hampston pour l’interroger... Mais l’interroger sur quoi ?

— Peut-être un peu de thé ne serait-il pas superflu, suggéra Apollo.

Asa lui jeta un coup d’œil empreint de gratitude.

— J’ai une bouilloire dans mon bureau.

— Merci, murmura Ève. J’apprécierais une tasse de thé.

Apollo s’inclina de nouveau devant elle.

— Permettez-moi de vous répéter que c’était un plaisir de faire votre connaissance, mademoiselle Dinwoody. Je ne suis pas habitué à ce que Makepiece soit en si honorable compagnie.

— Hé ! s’exclama Asa d’un ton enjoué.

Après une dernière courbette, Apollo partit et Asa ramena Ève au théâtre. Il sentait encore des tremblements parcourir le corps d’Ève de temps à autre. Il prit note mentalement de découvrir qui était ce fichu George Hampston.

Par chance, les couloirs étaient quasiment vides quand il escorta Ève jusqu’au bureau. On entendait l’orchestre répéter et des voix de femmes filtrer derrière les portes des loges.

Il sourit en se souvenant d’Ève telle qu’il l’avait trouvée un peu plus tôt, entourée des

femmes du théâtre. Il avait été très impressionné par la façon dont elle avait réglé le problème de la distribution des loges. C'était le genre de détail qui l'horripilait. Il détestait avoir à s'en occuper. Dans le passé, et plus souvent qu'à son tour, il avait fini par baisser les bras et lâchement battre en retraite lorsque l'un des acteurs, danseurs, musiciens ou chanteurs venait se plaindre à lui d'un autre artiste.

Il regarda Ève qui ouvrait la porte du bureau. Cela lui faisait un drôle d'effet de songer qu'elle lui manquerait lorsqu'elle aurait fini son travail ici. De penser qu'il avait pu la trouver rigide et compassée.

— Asseyez-vous, Ève. Je vais vous faire du thé et...

Il s'arrêta en se rendant compte qu'elle s'était immobilisée sur le seuil.

— Que... ? commença-t-il.

Elle avait éclaté en sanglots, la bouche couverte de sa main ouverte.

— Oh... La colombe...

Il se tourna vers la table de travail. La porte de la cage était grande ouverte. Une unique plume gisait sur la table.

Bon Dieu !

Le chien avait sa couche derrière le bureau et il avait failli mourir de faim.

— Ne regardez pas, dit-il en écartant les bras pour essayer de l'empêcher d'approcher et d'avoir sous les yeux ce qui gisait sans doute derrière.

Mais elle fut plus rapide que lui. Elle le contourna.

— Il faut que je voie, Asa, il faut que je voie...

Elle se figea.

Il posa les mains sur ses bras au cas où elle se serait évanouie.

— Le chien était affamé, chérie. Je sais que c'est difficile à comprendre maintenant, mais je ne crois pas que nous devrions lui en vouloir. Je vais le faire sortir et...

Ses paroles réconfortantes furent interrompues par un rire. Bon sang, la mort de son oiseau lui avait-elle fait perdre la tête ?

Les yeux bleus s'étaient levés vers lui, étincelants de joie sous le rideau de larmes.

— Oh, Asa, regardez !

Il pivota vers la table de travail et se pencha.

Le mastiff était couché sur le flanc sur sa pile de costumes hors d'usage, visiblement endormi. Perchée sur son dos, la colombe se pavanait en toute confiance, en apparence libre de tout souci.

Le chien ouvrit les yeux, observa les humains quelques secondes puis les referma dans un long soupir de bonheur.

La colombe roucoula.

Ève n'avait pas fait ce cauchemar depuis des années mais, en dépit du temps qui s'était écoulé, elle avait immédiatement reconnu l'aboiement des chiens.

Ils haletaient derrière elle, l'haleine puante, avides de viande crue. Et elle courait aveuglément, follement.

Désespérément.

Un escalier qui semblait n'avoir jamais de fin et qui soudain redescendait. Des corridors qui devenaient de plus en plus étroits. Et maintenant, elle pouvait les entendre aussi. Les *hommes*.

Ils riaient et ils étaient masqués. Les dauphins tatoués nageaient sur leur peau.

Quelque chose la talonnait. Elle sut aussitôt, d'instinct, ce qui arriverait ensuite.

Laissez-moi mourir, pensa-t-elle. Laissez-moi quitter cette vie avant que je ressente la douleur.

Dans son rêve, elle était toujours une couarde.

Mais malgré ses supplications, ses tentatives de marchandage avec un destin indifférent, elle savait que cela allait arriver.

Elle bifurqua dans un autre corridor et se trouva face à un mur.

Un cul-de-sac.

Ils furent immédiatement sur elle. Hommes ou chiens, elle ne savait pas, et peut-être cela n'avait-il pas d'importance : ils étaient aussi voraces les uns que les autres.

La vague de sang déferla.

Ève s'éveilla en sursaut, les yeux fixés dans l'obscurité de sa chambre. Ses muscles étaient tétanisés, elle était immobile, comme si le fait de ne pas bouger un cil la rendait invisible.

Cachée, en sécurité.

Mais sa respiration finit par s'apaiser, ses muscles se détendirent et elle se rendit compte qu'elle avait un besoin naturel à satisfaire. Lentement, douloureusement, elle roula jusqu'au bord du lit et se leva. Un rayon de lune s'était frayé un chemin à travers la fenêtre et elle se servit de sa clarté pour se guider à travers la pièce et gagner les commodités.

Ensuite, elle aurait dû revenir se coucher, mais à quoi bon ? Elle n'allait pas se rendormir.

Elle enfila donc sa robe de chambre et se rendit dans son salon.

Là, elle s'agenouilla devant la cheminée et ranima les braises. Dans quelques heures, Ruth viendrait s'occuper du feu. L'appeler maintenant aurait été malséant. Que cette petite dorme donc et rêve d'autre chose que de sang.

Elle soupira et posa des boulets de charbon à l'aide de pincettes afin de ne pas se salir les mains. Se livrer à une tâche aussi banale était apaisant. Elle regarda les minuscules flammes orange qui léchaient les boulets.

Une fois le feu bien lancé, elle se releva, alluma une chandelle et gagna sa table de travail. Colombe dormait dans sa cage, la tête sous une aile duveteuse. Ève sourit. Elle avait été horrifiée lorsqu'elle avait découvert la cage vide, hier après-midi. Certaine que le pire était arrivé.

Et pourtant, ce n'était pas le cas.

Le chien dont elle avait eu si peur s'était révélé aussi doux qu'un agneau, laissant Colombe explorer son dos jusqu'au soir. Même lorsque l'oiseau avait picoré dans sa fourrure en quête de miettes de pain, il ne s'était pas formalisé. Ève avait passé dix bonnes minutes à regarder les deux amis, enchantée par leur improbable relation.

Un bonheur aussi pur et simple n'aurait pas dû être suivi du cauchemar qu'elle avait fait cette nuit.

Et pourtant, c'était le cas.

Elle soupira et se pencha sur son travail. Elle peignait un cupidon en se basant sur les joues rebondies de Rebecca Makepiece. L'avant-dernière fille de Concord et Rose lui avait semblé être le modèle parfait pour ce qui était essentiellement un bébé dodu. Elle s'assit et scruta la miniature sous sa loupe. Les boucles du cupidon n'étaient qu'à moitié peintes.

Elle ouvrit sa boîte d'aquarelle, mouilla son pinceau et l'imprégna délicatement d'ocre brun.

Puis elle se mit au travail.

La lumière du jour commençait à s'insinuer à travers les rideaux lorsqu'elle releva la tête. Elle cilla, nota que Colombe picorait ses graines au fond de sa cage, puis se retourna.

Jean-Marie était à la porte, l'expression attentive et solennelle.

— Allez-vous bien, mon petit ?

— Oui, naturellement.

Elle trempa le pinceau dans un ravissant bleu ciel et s'aperçut alors que sa main tremblait. Elle essuya soigneusement le pinceau sur un chiffon.

— Ève... murmura Jean-Marie.

Cela faisait bien longtemps qu'elle ne lui avait entendu une voix aussi soucieuse.

— Je... j'ai rêvé, cette nuit, dit-elle sans le regarder.

Il s'avança dans le salon.

— Est-ce à cause du directeur de Harte's Folly ? A-t-il fait quelque chose qu'il n'aurait pas dû ?

Elle leva les yeux, étonnée.

— Non. Asa Makepiece a été un parfait gentilhomme.

Enfin, pas exactement un *gentilhomme*, mais il ne lui avait en aucune manière fait de mal, et c'était cela que voulait dire Jean-Marie.

— Alors qu'y a-t-il, ma chère ? Vous n'avez plus fait le cauchemar depuis au moins trois ans.

— Oh. Vous avez donc tenu le compte de mes cauchemars ?

— C'est mon travail, mon petit.

Une pensée lui traversa soudain l'esprit. Elle regarda l'opale à son doigt et demanda :

— Avez-vous parlé à Val de mes cauchemars ?

— Cela aussi fait partie de mon travail.

— De l'informer que sa sœur est folle... dit Ève, amère.

— D'informer le duc lorsqu'elle se sent mal ou en danger. Le duc ne le montre pas, mais je vous assure qu'il se soucie beaucoup de vous. Et il veut que vous soyez heureuse.

Heureuse ? Était-il possible qu'elle le fût jamais ?

Elle ferma les yeux. Elle en avait assez d'avoir peur.

Mue par un subit regain d'énergie, elle se leva.

— Venez, Jean-Marie. Allons à Harte's Folly. Je n'en ai pas encore fini avec les livres de comptes et Violetta a dit qu'elle répéterait aujourd'hui. Il ne faut pas manquer une aria chantée par Violetta.

Un sourire se dessina lentement sur les lèvres de Jean-Marie.

— En tout cas, moi, je ne manquerais pas cela pour tout l'or du monde. Allons-y, mon petit.

— Alors je fais ma toilette et je m'habille.

Ève et Jean-Marie arrivèrent au théâtre avant tout le monde. Ils rencontrèrent un garde à l'entrée arrière et deux autres aux portes du théâtre. Ils n'étaient pas là avant l'effondrement de la scène.

Une fois à l'intérieur, Ève s'étonna de voir M. Vogel en pleine discussion à voix basse avec M. MacLeish, la mine grave.

Ils s'écartèrent l'un de l'autre à son approche et MacLeish accueillit la jeune femme d'un sourire radieux.

— Bonjour !

Vogel la salua d'une courbette polie.

Quelques minutes plus tard, Ève constata avec contrariété qu'Asa n'avait pas fermé son bureau à clé.

— Pourquoi, demanda-t-elle, les yeux fixés sur la serrure flambant neuve installée la veille, se donner la peine de faire mettre une serrure si c'est pour ne pas s'en servir ?

Derrière elle, Jean-Marie renifla et posa la cage de la colombe sur la table.

— Fais-je quand même chauffer l'eau pour le thé ? s'enquit-il.

— Oui, s'il vous plaît.

Ève s'assit à sa table. Elle songea aux nouveaux gardes.

— Pourriez-vous essayer de savoir où en est Alf ? J'aimerais qu'il nous dise s'il a découvert quelque chose.

Elle était penchée sur le chien quand elle entendit la porte se refermer sur Jean-Marie, parti remplir la bouilloire d'eau chaude.

— Tu vas beaucoup mieux, dit-elle à l'animal. Jean-Marie va pouvoir t'emmener dehors pour te laver. Oh, non, ne te lève pas !

Elle avait prononcé ces derniers mots avec nervosité alors que le chien se mettait laborieusement sur ses pattes.

— Tu ne devrais pas.

Les yeux écarquillés, elle regarda le chien clopiner vers elle.

— Assieds-toi, *je t'en prie*, s'écria-t-elle en levant les bras.

Mais soit l'animal ignorait ce qu'était un ordre, soit il ne voulait pas obéir. Il s'approcha en chancelant. Ève jeta un coup d'œil affolé à la porte close, priant pour que Jean-Marie réapparaisse dans la seconde.

Le chien cala sa grosse tête sur ses genoux.

— Oh... souffla-t-elle, incapable de savoir que faire d'autre.

Le chien avait fixé sur elle ses immenses yeux bruns. Son front était plissé, comme s'il était très soucieux, ses énormes babines tombantes étaient étalées sur les genoux d'Ève, ses oreilles triangulaires plaquées en arrière.

Il était adorable !

Hésitante, avec une infinie douceur, Ève posa la paume sur sa tête. Lentement, la queue du chien commença à battre et il exhala un profond soupir.

Lorsque Asa entra dans le bureau ce matin-là, il marqua un temps d'arrêt, croyant avoir la berlue.

Ève Dinwoody était assise à sa table, la volumineuse tête du mastiff sur les genoux, et elle le *caressait* avec ses doigts fins en lui murmurant des mots doux !

Le chien la regardait la mine béate, comme si elle était sa déesse personnelle, ce qui, supposa Asa, était en fait le cas. Seigneur, pourvu que lui-même n'ait pas la même expression ravie sur le visage...

Jean-Marie entra derrière lui, une bouilloire à la main.

Asa le salua d'un hochement de tête et lui demanda :

— Que s'est-il passé ?

— Que voulez-vous dire ?

Asa le regarda de travers, puis agita la main en direction de la scène qui se déroulait devant eux.

— Ce que je veux dire ? La nuit dernière, je laisse Mlle Dinwoody absolument terrifiée par les chiens. Elle refusait même de toucher cette bête, alors que la colombe n'en avait pas peur, et

voilà que ce matin, je la trouve en train de *caresser* ce corniaud. Il a dû se passer quelque chose dans l'intervalle.

— Henry est venu jusqu'à moi et a posé sa tête sur mes genoux, dit doucement Ève. N'est-ce pas astucieux ?

Asa resta quelques instants bouche bée.

— Henry ? fit-il enfin.

— J'ai toujours aimé ce prénom, répondit Ève, pensive. Cela me semble un nom charmant, n'êtes-vous pas de mon avis ?

— Ah... commença Asa avant de s'interrompre : le seul Henry qu'il eût connu dans sa vie était un garçonnet qui jetait des cailloux aux moineaux et se fourrait les doigts dans le nez.

Jean-Marie lui donna un coup de coude dans les côtes.

— Aïe !

— Oui, mon petit, affirma Jean-Marie, Henry est un très charmant nom.

— C'est joli, confirma Asa dans un marmonnement en se massant les côtes.

Ève quitta enfin le chien des yeux et regarda les deux hommes en souriant. Asa ne bougea plus. Un déclic venait de se produire dans son esprit : en aucun cas on ne pouvait qualifier Ève Dinwoody de *ravissante*, mais il y avait néanmoins chez elle quelque chose de séduisant. La simplicité de ses traits était plus belle qu'une symétrie classique. Elle se transcendait, devenait beauté, et insidieusement se révélait très attirante. Et lorsqu'elle lui souriait de cette façon, joyeuse, heureuse, apaisée, elle irradiait.

Il affecta de tousser et se détourna car ce qui venait de lui apparaître l'émouvait profondément. Comment avait-il pu pareillement se tromper à propos de quelqu'un ? Être aveugle à ce point ?

On toqua à la porte et un instant plus tard, Alf entra. Alf, cet étrange garçon.

— Vous vouliez m'voir, m'selle ?

— Oh, oui ! Avez-vous découvert quelque chose ?

Asa sursauta.

— Hein ? De quoi parlez-vous donc ?

— J'ai demandé à Alf d'enquêter sur l'écroulement de la scène, de voir qui pouvait se trouver derrière tout cela.

Asa nota mentalement de ne jamais sous-estimer l'intelligence d'Ève.

— Voilà qui est fort avisé. Plusieurs paires d'yeux valent mieux qu'une.

Les joues d'Ève rosirent.

— Oui. Bon, alors, Alf ?

— Je n'ai quasiment rien, m'selle. Juste que l'un des jardiniers, Ives, n'est pas r'venu travailler le jour de l'accident. J'ai posé des questions à droite et à gauche, et il s'trouve que personne le connaît bien. Ou du moins, personne n'a voulu m'dire qu'il le connaissait.

Ève était sceptique.

— Cela ne me semble pas un indice très intéressant.

Alf eut un sourire matois.

— Oui, pour sûr, c'en était pas un, jusqu'au moment où j'ai appris qu'une des danseuses a pris sur le fait cet Ives en train de rôder dans le théâtre la s'maine dernière. Ives a dit qu'il était là parce qu'il aimait écouter la musique. Ça semblait innocent, sauf que ce jour-là, les musiciens jouaient pas.

— Pourquoi la danseuse n'a-t-elle pas rapporté cette information ? demanda Asa.

Alf haussa les épaules.

— Ça n'a rien d'exceptionnel que des gens aillent et viennent dans le théâtre, apparemment. J crois que la danseuse a pensé que c'était pas important.

— Et vous n'avez pas voulu révéler que la scène avait été sabotée, rappela Ève à Asa. Taire cela impliquait que le jardinier ne soit pas dénoncé.

— Tonnerre ! Vous avez raison ! Je vais lancer l'un de mes gars sur cet Ives, voir s'il trouve quelque chose.

— Merci, Alf, dit Ève. J'aimerais beaucoup que vous continuiez à enquêter pour M. Harte et moi.

— Oui, m'selle.

Le garçon recula puis disparut dans le couloir.

— Bon sang ! s'exclama Asa, ce qui fit sursauter Ève et le chien, nous sommes sur le point de rouvrir Harte's Folly et voilà que des jardiniers traînent dans le coin pour saboter le théâtre et nous attaquer, vous et moi.

— Votre espion au théâtre de Sherwood vous a-t-il contacté ?

Asa secoua la tête, l'air frustré.

— Non. Sherwood est, semble-t-il, tombé amoureux de l'une de ses chanteuses et il est complètement subjugué. Mais à part cela, mon homme n'a rien eu à m'apprendre.

Ève repoussa gentiment la tête de Henry de ses genoux, se leva et s'approcha d'Asa.

— Nous savons maintenant que nous devons rester vigilants, et nous avons des gens qui ouvrent l'œil pour notre compte.

Après une hésitation, elle posa sur celle d'Asa une main aussi légère qu'une aile de papillon. Il n'osa plus bouger, de crainte qu'elle ne la retire.

— Harte's Folly rouvrira bientôt, je vous le promets, Asa.

Il la regarda, bouleversé par le manège de ses doigts qui tapotaient sa main. Entre Ève Dinwoody et lui existait un lien, un rapport qu'il n'avait jamais eu avec aucune autre femme.

Les sons d'instruments qu'on accordait s'insinuaient à travers la porte.

— Oh... ils se préparent pour la Veneziana, dit Ève, les yeux brillants. J'ai tellement envie de l'entendre de nouveau.

— De nouveau ? Vous l'avez donc déjà entendue ?

— N'est-ce pas le cas de tout le monde ?

Ève retira sa main pour brosser ses jupes.

— Je veux dire de tous ceux qui aiment l'opéra, précisa-t-elle.

— Évidemment, acquiesça Asa, qui se sentait stupide.

— Viens, Henry, dit-elle au chien avant de sortir, manifestement persuadée que le corniaud allait la suivre.

Le plus bizarre, ce fut qu'il lui emboîta le pas.

Ils passèrent à côté de Jean-Marie, qui se raidit.

— Mon petit, peut-être devrais-je emmener Henry prendre un bain, parce qu'il sent vraiment mauvais.

Aussitôt, la mine d'Ève se fit soucieuse.

— Pensez-vous qu'il est en assez bonne forme pour cela ?

Ce fut Asa qui répondit.

— Je pense que oui.

Il avait son mot à dire. Après tout, il était concerné au premier chef – son bureau empestait

depuis ces derniers jours.

— Bon, si vous considérez qu’il va assez bien, allez-y, Jean-Marie... Oh, mais vous vouliez écouter la Veneziana !

— Je l’entendrai des jardins : la puissance de sa voix est légendaire. Allez, Henry.

Jean-Marie se pencha pour prendre le chien dans ses bras. Cela fait, il chancela un peu avant de se stabiliser.

Même squelettique, Henry n’avait rien d’un chien de manchon.

— Tu vas avoir droit à un bain digne d’un roi, lui dit Jean-Marie.

Il sortit et Asa se tourna vers Ève.

— Venez-vous ?

Elle lui sourit et lui prit le bras sans hésitation. Asa ne put réprimer un petit sourire de fierté. Cette femme commençait à lui faire confiance, ce qui n’était pas une mince victoire.

Ils arrivèrent devant la galerie de musique. Les travaux de réfection de la scène étant encore en cours, des chaises avaient été disposées à l’extérieur pour les musiciens et les quelques personnes venues assister à la répétition : Asa, Ève, un petit groupe de danseuses et d’autres chanteurs. Ève sourit à Polly, salua MacLeish d’un signe de tête.

Asa trouva deux sièges côte à côte. Il en offrit un à Ève puis s’assit sur l’autre. Elle était si proche de lui qu’il sentait son parfum fleuri. Le même parfum qu’elle portait deux nuits auparavant dans la voiture lorsqu’il avait sorti son pénis et...

Violetta apparut en costume : une robe rouge vif au jupon et au corsage constellés de paillettes dorées, au profond décolleté encadré de dentelle dorée que l’on retrouvait en corolle au bas des manches.

Elle se plaça au centre de la cour circulaire, adopta une posture de reine et, telle une reine, fit comprendre à Vogel d’un petit signe qu’elle était prête.

Le chef d’orchestre se tourna vers ses musiciens et tendit les bras.

La musique s’éleva, belle, enchanteresse. Asa retint son souffle. Cela faisait maintenant des années qu’il possédait Harte’s Folly, il avait assisté à un nombre incalculable de représentations et répétitions, et pourtant, la magie opérait toujours.

Bon sang, il *adorait* le théâtre ! La musique si magnifique, si entraînante, merveilleuse à la lumière du jour mais sublimée dans celle des chandelles de la salle, et les gens, acteurs, chanteurs, danseurs... Individuellement, ils paraissaient rarement exceptionnels dans la journée : on voyait les défauts de leur visage, leurs yeux trop petits, leur vilaine personnalité. Mais sous la rampe, la musique et les costumes faisaient d’eux des divinités plus gracieuses, plus belles que n’importe quel mortel. Et lorsque l’on était assis dans la salle, que l’on écoutait la musique, que l’on vivait cette expérience exceptionnelle, l’on se sentait près de l’Olympe. Au royaume des dieux et des déesses.

Il avait abandonné son nom, sa famille, pour ceci. Avait tourné le dos à la colère de son père et aux sempiternels reproches de Concord. Et en cet instant, entouré de ses gens dans son théâtre, il ne regrettrait fichtrement rien.

La Veneziana, ici, n’était plus simplement Violetta. Elle ouvrit la bouche et de l’ambrosie s’échappa de ses lèvres.

Asa sentit les doigts d’Ève se crispier sur son bras. Il la regarda et comprit aussitôt qu’elle ne lui serrait pas le bras pour les mêmes raisons que la veille.

— Elle est belle, n’est-ce pas ? chuchota-t-elle, les yeux rivés sur la cantatrice.

Asa vit dans les yeux bleus un enthousiasme semblable à celui qui devait briller dans les

siens.

— Oui, lui murmura-t-il en retour, oui, elle l'est.

C'était cela, son monde, sa famille. Il l'avait créé avec sa sueur et son sang. Et, Dieu en soit témoin, il le protégerait avec sa sueur et son sang !

12

Éric fronça les sourcils.

— Vous ne devez pas me suivre.

— Pourquoi ? lui demanda Colombe. Je n'ai nulle part où aller.

— Parce que je suis occupé. Je suis l'esclave d'une puissante sorcière et elle m'a assigné à une tâche.

— Eh bien, peut-être pourrais-je vous aider, répondit Colombe, pleine d'espoir.

Éric fit la grimace mais il ne chassa pas Colombe qui, donc, fut ravie.

Extrait du Lion et la colombe

Alors qu'Asa raccompagnait Ève au bureau, elle fredonnait. Elle était encore sur un petit nuage, transportée par la magnifique prestation de la Veneziana. S'ils réussissaient à reconstruire la scène dans les temps, achever le toit du théâtre, compléter les plantations du jardin et finaliser une myriade d'autres choses avant la réouverture... Oui, s'ils menaient à bien tout cela, alors Harte's Folly serait un immense succès, elle en était sûre, car de toute sa vie elle n'avait entendu aussi belle musique, aussi belle interprétation de la part d'une cantatrice.

Tout ce qu'ils avaient à faire, c'était d'inciter les gens à venir l'écouter.

Ils étaient presque arrivés au bureau lorsque Ève vit Jean-Marie trempé des pieds à la tête, un très triste Henry dégoulinant dans les bras.

— Mais que... ?

— Henry n'aime pas être lavé, dit Jean-Marie d'un ton très digne. Si vous le permettez, je vais aller à la maison enfiler des vêtements secs.

— Je suis désolée, Jean-Marie.

Ève se sentit coupable. Henry saisit l'occasion qui s'offrit à lui dès que Jean-Marie l'eut posé par terre : il se précipita contre elle, comme s'il était persuadé qu'elle était absolument opposée aux bains.

— Naturellement, Jean-Marie, vous pouvez rentrer vous changer.

— Vous sentirez-vous en sécurité ?

— Oui, répondit-elle fermement.

Elle avait peut-être débuté la journée avec des cauchemars mais, maintenant, il faisait grand jour et elle était en compagnie d'Asa, qu'elle regarda. Il avait raison lorsqu'il lui avait dit que pour elle, désormais, il n'était plus « n'importe quel homme ».

— Jean-Marie, je vais rester dans le bureau avec M. Makepiece. Tout ira bien.

Jean-Marie échangea un coup d'œil avec Asa, qui parut lui transmettre quelque virile information muette, puis il hocha la tête.

— Très bien. Je reviens aussi vite que possible.

Il frissonna, de froid bien sûr, puis s'en alla à grands pas.

Asa ouvrit la porte du bureau et s'effaça devant Ève et Henry. Le chien fonça droit sur sa couche de costumes, tourna plusieurs fois sur lui-même et se laissa tomber dans l'amas d'étoffe en poussant un long soupir douloureux.

— Oh, ce ne peut avoir été si affreux que cela ! lui dit Ève en lui caressant l'oreille. Tu n'étais pas obligé de tremper Jean-Marie.

Le chien battit de la queue. Une seule fois. Puis il ferma les yeux.

Ève s'aperçut, en relevant les yeux, qu'Asa l'observait intensément. Pour la première fois depuis l'épisode de la voiture, ils étaient en tête à tête... Depuis qu'il avait... Seigneur, elle n'arrivait pas à oublier cet épisode. D'ailleurs, on aurait dit qu'Asa faisait tout pour qu'elle se le rappelle : il était appuyé contre la table, jambes largement écartées, et elle ne put s'empêcher de poser les yeux sur son entrejambe.

Oh... Que n'eût-elle donné pour revoir ce... ce... Bref, pour regarder encore !

Elle se hâta de détourner les yeux, mais trop tard : il l'avait prise en flagrant délit. Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— C'était très bien. La musique, je veux dire.

— Oui, acquiesça-t-il, l'air absent, tout en cambrant les hanches.

Un petit mouvement du corps, mais tellement suggestif...

— Je pense... commença Ève d'une voix rauque, avant de s'interrompre un bref instant, le temps de déglutir, je pense que la Veneziana chante encore mieux que la dernière fois où je l'ai entendue.

— Vraiment ?

Il faisait face à Ève. Elle recula d'un pas et se laissa tomber sur son fauteuil. L'espace entre Asa et elle était si réduit que ses genoux touchaient presque les siens.

Presque. Pas tout à fait.

Le bassin d'Asa était exactement à la hauteur des yeux d'Ève. Impossible de ne pas voir le renflement dans la culotte ! Lentement, elle releva la tête et regarda Asa sans ciller. Cette fois, elle ne feignait pas de n'avoir rien remarqué.

Il savait.

Il savait !

Il porta les mains sur la fermeture de sa culotte.

— Je ne cesse d'y penser, souffla-t-il. La façon dont vous m'avez observé. Le désir dans vos yeux. L'odeur dans la voiture ce soir-là. J'y pense... et je suis en érection.

Elle le fixait, incapable de se détourner. Son cœur battait la chamade.

— J'y pense, continua-t-il de cette voix de gorge si envoûtante, et je me prends à rêver de vous avoir vue.

— De m'avoir... vue ? fit-elle prudemment.

Elle ressentit un frisson d'excitation. Inutile de le nier, il s'agissait bel et bien d'excitation.

— De vous avoir vue, répéta-t-il... D'avoir vu vos jambes, vos cuisses, votre chatte.

Oh, ce mot... Si explicite, si cru. Même elle, elle en connaissait le sens. Elle inspira profondément.

Elle n'était pas une femme audacieuse. Non, elle n'en était pas une, n'est-ce pas ? Ce qu'il souhaitait voir, elle n'allait pas le lui...

— Puis-je ? murmura-t-il. Puis-je vous voir ?

Elle ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit.

— Je ne vous toucherai pas.

Elle eut l'impression que si les sirènes avaient été de sexe masculin, elles auraient eu ces intonations enjôleuses.

— Je resterai exactement là où je suis, mes mains ne bougeront pas. Je veux juste vous voir. S'il vous plaît, Ève, montrez-moi votre minou.

Mais non, elle n'allait pas faire cela, voyons. C'eût été mal, d'une indicible inconvenance.

Le problème, c'était qu'en cet instant aucun argument ne lui semblait valable. Elle ne voyait pas pour quelle raison, mais le fait était là : elle avait envie d'accéder à sa demande.

Après des années de vie dans les ténèbres, de vie dans la crainte, elle voulait s'offrir cette liberté. Elle en avait assez de mener pareille existence.

Mues par une volonté propre, ses mains allèrent vers ses jupes, en attrapèrent l'ourlet. Asa avait les yeux dardés sur ses doigts, comme si elle allait lui révéler la huitième merveille du monde.

Et peut-être était-ce le cas, après tout.

Lentement, elle se pencha et releva jupe et jupons, puis les étala autour de ses hanches. Elle ne baissa pas les yeux. Elle était plus intéressée par l'expression d'Asa que par le manège auquel elle se livrait. Elle sentait l'air froid s'insinuer à travers ses bas.

— Davantage, souffla Asa en commençant à déboutonner sa culotte.

À la pensée qu'elle était en train de l'exciter, elle ressentit une bouffée de chaleur dans le bas-ventre et elle remonta ses jupes plus haut. Cette fois, ce furent ses genoux et ses cuisses, nues au-delà de la jarretière, que l'air froid toucha.

Asa grogna en achevant de se déboutonner.

— Ève chérie, je donnerais ma main gauche pour quelques centimètres supplémentaires...

— Ce ne sera pas nécessaire, murmura-t-elle.

Et elle ramena carrément ses jupes au-dessus de ses hanches. Puis elle ferma les yeux, trop intimidée pour affronter le regard d'Asa. Une timidité qui ne dura guère : elle rouvrit les yeux et découvrit qu'il avait libéré son pénis du caleçon et se caressait, le regard rivé sur la jonction de ses cuisses nues.

— Voudriez-vous bien écarter les jambes pour moi, Ève ?

Retenant son souffle, lentement, elle s'exécuta, et l'air froid sur cette partie si intime de son corps la fit frissonner.

Maintenant, la main d'Asa allait et venait sur son pénis en pleine érection. Le membre était épais, manifestement très dur, et Ève songea que c'était à cause d'elle. Pour elle.

— Vous êtes-vous touchée à cet endroit, Ève ? Sentez-vous comme il est sensible ?

— Je...

Mon Dieu, elle ne pouvait avouer que...

— ... une seule fois, après le trajet en voiture. Juste un peu.

— Brave fille, approuva-t-il dans un petit rire. Avez-vous pensé à moi, alors ?

Oh... Elle ferma les yeux. Impossible de répondre en le regardant.

— Oui.

— Et vous êtes-vous donné du plaisir jusqu'à l'extase en pensant à moi, à mes doigts caressant votre ravissant minou, Ève ? Dites-moi.

— Je...

Elle rouvrit les yeux et les plongea dans les siens, si expressifs. Cet homme à la sensualité

exacerbée était totalement maître de lui-même en ce moment, grave et concentré, comme s'il ne vivait que pour lui parler de ses désirs les plus profondément enfouis, les plus obscurs. Ceux qu'elle refoulait pour elle. Et elle aspirait à atteindre la même maîtrise de soi que celle dont il était doté. Elle voulait être son égale.

Elle s'humecta les lèvres.

— Je ne vous comprends pas.

— Non ? Donc, vous ne l'avez pas fait.

Il interrompit les va-et-vient de sa main. Sa voix était devenue rauque. Il marqua une longue pause et Ève eut l'impression qu'après tout il n'était peut-être pas si maître de soi que cela. Et elle en fut ravie.

— Seigneur, Ève, si vous l'aviez fait, vous sauriez de quoi je parle.

Dévorée d'impatience, elle l'observait pendant qu'il fixait sa chair dénudée. Elle attendait qu'il lui explique ce qui devait suivre.

— Cette partie de votre corps, Ève...

Sa main avait repris ses va-et-vient autour de sa verge, mais sans précipitation. Ses yeux jusque-là entrouverts s'élargirent, révélant des iris vert émeraude.

— Touchez-la, Ève.

Elle fit descendre sa main par-dessus l'amas d'étoffe des jupes et sentit sa toison, de minuscules boucles élastiques. Et, plus bas... Ô mon Dieu !

— Ouiiiiii... roucoula-t-il, sa main de nouveau immobile.

Il inclina soudain la tête en arrière. Elle vit sa pomme d'Adam bouger lorsqu'il déglutit.

— J'ai bien failli jouir quand vous avez posé les doigts sur votre ravissant minou, Ève, le savez-vous ?

— Non. Dites-moi.

— Ah, Seigneur, marmonna-t-il, le seul fait que vous vous touchiez... et vous voir le faire... Ève, faites bouger vos doigts, je vous prie. Je veux les voir mouillés.

Mouillés ? Quelle idée choquante. Elle ne comprenait pas exactement ce qu'il espérait, mais elle obéit, glissa les doigts entre les lèvres de son sexe et... Il avait raison ! Elle était... mouillée, là !

Et elle aurait dû être mortifiée que cela fût le cas.

Mais si Asa savait qu'il en serait ainsi, alors ce devait être normal. Il n'y avait pas de quoi avoir honte.

— Que dois-je faire ensuite ? demanda-t-elle, sans retirer ses doigts.

— Eh bien... Vous rappelez-vous ce que je vous ai expliqué précédemment ? À propos de ce bouton magique en haut de votre fente ? Votre clitoris ?

— Oui.

— Trouvez-le.

Lentement, elle fit remonter ses doigts, s'étonna qu'ils fussent si gluants. La sensation était, bizarrement, agréable. Elle songea à du miel. Elle explorait son intimité, avec une curiosité méticuleuse. Une fois, elle avait tenté de le faire, furtivement, dans le noir, et avait vite renoncé. Mais là, face à Asa, en pleine lumière, elle vibrait d'audace.

Soudain, elle ressentit comme une petite décharge électrique, si inattendue qu'elle sursauta. La minuscule protubérance de chair qu'elle avait touchée semblait reliée aux terminaisons nerveuses de quelque chose de très sensible, tapi au plus profond d'elle.

Sa peau se hérissa de chair de poule, la plante de ses pieds frémit.

Comme c'était étrange. Et délicieux.

Elle s'aperçut qu'Asa avait recommencé à se caresser. Il s'était incliné en arrière, contre le bureau, son pénis pointé vers son nombril. La tête du membre était luisante et rouge, et Ève se surprit à avoir envie de la toucher.

Peut-être même de la lécher.

Une pensée qui déclencha d'autres décharges, cette fois en salves, dans son sexe. Là où elle se massait.

Il la vit trembler et sourit, heureux.

— C'est cela, ma douce. Oh, oui, vous y êtes presque ! Savez-vous combien vous êtes ravissante, en ce moment ? Rose, épanouie. Votre toison est d'un adorable blond vénitien. Si j'étais peintre comme vous, ce serait mon sujet. Je la peindrais et ensuite j'accrocherais mon œuvre face à mon lit. Ainsi, je pourrais contempler chaque nuit votre adorable minou.

Elle laissa échapper une exclamation inarticulée, puis perdit le souffle et le plus extraordinaire des phénomènes se produisit : elle eut la sensation d'entrer en éruption comme un volcan gorgé de lave, une merveilleuse lave composée de plaisir édénique qui monta de ses reins, parcourut son corps, laissant dans son sillage une extase qui lui arracha des cris. Ce fut si ensorcelant qu'elle en oublia tout ce qui l'entourait, n'entendit ni ne vit plus rien, n'eut plus aucune pensée cohérente, ne sut même plus si elle respirait encore.

Son corps agité de spasmes s'apaisa enfin. Lentement, la jouissance reflua et lorsque Ève retrouva quelques lambeaux de conscience, elle entendit et vit de nouveau.

Asa Makepiece riait aux éclats pendant que sa semence se répandait sur ses genoux.

Asa sentit une joie plus grisante que le vin le plus capiteux s'emparer de lui quand il regarda le visage d'Ève transfiguré par l'orgasme. La bouche ouverte, les joues empourprées, les paupières closes, elle était l'image vivante de l'exaltation, de la luxure tandis que ses doigts s'activaient dans la béance de son sexe.

C'était la première fois qu'il vivait pareille expérience et il éprouvait une infinie tendresse pour cette jeune femme si guindée, si inhibée, qui avait accepté, ainsi qu'il le lui demandait, de s'adonner aux pratiques les plus licencieuses. Il brûlait d'envie de la prendre dans ses bras et de l'embrasser doucement, de la laisser se remettre, lovée contre lui, se détendre. Il voulait calmer ses tremblements. Il voulait...

Il détourna les yeux, bizarrement frustré. Ce qu'il voulait d'elle était insensé. Il fallait qu'il se répète qu'il s'était borné à lui montrer le chemin du plaisir, celui qui aboutissait à l'orgasme. Elle qui n'avait jamais accordé la moindre liberté à aucun homme – il en était certain –, elle avait suivi ses conseils, accédé à ses demandes. Mais elle n'irait pas au-delà. Et maintenant, il était là, figé, son pénis flasque entre les doigts, et il songeait amèrement qu'il en voulait davantage.

Pire, il soupçonnait la dévorante envie d'aller plus loin qui le tenaillait d'être plus profonde qu'un élémentaire désir physique...

— Oh... souffla Ève en soulevant paresseusement les paupières.

Elle semblait étourdie. Comme après l'amour, constata-t-il, et son pénis se ranima. Le sexe en soi ne lui suffisait pas – du moins avec Ève Dinwoody – mais il restait un homme. Il ne refuserait certainement pas une relation physique si d'aventure elle lui en proposait une.

Le problème, c'était qu'elle ne lui proposait rien. Mais à qui la faute ? Il avait promis de ne pas la toucher. Et maintenant, elle rabaisait ses jupes, cachant son exquis minou, et il faillit

tendre la main pour l'empêcher de rabattre si vite les encombrants plis d'étoffe et pouvoir la regarder une dernière fois.

Une seule et dernière fois.

Il avait réussi à la convaincre de se plier aveuglément à sa volonté et elle y avait cédé bien plus docilement que prévu. Il aurait dû en éprouver des remords.

Sauf qu'il n'en éprouvait aucun.

Elle regardait ses doigts. Ils luisaient. Elle fronça le nez comme un chat mécontent.

Il ne put s'empêcher de sourire tout en sortant un mouchoir de sa poche. Il le lui tendit.

— Voilà.

— Merci, fit-elle, l'air pincé, comme si sa propre main n'était pas à l'origine de ce qui la poissait.

Elle prit le mouchoir entre le pouce et l'index, manifestement incertaine de ce qu'elle devait en faire, puis le passa avec répugnance sur ses doigts. Dès qu'elle eut terminé, il le lui retira et, ostensiblement, s'essuya le pénis, mélangeant ses sécrétions aux siennes. Elle l'observa, les yeux écarquillés, sans mot dire, et lorsque leurs regards se croisèrent, il eut un petit sourire satisfait.

Elle détourna la tête et s'éclaircit la voix alors qu'il se rajustait.

— Je... je tiens à vous... remercier.

— Quoi ? Me... remercier ?

— Pour m'avoir montré... cela.

— À votre service, chérie.

L'envie de la prendre dans ses bras étant plus forte que jamais, il se hâta de se redresser avant de faire quelque chose qu'il regretterait.

— Je crois que je devrais aller vérifier si Hampston est arrivé.

Elle amorça un mouvement, l'interrompit. Il eut l'impression qu'elle avait été sur le point de lui agripper le bras.

— Qu'y a-t-il ?

— N'allez pas le voir, lâcha-t-elle précipitamment. Je vous en prie.

Il se rassit sur le bureau.

— Pourquoi ?

Il pensait savoir mais une pointe de cruauté le poussait à le lui faire avouer.

Elle agita la main, secoua la tête.

— Ève, est-ce parce qu'il me propose des fonds sur lesquels vous n'auriez aucun contrôle ?

— Vous savez que là n'est pas la raison !

Effectivement, il le savait.

— Alors quelle est-elle ? demanda-t-il, soudain irrité.

L'homme impatient qu'il était avait fait preuve, avec elle, d'une patience angélique, et en dépit de cela, elle ne lui avait absolument rien dit. Ses informations, il les devait à des déductions et à Jean-Marie. Si Hampston représentait un danger pour elle, s'il lui avait fait du mal dans le passé, il *fallait* qu'elle le lui révèle, bon sang !

— Je...

Elle inspira profondément, se raidit sur son siège.

— J'ai fait un cauchemar, la nuit dernière.

Bon, au temps pour sa promesse ! se dit-il en ouvrant les bras.

— Laissez-moi vous prendre contre moi.

— Pardon ? fit-elle, déconcertée.

Si elle le rembarrait maintenant, que ferait-il ?

Elle ne le rembarra pas. Elle considéra brièvement ses bras ouverts, hocha la tête... Il n'attendit pas qu'elle aille plus loin. Il se pencha, l'attrapa sans se préoccuper de sa petite exclamation, et se rassit dans le fauteuil où elle s'était installée précédemment.

Elle resta figée, raide sur ses genoux. Puis s'agita.

Bon sang, il ne la laisserait pas lui échapper. Même s'il avait l'impression de tenir une poupée de bois. Il l'attira contre sa poitrine.

Un parfum de fleurs s'exhalait de ses cheveux et il l'inhala profondément tout en lui caressant doucement le dos comme il l'eût fait pour un animal effrayé. Une caresse dénuée de toute connotation sexuelle, tendre, chaleureuse, et si elle ne reconfortait pas Ève, elle lui faisait du bien à lui.

— Dites-moi, lui murmura-t-il à l'oreille, racontez-moi ce qu'il se passe dans votre cauchemar.

Elle soupira et, très lentement, inclina la tête vers l'épaule d'Asa jusqu'à l'y appuyer.

Quelle douce charge, songea-t-il.

Pour lui, qu'Ève eût fait cela était une victoire.

— C'est un rêve qui me hante depuis l'adolescence. Il commence toujours de la même manière : avec des chiens.

Asa regarda Henry qui ronflait. Maintenant qu'il avait été lavé, son pelage était fauve avec des taches noires au museau et sur les oreilles. Il commençait à se remplumer et, même si les chiens ne lui avaient jamais fait peur, Asa pouvait comprendre que celui-là ait effrayé Ève.

— Que font les chiens ? demanda-t-il.

— Ils me pourchassent, dit-elle d'un ton plat, comme si de longue date elle s'était habituée à l'épouvante, à l'abomination, et désormais la subissait sans broncher. Je suis dans une grande maison et ils me pourchassent de pièce en pièce, le long des couloirs, des escaliers, en aboyant.

Il se retint à grand-peine de manifester son horreur : cela n'eût pas aidé Ève.

— Et ensuite ?

— Ils m'attrapent. Ils m'attrapent et me déchiquettent, et derrière la meute de chiens, il y a des hommes masqués qui rient.

Grand Dieu. Dans sa vie, il avait vu et entendu des choses terribles, mais jamais rien qui se rapprochât de ce qu'Ève décrivait. Son propre massacre.

Il la serra plus fort contre lui, et sentit son ossature fine, la chaleur de sa peau. Elle était délicate, son Ève, mais si forte sous cette apparence fragile.

— Pourquoi rêvez-vous de cela ?

— Je ne sais pas, répondit-elle d'un ton morne.

Un ton qu'il commençait à détester, d'autant plus qu'il était sûr qu'elle mentait lorsqu'elle l'employait.

— Mais...

Il hésita, choisit ses mots soigneusement.

— Ceci n'est jamais arrivé, Ève, n'est-ce pas ? Vous ne portez pas de cicatrices de morsures. Vraiment ? Qu'en savait-il ? Il n'avait pas vu son buste nu.

— Non, je n'ai pas de cicatrices.

— Dieu merci, dit Asa en lui caressant la joue, Dieu merci.

Elle enfouit son visage dans son gilet et pour la première fois, posa la main sur sa poitrine. Il soupira de plaisir. Allait-elle lui en révéler davantage ?

— Savez-vous où vous vous trouvez, dans ce rêve ? Dans quelle maison ?

— Oui. Chez mon père.

Il attendit la suite, qui ne vint pas. Mais il devait s'estimer heureux qu'elle lui en eût autant dit.

— Qu'est-ce que tout cela a à voir avec Hampston ?

— Je ne sais pas. Je n'avais pas fait ce rêve depuis des années. Il est revenu après que j'ai vu Hampston hier.

— Peut-être... peut-être que cette rencontre est sans rapport avec le rêve, que ce n'est qu'une coïncidence si le jour où vous avez revu un vieil ami de votre père, vous avez de nouveau eu ce cauchemar.

— Oui, il est possible que vous ayez raison, dit-elle d'un ton un peu plus ferme.

Elle redressa la tête et le regarda.

— Mais il y a autre chose, Asa. Lord Hampston porte un tatouage au poignet. Un dauphin. Dans mon rêve, les hommes masqués qui riaient avaient aussi des dauphins tatoués.

Il baissa les yeux sur l'intérieur du poignet gracile d'Ève.

— Je ne veux pas revoir cet homme aujourd'hui, dit-elle. Ni un autre jour.

On toquait à la porte du bureau. Asa eut juste le temps de poser Ève, sans cérémonie, dans son fauteuil et de contourner la table en hâte avant que la porte ne s'ouvre sur lord Hampston, tout sourire.

— Bonjour, Harte.

— Monsieur.

Asa alla se placer entre Ève et le visiteur. La jeune femme ne voulait pas le voir, mais s'il représentait une menace pour elle, il fallait qu'il découvre qui était exactement cet homme.

— Pouvons-nous aller marcher dans les jardins en discutant, monsieur ?

Qu'Asa se fût déplacé pour dissimuler Ève parut n'avoir pour effet que d'attirer l'attention de Hampston sur la jeune femme.

— Eh bien, petite Ève, j'ai failli ne pas remarquer que vous étiez là. Dites-moi, depuis hier, avez-vous réussi à vous souvenir de moi ?

C'en était assez, estima Asa. Il s'avança, obligeant Hampston à reculer. Puis il plaqua un sourire radieux sur ses lèvres et montra la porte de la main.

— Y allons-nous, monsieur ? J'aimerais vous montrer le labyrinthe que construit lord Kilbourne.

Soit sa diversion fonctionna, soit Hampston n'était finalement pas intéressé par Ève, car il approuva d'un hochement de tête.

— On parle beaucoup des concepts innovants de Kilbourne et, oui, j'aimerais en voir un de mes propres yeux.

Asa jeta un coup d'œil à Ève par-dessus son épaule.

— Je ne serai pas long, mademoiselle Dinwoody. Je sais que vous souhaitez m'entretenir des comptes.

Elle n'avait rien dit de tel mais il tenait à lui signaler qu'il ne l'abandonnait pas.

— Si vous désirez travailler sans être dérangée, fermez donc la porte à clé, conclut-il.

— Merci, monsieur Harte.

Avait-elle compris le message ? Impossible à dire d'après son intonation ou son attitude. Impossible également de savoir si le fait qu'il s'en aille avec Hampston en dépit des confidences qu'elle lui avait faites l'avait contrariée.

Mais il n'avait pas trouvé d'autre moyen d'éloigner Hampston d'elle.

Il poussa ce dernier dans le couloir.

— Étiez-vous venu à Harte's Folly avant l'incendie, monsieur ?

— Mais oui. J'y ai amené ma femme et ses filles, et elle a beaucoup insisté pour que je l'y ramène au plus vite : elle a adoré Harte's Folly. Bon, je ne vais pas vous cacher que mon épouse est un peu plus jeune que moi. C'est un second mariage pour chacun de nous. Et j'ai tendance à la gâter. Je comptais bien lui offrir le plaisir d'une autre journée à Harte's Folly, et puis il y a eu ce terrible incendie.

Il haussa les épaules et adressa un sourire chaleureux à Asa.

— Depuis l'incendie, elle a sombré dans la mélancolie.

— Je ferai envoyer des billets à votre maison pour votre épouse, ses filles et vous. Ainsi, vous pourrez assister à l'inauguration.

— Merci, Harte. Vous n' imaginez pas à quel point ma femme sera ravie. Sans parler de mes belles-filles. Elles sont trois. Flora, Grace et Marie, et toutes trois sont les plus adorables jeunes filles que vous ayez jamais connues. Pour être sincère, je dirai que j'ai épousé leur mère en grande partie à cause de leur beauté, car cela réchauffe le cœur d'un homme de les avoir sous son toit.

Asa esquissa un sourire. Ils approchaient du labyrinthe. Il s'arrêta.

— Nous y voilà, dit-il. Vous pouvez voir le labyrinthe et regarder de quelle façon lord Kilbourne a astucieusement planté les haies. Plus tard, les murs seront peints en faux marbre.

Au cours de la demi-heure suivante, Asa resta concentré sur ses affaires, montrant à lord Hampston le théâtre, les jardins, comme il l'eût fait pour n'importe quel investisseur potentiel. Hampston était manifestement impressionné. Il poussa des exclamations enthousiastes en découvrant les arbres adultes et l'île de fantaisie qu'avait conçue Apollo. Hampston avait tout de l'investisseur rêvé selon Asa : l'esprit vif, intelligent, et, le plus important, de la fortune. Il n'était pas nécessaire d'aimer quelqu'un pour prendre son argent. Bon, d'accord, Hampston était quelque peu étrange. Il souriait trop, il faisait d'agaçants commentaires bizarres de temps à autre, mais il ne semblait pas y avoir chez cet homme quoi que ce fût de réellement mauvais. Il montra des lettres de banque prouvant qu'il était capable d'investir dans Harte's Folly. En fait, il paraissait tout à fait normal, pour un aristocrate, selon les critères de sa caste : arrogant, imbu de son rang supérieur, regardant de haut Asa parce que ce dernier avait besoin de lui, ainsi que ceux qui gagnaient leur pain avec leurs mains.

Asa s'était déjà pincé le nez en prenant l'argent d'hommes bien plus déplaisants que Hampston. D'ailleurs, n'eût été par égard pour Ève et sa peur de l'homme, il aurait avec plaisir conclu un accord commercial avec lui.

— Non, Harte ? Vous dites non ?

Pendant un moment, stupéfait, Hampston regarda Asa, puis poursuivit :

— Je vous avoue être très étonné, monsieur. Rarement une offre de fonds m'a été refusée.

— Je comprends, monsieur, et croyez que j'apprécie vraiment votre proposition, mais j'ai suffisamment de financements pour l'instant.

— Bien des hommes accepteraient néanmoins l'argent que je suis prêt à mettre sur la table.

— Bien des hommes sont acculés, étranglés par les dettes, riposta Asa en souriant.

Un sourire que lui rendit lord Hampston.

— Vous avez sur vos épaules une tête qui a la bosse du commerce, Harte.

Le vicomte était manifestement déçu mais il s'en alla sur de cordiales salutations quelques

minutes plus tard. Asa regagna le bureau, plongé dans ses pensées. Que reprochait donc Ève à cet homme ? Lui rappelait-il son père ? Ou un sinistre événement ?

Hampston lui avait-il fait du mal ?

Il ouvrit la porte de son bureau, bien décidé à élucider le mystère.

La pièce était vide.

Ève était partie.

Bridget Crumb surveillait l'astiquage des marches du grand escalier de marbre, un travail pénible qui devait être fait chaque mois, lorsque l'on frappa avec violence à la porte principale.

Voilà qui était intéressant. La plupart des gens toquaient avec délicatesse à la porte d'un duc.

Bridget jeta un coup d'œil aigu à l'une des bonnes, Fanny, qui avait tendance à arrêter de travailler si un œil d'aigle n'était pas rivé sur elle et alla ouvrir.

Mlle Dinwoody entra en coup de vent.

— Il faut que j'écrive une lettre à mon frère.

— Bien sûr, mademoiselle, répondit Bridget à Ève qui, manifestement, ne l'écoutait pas.

Le valet qui la suivait toujours comme son ombre était derrière elle. Il fronçait les sourcils en regardant sa maîtresse gravir les marches de l'escalier quatre à quatre.

— Dois-je faire apporter du thé ? lui demanda Bridget.

— Merci, oui, répondit-il d'un ton empreint de gratitude avant de monter l'escalier à son tour.

Bridget donna les ordres pour le thé à l'une des bonnes, qui partit à la cuisine. Bridget fit de même, lentement, un peu soucieuse. Le temps qu'elle entre dans la cuisine, le plateau à thé était déjà prêt : l'avantage d'avoir toujours une bouilloire sur la plaque du fourneau. Fanny achevait de le garnir lorsque Bridget lui déclara :

— Je vais le prendre. Continuez à astiquer les marches, je vous prie. Je compte bien que la rampe soit terminée le temps que je redescende.

— Oui, m'dame, répondit Fanny de mauvais gré.

Bridget s'engagea dans l'escalier en soupirant. Fanny n'allait pas faire long feu à Hermes House. Une bonne fainéante et revêche était un vrai désagrément. Bridget était régulièrement obligée de réorganiser son équipe chaque fois qu'elle engageait une nouvelle domestique : elle gardait celles qui étaient dures à la tâche, souples, qui apprenaient vite ou étaient intelligentes. De préférence dotées de ces quatre qualités. Les paresseuses, les médiocres ou, Dieu l'en préserve, les charpardeuses, étaient immédiatement congédiées.

La valeur d'une gouvernante se mesurait à celle de son équipe.

Une fois sur le palier du premier étage, Bridget entendit la voix de Mlle Dinwoody dans la bibliothèque de Sa Grâce.

Mlle Dinwoody disait au valet :

— Jean-Marie, ce message doit être sur-le-champ communiqué à mon frère. Il faut que je sache, sinon, je vais devenir folle.

Elle se retourna lorsque Bridget entra avec le thé.

— Oh, merci, madame Crumb. Pourriez-vous immédiatement envoyer chercher Alf ? Il faut que cette lettre soit remise au plus tôt à mon frère.

Mlle Dinwoody serrait un feuillet enroulé entre ses doigts.

Elle s'exclama soudain :

— Oh, bon Dieu !

Bridget, qui installait le plateau, s'immobilisa une fraction de seconde : Mlle Dinwoody n'était pas du genre à jurer.

Quelque chose devait vraiment aller mal.

— Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire, mademoiselle ?

Elle n'osait pas proposer davantage. Après tout, elle n'était qu'une servante.

— Non, merci, madame Crumb. Je peste à cause de ma propre stupidité. Alf est à Harte's Folly. Je l'ai vu y travailler. Oh... Comment ai-je pu l'oublier ?

Elle paraissait effondrée.

— Vous êtes trop nerveuse, mon petit, intervint Jean-Marie, et vos idées sont embrouillées. Écoutez, je vais envoyer chercher Alf. Il arrivera au plus vite et alors, nous enverrons cette lettre à Sa Grâce.

— À vous entendre, tout est si simple, Jean-Marie.

Consternée, Mme Crumb vit les yeux d'Ève s'emplir de larmes. Elle en fut si bouleversée qu'elle cala d'office une tasse de thé entre les mains de la jeune femme. Mlle Dinwoody avala une gorgée. Bridget échangea un regard navré avec Jean-Marie.

— Mais c'est simple, mon petit, assura le valet. Allons, buvez votre thé pendant que je m'occupe d'Alf. Dès que je reviendrai, nous rentrerons à la maison, d'accord ? Vous n'avez pas bien dormi, la nuit dernière. Je pense que ce serait une bonne chose que vous vous reposiez.

— Vous avez raison, Jean-Marie, acquiesça Ève dans un soupir. Vous avez toujours raison.

Elle s'assit et serra sa tasse contre son giron comme une petite fille pendant que Jean-Marie s'en allait. Bridget songea qu'elle aussi aurait dû sortir de la bibliothèque mais elle répugnait à laisser Mlle Dinwoody seule. Elle semblait si fragile.

Elle resta donc là, vaquant à de menus travaux comme ranger le bureau, qui était déjà parfaitement en ordre. Mlle Dinwoody ne paraissait pas consciente de sa présence. Elle était perdue dans ses pensées.

Jean-Marie ne fut pas long à revenir.

— Tout va bien, mon petit, annonça-t-il. J'ai fait dire à Alf de se présenter ici toutes affaires cessantes et lorsqu'il sera là, Mme Crumb lui remettra la lettre.

— Sans perdre un instant, confirma la gouvernante.

— Nous n'avons donc pas de raison de nous attarder, dit Jean-Marie. Allons à la maison voir quel délicieux dîner Tess a préparé.

Il tendit la main à Ève, qui la prit et se leva. Bridget les escorta jusqu'au rez-de-chaussée puis à la porte.

Dès qu'elle eut refermé derrière eux, elle remonta en hâte à la bibliothèque et s'y enferma.

La lettre était sur le bureau du duc, prête pour Alf.

Bridget la prit et la retourna pour regarder le sceau, puis elle sortit du tiroir du bureau un fin coupe-papier, alla devant la cheminée et tint la lame dans les flammes jusqu'à ce qu'elle soit brûlante. Cela fait, elle la glissa habilement sous le sceau, qui céda sans se rompre. L'empreinte incrustée dans la cire ainsi que le vélin étaient intacts.

Elle ouvrit la lettre et lut :

Val,

Savez-vous qui est l'homme de cette nuit-là ?

Votre sœur qui vous aime.

Ève

Sourcils froncés, Bridget fixa un long moment le bref message. Puis elle chauffa de nouveau la lame du coupe-papier et l'appliqua sur le sceau. La cire se ramollit et elle put refermer le feuillet.

Elle remit la lettre sur le bureau exactement là où l'avait laissée Ève et dit à haute voix :

— J'espère que le duc la recevra au plus vite.

Puis elle sortit de la pièce et referma la porte.

13

Éric et Colombe marchèrent des lieues et des lieues avant d'atteindre un ruisseau limpide. Ses rives étaient couvertes de cresson. Colombe sourit en le voyant car elle avait grand-faim. Mais Éric se renfrogna en considérant la luxuriance de feuilles vertes.

— Ma maîtresse m'a demandé de lui rapporter un sac de cresson, mais il est enchanté. Dès que j'essaie de le cueillir, il échappe à mes mains. Et il montra ce qu'il se passait : sitôt qu'il posait les doigts sur la plante, elle se recroquevillait et s'enfonçait dans l'eau.

Extrait du *Lion et la colombe*

Ce soir-là, Jean-Marie considéra Asa avec attention après lui avoir ouvert la porte de la maison d'Ève et l'avoir laissé entrer.

— Où est-elle ? demanda Asa d'un ton las.

Il lui avait fallu plus d'une heure pour venir de Harte's Folly sur la rive sud de la Tamise jusqu'à la maison de ville d'Ève, sur la rive nord, et il était mort de fatigue.

— En haut, répondit Jean-Marie. Et elle est très nerveuse.

Asa s'arrêta, un pied sur la première marche de l'escalier.

— Je sais.

Il monta à l'étage.

Ève était dans son petit salon, mais au lieu de travailler sur sa miniature, elle était assise sur le canapé, les mains croisées sur les genoux.

Elle leva les yeux sur Asa à son entrée.

— Je vous ai entendu toquer.

— Vraiment ?

Il regarda cette femme qui l'agaçait, l'amusait, l'intéressait et l'excitait. Il était venu bardé d'explications et de paroles rassurantes. De raisons pour lesquelles, selon lui, elle ne devait pas avoir peur de Hampston et de questions sur ce qui lui était arrivé dans le passé et qui l'avait rendue si craintive.

Mais il était si fatigué et elle semblait si solitaire, assise là, avec ses yeux bleus voilés de tristesse...

— Et merde, marmonna-t-il.

En deux pas, il gagna le canapé, se laissa tomber sur les coussins à côté d'Ève et lui tendit les mains, paumes vers le ciel.

— Puis-je ? demanda-t-il.

Il prenait un risque. Elle avait fui à toutes jambes un homme qui manifestement la terrifiait. Elle avait toutes les raisons de le repousser lui aussi. Toutes les raisons de ne pas lui faire confiance.

Pourtant, elle lui répondit simplement :

— Oui.

Et il l’embrassa.

Ève se crispa lorsque les lèvres d’Asa touchèrent les siennes. Elle voulait ce baiser. Du moins elle voulait essayer de se laisser embrasser. Cet après-midi, mentalement, elle avait frôlé le point de rupture : elle était partie en courant comme une démente se réfugier chez Val, tremblante de peur et d’horreur, incapable de déterminer si elle se souvenait vraiment de lord Hampston ou s’il ne s’agissait que d’une affreuse coïncidence. Mais de toute manière, cela n’avait pas d’importance. Ce qui comptait, c’était qu’elle ne pouvait continuer ainsi, à éternellement demeurer une femme handicapée, une femme incomplète, apeurée, tapie au fond d’une cage de verre faite de souvenirs et de cauchemars.

Elle voulait vivre.

Et elle voulait Asa avec une passion dévorante. Fébrile, elle imaginait les possibilités qui s’offraient à elle grâce à cet homme et elle en tremblait d’anticipation.

Elle l’embrassa donc mais se crispa soudain, attendant la vieille peur, la révulsion.

Qui ne se manifestèrent pas.

Les lèvres d’Asa sur les siennes étaient douces, le contraste avec sa barbe piquante absolument délicieux. Elle frissonna et se rendit compte, ébahie, que tout ce qu’elle ressentait, c’était de l’excitation.

Asa s’écarta d’elle dans un lourd soupir de regret.

Ève ouvrit les yeux et s’aperçut qu’il la fixait, l’air grave et inquiet.

— Ève ? Souhaitez-vous que j’arrête ?

— Non !

Il était hors de question qu’elle laisse passer sa chance à cause d’un malentendu. Elle ne s’était pas crispée par dégoût mais par anxiété.

L’expression d’Asa se fit sévère.

— Alors embrassez-moi.

Elle s’accrocha aux revers de sa redingote, plaqua sa bouche sur la sienne, cherchant avidement et avec maladresse à retrouver l’excitation ressentie auparavant. Il ne fallait à aucun prix qu’elle la fuie maintenant.

À aucun prix !

Oh, voilà... Les exquis frissons étaient revenus. Asa avait pris son visage entre ses paumes. Il fit aller et venir sa bouche sur la sienne avec une douceur sensuelle qui la chavira jusqu’à ce qu’elle se détende, jusqu’à ce qu’elle entrouvre les lèvres. Mais même alors il ne se pressa pas. Comme s’il attendait un signal de sa part.

Soudain, elle sentit un contact chaud et mouillé.

Sa langue.

Qui caressait sa lèvre inférieure, l’attisant, la stimulant, tant et si bien qu’elle la toucha du bout de la sienne, un peu frustrée qu’il prît autant son temps, la fît languir, se montrât si délicat, si attentionné. Asa n’était pas d’ordinaire un homme délicat, certainement pas. Et dans un certain sens, c’était cela qu’elle adorait chez lui.

Elle lui mordilla la lèvre.

Et il gloussa, comprenant apparemment son souhait informulé. Il lui mordilla la lèvre en retour, émit un petit grognement sourd, l'attira dans ses bras, l'étreignit. Ses larges épaules semblaient se mouler autour du buste fin et délié d'Ève, ses bras l'enveloppaient, l'emprisonnaient. Forts, solides.

Elle aurait dû avoir peur. Aurait dû lutter pour s'échapper.

Au lieu de cela, elle se pressa contre lui, la main sur sa poitrine, à hauteur du cœur pour en sentir les palpitations sous sa paume. Elle voulait sentir l'animal en lui.

Entre deux doigts, il lui prit le menton avant de glisser de nouveau la langue dans sa bouche, de la faire jouer contre la sienne. Instinctivement, elle ferma les yeux.

Il s'écarta légèrement, appuya le front au sien. Son souffle était haché. Et son corps, ce grand corps si impressionnant, tremblait.

Ève s'en étonna. Était-ce elle, la cause de ce phénomène ? L'excitait-elle à ce point-là ? Une bouffée de fierté se diffusa en elle. Ève Dinwoody, cette femme si ordinaire, réussissait à faire trembler de passion Asa Makepiece, l'homme le plus viril qu'elle eût jamais connu ! Il vibrait pour elle, à cause d'elle !

Il darda dans les siens ses yeux devenus vert jade.

— Me montrerez-vous le chemin de votre chambre, Ève Dinwoody ?

Elle répondit sans hésitation, sans l'ombre d'une réticence.

— Oui.

Elle se leva et lui tendit la main, le cœur battant à tout rompre.

Il se leva à son tour, grand, imposant, et vivant, si vivant... et tout à elle pour le moment qui allait suivre.

Ève avait toujours été une femme dotée de bon sens, et aucune femme dotée de bon sens n'aurait commis la sottise de négliger ce qu'Asa Makepiece avait à offrir. Elle le conduisit donc le long du couloir jusqu'à sa chambre. Son sanctuaire, qu'elle balaya du regard, se demandant ce qu'Asa allait en penser. Son salon était confortable, joliment arrangé avec un mobilier fonctionnel.

Mais dans sa chambre, Ève avait laissé libre cours à sa fantaisie.

Les murs étaient peints en bleu pâle, avec des pilastres blancs, des panneaux de bois ouvragé et des lambris. Un gracieux bureau était placé dans une fenêtre en saillie, des tentures de damas bleu-gris étaient rabattues sur les côtés de façon à préserver la vue sur le jardin de derrière, dont elle profitait lorsqu'elle rédigeait son courrier.

Une commode ornée de dorures se dressait contre un mur en face d'une cheminée de marbre blanc au foyer de faïence bleu et blanc. Dans un angle, il y avait son lit, couvert de coussins damassés bleu et blanc, sous un baldaquin aux rideaux de même couleur attachés aux poteaux avec des cordelières de velours bleu nuit.

Ève se retourna. Asa l'observait. Il souriait.

— Venez, dit-il. Voulez-vous vous étendre avec moi ?

— Oh oui.

Elle marcha vers le lit puis s'arrêta net : elle ne savait pas ce qu'elle était censée faire ensuite.

Qu'attendait-il exactement ?

Il vint jusqu'à elle et s'immobilisa derrière son dos, pratiquement contre elle, et sa chaleur l'enveloppa. N'importe quel homme qui l'eût approchée d'aussi près l'aurait plongée dans la

panique.

Mais c'était Asa. L'homme qu'elle voulait.

Il posa les paumes sur sa taille et elle sentit son souffle sur sa nuque. Puis ses lèvres quand il l'embrassa.

— Puis-je détacher vos cheveux ? demanda-t-il dans un murmure.

Elle hocha vigoureusement la tête et retint sa respiration.

Les mains d'Asa glissèrent de sa taille le long de ses flancs, puis sur ses épaules et de là dans sa chevelure. Il avait veillé à ne pas les approcher de ses seins et Ève balançait entre la reconnaissance et la déception.

Il entreprit d'ôter une à une les épingles de sa coiffure, soigneusement, sans hâte et surtout sans toucher autre chose que ses cheveux. Ève commença à se demander si la chevelure pouvait receler quelque potentiel érotique. Peut-être, car elle retint sa respiration, attentive à celle d'Asa qui faisait voler les fins cheveux de sa nuque. Puis la longue tresse qu'elle ramassait en chignon se déroula, tout d'abord lentement, avant de déferler en cascade et d'aller peser sur son dos.

Elle se retourna pour regarder Asa, soudain intimidée.

Il avait les yeux fixés sur ses cheveux.

— Comme c'est beau, murmura-t-il en plongeant les doigts dans la lourde tresse.

Il la défit, libérant les mèches, les démêlant avec les doigts avant de les froisser dans ses paumes, les soulevant puis les lâchant pour les étaler en corolle sur le dos d'Ève.

Tout à coup, il porta la masse soyeuse à son nez et inspira profondément.

— De l'or liquide. Parfumé. Comme des fleurs. Du muguet.

Bien qu'elle fût toujours vêtue de sa simple robe grise, il lui donnait l'impression d'être une créature exotique, simplement en ayant lâché ses cheveux.

— Du muguet, répéta-t-il à voix basse. Je me rappellerai ce parfum à jamais et chaque fois que je le sentirai, je penserai à vous, Ève Dinwoody. Vous hanterez mes lendemains jusqu'à mon dernier jour.

De nouveau, elle tourna la tête vers lui, s'attendant à le voir sourire malicieusement, mais découvrit avec surprise que sa mine était grave. Elle s'interrogea, perplexe : avait-il toujours été romantique au fond de lui ? Cachait-il qu'il était un amant enclin à la poésie ? Si c'était le cas, il le dissimulait bien sous la défroque agressive et grossière du directeur de théâtre. Elle nourrissait une secrète tendresse pour le fruste directeur de théâtre, mais le poète...

Elle déglutit, brusquement nerveuse.

Grands dieux, elle était peut-être tombée amoureuse d'un poète amateur.

Il lui prit le visage entre les mains et se pencha pour l'embrasser, du front aux pommettes, aux joues, au menton avant de remonter vers la bouche. Ses lèvres étaient aussi douces et légères que de la soie.

— Me permettez-vous de vous déshabiller, Ève ? chuchota-t-il contre sa bouche.

Trop effrayée pour parler, elle hocha la tête.

Il se redressa, la détailla longuement, puis tendit la main vers son fichu.

— Puis-je ?

— Oui, réussit-elle à souffler.

Au ralenti, comme tous les gestes qu'il avait accomplis jusque-là, il retira les pointes du fichu prises dans le corsage et l'enleva. Dépouvu de cet accessoire, le corsage au décolleté carré laissait voir la naissance des seins. Il prit son temps pour les considérer avant de demander :

— Puis-je délayer votre corsage ?

— Oui.

Allait-il lui demander son autorisation pour chaque vêtement ? Peut-être fallait-il qu'elle lui dise que c'était inutile.

Non. Ainsi, elle gardait le contrôle de la situation.

Et elle aimait cela.

Elle baissa les yeux sur les doigts d'Asa, puissants et bronzés, qui délaçaient le corsage.

Cela fait, il écarta les bords, ses mains s'immobilisèrent, et une nouvelle fois il interrogea Ève.

— Puis-je ?

— Oui.

— Alors levez les bras, je vous prie.

Elle s'exécuta et il fit glisser les manches ajustées le long de ses bras. Ensuite, il alla poser soigneusement le corsage sur le dossier d'un fauteuil.

Ève attendait, portant encore son corset, ses jupes, sa camisole, ses bas et ses souliers.

Il revint à elle et plaça le bout des doigts sur les rubans qui maintenaient les jupes à la taille.

— Puis-je ?

Elle opina.

Il fit coulisser les rubans qui fronçaient le tissu. Ève s'efforçait de calmer sa respiration.

Jupe et jupons tombèrent par terre dans un doux bruissement.

Elle regarda Asa, dans l'expectative, et le vit esquisser un sourire lorsqu'il pointa l'index sur le laçage du corset.

— Puis-je ?

— Oui.

Habilement ses doigts commencèrent à délayer le corset sous la surveillance d'Ève. Asa était très concentré sur sa tâche. Des pattes-d'oie marquaient ses yeux et d'autres rides encadraient sa bouche large et généreuse. Il s'interrompit un instant, le temps de regarder brièvement le visage d'Ève, sans doute pour voir son expression puis, apparemment satisfait, reprit le délaçage.

Ève était heureuse, tellement heureuse, qu'il ait été attiré par elle. Avant lui, aucun homme ne lui avait manifesté le moindre intérêt, ne l'avait poursuivie de ses assiduités, alors qu'Asa l'avait fait, le faisait encore, avec autant de délicatesse que de persévérance.

C'était délicieux, d'être désirée.

Son corset se détendit et elle inhala profondément, ravie que sa cage thoracique et sa poitrine ne soient plus engoncées. Sans attendre qu'il le lui demande, elle leva les bras.

Il lui ôta le corset.

Sa camisole était arachnéenne, presque transparente.

Elle n'osa baisser les yeux. Bien qu'elle commençât à trembler, elle les garda rivés sur Asa. Elle n'avait été exposée au regard d'un homme qu'une seule fois auparavant et...

Elle chassa précipitamment cette pensée parasite, sans pour autant parvenir à calmer ses frissons.

Asa dut s'apercevoir de son trouble car il la regarda, hésita, puis s'agenouilla devant elle et tapota le dessus de son chausson.

— Puis-je ?

Elle hocha vigoureusement la tête. Elle voulait cela. Avait besoin de cela. Elle ne laisserait le passé devenir maître ni du présent, ni du futur.

— Ou... i.

Il lui retira un chausson, puis le second.

Maintenant, elle tremblait carrément.

Asa semblait désolé. Une ligne s'était creusée entre ses sourcils.

— Ève, nous pouvons arrêter là. Nous n'avions même pas besoin d'aller si loin.

— Continuons. S'il vous plaît.

— Bien.

Il passa la main sur la cheville d'Ève, puis la laissa sur son mollet.

— Puis-je ?

— Oui.

La main s'aventura sous le jupon, s'arrêta sur la jarretière, chaude, rassurante, et commença à détacher le ruban. Ève ferma les yeux et se concentra sur l'instant présent.

Pas sur des chiens haletants ni sur des flots de sang.

Asa avait eu quelques difficultés avec la première jarretière mais la seconde, expérience oblige, ne lui résista pas. Il fit disparaître les bas comme par magie.

Puis il se remit debout. Ève rouvrit les yeux. Il ne la touchait plus !

— Puis-je ?

Elle lui sourit, reconnaissante. Soulagée. Brûlante.

— Oui.

Les yeux soudés aux siens, il attrapa le bas de la camisole, la remonta et la fit passer par-dessus sa tête. La culotte de linon, privée de son lien, glissa d'elle-même le long de ses jambes.

Voilà, c'était fait. Elle était nue. Entièrement nue.

Instantanément, elle plaqua ses mains ouvertes sur ses seins, dardant sur Asa un regard de bête traquée. En retour, elle eut droit à un sourire et à ses mains sur les siennes.

— Puis-je ?

Elle ouvrit la bouche. Aucun son n'en sortit. Elle ne put que lui faire signe que oui, il pouvait.

Il recourba alors les doigts autour de ses mains et les écarta de ses seins, qu'il exposa sans voile.

Il la détailla. Elle était trop mince, trop grande, ses seins étaient trop menus. Mais tellement irrésistibles... Il se pencha et embrassa une pointe qui aussitôt se darda. Puis il embrassa l'autre.

Ève en eut le souffle coupé.

Après le baiser, il y eut la langue, qui lécha, titilla, et Ève se pétrifia, ébahie. Ce n'était pas du tout ce à quoi elle s'était attendue. C'était étrange et... délicieux.

Il la regarda à travers ses cils épais sans cesser de lécher. Puis il s'interrompit.

— Faites de nouveau cela, je vous prie, dit-elle.

Il gloussa, et reprit son enchanteur manège, à pleine bouche maintenant : il suçait, aspirait, relâchait une pointe de sein... et recommençait... Ève sentit ses jambes flageoler. Son corps tout entier vibrait, son bas-ventre palpitait. C'était... c'était magique.

Il abandonna brusquement le sein et souleva Ève dans ses bras comme il l'eût fait d'un enfant. La voyant désespérée, il rit.

— Ève, puis-je ?

Elle acquiesça, bien que n'ayant pas la moindre idée de ce qu'il projetait. Peu importait, elle était d'accord.

Il pivota sur ses talons et alla l'étendre sur le lit. Où il la rejoignit dans la seconde.

Il s'allongea sur elle et elle se tendit, inquiète. Mais il bascula sur le côté et elle se décontracta aussitôt. La curiosité reprenant le dessus sur l'anxiété, elle le regarda. Il sourit avant de revenir à ses seins et de les embrasser. Elle frissonna de plaisir. Elle avait l'impression d'avoir des étincelles crépitant sous la peau. Mon Dieu que c'était bon. Ses jambes tressautaient, animées de grisants spasmes incontrôlables. Ses orteils se recroquevillaient. Elle rejeta la tête en arrière et laissa échapper de petits râles. Elle sentit ses hanches s'arquer et elle se vit soudain comme une offrande à un dieu païen.

Lorsqu'il lui mordilla les pointes des seins puis donna de petits coups de langue tout autour des aréoles, elle crut défaillir. Elle se rendit compte qu'elle lui plantait les ongles dans les épaules mais fut incapable de s'en empêcher.

Lorsqu'il redressa la tête, ses cheveux voilaient son front jusqu'aux sourcils.

— Puis-je ? s'enquit-il d'une envoûtante voix de basse.

— Oui.

Et il fit courir sa langue des seins au ventre, s'attarda autour du nombril... Elle avait enfin cessé de lui martyriser les épaules. Ses mains avaient agrippé les draps et les serraient à les déchiqueter.

Et soudain, la bouche d'Asa fut au ras de sa toison.

Elle le regarda, les yeux écarquillés. Sa chevelure fauve masquait son visage. Il dispensait ses coups de langue à la limite du mont de Vénus.

Il s'interrompit pour la regarder à son tour et en le voyant échevelé, les yeux luisants, elle songea au dieu de la nature, Pan. Un faune. Un satyre... Une divinité de la virilité.

— Puis-je ?

Sa voix était maintenant rauque, un peu tremblée.

— Je vous en prie.

Sans la quitter du regard, il s'agenouilla, lui écarta les jambes et marqua une hésitation. Sans doute craignait-il une objection.

Il n'y en eut pas. Il se cala donc entre les cuisses ouvertes. Son corps était puissant, la masculinité s'exsudait par tous ses pores. Il était ténébreux, sensuel.

Un étranger qu'elle avait appris à connaître intimement au cours des derniers jours.

Asa Makepiece était passé du statut d'inquiétant étranger à celui d'idyllique rêve.

Avec une lenteur calculée, il baissa la tête. De plus en plus bas. Jusqu'à ce qu'Ève sente son souffle chaud dans sa toison.

— Puis-je ?

Elle hocha la tête. Mais apparemment, cela ne suffisait plus à Asa.

— Dites-le.

Elle s'humecta les lèvres avant de dire :

— Oui.

— Brave petite.

Puis il se pencha et lui embrassa le clitoris.

Ève se pétrifia. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il faisait. Mais... mais...

Seigneur ! Il la... *léchait* !

Elle plaqua une main sur sa bouche, se mordit les phalanges afin de s'empêcher d'émettre le moindre son. Son autre main agrippa les cheveux d'Asa, cette superbe masse fauve, alors qu'il léchait, suçait, aspirait.

Elle se surprit à haleter. Elle était incapable de prendre normalement son souffle. Le manège

auquel il se livrait était diabolique ! Cet acte confinait au surnaturel, était tellement extraordinaire qu'elle voulait se dérober.

Tellement extraordinaire qu'elle voulait qu'il continue.

Comment était-ce possible de prodiguer tant de plaisir ?

Elle se rendit compte que ses reins oscillaient, s'arquaient vers la tête d'Asa, qu'elle se frottait contre sa bouche afin d'amplifier les sensations. Des geignements s'échappaient de sa gorge, franchissaient la barrière de sa main, elle était en feu, elle tremblait. Et Asa, de plus en plus audacieux, accélérât le rythme...

Jusqu'au moment où la jouissance éclata, fulgurante. Elle crut défaillir. Son corps lui sembla se fragmenter en mille morceaux, son esprit se vida de toute cohérence. Elle n'était plus qu'un être gorgé de plaisir, privé de pensée, en proie à une extase qui dévorait tout sur son passage.

Et lorsque, enfin, elle eut la sensation que son être se reconstituait, retrouvait son intégrité, elle détacha ses doigts des cheveux d'Asa, inspira profondément, consciente de la moiteur de son sexe, et analysa ce qui s'était passé.

Elle venait de renaître.

Asa goûtait les saveurs d'Ève dans sa bouche tout en observant ses yeux qui s'ouvraient paresseusement. La jeune femme s'étira, sybarite comblée et repue, et il ne put s'empêcher d'éprouver de la fierté de lui avoir donné tant de plaisir.

Le problème, c'était que son pénis était dur comme du marbre, tendu à craquer.

Il caressa les jambes et le ventre d'Ève alors qu'elle se ressaisissait. Il était toujours entre ses cuisses, si près de sa chatte mouillée et ouverte, telle une fleur épanouie... Il sentait son odeur salée, en retrouvait le goût sur sa langue et il voulait, de tout son être, furieusement, follement, soulever les reins, se placer exactement au-dessus cet endroit passionnément convoité, et y entrer. Faire pénétrer son sexe dans cet endroit chaud, moite, accueillant.

Mais il ne pouvait le faire, ne devait pas le faire. Pas maintenant. Et peut-être même jamais.

Cette pensée l'affecta profondément, lui déchira le cœur comme jamais il n'aurait imaginé que cela fût possible.

Lentement, et douloureusement à cause de son érection, il s'écarta et alla s'allonger contre le flanc d'Ève. Il rajusta sa culotte, rangeant son sexe du mieux qu'il le pouvait.

Ève ouvrit ses yeux d'un bleu qui le subjuguait.

— Asa...

— Salut, ma chérie.

Il l'embrassa tendrement sur les lèvres.

— C'était... merveilleux.

Il voulut bouger et les élancements dans sa culotte amenèrent une grimace sur sa figure.

Ève était plus alerte qu'il ne l'avait cru car elle lui demanda aussitôt :

— Que se passe-t-il ? Vous êtes-vous fait mal ?

Son regard parcourut le corps d'Asa, en quête d'une quelconque lésion, et les yeux bleus s'écarquillèrent en se posant sur le pénis gonflé bien en évidence sous le tissu de la culotte.

— Oh... Vous n'avez pas... Est-ce douloureux ?

— Un peu.

— Alors pourquoi n'y remédiez-vous pas ? demanda Ève d'un ton impérieux.

Il était ébaubi. Avant Ève, jamais il ne s'était touché devant une femme. Devant quiconque, en fait. Se caresser était une activité solitaire à laquelle l'on se livrait lorsque l'on était désespéré

ou que l'on s'ennuyait, ou parce que l'on n'avait pas de femme disposée à satisfaire ce besoin primitif.

Du moins, était-ce ce qu'il avait pensé jusqu'à maintenant.

L'idée que la masturbation pût être un acte érotique que l'on réalisait en couple ne l'avait jamais effleuré avant l'épisode dans la voiture avec Ève.

Bon sang, voilà que ce souvenir décuplait son érection...

Il se rallongea et déboutonna sa culotte. Ève l'observait, et il s'obligea à fermer les yeux de peur de se laisser aller dans son caleçon.

Il souleva les hanches pour rabattre la culotte sur ses cuisses et son pénis, ravi d'être libéré, se dressa, débordant de vigueur. Il allait le prendre dans sa main quand il sentit une timide caresse.

Il rouvrit les yeux et vit l'index d'Ève courir le long de la grosse veine qui montait de la base de la verge jusqu'à son extrémité. Jésus ! Ce doigt était si doux, son contact si stimulant qu'il serra les dents pour se maîtriser.

— C'est dur, constata Ève, les yeux brillants de curiosité. Je ne pensais pas que cela le serait autant. Puis-je ?

Il lui fit signe que, oui, elle pouvait, et il empoigna le drap. Il serait capable de faire face à cet exquis supplice si elle conservait cette expression radieuse. Tout ce qui pouvait faire plaisir à Ève lui convenait.

Elle se pencha sur lui, les vagues de sa somptueuse chevelure blonde déferlant sur ses épaules d'un blanc nacré, et lui effleura les testicules d'un index timide.

Puis elle se mit à rire.

Il la fixa, interdit. Il avait perdu la capacité de parler depuis un moment.

— Il y a tellement de poils, expliqua-t-elle. Et puis c'est tout ridé. Comme de vieilles prunes. Elle dut se mordre la lèvre pour mettre un terme à son hilarité.

— Puis-je ?

Comment aurait-il pu refuser, protester ? Elle n'avait pas peur, et elle le *touchait*.

Il secoua donc la tête et écarta les jambes.

— Je vous en prie, ma chérie.

Elle avait désormais une vue en gros plan mais cela ne sembla pas satisfaire sa curiosité. La pointe de sa langue surgit entre ses lèvres et elle se pencha davantage, tout en faisant rouler les testicules entre ses doigts délicats. Ses seins nus se balançaient au-dessus du ventre d'Asa, leurs pointes le frôlaient, allaient et venaient sur sa peau devenue hypersensible.

Il détourna le regard, mâchoires crispées, le cœur battant la chamade. Grands dieux... ces doigts fins de dame qui étaient maintenant serrés autour de son pénis, c'était... c'était... ensorcelant. Et miraculeux.

Dans le passé, des femmes infiniment plus expertes qu'Ève l'avaient tenu dans leur main. Mais le fait qu'elle ne sût précisément que faire, qu'elle fût un peu maladroite, que jamais elle n'eût touché un pénis donnait à la situation un piquant sans égal.

Il n'avait pas souvenir d'avoir jamais été aussi excité.

Il avait l'impression que les doigts d'Ève sur sa peau la faisaient crépiter, et pourtant ils ne faisaient que l'effleurer. Il avait envie de lui dire de le prendre carrément, ce fichu pénis, de le serrer et de procéder à des va-et-vient sans barguigner. Et en même temps, il avait envie d'endurer cette délicieuse torture, de rester couché, souffrant à pleurer, et de laisser la vierge s'amuser avec lui.

Un coup d'œil lui apprit que le visage d'Ève touchait presque le gland turgescent. Nom d'un chien, il sentait son souffle sur son membre en feu !

— Vous allez me faire mourir d'une crise d'apoplexie, Ève.

Elle le regarda, déconcertée, et il se dit que, non, ce n'était pas possible. Il était incapable d'en supporter davantage !

Il posa fermement la main sur la nuque d'Ève et amena la jeune femme vers lui, l'obligeant à ramper sur son corps étendu, jusqu'à ce que sa bouche soit à hauteur de la sienne et qu'il puisse l'embrasser.

Ils émirent un grondement à l'unisson lorsque leurs langues entrèrent en contact et que s'ensuivit un baiser si langoureux, si suggestif qu'ils eussent tout aussi bien pu être en train de faire l'amour.

Il posa la main sur celle d'Ève, qui était toujours autour de la verge mais la touchait avec tant de délicatesse qu'il présuma qu'elle avait peur de la casser, et la serra. Puis il la guida pour qu'elle procède au mouvement idoine. Pour qu'elle fasse glisser la peau de haut en bas, de bas en haut... et qu'elle accélère, qu'elle accorde le rythme à celui de ses reins qui se soulevaient et s'abaissaient à une cadence de plus en plus rapide.

Elle suçait sa langue et il se consumait de plaisir, un plaisir qui se mua en pure jouissance quand l'orgasme irradia dans tout son être. Il perdit conscience de tout ce qui l'entourait et, agité de spasmes, gémissant comme s'il agonisait, il sombra dans ce que l'on appelle à juste titre « la petite mort ».

Lorsqu'il revint à la réalité, il crispa la main autour de celle d'Ève, se refusant à ce qu'elle le lâche, et frotta sa semence sur sa peau, la marquant comme au fer rouge de son odeur, de sa matière.

Cette femme était à lui. Elle était sienne.

Sienne.

Non, il fallait qu'il renonce à cette idée. Qu'Ève fût à lui était impossible. Elle méritait la première place dans la vie d'un homme et dans celle d'Asa Makepiece, cette place était déjà occupée.

Par Harte's Folly.

Ève méritait un homme plus généreux de son temps que lui, un homme plus gentil, plus policé. Un gentilhomme. Quelqu'un qui ne boirait pas, ne mangerait pas, ne respirerait pas que par le théâtre.

Mais dans l'immédiat, Ève Dinwoody était dans son lit. Enfin, il était dans celui d'Ève Dinwoody. Et il pouvait poser la tête sur sa poitrine, humer le parfum de ses oreillers, et fermer les yeux, comblé.

C'était tout ce qu'il obtiendrait jamais d'elle, et c'était plus que suffisant.

14

Colombe eut un petit rire.

— Rien d'étonnant à ce que les feuilles se recroquevillent en vous voyant. Vous manquez de douceur lorsque vous les touchez.

Elle s'agenouilla au bord du ruisseau et, lentement, tendit la main et caressa les feuilles avant de les cueillir avec délicatesse. En un rien de temps, elle avait un sac plein de cresson.

— Eh bien... fit Éric en prenant le sac.

Il l'attacha à sa ceinture puis tourna les talons et s'enfonça dans la forêt.

Extrait du *Lion et la colombe*

Les chiens la talonnaient, leurs crocs dégoulinants de bave claquaient lorsque Ève se réveilla en sursaut cette nuit-là.

Cette fois, ils ne m'ont pas attrapée, songea-t-elle. Ils ne m'ont pas déchiquetée.

Allongée dans le noir, elle ne parvenait pas à penser à autre chose.

Elle inspira profondément et sanglota, avant de se rendre compte qu'elle n'était pas seule. Asa Makepiece la serrait contre lui, la berçant comme si elle était un tout petit enfant.

— Chuuut, ma douce, lui susurra-t-il dans les cheveux, chut, ma chérie.

Elle sentait les reliefs du brocart de son gilet sous sa joue, la chaleur de ses mains sur ses cheveux, ses bras, et elle était heureuse, si heureuse de n'avoir pas été seule en émergeant de son cauchemar.

Elle glissa les doigts dans l'encolure de sa chemise. Dans la nuit, il avait dû retirer sa redingote car il ne la portait plus. Sous sa paume, sa peau, la toison de sa poitrine étaient délicieusement chaudes.

Il la garda ainsi sans parler, nichée contre lui, la berçant doucement, pendant une éternité. Au cœur de la nuit, il était impossible de compter les secondes, les minutes. Elle n'entendait que sa respiration et les légers craquements du lit.

Ils auraient tout aussi bien pu être les seuls êtres vivants sur terre.

Lorsque Ève se réveilla, le soleil entrait à flots par les fenêtres. Un solide bras d'homme était posé en travers de son estomac, la clouant sur le lit.

Étrangement, elle n'eut pas peur.

Avec précaution, elle repoussa le bras et, lentement, se redressa pour regarder son compagnon.

Asa Makepiece était allongé sur le dos, jambes largement écartées. Il occupait quasiment tout l'espace. Un rayon de soleil jouait dans ses cheveux, créant des mèches dorées et cuivrées brillantes, joli contraste sur le fauve. Sa barbe naissante était d'un brun tirant sur le roux. Ses lèvres étaient entrouvertes et à chaque expiration, il ronflotait. Ève sourit.

Elle prit le carnet de croquis et le fusain qui se trouvaient toujours sur sa table de chevet, puis s'adossa confortablement à la tête de lit et commença à dessiner Asa.

Son nez légèrement trop large, ses yeux dont le sommeil effaçait les rides, sa belle bouche généreuse. Comment était-ce possible que cet homme qu'elle avait au début jugé horripilant, à la virilité exacerbée, effrayant, eût pu se révéler doté de tant de facettes ? Il était amoureux de l'opéra mais toujours prêt à se colleter avec des voyous, à hurler pour faire entendre son point de vue mais à sauver un chien errant. Il était entêté, violent et parfois méchant.

Et pourtant, cet homme-là lui avait tendrement montré comment aimer.

Personne ne s'était jamais autant soucie d'elle.

Le fusain trembla soudain entre ses doigts tant elle était émue. Elle le posa, ainsi que le carnet, sur ses jambes.

Asa ne lui avait fait aucune promesse, bien au contraire, puisqu'il lui avait dit consacrer tout son temps à Harte's Folly et ne pas envisager de prendre femme ni de fonder une famille. Ce qu'il y avait entre eux, quelle que fût la nature de cette relation, était destiné à n'être que temporaire.

S'investir sentimentalement avec lui serait une grosse sottise.

Oui, mais n'empêche... en cet instant, en cet endroit, elle pouvait regarder son amant dormir.

Elle reprit le carnet et pendant un long moment le seul son audible dans la chambre fut le grattement du fusain sur le papier.

Jusqu'à ce que s'ouvre la porte et qu'entre Ruth, qui posa par terre le seau pour les cendres.

Ève rougit jusqu'à la racine des cheveux lorsque la bonne riva des prunelles effarées sur l'imposant homme étendu dans le lit.

Asa se réveilla, ouvrit les yeux, puis les referma.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? gronda-t-il.

Ève s'éclaircit la gorge.

— Bonjour.

Il rouvrit les yeux et la regarda de travers.

— Je croyais avoir entendu une détonation.

— Grands dieux, non. C'était Ruth, ma bonne, avec son seau.

— Bon... bonjour, monsieur, bredouilla Ruth. Aimeriez-vous du thé ?

— Oh que oui, répondit Asa en se frottant vigoureusement la figure.

— Laissez le feu pour l'instant, Ruth, dit Ève, et apportez un plateau.

— Oui, m'dame.

Ruth esquissa une révérence puis sortit comme une flèche, abandonnant son seau devant la cheminée. Ève quitta le lit, trouva sa camisole, l'enfila puis alla chercher un châle dans un tiroir de la commode. Lorsqu'elle l'eut trouvé et jeté sur ses épaules, elle se tourna vers Asa, qui considérait le châle d'un air morne.

— Avez-vous déjà envisagé de vous passer de serviteurs, Ève ?

— Oh non ! Et puis si je le faisais, il n'y aurait personne pour vous monter le petit déjeuner.

Il s'étira et ses poings touchèrent presque le ciel de lit.

— Ah. Je suppose que c'est un bon argument.

— C'en est un. Euh... Il y a une cuvette et un broc et... ce dont vous pourriez avoir besoin dans mon cabinet de toilette.

Il hocha la tête, se leva et ferma sa culotte. Ève songea que Ruth serait de retour dans quelques minutes.

Effectivement, elle revint très vite et Asa et Ève purent s'asseoir pour prendre leur thé et manger du jambon fumé. Ève remplit les tasses, en tendit une à Asa et le regarda y ajouter lait et sucre.

— Irez-vous au théâtre, aujourd'hui ?

Il prit le temps d'avaler une gorgée de thé avant de répondre :

— Oui. Aujourd'hui, et tous les autres jours jusqu'à la réouverture.

Évidemment.

— Nous pourrions donc y aller ensemble, suggéra Ève.

— Oh, non, dit-il en agitant de fort désagréable façon sa fourchette devant le visage de la jeune femme. Contrairement à vous, je n'ai pas oublié quel jour nous sommes.

Le cœur d'Ève manqua quelques battements et elle sut qu'elle affichait une expression coupable.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Il lui jeta un regard de reproche. Elle n'avait jamais été douée pour le mensonge.

— L'Association des dames, chérie. Elle se réunit aujourd'hui, si je ne m'abuse.

Ève fit la grimace.

— Je ne pensais pas être obligée d'y assister.

Il haussa un sourcil interrogateur.

Ève tourna et retourna sa tasse entre ses mains, les yeux rivés sur l'opale de sa bague qui scintillait dans la lumière.

— Ce... c'est juste qu'elles ne me veulent pas réellement parmi elles. Lady Caire...

Elle n'acheva pas. Val avait fait chanter lady Caire pour obliger l'aristocrate à convier Ève à la dernière réunion. Ève imaginait mal lady Caire ravie qu'elle se présente de nouveau devant elle.

Par chance, Asa ne semblait pas avoir remarqué qu'elle n'avait pas terminé sa phrase. Il opina tout en coupant sa tranche de jambon fumé.

— Je ne voulais pas aller au baptême de Rachel, et pourtant vous m'y avez obligé.

Il prit un morceau de jambon et le mâcha bruyamment, bouche grande ouverte.

— À chacun son tour, conclut-il.

— Mais Harte's Folly...

— Vous pourrez venir après.

— Et Colombe...

— La colombe peut rester seule à la maison une journée.

Ève fit la moue.

— Ou bien, chérie, je prendrai Colombe avec moi au théâtre et l'y garderai pendant que vous serez à votre réunion. Vous n'aurez qu'à nous rejoindre ensuite.

Ève soupira.

— Oh, d'accord.

Il sourit.

— Ça, c'est ma brave petite.

La mine renfrognée, Ève baissa les yeux sur son thé.

— Ève...

— Mmm ?

— L'autre nuit, vous avez fait un cauchemar. Était-ce à cause de lord Hampston ?

— Je ne... je ne sais pas vraiment. Mais il me rend nerveuse. Et puis il a un dauphin tatoué sur le poignet.

Il attendit la suite, mais elle ne s'étendit pas. Elle but son thé en silence. Il posa la main sur la sienne.

— Ève, je veux que vous sachiez que j'ai repoussé l'offre de lord Hampston hier. J'ai essayé d'en apprendre un peu plus sur l'homme mais j'en ai été pour mes frais. Je n'ai rien découvert sur son ego bouffi. Quoi qu'il en soit, je lui ai tourné le dos. Pour vous.

— Merci, dit Ève en souriant.

Et cette fois, elle en fut certaine : le sourire qu'il lui renvoyait était pour elle, et elle seule.

Une capuche sur la tête, Bridget Crumb s'engagea à grands pas dans une étroite ruelle de St Giles. Autour d'elle, les bâtiments qui masquaient le soleil semblaient se pencher, comme prêts à s'écraser sur elle. Bridget frissonna et resserra davantage sa cape autour de son corps. Il semblait faire toujours plus froid à St Giles.

Un caniveau à ciel ouvert dans lequel ruisselait de l'eau putride courait au milieu de la ruelle. Bridget passa à côté d'un garçonnet qui essayait d'attraper quelque chose dans le caniveau avec un bâton. Il portait un gilet trop large et rien d'autre. Mais à St. Giles, il pouvait s'estimer heureux d'avoir au moins un gilet.

Un mendiant était assis sous une porte cochère. Sa capote rouge indiquait qu'il s'agissait d'un ancien soldat. Il était cul-de-jatte et tendait une main crasseuse. Il resta muet lorsqu'elle s'approcha pour poser une pièce dans sa paume. Elle reprit en hâte son chemin.

C'était inconvenant pour une femme respectable de sortir seule dans St Giles, même en plein jour.

Elle bifurqua dans une autre ruelle et arriva à destination. La Maison pour les enfants malheureux et les orphelins, un bâtiment neuf et fonctionnel en brique, se dressait au milieu de Maiden Lane, symbole d'espoir dans un quartier sinistre.

Bridget gravit les larges marches du perron et toqua à la porte. Un ventripotent majordome entre deux âges lui ouvrit.

— Bonjour, madame Crumb.

— Bonjour, monsieur Butterman, répondit Bridget en entrant.

Elle retirait sa cape quand un petit chien blanc déboula en courant et en aboyant à perdre haleine.

— Dodo !

Elle s'accroupit et tendit ses doigts au chien pour qu'il les renifle. Puis elle le caressa.

— Si vous voulez bien me suivre, madame, dit M. Butterman en la précédant dans la maison.

Bridget appréciait toujours la déférence empreinte de gravité du majordome. Elle était une servante. Rien n'obligeait donc M. Butterman à la traiter comme une invitée de marque, et pourtant il le faisait toujours. C'était un vrai gentilhomme. Bien davantage que beaucoup d'aristocrates qu'elle connaissait.

— La plupart des dames sont déjà arrivées, murmura-t-il en ouvrant la porte du salon du rez-de-chaussée.

Un confort douillet régnait à l'intérieur de la pièce. Un feu crépitait dans une petite

cheminée. Une demi-douzaine de dames étaient assises et prenaient le thé. Trois fillettes, des orphelines du foyer, faisaient circuler avec d'infinies précautions des assiettes de pain beurré.

— Oh, madame Crumb !

Une femme à la mine accueillante et aux cheveux châtain clair bouclés se leva à l'entrée de Bridget. Elle transféra d'une épaule à l'autre un bébé endormi.

— C'est un plaisir de vous revoir, continua-t-elle. J'ai bien peur que ma maison ne soit plus aussi bien rangée depuis que vous n'êtes plus là pour vous en occuper.

Bridget fit la révérence à lady Margaret St. John. Elle avait eu l'honneur d'être à son service en tant que gouvernante avant de se placer chez le duc de Montgomery.

— Je vous en prie, prenez un siège, madame Crumb, dit de sa jolie voix de contralto Mlle Hippolyta Royle, une femme au teint olivâtre et aux beaux yeux sombres.

Bridget s'assit à côté de Mme Isabel Makepiece, qui portait une pimpante robe rose et blanc.

— Nous sommes toutes impatientes d'apprendre ce que vous avez découvert, dit Mme Makepiece.

— Je crains bien, madame... commença Bridget.

Une dame se mit brusquement debout à l'autre bout de la pièce et la coupa.

— Je ne comprends pas.

Bridget ressentit un choc en se rendant compte qu'il s'agissait de Mlle Dinwoody.

Ô Seigneur, voilà qui était fort maladroit. D'ordinaire, Bridget n'avait aucune difficulté à rester impassible, comme toute bonne servante qui se respectait. Mais là, elle ne put empêcher ses yeux de s'écarquiller. Enfin, un petit peu.

— Tout va bien, assura lady Phoebe d'un ton apaisant.

La jeune femme était peut-être aveugle mais très douée pour percevoir l'atmosphère d'une pièce. Elle était assise à côté de sa sœur aînée, lady Hero Reading, dont l'apparence contrastait radicalement avec celle de lady Phoebe : autant cette dernière était petite et bien en chair, autant lady Hero était grande et mince, et en prime dotée d'une flamboyante chevelure rousse.

— Vous rappelez-vous que je vous ai dit qu'aucune de nous ne devait juger les autres par rapport aux actes de leurs frères ? ajouta lady Phoebe.

Mlle Dinwoody semblait écartelée entre l'envie de s'en aller à toutes jambes et celle de se rasseoir.

— Oui, je me le rappelle.

— Eh bien, c'était la vérité pure, acheva lady Phoebe dans un doux sourire.

Lady Hero approuva d'un hochement de tête.

— Mais que fait ici la gouvernante de mon frère ? demanda Mlle Dinwoody.

Ce fut lady Caire mère, une sexagénaire aux cheveux blancs, qui intervint.

— Je vous en prie, asseyez-vous, mademoiselle Dinwoody, et nous allons vous expliquer.

Elle adressa un discret signe de tête à Bridget, qui se tourna vers Mlle Dinwoody, prit une profonde inspiration et la regarda bien en face.

— Depuis que je suis entrée au service de votre frère, j'ai eu pour mission de découvrir les lettres compromettantes et autres moyens qu'emploie Sa Grâce pour exercer des chantages.

— Mon Dieu... souffla Ève, plaquant la main sur sa bouche avant de se laisser tomber sur son siège.

Elle posa les yeux sur lady Caire.

— Les lettres sont les vôtres, n'est-ce pas ?

Lady Caire opina.

Mlle Dinwoody ferma les yeux.

— Il faut que vous sachiez que je ne suis aucunement mêlée aux plans de Val. J'ai déjà tenté de le dissuader d'entreprendre d'autres mauvaises actions...

Elle s'interrompit, le temps de jeter un coup d'œil mortifié à lady Caire, puis enchaîna :

— ... mais c'est impossible. Val n'écoute personne.

Bridget était navrée de voir Mlle Dinwoody aussi manifestement malheureuse. Comme cela devait être affreux de se sentir coupable, responsable du comportement d'un frère totalement dépourvu de scrupules.

— Nous ne vous reprochons vraiment rien, mademoiselle Dinwoody, assura lady Margaret en allant s'asseoir à côté d'Ève, son bébé toujours endormi contre son épaule. Vous n'imaginez même pas ce que mes propres frères ont pu faire.

Un souvenir qui lui arracha une petite grimace.

— Ou seraient prêts à faire, continua-t-elle. Mais quoi qu'ils entreprennent, je suis très heureuse de ne pas avoir à répondre de leurs actes.

Mlle Dinwoody se redressa sur son siège puis considéra l'assemblée de dames.

— Merci. Merci à vous toutes.

Lady Margaret posa gentiment sa main libre sur le genou d'Ève.

— Bon, nous sommes donc d'accord ? dit lady Hero.

Elle consulta du regard une à une les femmes membre de l'Association et reçut en retour des hochements de tête ou des sourires. Enfin, elle se tourna vers Ève, qui affichait son trouble.

— D'accord pour quoi ? demanda-t-elle.

— Pour que vous deveniez membre de l'Association des dames, bien sûr. C'est pour cela que vous êtes là aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oh...

Mlle Dinwoody était visiblement très mal à l'aise.

Bridget ne pouvait la blâmer. Lady Caire était depuis longtemps une importante personnalité de la haute société, élégante, froide, qui en imposait beaucoup quand elle le voulait. Elle fixait Ève sans rien laisser transparaître de ses pensées. Il était très difficile de déterminer si elle souhaitait accueillir la jeune femme au sein du groupe ou non.

Mais Mlle Dinwoody se ressaisit. Elle releva le menton et déclara fermement :

— Oui. Oui, je veux me joindre à l'Association des dames.

— Félicitations, dit lady Caire en inclinant la tête. Vous êtes donc notre nouveau membre, mademoiselle Dinwoody.

— Oh...

Deux taches rouges se dessinèrent sur les joues d'Ève.

— Dans ce cas, appelez-moi Ève, je vous prie.

— À Ève ! s'écria lady Phoebe en levant sa tasse de thé.

— Bravo ! lança Mlle Royle.

Et toutes les dames portèrent un toast avec leur tasse de thé, ce qui, hélas, réveilla le bébé de lady Margaret.

Bridget baissa les yeux et attendit patiemment que s'achève ce moment de liesse. Comme ce devait être agréable d'être la bienvenue au milieu de pareil groupe d'amies. Lorsque les dames avaient brandi leurs tasses, le visage d'Ève s'était illuminé. Bridget en aurait presque été jalouse si l'Association des dames n'avait pas été si inaccessible pour une femme de sa condition. Autant essayer d'attraper une étoile dans le ciel.

Mieux valait connaître sa place et y rester. Et tirer fierté d'être une bonne servante.

La réunion s'acheva peu après et lady Caire fit alors un signe à Bridget, qui croisa les mains sur son giron et déclara avec clarté et précision :

— J'ai bien peur de devoir vous annoncer que je n'ai pas trouvé les lettres. Ni... euh... les autres choses.

Un lourd silence s'ensuivit.

Mlle Dinwoody fronça les sourcils.

— Val fait chanter une autre personne appartenant à l'Association des dames, n'est-ce pas ?

Bridget veilla, cette fois, à ne regarder personne.

Mlle Dinwoody posa sa tasse avec détermination dans un tintement de porcelaine.

— Comment puis-je vous aider, mesdames ?

Ils arrivèrent devant un grand chêne, le plus haut de toute la forêt. Éric inclina la tête en arrière et montra la cime du doigt.

— Ma maîtresse m'a chargé de cueillir les glands de cet arbre mais je n'arrive pas à les attraper.

Colombe sourit en secouant la tête.

— Quand vous étiez enfant, n'avez-vous pas appris à grimper aux arbres ?

Et sur ces mots, elle s'élança, monta de branche en branche et très vite rapporta un plein sac de glands.

Extrait du *Lion et la colombe*

Finalement, cela ne s'était pas si mal passé, après tout, se dit Ève quelques heures plus tard. Même avec son frère qui tenait le rôle du méchant dans la pièce, elle avait pris du plaisir à cette réunion avec l'Association. Les dames avaient été si accueillantes. Elle sourit en se rappelant le toast porté avec les tasses de thé.

Elle avait réussi à leur apporter un peu d'aide concernant les recherches de Mme Crumb. Du moins l'espérait-elle.

Elle fronça les sourcils en songeant aux mauvaises actions commises par Val. Quel besoin avait-il de faire du mal à tant de gens, des gens qui, de surcroît, étaient ses amis ? Elle soupira en regardant par la fenêtre de la voiture qui venait de s'arrêter devant les grilles de Harte's Folly.

— Nous y sommes, ma chérie, dit Jean-Marie de sa voix profonde.

Ève se sentait un peu coupable vis-à-vis de son valet, qui lui tendait la main pour qu'elle descende commodément de la voiture. Que devait-il penser d'elle ? Il devait savoir, ainsi que Tess, qu'Asa avait partagé son lit hier soir.

Jean-Marie se borna à lui offrir un sourire éclatant, mais il y avait peut-être dans ses yeux un peu plus de chaleur que d'ordinaire. À croire qu'il approuvait sa scandaleuse liaison.

Ils se dirigèrent à travers le jardin vers le théâtre. Ève nota les quelques changements qui étaient intervenus au cours des dernières semaines. Le jardin semblait plus net, les allées étaient bien balisées et couvertes de gravillon. Les plantations avaient été complétées, le labyrinthe de lord Kilbourne était terminé et paraissait beaucoup plus impressionnant qu'elle ne l'avait imaginé d'après la description qu'il en avait faite.

Harte's Folly était bien près de rouvrir.

Elle ressentit un pincement d'excitation en songeant qu'elle avait participé, même *a minima*, à la résurrection du théâtre et des jardins.

Elle se tournait vers Jean-Marie pour lui faire part de ses impressions quand elle sentit l'odeur.

De la fumée.

Ils se trouvaient devant la cour et en levant les yeux, elle vit, abasourdie, un filet de fumée monter du toit.

Seigneur, non !

— Où est Asa ? demanda-t-elle à Jean-Marie. Il doit être à l'intérieur.

Elle s'éloignait à grands pas quand Jean-Marie la retint par le bras.

— Attendez, Ève.

Et il fila en courant vers plusieurs jardiniers qui charriaient des seaux et une échelle tout en discutant vivement.

Jean-Marie revint vers Ève.

— Il est allé dans le jardin avec lord Kilbourne.

Ève sentit son cœur manquer quelques battements.

— Il faut que nous le trouvions.

— Non ! Vous ne bougez pas d'ici, Ève, suis-je clair ? *Moi*, je vais aller chercher M. Makepiece.

Il attendit jusqu'à ce qu'elle ait acquiescé d'un signe de tête puis partit à toutes jambes.

D'autres jardiniers et ouvriers affluaient dans la cour pour prêter main-forte. Nombre d'entre eux charriaient des seaux d'eau mais le bassin ornemental se trouvait à plusieurs centaines de mètres. Plusieurs minutes seraient nécessaires pour que les hommes forment une chaîne.

Et puis, des gens étaient toujours à l'intérieur du théâtre.

Ève se rua dans le bâtiment.

L'orchestre jouait. M. Vogel agitait les bras, inconscient des volutes de fumée autour des cintres.

— Monsieur Vogel ! cria Ève tout en dévalant l'aile centrale. Monsieur Vogel !

Il se retourna, stupéfait.

Elle le rejoignit, haletante.

— Le toit est en feu !

Elle n'eut rien à ajouter. Elle lut dans les yeux du chef qu'il avait compris. Il pivota vers ses musiciens, tapa dans ses mains et cria à son tour :

— Tehors ! Immédiatement ! Nous tefons sortir tout te suite !

Il commençait à canaliser l'évacuation de ses musiciens lorsqu'il vit Ève gagner la scène.

— Matemoiselle Dinwoody, où allez-vous ?

— Les danseuses !

Elle continua à courir. En coulisses, l'alarme avait déjà été donnée. Des danseuses à demi vêtues et des acteurs fonçaient vers les portes. Ève aperçut Polly, les cheveux en bataille sur les épaules, un bébé en pleurs dans les bras.

— Polly ! Les enfants...

— Déjà dehors, mademoiselle. Tout le monde a entendu que le théâtre brûlait. On sort tous. Faites comme nous !

Ève s'apprêtait à tourner les talons quand elle se rappela.

Henry ! Et Colombe, si Asa, comme il l'avait promis, l'avait amenée au bureau. Tous les deux devaient encore y être.

Elle attrapa ses jupes à deux mains, les souleva et fila vers le bureau. Elle déboula dans la

pièce et lâcha aussitôt un soupir de soulagement : Henry était debout.

— Viens, mon garçon, dit-elle en attrapant la cage de Colombe. Viens.

Derrière elle, la porte claqua. Mais que diable... Voilà que maintenant quelque chose cognait contre le battant.

La cage à la main, elle traversa la petite pièce et essaya d'ouvrir la porte. Sans succès. La poignée tournait mais la porte était coincée. Ou bloquée de l'extérieur.

De la fumée commençait à s'infiltrer par-dessous.

Asa considérait le bois peint de frais du labyrinthe.

— Bon sang, Apollo, vous aviez raison : on dirait vraiment du marbre.

— Et cela tiendra bon jusqu'à ce que la haie monte assez haut pour tout recouvrir.

— Excellent travail, dit Asa en donnant une tape sur l'épaule de son ami. Je pense que vous avez réalisé l'impossible et recréé le jardin en un temps record.

— J'ai fait de mon mieux, répondit Apollo en haussant ses larges épaules. Mais il va falloir que je travaille encore tout l'été pour peaufiner.

Asa sourit.

— Au moins, nous aurons une saison d'été et...

Un cri provenant de derrière eux l'interrompt. Il se retourna, vit Jean-Marie qui courait dans leur direction... et de la fumée qui montait du toit du théâtre.

Asa connaissait l'expression « la sensation d'avoir le sang qui se glace dans les veines » et jusqu'à maintenant il l'avait considérée comme une hyperbole, mais tout à coup, il découvrait qu'elle reflétait la réalité : pétrifié de froid, il ne parvenait plus à bouger.

Son putain de théâtre était en flammes.

La dernière fois, ils avaient formé une chaîne et les seaux d'eau remplis dans la Tamise étaient passés d'un homme à l'autre. Asa s'était intercalé entre un valet enrubanné de jaune et lavande et un batelier, soulevant les seaux de toutes ses forces jusqu'à ce qu'il ait l'impression que ses bras eussent été arrachés à son corps.

Et rien de tout cela n'avait servi à quoi que ce soit.

Son théâtre, la galerie de musique, la cour aménagée, les plantes, les arbres, tout, absolument tout avait été réduit en cendres.

Il avait tout perdu.

Non, ça n'allait pas recommencer !

— De l'eau ! rugit-il en fonçant vers le théâtre. Jetez de l'eau sur le toit !

Trois jardiniers qui travaillaient à proximité lâchèrent leurs râteaux et se précipitèrent.

— Bougez vos foutus culs ! Le toit du théâtre brûle !

Il courait toujours, Jean-Marie et Apollo sur ses talons.

— Où est Ève ?

— Je l'ai laissée ici, répondit Jean-Marie en balayant fébrilement la cour du regard.

Une foule de gens s'agitait sur le pavé : hommes qui criaient, femmes qui hurlaient, ouvriers munis de seaux, danseuses qui couraient, leur costume dans les bras... et aucun signe d'Ève.

Asa l'appela à tue-tête.

— Elle est dans le théâtre ! lança Polly, un enfant en sanglots dans les bras. Elle était juste derrière moi. Je lui ai dit de sortir et...

Asa n'écoutait plus. Il regarda Apollo.

— Allez-y, dit Apollo. Je m'occupe des seaux. Allez !

Asa monta quatre à quatre les marches du théâtre au ras desquelles flottait déjà de la fumée. Jean-Marie le suivait.

À l'intérieur, la fumée montait, Dieu soit loué, vers les cintres, au lieu de rester à hauteur d'homme. Asa et Jean-Marie obliquèrent vers l'aile droite, contournant la partie de la scène partiellement reconstruite. Asa ne vérifia pas si le valet l'avait suivi. Les couloirs derrière la scène étaient envahis de fumée. Asa plaqua le bras sur son visage, la seule protection dont il disposât.

— Ève !

Un son lui parvint. En réponse à son appel, on cognait sur quelque chose.

Le cœur battant à tout rompre, il fonça vers le bureau. Qu'est-ce que cette fichue bonne femme faisait là-dedans ?

— Ève ?

— Asa !

La voix provenait bien de l'intérieur du bureau. Asa fondit sur la porte, voulut l'ouvrir et s'aperçut qu'elle résistait.

Il colla sa bouche contre le battant.

— Déverrouillez la serrure, Ève !

— Je n'ai pas fermé à clé ! C'est bloqué !

Asa sentait la sueur ruisseler le long de son dos. La fumée s'épaississait.

Il avait la clé. Il la sortit de sa poche, l'inséra dans la serrure. Elle tourna sans peine mais la porte ne bougea pas d'un iota.

— Quelqu'un a enfoncé des coins ! cria Jean-Marie en montrant toute une série de pointes en bois enfoncées entre le chambranle et le battant.

Asa jura, recula puis se jeta contre la porte. La douleur due au choc se diffusa instantanément de son épaule dans tout son corps.

La porte fut ébranlée mais ne céda pas.

Seigneur...

Il toussa, la sueur lui piquait les yeux.

— Ensemble, dit-il au valet.

Ils prirent de l'élan et s'abattirent dans un parfait ensemble sur la porte qui, de nouveau, trembla, mais tint bon.

Asa entendit Jean-Marie geindre brièvement. Il se retourna et le vit tenir son bras droit avec sa main gauche.

Merde. Il s'était manifestement démis l'épaule.

Asa reculait de nouveau, animé d'une détermination féroce, bien décidé à briser cette maudite porte à lui tout seul lorsque Malcolm MacLeish apparut, un mouchoir mouillé plaqué sur la bouche. Il ne l'abaissa que pour crier :

— Par ici !

Asa lui décocha un regard incrédule. L'architecte l'aiguillonna.

— Voulez-vous sauver Mlle Dinwoody ou non, monsieur Makepiece ? Venez avec moi !

MacLeish avait déjà disparu au détour du couloir.

— Par la barbe de Zeus ! s'exclama Asa – quelle idée avait piqué ce type ?

Il s'engouffra dans le couloir, bifurqua comme l'avait fait MacLeish et s'arrêta net : l'architecte ouvrait une porte discrètement ménagée dans le mur. Dans l'ancien théâtre, elle n'existait pas.

— Bon Dieu, mais que...

Il n'acheva pas. Il partit derrière MacLeish, dans un couloir percé à l'intérieur du mur. Un couloir si étroit qu'il dut avancer de biais.

— Asa ! Asa !

Ève l'appelait sans répit et la panique faisait trembler sa voix.

Le couloir aboutissait dans un passage encore plus resserré. Ils parcoururent environ trois mètres et Asa distingua une lueur à hauteur des yeux, provenant de l'autre côté du mur.

— Ici, dit MacLeish en plaçant la paume sur le mur. Votre bureau est juste là derrière. J'ai simplement besoin de...

L'architecte se baissa, fit quelque chose qu'Asa ne put voir, et soudain, un panneau carré jaillit hors du mur au niveau de ses genoux.

Asa poussa l'architecte sans douceur.

— Ève !

Elle était à genoux, s'avançant déjà dans l'ouverture, la fichue cage à la main.

— Viens, Henry ! s'écria-t-elle en se redressant.

Et en un éclair, l'étroit corridor devint carrément un boyau lorsque l'énorme mastiff y déboula.

Asa prit la main d'Ève, une main fine, chaude et bien vivante, et revint sur ses pas, MacLeish et Henry sur ses talons. Jean-Marie, qui les avait précédés, attendait qu'ils apparaissent.

— Bon. Il faut partir, maintenant.

Était-ce un effet de son imagination, ou la fumée était-elle plus dense ?

Il serra plus fort la main d'Ève et entraîna tout le monde à travers le théâtre, chien et colombe compris, jusqu'à la porte principale qu'il ouvrit à la volée.

Ils sortirent à l'air libre.

— Oh, non ! s'exclama brusquement Ève.

Asa se retourna. Dans l'affolement, Ève avait lâché la cage qui, en tombant sur les marches, s'était ouverte. La colombe s'était envolée et était allée se poser sur le toit du théâtre.

— Oh non... répéta Ève, consternée.

— Je suis désolé, chérie.

Il s'immobilisa un bref instant dans le soleil et prit plusieurs inspirations pour nettoyer ses poumons douloureux. Puis il leva la tête vers le toit.

De l'eau coulait à flots des seaux qui étaient déversés. Deux échelles avaient été appuyées au bâtiment. Plusieurs hommes en maintenaient la base et passaient les seaux à ceux qui se trouvaient sur les barreaux et de là, à ceux qui étaient sur le toit.

— Asa...

Y avait-il assez d'eau ? Il ne voyait plus la fumée mais le feu était quelque chose de sournois, qui pouvait couvrir en catimini avant de soudain se ranimer. Si...

— Asa...

Il se retourna et regarda Ève qui avait noué son bras au sien pour attirer son attention.

— Oui, quoi ?

— Tout va bien, Asa, dit-elle doucement, comme si elle s'adressait à un vieillard sénile. Lord Kilbourne pense que le feu est éteint.

Apollo venait d'arriver.

— C'était un petit feu, dit-il. Dans une des cheminées. J'ai envoyé quelques hommes sur le toit pour inspecter les autres conduits.

Il ajouta à voix basse.

— Je pense que tout est réglé.

Asa étrécit les yeux et considéra de nouveau le toit. Les hommes continuaient à déverser de l'eau mais Apollo avait raison, il n'y avait plus de fumée.

— Nous devrions partir, dit Ève après s'être raclé la gorge. Jean-Marie s'est blessé. Il faut qu'il voie un médecin.

Asa cligna plusieurs fois des yeux. Ève, son Ève, même s'il ne pouvait se prévaloir d'aucun droit sur elle, était saine et sauve. Alors que quelqu'un l'avait enfermée dans le bureau.

Quelqu'un qui avait essayé de la tuer !

— Pas tout de suite, répondit Asa.

En deux enjambées, il fut devant MacLeish, l'attrapa par le jabot et le secoua avant de quasiment plaquer son visage contre le sien.

— Nom de Dieu, pourquoi y a-t-il des passages secrets avec des œillets dans mon putain de théâtre ?

Ève n'avait jamais vu Asa en proie à pareille colère froide. Au lieu de vociférer, de faire de grands gestes, il était d'un calme inquiétant. Ce fut presque dans un murmure qu'il demanda à MacLeish :

— Dites-le-moi. Tout de suite.

Ce murmure donna la chair de poule à Ève et, manifestement, suffit à effrayer l'architecte et l'amener à confesser :

— C'était Montgomery.

Ève ferma les yeux. Val. Évidemment.

Il lui semblait que chaque fois qu'elle entendait parler de son frère, elle apprenait qu'il était impliqué dans quelque infamie qui la mortifiait de honte alors que lui n'en avait cure.

— Que foulez-vous dire ?

Elle rouvrit les yeux. M. Vogel s'était joint à Asa et MacLeish.

Des gens appartenant au théâtre s'approchaient mais lord Kilbourne leur fit signe de ne pas avancer davantage.

— Assurons-nous que le feu est bien éteint, dit-il avant de s'éloigner en repoussant devant lui les curieux comme un chien de berger son troupeau.

— Malcolm ? fit Vogel d'un ton sec.

MacLeish avait les paupières closes. Entre les mains d'Asa, il semblait sur le point de défaillir. La sueur avait foncé ses cheveux roux dont la couleur contrastait avec l'extrême pâleur de son visage, et tout à coup, Ève le plaignit.

— Montgomery a insisté pour que les plans soient changés, dit-il d'une voix mourante. Il a exigé que M. Harte n'en soit pas informé. Je n'avais pas le choix.

Asa le secoua de nouveau, brutalement.

— Le théâtre est à *moi* ! Vous travaillez pour *moi* !

Soudain très courageux pour un homme empoigné par Asa Makepiece, MacLeish rétorqua :

— Je n'ai jamais travaillé pour vous ! Montgomery a été très clair sur ce point quand il m'a obligé à me placer sous vos ordres. Il est mon maître, lui et nul autre, et lorsqu'il me demande de ménager des passages secrets dotés d'œillets invisibles, je le fais. *Je n'avais pas le choix.*

Il se tut, livide, haletant.

Asa le lâcha et l'architecte recula en chancelant.

— Nom d'un chien, êtes-vous en train de m'expliquer que mon théâtre est constellé

d'œilletons ?

— Il fous a opliché ? demanda Vogel.

Ève s'éclaircit la gorge avant de déclarer d'une toute petite voix :

— Mon frère fait chanter M. MacLeish.

— Quoi ? s'exclama Asa.

L'architecte blêmit un peu plus. Lorsqu'il regarda Vogel, il était totalement défait. Il s'humecta les lèvres avant de bredouiller :

— Montgomery a des lettres...

Vogel le coupa, effaré.

— Fous cétez à un chantache ?

MacLeish fit deux pas vers le chef d'orchestre et Ève eut tout à coup l'impression d'être une voyeuse.

— Vous ne comprenez pas, dit MacLeish. Une autre personne est impliquée. Je ne pouvais permettre qu'elle...

— Fous afez préféré defenir un esclafe.

L'architecte avait reculé comme si Vogel l'avait souffleté.

— Je ne suis pas un esclave ! *Hans*...

Vogel leva une main autoritaire avant de tourner les talons, privant MacLeish de toute chance de s'expliquer plus avant.

Ève se sentait profondément désolée pour le pauvre homme.

— Mais putain, MacLeish, pourquoi Montgomery a-t-il voulu des œilletons dans tout mon théâtre ? interrogea Asa.

— Je... je ne sais pas.

— Chantage, dit Ève.

— Quoi ?

— C'est ce à quoi se livre Val. Ce qu'il recherche constamment, ce sont des informations dont il peut se servir pour contraindre les gens à se plier à ses volontés.

Elle leva les yeux vers le théâtre, imposant, superbe, et continua :

— Songez à toutes les personnes qui viendront ici. Les hommes d'affaires, les politiciens, qui concluront des accords dans leurs loges, les dames de la haute société qui échangeront à voix basse des ragots...

Elle haussa tristement les épaules.

— Pour Val, ce serait une inépuisable mine d'or.

— Seigneur... MacLeish, j'exige que tous ces œilletons soient obturés, ces passages secrets condamnés, compris ?

— Mais... mais... Montgomery...

— Je m'occupe de Montgomery. Et, MacLeish...

— Ou... oui ?

— J'exige que mon théâtre soit réparé sur-le-champ.

De la vapeur d'eau montait du toit vers le ciel et on sentait encore une légère odeur de fumée.

— On ouvre dans moins d'une quinzaine de jours. Je tiens à ce que tout soit absolument *parfait* ce jour-là.

Sur ces mots, Asa prit Ève par le bras et l'entraîna à sa suite. Elle jeta un coup d'œil navré à Jean-Marie. Il serrait son bras contre sa poitrine. Quelqu'un avait trouvé un morceau d'étoffe et le lui avait drapé en écharpe. Des taches claires marquaient la peau sombre de ses joues, signe de

souffrance. Henry trottait à côté de lui, le flanc contre sa jambe, et Ève ne put s'empêcher de sourire au chien. C'était si gentil de sa part de reconforter Jean-Marie.

Asa s'immobilisa brusquement. Ève regarda autour d'elle, étonnée : pourquoi s'était-il arrêté ?

L'incroyable réponse lui sauta aux yeux : Alf venait vers eux, un petit pistolet braqué dans le dos de M. Sherwood.

Ô Seigneur... Voilà qui n'annonçait rien de bon.

Asa gronda sourdement en voyant Sherwood débraillé, couvert de suie, contraint de marcher sous la menace d'un pistolet en direction du théâtre.

— J'l'ai trouvé qui essayait de s'esbigner par la grille arrière, dit Alf en agitant le pistolet. Ça m'a semblé louche.

Asa lâcha le bras d'Ève et s'avança vers Sherwood, qui poussa un petit cri de souris effrayée juste avant qu'Asa ne lui attrape le menton entre le pouce et l'index. Le directeur de théâtre parut se liquéfier.

De fins doigts serrèrent soudain le poignet d'Asa.

Ceux d'Ève, qui lui intima avec autorité :

— Arrêtez.

— Que j'arrête ? Alors qu'il a tenté de faire brûler mon foutu théâtre ?

Elle ne cilla même pas, elle, la petite fille qui encore une semaine plus tôt se carapatait dès qu'il était violent !

— Vous n'en savez rien, Asa.

Asa fit tourner son bras, englobant dans son geste le théâtre et le jardin.

— Alors qu'est-ce qu'il fait ici ?

— Peut-être devrions-nous le lui demander ?

— Oh, ouais, c'est ça. Je vais le lui demander, repartit Asa en levant son poing fermé.

— Ne me frappez plus ! piailla Sherwood, les mains devant la figure. Pour l'amour du ciel, ne me frappez pas !

— Ah bon ? Et pourquoi pas ?

Asa avait retroussé la lèvre supérieure, comme prêt à mordre.

— Parce que la dernière fois, vous m'avez cassé le nez.

Effectivement, son nez était enflé et ses yeux cernés d'hématomes vert pâle.

— Et je vais vous le casser de nouveau.

— Mais je ne faisais rien de mal !

— Vous êtes entré sans autorisation. Vous traîniez dans le coin juste après qu'un feu s'est déclenché dans mon théâtre.

— Ce n'était pas moi ! Je suis venu voir si je pouvais séduire la Veneziana, rien d'autre.

— Et ma scène ? Où étiez-vous quand elle a été sabotée ?

— Pardon ?

Sherwood paraissait sincèrement ébahi.

— Je n'ai jamais touché à votre fichue scène. Je n'étais même pas, ni de près ni de loin, dans votre jardin le jour où elle s'est effondrée. Elle est tombée toute seule.

— Et comment se fait-il que vous soyez au courant ?

— Tout Londres l'est. Ce n'est pas une raison pour me cogner encore une fois ! cria Sherwood.

Asa considérait d'un air écœuré et furibond cette larve de directeur de théâtre. Il rapprocha son visage de celui de l'homme et articula lentement :

— Je. Ne. Vous. Crois. Pas.

Le teint de Sherwood vira au verdâtre.

— Attendez... Que feriez-vous si je... si je vous révélais qui peut être l'instigateur de tout cela ?

— Je ne vous croirais pas non plus. Allez vous faire foutre, je vais vous mettre en bouillie et ensuite, peut-être resterez-vous à bonne distance de Harte's Folly.

Derechef, Ève lui saisit le poignet.

— Asa, auriez-vous l'amabilité d'écouter M. Sherwood avant de le molester ?

— Mmm...

— Hampston ! hurla Sherwood dans des tons d'aigu à vriller le tympan.

Les doigts d'Ève se détachèrent du bras d'Asa, qui aussitôt lui prit la main et la serra.

— Mon... mon commanditaire, c'est Hampston. Je pensais qu'il allait m'aider à bâtir mon propre théâtre mais en fait, ce n'était pas cela qu'il voulait.

— Et que voulait-il ? demanda Asa.

— Le terrain. *Votre* terrain.

Asa était stupéfait.

— Quoi ?

— Oui, le terrain. Je l'ai découvert après avoir vu une lettre d'un promoteur immobilier qui désirait édifier des maisons ici. Un théâtre ne l'intéresse absolument pas. S'il n'est pas intéressé par Harte's Folly, cela me paraît couler de source qu'il tente de tout faire brûler, et ainsi de vous mettre définitivement hors jeu. Les terrains seraient alors vendus à l'encan.

L'hypothèse tenait debout, si vicieuse qu'elle fût. Mais que le saboteur fût un aristocrate, alors là... Asa ne disposait guère de recours à l'encontre d'un homme riche et titré. Bon sang, il n'avait même pas l'ombre d'une preuve. Uniquement les assertions d'un rival dans le monde du théâtre.

Il n'y avait pas grand-chose qu'il pût faire. Du moins, légalement.

Asa se sentait totalement démuni.

— Foutez le camp, dit-il à Sherwood d'un ton dégoûté.

L'autre lui adressa un regard méfiant.

— N'allez-vous pas me frapper ?

— Non. Pas si vous débarrassez mon domaine de votre immonde présence *immédiatement*. Néanmoins, je recommence à envisager de...

Sherwood n'attendit pas la suite. Avec une agilité étonnamment athlétique et après avoir jeté un dernier coup d'œil terrifié à Asa, il pivota sur ses talons et décampa.

— Trou du cul, marmonna Asa.

Ève lui serra la main. Jean-Marie grommela quelques imprécations.

— Venez. Il faut qu'on vous trouve un lit, dit-il à Jean-Marie.

Sans compter qu'il avait hâte d'interroger Ève, de lui extorquer les secrets qu'elle celait encore à propos de son si charmant et bien-aimé frère.

Éric prit le sac sans faire de commentaires, mais Colombe eut l'impression qu'il avait eu un sourire furtif. Ils repartirent et peu après arrivèrent à un gros rocher à la base duquel s'ouvrait une cavité.

— Des champignons enchantés poussent dans cet aven, dit Éric, mais je ne peux pas les atteindre : l'ouverture est trop étroite pour mes épaules.

— Oh, pas de problème, assura Colombe.

Et elle se glissa dans la cavité. Lorsqu'elle en ressortit, elle tenait un sac plein de champignons incolores.

Extrait du *Lion et la colombe*

Dès qu'ils furent dans la voiture, Jean-Marie appuya sa tête au dossier et serra les lèvres. Il n'émit aucun son, souffrant en silence alors que la voiture cahotait et oscillait en roulant.

Il devait avoir très mal mais sans les conseils d'un médecin, Ève ne savait que faire.

Assis à côté d'elle, Asa regardait par la fenêtre et Ève se demanda s'il était inquiet.

— Asa, pensez-vous que M. Sherwood a dit vrai ? Que lord Hampston a organisé le sabotage dans le but de vous obliger à vendre Harte's Folly ?

— Je ne sais pas si je dois croire ce qu'a raconté ce connard, mais... cela n'est pas totalement insensé.

Ève le regarda. Il avait une traînée de suie sur la joue et semblait à la fois épuisé et très dangereux.

— Que comptez-vous faire, Asa ?

Les yeux verts évoquèrent soudain ceux d'un grand félin.

— Si c'est Hampston, je lui ferai regretter d'être né.

— Mais... c'est un vicomte !

Une grimace d'amertume se dessina fugacement sur les lèvres d'Asa. Il se retourna vers la fenêtre.

— Et moi, je ne suis que le fils déshérité d'un brasseur, c'est cela ?

La stricte vérité, songea-t-il.

Il sourit, mais ce sourire n'avait vraiment rien de plaisant et Ève frissonna.

— Il existe des moyens de se venger à la portée d'hommes de la plèbe tels que moi, chérie.

La gorge d'Ève se serra. Elle se pencha sur Henry qui essayait de se hisser sur la banquette, sans doute pour pouvoir lui aussi regarder par la fenêtre. Elle se demanda, un peu tristement, si Colombe lui manquait, à lui aussi.

Car à elle, elle manquait terriblement.

Elle ne put retenir un soupir de soulagement lorsque la voiture s'arrêta devant sa petite maison. Enfin, elle allait pouvoir aider Jean-Marie.

Elle gravit les marches du perron, suivie d'Asa, silencieux, ses larges épaules légèrement avachies.

Après une hésitation, Ève prit sa décision.

— Allez chercher le médecin qui habite au coin de la rue, je vous prie, lança-t-elle au cocher. Dites-lui de venir immédiatement.

Puis elle s'adressa à Bob, l'un des valets.

— Bob, j'aimerais que vous aidiez Jean-Marie à gagner son lit.

À côté d'elle, Jean-Marie émit une protestation si faible que l'inquiétude d'Ève s'accrut.

— Tout de suite, s'il vous plaît, Bob.

Il sauta à bas de son perchoir.

— Bill, veuillez dire à Ruth de remplir le tub dans mon cabinet de toilette.

— Oui, m'dame.

Bill monta les marches quatre à quatre et disparut dans la maison. Quelques instants plus tard, la porte se rouvrit sur Tess, qui dévala l'escalier, le visage si pâle que ses taches de rousseur ressemblaient à des taches de sang. Jean-Marie lui tendit son bras intact.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie.

Ève attendit que Tess et Bob aient aidé Jean-Marie à entrer avant de se tourner vers Asa.

— Venez.

Elle le précéda jusqu'à son petit salon, flanquée d'un Henry fort joyeux.

Ils prirent un simple en-cas de poisson et de pommes de terre, le dîner préparé par Tess et gardé au chaud dans la cuisine, pendant que Ruth remplissait le tub et que le médecin examinait Jean-Marie.

Ève s'entretint ensuite avec l'homme de l'art, un jeunot en perruque blanche.

— L'épaule a été démise, expliqua-t-il en se lavant les mains dans la cuisine, et je l'ai remise en place. Mais votre valet doit se reposer, parce qu'il y a un risque que l'épaule se déboîte de nouveau.

Ève assura qu'avec Tess elle veillerait à ce que Jean-Marie garde le lit. Elle paya le médecin puis remonta à l'étage.

Lorsqu'elle entra dans son petit salon, elle trouva Asa en train d'ôter ses chaussures, un œil brillant d'envie dardé sur l'eau fumante du tub.

— Bon sang, ce que cela a l'air délicieux...

Ève hocha la tête, hésitante. Elle aurait dû se retirer, lui laisser quelque intimité mais cet homme était celui qui l'avait si tendrement étreinte la nuit dernière. Était-ce une faute de désirer lui rendre la pareille ?

Non, décida-t-elle en s'approchant pour l'aider à ôter sa redingote qu'elle alla ensuite soigneusement poser sur le dossier d'un fauteuil.

Elle se pencha pour déboutonner son gilet, les doigts un peu tremblants d'être si proches de la peau chaude sous le brocart argent. Asa ne bougea pas. Il se tenait bien droit, sa poitrine se soulevait et s'abaissait un peu trop vite, trahissant son émoi, et Ève sentit des bouffées de chaleur lui monter au visage.

Il acheva d'enlever le gilet et le posa lui-même sur le fauteuil où se trouvait déjà la veste.

Ève dénoua le jabot puis entreprit de délayer la chemise de coton blanc. Ses doigts tremblaient de plus en plus. D'excitation et d'anxiété : combien de temps pourrait-elle encore

passer avec Asa ? Elle attendait de lui, voulait de lui tellement plus que ce qu'il était disposé à lui donner...

Ne jamais le perdre, rester toujours avec lui, voilà ce qu'elle voulait.

Il la regarda avant de faire passer sa chemise par-dessus sa tête. Cela fait, il se débarrassa de ses bas, sa culotte, ses sous-vêtements et... et alors...

Alors il fut nu. Entièrement nu.

Il la fixait d'un air amusé, malicieux.

Il enjamba le bord du tub et se coula dans l'eau chaude.

Le tub se révéla un peu trop petit pour lui. Il dut remonter les genoux quasiment jusque sous son menton pour parvenir à s'asseoir. Un peu d'eau déborda, trempant le drap qui habillait l'intérieur du tub et en couvrait les contours.

Il appuya la tête au dossier, étirant son cou bronzé. Ses aréoles brunes affleuraient à la surface de l'eau. Quant à ses épaules, elles occupaient toute la largeur du tub. Un bras négligemment jeté sur le côté pendait jusqu'au sol.

Ève regretta de n'avoir pas sous la main son carnet de croquis, de ne pas pouvoir le dessiner tel qu'il était en cet instant et de garder ce dessin toute sa vie en souvenir de ce moment intime. Elle l'aurait souvent contemplé au cours des années, se demandant au fil du temps si elle n'avait pas simplement immortalisé un rêve sur du papier.

Sans mot dire, elle prit un linge, le trempa dans l'eau chaude, l'essora et lui lava les épaules.

— Seigneur, que c'est bon... marmonna-t-il.

Elle mouilla de nouveau le linge et le passa sur son bras, s'émerveillant de la beauté de la grosse veine qui saillait sur son biceps. Puis elle descendit vers la main, cette main tellement plus grande que la sienne. Elle la retourna et nettoya la paume calleuse, puis les doigts un à un.

Elle s'aperçut qu'il la fixait intensément entre ses cils, les paupières à demi baissées. Le vert de ses iris était pailleté d'or. Elle frissonna d'anticipation.

Elle revint au cou, aux épaules, au bras, prit la main contre la sienne, paume contre paume, puis voulut de nouveau mouiller le linge.

Elle n'eut pas le temps d'aller jusqu'au bout de son geste : il l'avait saisie par la taille, attirée contre son buste, pour l'embrasser à pleine bouche avec une ferveur torride.

Asa ne se souciait pas de tremper la robe d'Ève. Il s'enivrait des saveurs de sa bouche, qui avait conservé celles du vin bu au dîner, composant un grisant cocktail avec les sucs qui n'appartenaient qu'à elle. Un nectar qui avait nom Ève. Cette femme à la fois douce et acide, la femme la plus complexe qu'il lui eût jamais été donné de connaître.

La plus fascinante.

Il avait eu si peur pour elle, cet après-midi, alors qu'elle était enfermée dans le bureau. Le feu aurait pu anéantir ses sourires et ses mines renfrognées, ses reparties piquantes, ses regards de reproche. À cette idée, il avait failli céder à la panique. Il avait été prêt à maltraiter son corps pour défoncer cette porte, à s'assommer pour la libérer.

Mû par le souvenir de son affolement, de sa terreur viscérale, il serra Ève trop fort. Il ne pouvait pas la perdre, son Ève, sa douce petite peste. Même lorsqu'elle le quittait le soir, il dormait heureux en la sachant quelque part, vivante, occupée à caresser avec ses fins doigts de dame un mastiff pouilleux.

Ève. *Son Ève.*

Elle était là, avec lui, tirée à quatre épingles, si convenable, et il faisait courir ses mains sur le

corsage de sa robe, qu'il marquait d'empreintes humides.

Il fallait qu'il lui pose des questions, qu'il découvre ce que son frère tramait pour Harte's Folly. Mais dans l'immédiat, il aspirait à autre chose, quelque chose d'infiniment plus urgent que mener son enquête.

— Ève...

Il avait interrompu le baiser et fait glisser ses lèvres le long du cou de la jeune femme. De l'eau l'avait éclaboussée lorsqu'il l'avait prise par la taille.

— Ève, permettez-moi de vous faire l'amour.

Elle lui sourit, un petit sourire en coin, et répondit :

— Je vous en prie.

Des années plus tard, couchée dans un lit à une place, Ève pleurerait ce moment, et tout ce qu'elle aurait perdu. Mais pour l'heure, les manches dégoulinantes d'eau, le souffle bloqué dans la poitrine, elle se sentait vibrante de vie et entendait bien jouir de tout le plaisir que pourrait lui prodiguer cet homme.

Ce merveilleux homme.

Elle le considéra. Nu, mouillé, dans le tub. Il était à sa merci à elle, la femme. Elle détenait en cet instant un pouvoir fort plaisant.

Elle se redressa, privant Asa du contact de ses mains, et dénoua son fichu, retira les rubans du corsage, se déchaussa... puis regarda Asa bien en face tout en délaçant son corset et laissant tomber ses jupes. Ne lui restait plus sur le dos que sa camisole.

Asa tendit la main, mais elle se déroba en secouant la tête.

Lentement, elle se défit du corset, frémit en sentant ses seins libres de toute entrave et, cette fois, ce fut elle qui tendit la main à Asa.

Elle ne portait maintenant que sa camisole.

Asa se dressa, enjamba le bord du tub, montrant sans une once de pudeur son corps en son entier, superbe, glorieux, dont l'eau faisait luire les muscles comme de l'acier poli.

Ève en avait le souffle coupé. Il était tel qu'elle l'avait imaginé... et craint, le premier jour. Sa carrure si large, sa poitrine incroyablement puissante, sa toison sombre, ses hanches minces, son ventre, avec ce V de muscles qui aboutissaient à la racine de la verge dressée, longue, épaisse, déjà décalottée. Prête pour elle. Ses cuisses étaient larges, gonflées. Même ses pieds étaient grands, avec des orteils poilus.

Cet homme la désirait, et jusqu'à son dernier souffle, elle continuerait à en être ébahie.

Elle s'avança, noua les bras derrière sa nuque, attira sa tête vers la sienne et, telle une vraie femme sans crainte et directe, elle l'embrassa avec une ardeur destinée à lui faire comprendre combien elle avait envie de lui.

Sa camisole fut immédiatement trempée, plaquée entre leurs deux bustes. Ses seins pointaient sous l'étoffe. La toison d'Asa picotait agréablement sa poitrine à travers le linon.

Il insinua le genou entre les jambes d'Ève, le remonta jusqu'à ce qu'il entre en contact avec les lèvres de son sexe et le fit lentement aller et venir. Sans s'en rendre compte, Ève se mit à accompagner son mouvement, distillant d'exquises sensations dans son bas-ventre.

Soudain, Asa se pencha sur elle, passa un bras sous ses hanches, l'autre sous ses aisselles et la souleva pour la porter, nu, fier, tel un conquérant avec son trophée, du cabinet de toilette à la chambre, et de là au lit.

Ils s'effondrèrent sur le matelas, Ève sur Asa. Aussitôt, elle rampa sur lui, jambes écartées,

sexe ouvert plaqué contre le ventre d'Asa, haletante de plaisir.

— Ève... Ève ! Avez-vous la moindre idée du désir que j'ai pour vous ? Je rêve de vos seins, de votre ventre nu, de vos fesses dans mes mains.

Il palpait les rondeurs de son séant, frottait son pénis contre ces globes souples qui l'ensorcelaient.

— Vraiment, Asa ?

Elle souleva les hanches afin de surplomber le sexe d'Asa puis se rabattit avec précaution sur lui, de manière à placer le membre sous elle, le caler sous son sexe, et fit onduler ses reins, se caressant lascivement sur le membre turgescent.

Les sensations qui fusaient en elle étaient si exaltantes qu'elle en avait la tête qui tournait légèrement. Asa s'arqua sous elle. Les tendons de son cou saillaient. Il avait agrippé les draps et les serrait convulsivement.

— Ève... que me faites-vous là... ?

Elle cessa d'aller et venir pour retirer sa camisole. Lentement, elle la souleva, dénudant par paliers son ventre, ses seins, ses épaules avant de l'ôter et de la jeter par terre. Puis elle se remit à onduler et Asa geignit avant de supplier, les yeux maintenant jade foncé :

— Permettez-moi de... de venir en vous, Ève.

Elle haussa les hanches et il empoigna son pénis, le brandit verticalement, et en insinua le gland entre les lèvres du sexe d'Ève.

Instinctivement, elle adopta la position idéale, et commença à peser sur le pénis tendu.

— Doucement, chérie, murmura Asa, doucement. Ne vous faites pas mal. Je ne pourrais supporter que vous vous fassiez mal sur moi...

Elle sentait l'impérative pression du gland à l'entrée de son sexe et songeait que faire pénétrer ce... cette partie, si longue, si épaisse d'Asa en elle relevait de l'impossible.

Et pourtant, elle désirait de toute son âme, de tout son corps, y parvenir.

De ses doigts experts, Asa ouvrait le sexe vierge tout en imprimant de brèves poussées à son pénis. Puis il le jugea assez lubrifié pour retirer ses mains, les poser sur les hanches d'Ève et attendre, le cœur battant à tout rompre, qu'elle se laisse glisser sur lui, à son rythme, sans la brusquer, qu'elle s'empale sur sa verge quand elle le jugerait bon. Quand elle accepterait de lui sacrifier sa virginité.

La bouche entrouverte, elle fit osciller ses hanches puis le regarda. Une goutte de transpiration luisait sur la lèvre supérieure d'Asa. Il lui sourit.

— À vous de décider de ce qui va suivre, ma douce.

Elle inspira profondément, se souleva un peu puis s'abassa d'un seul coup, rudement, et le pénis d'Asa entra profondément en elle.

— Seigneur, Ève, ne vous êtes-vous pas fait mal ? s'inquiéta Asa, ce qui diminua son plaisir.

— Non.

Elle leva les mains pour retirer les épingles de son chignon. Il observait ses mouvements entre ses paupières mi-closes, la respiration saccadée.

— Tu me tues, Ève, ma belle, ma sublime Ève. Je donnerais ma vie pour toi.

Elle lança les épingles sur le tapis et secoua la tête. Ses cheveux se répandirent sur ses épaules, flots de soie odorante. Puis elle posa les paumes sur la poitrine d'Asa, juste au-dessus de ses pectoraux, et se souleva de nouveau. Oh, le bonheur de sentir le sexe d'Asa dans le sien... Le plaisir était si puissant qu'il confinait à la douleur.

Elle abaissa derechef ses hanches et s'abandonna au bonheur physique... qui n'était pas

seulement physique : qu'Asa fût en elle, que maintenant il eût repris l'initiative et guidât ses va-et-vient, qu'il quémandât qu'elle accélérât le tempo, sans mot dire, simplement avec ses mains sur ses fesses, qui poussaient, retenaient, poussaient encore... Le chevaucher de la sorte était tout bonnement ensorcelant. Cet homme lui faisait perdre la tête. Elle voulait le garder pour elle seule, l'enfermer à double tour dans sa chambre et l'empêcher à jamais de poser les yeux sur une autre femme. Elle ressentait une jalousie féroce envers toutes celles qui avaient eu droit aux délices prodiguées par son pénis, qui l'avaient entendu grogner de plaisir et avaient geint en retour, confondues d'extase.

Oui, ces femmes du passé, elle les honnissait, mais c'étaient celles du futur qu'elle aurait voulu anéantir. Asa était à elle. Il était hors de question qu'elle le partage avec une autre, avec d'autres.

Elle rejeta la tête en arrière et accéléra ses mouvements. La sueur lui coulait entre les seins. Asa se redressa suffisamment pour pouvoir la lécher et Ève gémit, lui tenant la tête, avant de carrément crier lorsqu'il suçait les pointes de ses seins.

La jouissance la faisait trembler. Elle avait l'impression qu'elle allait se briser en mille morceaux. Elle sentait le pénis d'Asa se gonfler, palpiter. Elle comprit qu'il approchait de l'orgasme.

Il retomba sur le matelas, râlant, tressautant. Elle se pencha sur lui, leurs cheveux poissés s'entremêlèrent. Il la tenait fermement, ses doigts puissants arrimés à ses épaules, les yeux fermés.

Sa semence jaillit en Ève, chaude, ardente sève de vie, et au même instant, en parfaite osmose avec Asa, Ève, éblouie, vit passer des étoiles filantes, des comètes, jaillir des éclairs aveuglants sous ses paupières closes. Son corps n'était plus qu'extase. Le plaisir qui déferla en elle lui coupa le souffle, lui arracha un long cri. Elle imprima un ultime coup de reins, enfonçant le sexe d'Asa au plus profond du sien.

Avec le fol espoir de garder cet homme aussi longtemps qu'elle vivrait.

Tard cette nuit-là, portant haut sa chandelle, Bridget parcourait les couloirs de Hermes House et vérifiait les pièces les unes après les autres.

Elle frissonna. Depuis qu'elle était gouvernante, elle avait travaillé dans bien des maisons, des petites, des vastes. Dès qu'elle prenait ses fonctions, elle analysait les besoins de la demeure, observait ce qui n'allait pas, réglait, gérait, organisait et une fois que la maison tournait comme une horloge, elle donnait son congé et partait en quête d'une autre place.

Quelques-unes des maisons où elle avait travaillé étaient à son arrivée en piteux état, les gouvernantes et majordomes précédents les ayant laissé aller à vau-l'eau. D'autres étaient inutilisées, silencieuses, les familles qui les possédaient vivant ailleurs, ce qui offrait à Bridget toute latitude pour s'organiser à sa façon de manière optimale.

Nulle part ailleurs Bridget n'avait autant éprouvé de froideur qu'à Hermes House. C'était plus qu'un manque de chaleur. C'était comme si le froid avait pris ses quartiers dans les murs. Rendre pareille maison accueillante relevait de la performance. Elle devait s'assurer que Hermes House brillerait de tous ses feux, que les bonnes soient debout à 5 heures du matin pour nettoyer les cheminées et allumer le feu, que les livrées des valets seraient immaculées.

Ce qui selon elle était le plus difficile, c'était de donner à une maison l'ambiance chaleureuse d'un vrai foyer quand cette maison n'avait jamais possédé cette qualité.

Elle soupira et fit demi-tour.

Et retint un cri d'effroi lorsqu'elle se trouva face à Alf. Il lui sourit et Bridget se retint à grand-peine de l'interpeller vertement. Oh, oui, cette *fil*le – car c'en était une, son déguisement ne l'abusait pas – méritait bien d'entendre ses quatre vérités.

Mais c'eût été cruel. Bridget ne connaissait que trop bien la nécessité de se dissimuler pour éviter le danger.

Elle se borna donc à jeter à Alf un regard plein de reproche.

— Oui ?

— L'a eu la lettre et a répondu, dit Alf gaiement en agitant un morceau de papier.

Bridget était étonnée. Le message de Mlle Dinwoody à son frère n'avait été transmis que la veille. Mais peut-être Alf n'apportait-il pas une réponse. Simplement un autre message envoyé bien plus tôt.

— Vous devriez l'apporter à Mlle Dinwoody, Alf.

— Hein ? Maintenant ? demanda Alf en balayant du regard le corridor sombre. C'est tard, non ?

— C'est peut-être tard, mais il faudrait que Mlle Dinwoody ait cette lettre au plus vite.

— D'accord.

L'adolescente s'éclipsa jusqu'à l'escalier, qu'elle dévala en hâte. Bridget la suivit des yeux, puis se dirigea vers la chambre du duc et y entra. Le portrait du duc de Montgomery l'accueillit. Elle leva plus haut sa chandelle pour l'examiner.

Elle ne savait pas exactement pourquoi mais sur ce portrait le représentant quasiment nu, l'homme semblait plus authentique que sur celui du grand escalier où il portait soieries, fourrure, et velours. C'était comme si, dépourvu de ses évidents symboles de richesse et de haut rang, l'animal sauvage était mis en exergue.

Sa peau était d'un blanc nacré, il dardait sur le spectateur des yeux bleus ironiques. Ses cheveux blonds flottaient sur ses épaules.

Son regard paraissait défier et dire :

« *Je suis là, pénis bien en évidence, pectoraux gonflés, je me suis dénudé pour vous, mais c'est moi qui mène le jeu, pas vous.* »

Effectivement, sa nudité arrogante renforçait son pouvoir.

La tête inclinée sur le côté, Bridget détailla la beauté sans voile du corps de Montgomery.

Puis elle demanda à mi-voix :

— Qu'est-ce que vous mijotez ? J'aimerais bien le savoir.

À midi, Éric s'arrêta, s'assit sur un tronc abattu et sortit de son sac du pain et du fromage.

— Je suppose que vous voudrez partager mon casse-croûte ?

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, répondit Colombe avec humilité.

Il grogna puis coupa pain et fromage en deux et Colombe songea que ce repas-là était peut-être le plus délicieux qu'elle mangerait jamais.

Ensuite, ils continuèrent leur voyage jusqu'à ce que, enfin, ils arrivent à un cottage délabré. Éric afficha soudain une mine sombre.

— Mieux vaut que vous ne disiez rien et me laissez parler.

Là-dessus, ils entrèrent.

Extrait du *Lion et la colombe*

Ève était langoureusement étendue sur la poitrine d'Asa. Elle se sentait incroyablement sereine.

Sous sa joue, sa poitrine tremblait. Son souffle brûlant lui soulevait les cheveux.

Lentement, le pénis perdit sa vigueur et glissa de son sexe. Elle songea que lorsqu'il avait éjaculé, sa semence s'était peut-être plantée en elle et qu'elle portait déjà un enfant. Une possibilité qui aurait dû l'affoler, et pourtant, elle ne ressentait que de la joie. Oh oui ! Qu'il lui ait fait un enfant ! Elle aurait alors un être à chérir lorsqu'ils se sépareraient. Elle n'était que la bâtarde de l'un des plus fameux aristocrates de toute l'histoire de l'Angleterre. Elle n'avait pas de réputation à protéger.

Mais elle était si seule... Enfin, elle osait reconnaître qu'elle avait besoin de davantage qu'un chien errant, une colombe et trois domestiques.

Elle releva la tête et considéra Asa. Ses longs cils reposaient sur ses joues. Il semblait tellement fatigué. Depuis qu'elle l'avait rencontré, il travaillait sans discontinuer, se faisait constamment du souci pour Harte's Folly.

Lui non plus n'avait personne dans sa vie. Mais voulait-il quelqu'un ? Si c'était le cas, il le cachait bien. Ne clamait-il pas que son Harte's Folly était ce qui comptait le plus pour lui ? Se pouvait-il qu'il ne sût pas lui-même qu'il était seul ? Peut-être.

Asa ouvrit soudain les yeux, des yeux voilés de fatigue. Incapable de se retenir, Ève lui demanda :

— Harte's Folly est tout pour vous, n'est-ce pas ?

La question ne parut même pas le surprendre. À croire qu'il pensait en permanence à Harte's Folly, même lorsqu'il était au lit avec une femme.

— Oui. C'est ma nourriture, ma boisson, mon oxygène.

C'était une réponse simple, énoncée simplement. Un fait. Une évidence. Comme le ciel était bleu.

Ève roula sur le côté.

— Je suis désolée.

Il la regarda, déconcerté, peut-être un peu vexé aussi.

— Désolée ? Pourquoi ? C'est beau. C'est le plus magnifique endroit de...

— Londres, je sais ! le coupa Ève. Et, oui, c'est un endroit magnifique. Mais je puis, de même que toute autre personne de Londres, aller à Harte's Folly et ensuite rentrer à la maison. Vous, non.

Il resta coi, se contentant de darder sur Ève ses yeux au vert terni par l'épuisement. Elle présuma qu'il savait déjà que son théâtre et son jardin l'avaient réduit en esclavage.

— J'ai vu votre réaction, dit-elle après une hésitation, lorsqu'il y a eu ce feu, aujourd'hui. J'ai eu peur que si Harte's Folly brûlait de nouveau, si tout était encore une fois détruit, vous n'y surviviez pas.

Après un silence, Asa répondit :

— Vous tombez dans le mélodrame, là.

— Vraiment ? fit Ève en suivant du bout de l'index le contour d'une aréole. Au fil des semaines, j'ai appris à vous connaître, Asa Makepiece. Vous avez la tête près du bonnet, vous êtes entêté, volontaire, pas toujours correct, mais toujours fidèle à votre ligne de conduite. Parfois, vos rugissements terrorisent vos employés, mais ils vous adorent. Vous êtes gentil avec les animaux et les petits enfants, et vous êtes intelligent, courageux et déterminé.

Elle fit une pause, puis reprit :

— Je vous aime beaucoup. Je pourrais même vous aimer tout court.

La lueur d'inquiétude qui passa dans ses yeux verts ne lui échappa pas.

Elle secoua la tête.

— Mais je ne céderai pas à la tentation de vous aimer, parce que vous ne voulez pas de cela. Cependant, Asa, vous méritez davantage que des affaires commerciales dans votre vie.

— Je... mérite ? À vous entendre, on croirait que Harte's Folly est mon martyr.

— N'est-ce pas le cas ? demanda Ève dans un sourire triste.

— Non !

Il étrécit les yeux.

— Et vous, alors, mademoiselle Dinwoody ?

— Que... que voulez-vous dire ?

D'un grand geste de la main, il montra la chambre.

— Peut-être devriez-vous vous lamenter davantage sur votre sort que sur le mien.

Blessée, elle eut un mouvement de recul. Il avait tapé dans le mille, et allait enfoncer la flèche plus profondément.

— Qu'avez-vous, à part cette maison, vos serviteurs et un frère complètement aliéné que vous vénerez ?

— J'aime Val et...

— Pourquoi ?

Il s'était assis, insoucieux de sa nudité.

— Montgomery se sert de vous comme il se sert de tout le monde. Vous aime-t-il, au moins ?

— Oui !

Pourquoi faisait-il cela ? Pourquoi fouillait-il dans sa vie, dans ses secrets ?

— Parce qu'il vous donne de l'argent et une maison ?

Assis sur le lit, nu, Asa semblait complètement déplacé dans cette chambre féminine, où il proférait d'horribles accusations comme s'il avait eu tous les droits.

— Non, répliqua-t-elle d'un ton impérieux qu'elle n'était pas parvenue à maîtriser. Non. Il m'aime. Il est le seul être qui m'ait jamais aimée. Il était là lorsque...

Elle s'arrêta, les mots bloqués dans la gorge.

Un ange passa. Asa la fixait. Il l'attira soudain dans ses bras, lui caressa les cheveux.

— Dites-moi.

Le moment était venu, songea Ève dans un soupir. Par où commencer ? Comment lui faire comprendre ?

— Mon père possédait un domaine à la campagne. Plus précisément plusieurs domaines, mais j'ai grandi dans un seul d'entre eux, Ainsdale Castle. Ma mère était la nounou de Val quand il était enfant. Ma mère...

Encore une pause. Ce qu'elle s'apprêtait à révéler, jamais elle ne l'avait dit à quiconque. Elle avait grandi avec ce secret gravé sur sa peau comme au fer rouge. Un secret aussi envahissant et venimeux qu'un parasite.

— Ma mère n'avait pas toute sa tête. Elle prétendait que les choses répugnantes n'existaient pas. J'ignore si elle était consentante quand le duc lui a fait des avances ou si elle a été violée, mais le fait est qu'il l'a gardée auprès de lui un certain temps. Avant ma conception et après ma naissance. Je pense... non, *je sais* qu'il nous a abritées, mère et moi, à Ainsdale Castle dans le but pervers d'offenser la duchesse, la mère de Val. Elle haïssait son époux le duc et nous honnissait, ma mère et moi. Nous passions la plupart du temps dans la nursery. Val était avec nous alors que j'étais très jeune, puis un jour, on l'a estimé trop âgé pour rester dans la nursery. À partir de ce moment, je ne l'ai plus vu que de loin en loin. Je pense que la duchesse le tenait à distance de moi. J'étais bien nourrie, bien vêtue, éduquée. Le duc a même engagé un précepteur pour moi pendant un an. Mais l'ambiance dans cette maison était glaciale... Tellement glaciale.

Elle respirait trop vite, ses phrases étaient hachées. L'émotion la faisait transpirer. On disait que le poison pouvait exsuder à travers la peau, et peut-être était-ce ce qui était en train de se passer.

— Le duc de Montgomery était un mauvais homme.

Asa la serrait contre lui et elle était heureuse qu'il la soutînt. Sans cela, sans doute n'aurait-elle pas pu aller au bout de ses aveux.

— Il battait les serviteurs, abusait des femmes, brutalisait les enfants.

— Brutalisait les enfants... Qu'entendez-vous par là exactement ?

Elle déglutit avec peine. Sa gorge était douloureusement desséchée. Ce qu'elle racontait là, personne n'en faisait jamais état. Elle n'était pas censée en parler.

— Ève, dites-moi, insista calmement Asa d'une voix grave. Dites-moi.

Elle enfonça les doigts dans ses pectoraux, comme pour s'y accrocher, comme pour s'assurer qu'elle ne pourrait être arrachée à la sécurité de son étreinte.

— Le duc appartenait à une société secrète. Ses membres avaient choisi comme nom les Seigneurs du Chaos. Je pense... je pense qu'ils s'identifiaient les uns les autres grâce à un tatouage au poignet. Un dauphin. Une fois par an, au printemps, ils se réunissaient à Ainsdale Castle. La duchesse s'absentait toujours à ce moment-là et ils... ils...

Elle ravala avec peine la bile qui avait envahi sa bouche.

— ... ils buvaient du vin plus que de raison, ils faisaient la fête pendant des jours et des nuits, il y avait des femmes et... et... des enfants.

Le silence qui s'installa dans la pièce était lourd comme du plomb. Asa semblait avoir le souffle coupé et Ève comprit qu'il était en proie à un incommensurable dégoût.

Révéler l'abjection, la souillure qu'on lui avait fait subir l'avait poussée au bord de la nausée.

Elle voulut s'écarter de lui, fuir ses bras et fuir ce que, il le savait désormais, elle était. Ou avait été. Mais il la retint, l'enlaça plus étroitement et chuchota :

— Chut, chut... Je ne vous lâcherai pas tant que vous ne m'aurez pas tout dit.

Elle se détendit aussitôt, comme si sa simple acceptation des faits l'avait rassérénée.

— Il y a davantage...

— Dites-moi, répéta-t-il.

Elle s'arma de tout son courage et poursuivit :

— Chaque printemps, lorsque les amis du duc se réunissaient, ma mère me cachait dans Ainsdale Castle. Pas dans un passage secret ni dans une pièce, non. Elle se contentait de m'enfermer à clé dans la nursery. Elle restait auprès de moi et faisait comme si nous n'entendions pas les bruits qui venaient de l'extérieur.

Elle frissonna et ajouta :

— Parfois, ces bruits étaient atroces.

Il lui caressa les cheveux et attendit la suite.

— Mais une année, le duc est venu me chercher. Il a dit que je devais participer aux... festivités. J'ai été vêtue d'une robe neuve, mes cheveux ont été coiffés en chignon haut, puis je suis descendue au rez-de-chaussée pour dîner avec tous ces hommes, ces lords et les épouses de certains d'entre eux, mais aussi des femmes de petite vertu, et des enfants trop effrayés pour pleurer. Tous les hommes portaient des masques. D'affreux masques en forme de faces d'animaux. Chiens, léopards, babouins... Tous, sauf le duc. Lui, son masque était beau. Un visage d'homme avec des raisins dans les cheveux. Le repas a été servi. Les mets étaient exquis mais je n'ai pas pu manger. J'avais trop peur de vomir.

Asa la berçait doucement contre sa poitrine chaude et puissante. Son havre, songea-t-elle. Son refuge.

— Le duc a dit alors qu'il fallait que je boive du vin. Il m'a donné un verre et j'ai bu jusqu'à la dernière goutte. Plus tard, il y a eu de la musique, les gens dansaient... L'atmosphère était lourde, il faisait très chaud et les épouses des lords ont commencé à ôter leurs vêtements. Les lords les ont imitées, mais ont gardé leurs horribles masques. Puis le duc a fait entrer sa meute de chiens de chasse dans la salle.

— Dieu du ciel !

Ève avait la sensation d'étouffer mais elle lutta contre le malaise qui menaçait : il fallait qu'elle aille au bout de son histoire. Ensuite, peut-être pourrait-elle l'oublier, ne plus jamais y penser.

Ne plus faire de cauchemar. *Le cauchemar.*

— Les chiens se sont rués sur moi et les enfants, et nous avons couru, c'était tout ce que nous pouvions faire. Derrière nous, j'ai entendu quelqu'un sonner du cor de chasse et l'un des enfants est tombé. Une fillette. Les chiens se sont jetés sur elle et... et il y a eu du sang... tellement de sang que je ne sais pas si elle a... Je... j'ai couru de plus belle, je suis montée à l'étage en soulevant les lourdes jupes, et j'ai déboulé sur le palier puis dans le couloir. Mais il y faisait très

sombre. Sur ordre du duc, toutes les chandelles avaient été soufflées. J'ai commencé à tourner en rond puis j'ai heurté un mur. C'est alors que j'ai compris que j'étais acculée. Lorsque je me suis retournée, les chiens étaient sur moi. J'ai cru qu'ils allaient me déchiqueter. Ils aboyaient comme des fous. De la bave mousseuse coulait de leurs babines. Je sentais leur haleine putride. Mais l'un des hommes masqués a éclaté de rire et a rappelé les chiens. Il portait un masque de chien courant. Il a dit que maintenant, j'étais à lui. Qu'il m'avait capturée comme une hase et qu'il allait festoyer sur moi. Il...

Un sanglot lui coupa la parole. Asa lui prit le visage entre les mains et appuya son front au sien, comme s'il essayait de lui insuffler sa force.

— Il a déchiré ma robe neuve, il a arraché mes jupons et m'a contrainte à écarter les jambes. Et... et... il a enfoncé ses doigts en moi. Cela m'a brûlée, m'a fait si mal que j'ai crié. Il m'a giflée à toute volée et j'ai vu mon sang jaillir. Sur son masque, ses vêtements, dans ses cheveux. J'ai pensé qu'il était le diable en personne et qu'il allait me tuer. Et c'est alors que s'est produit un miracle. Val. Il était là ! Mon frère a attrapé l'homme par la chemise et l'a jeté loin de moi, puis il m'a soulevée dans ses bras et portée dans je ne sais plus quelle pièce, mais j'y étais en sécurité. Val m'a sauvée. Le lendemain, il m'a fait partir pour Genève.

— Dieu soit loué, murmura Asa en lui embrassant le visage. Dieu soit loué pour votre vaniteux, fou et loyal frère.

— Comprenez-vous maintenant, Asa ? Comprenez-vous pourquoi je l'aime ? Pourquoi je lui dois tout ?

— Oui. Je crois même que je pourrais aimer ce fumier moi aussi.

La réflexion, à son grand étonnement, fit rire Ève. Asa l'embrassa de nouveau et les souvenirs atroces s'effacèrent comme par magie lorsque sa bouche fut sur la sienne. Il l'embrassa comme pour lui transmettre le goût de vivre, d'aimer, d'être heureuse. Pour elle, Asa représentait tout cela, il *était* cela et il voulait partager ce don du ciel avec elle.

On toqua doucement à la porte. Puis la voix de Ruth s'éleva.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, mais Alf est là avec une lettre de votre frère.

— Oh...

Ève sortit du lit et chercha son châle.

— Dites à Alf que je le recevrai dans mon salon, Ruth.

— Oui, m'dame.

Tout en s'enveloppant du châle, elle murmura à Asa :

— Je ne serai pas longue.

En entrant dans le salon, elle trouva Alf en plein affrontement oculaire avec Henry.

— Est-ce vrai, Alf ? Vous avez une lettre de mon frère ?

— Oui, m'dame, grommela l'adolescent en lui tendant la missive.

Ève la prit et l'ouvrit avec son coupe-papier puis l'approcha de la flamme d'une chandelle pour la lire.

Elle était brève et allait droit au but.

L'homme de cette nuit-là était le vicomte Hampston.

Pas de signature. Mais Ève connaissait suffisamment l'écriture de Val pour n'avoir aucun doute. Elle prenait une profonde inspiration quand la voix d'Asa s'éleva, grondante, derrière son dos.

— Je le tuerai.

Ève sursauta et se retourna. Asa avait lu par-dessus son épaule.

— Quand avez-vous posé la question à votre frère ?

— Hier.

— Alors comment se fait-il que la réponse arrive si vite ? Je croyais Montgomery sur le continent.

Il regarda Alf, qui haussa les épaules.

— J'apporte les lettres, c'est tout.

Asa, qui avait pris le feuillet, le posa sur la table.

— Hampston représente un danger pour vous, Ève. Je vais de ce pas m'occuper de lui.

— C'est un vicomte ! Vous ne pouvez vous attaquer à lui, Asa ! Vous ne le pouvez pas !

Voilà qui restait à prouver, se dit Asa. Mais il garda sa réflexion pour lui. Inutile d'alarmer davantage Ève ce soir.

— En aucun cas il ne sera autorisé à vous approcher.

— Je ne pense pas qu'il projette de me faire du mal, remarqua Ève en fixant la lettre, les sourcils froncés. Lorsqu'il m'a vue à Harte's Folly, il n'a rien fait qui soit susceptible de m'inquiéter.

— Il vous a demandé si vous vous souveniez de lui !

Et cela donnait à Asa envie de cogner sur quelque chose.

— Nom de Dieu ! Il faut que je m'habille.

Il regagna la chambre à grands pas pour récupérer le reste de ses vêtements : avant de gagner le salon, il avait simplement enfilé sa culotte et sa chemise.

Ève l'avait suivi et l'observait maintenant du seuil, visiblement bouleversée.

— Asa, vous ne pouvez pas aller le trouver ! C'est le milieu de la nuit. La dernière fois où nous nous sommes déplacés de nuit, nous avons été attaqués ! Je vous en prie, Asa, restez là. Jusqu'à demain matin. Restez, je vous en prie.

Il était écartelé entre le désir de ne pas la quitter, de la protéger, et celui de la venger.

Mais face à son insistance, ses supplications, sa détermination fondait.

— Bon sang, Ève...

Elle riva sur lui ses prunelles à l'azur terni par la tristesse et l'anxiété.

Il ferma les yeux, incapable de soutenir ce regard. Une sueur froide poissait son dos. Il se sentait à deux doigts de capituler. Mais... et si Hampston prenait la fille de l'air pendant la nuit ? S'il disparaissait, il continuerait à hanter Ève. Il fallait le mettre hors d'état de nuire !

— D'accord, je reste.

— Merci, dit-elle simplement avant de pivoter sur ses talons. Je vais répondre à mon frère, quelques lignes, et je confierai la lettre aux bons soins d'Alf.

Asa revint avec elle dans le salon. S'éloigner d'elle, ne fût-ce qu'une minute, lui était insupportable.

L'adolescent attendait tranquillement, appuyé au mur, comme s'il avait l'habitude des querelles d'amoureux. Ève alla à son bureau et Asa et Alf la regardèrent pendant qu'elle écrivait, puis sablait et scellait la lettre, qu'elle remit ensuite à Alf.

— Soyez prudent dans les rues.

— Personne ne me cherche noise, m'dame, répliqua-t-il d'un air hautain. Surtout quand on ne me voit pas.

Et il partit.

Ève secoua la tête.

— Il est un peu suffisant, mais il est tellement jeune. Parfois, je me fais du souci pour lui.

Elle se tourna vers Asa et lui sourit. Un sourire sans gaieté mais un sourire quand même. Elle lui tendit la main.

— Venez au lit.

— Je l'ai, annonça Alf trois jours plus tard du seuil du bureau de Harte's Folly.

Ève leva les yeux de ses livres de comptes.

— Qu'est-ce que vous avez ? demanda Asa sèchement.

Au cours des derniers jours, il avait été aussi aimable qu'un lion qui aurait eu une épine fichée dans la patte. Tout cela parce qu'il ne parvenait pas à trouver Hampston. Le vicomte semblait d'être volatilisé, ou au moins avoir quitté Londres, ce qui,   la grande honte d'Ève, la soulageait. Elle s'était néanmoins bien gard e de l'avouer.

Mais elle ne voulait à aucun prix qu'Asa soit arrêté ou, pire, tué par l'aristocrate.

— L'agent ! répondit Alf.

Ève était confuse. Quel agent ?

Asa, lui, paru avoir immédiatement compris. Il se leva, repoussant son siège loin de la table de travail.

— L'agent de Hampston ?

— Lui-même, acquiesça Alf en souriant avant de sortir dans le couloir et de faire signe à quelqu'un.

M. Vogel et M. MacLeish entrèrent, escortant un homme tout ce qu'il y avait d'ordinaire, de taille moyenne, en tenue de travailleur manuel, aux yeux pleins de colère et de peur.

— Voici Oldman, dit Alf. Enfin, c'est le nom qu'il a donné. Je l'ai trouvé ce matin sous la nouvelle scène, en train d'essayer d'allumer un baril de poudre.

Asa marcha jusqu'à l'homme et le frappa si violemment au visage qu'il fut arraché des mains de Vogel et MacLeish et s'abattit contre le mur.

— Je ne suis pas sûre que votre geste nous ait beaucoup aidés, Asa, remarqua Ève.

— Moi, ça m'a aidé, dit Asa en secouant sa main. Je me sens mieux.

Puis, à l'homme effondré :

— H , vous, quand ce foutu Hampston vous a-t-il recruté ?

— Sais pas de quoi vous parlez.

— Le vicomte Hampston ! intervint Alf. Vous m'avez dit il y a cinq minutes à peine qu'il vous avait payé. Vous changez les paroles de la chanson, maintenant ?

Asa leva de nouveau le poing et Oldman s'écria :

— Non ! Hampston m'a vraiment payé !

Asa se redressa et adressa un sourire satisfait à Ève.

— Nous avons un témoin.

— Comptez-vous envoyer le vicomte devant un tribunal ?

Asa secoua vigoureusement la tête.

— Moi, contre un aristocrate ? Oh, fichtrement non. La cour ne me verrait sans doute même pas. Mais j'ai de nouveaux amis. Apollo, en premier lieu. Son beau-frère est le duc de Wakefield. Grâce à notre témoin au courant de ce que tramait Hampston et de ce dont il s'était déjà rendu coupable à Harte's Folly, peut-être Wakefield m'écouterait-il.

— Mmm, fit Ève, dubitative. Que peut faire le duc de Wakefield ?

— Que ne peut-il *pas* faire, corrigea Asa. Il est pratiquement l'homme le plus influent d'Angleterre. De toute façon, si le duc ne m'aide pas, comme je l'ai dit, je m'occuperai du foutu vicomte moi-même.

Le cœur serré à l'idée qu'Asa se mît en danger, Ève s'empressa de répondre :

— Essayez d'abord le duc.

Asa comprit qu'Ève avait peur pour lui. Très peur.

— Comme vous voudrez, chérie.

Il souleva l'homme par le col, puis regarda Vogel et MacLeish.

— Tous les trois, vous venez avec moi. Vous êtes aussi des témoins. Vous avez entendu la confession de ce malfrat.

Il fronça soudain les sourcils.

— Ève... j'avais oublié que Jean-Marie n'était pas avec vous.

— J'ai Henry.

Le chien agita la queue en entendant son nom. Asa le considéra d'un air dubitatif.

— Je n'aime pas vous laisser seule.

— Oh, Asa, nous sommes en pleine journée et il y a des gens partout.

Asa hésita puis, Oldman s'agitant, il prit apparemment sa décision. Il le secoua rudement.

— Nous n'en avons pas pour longtemps. Ève, restez ici avec Henry. Ne quittez pas le théâtre et...

Elle le fit taire en posant les doigts sur ses lèvres.

— Allez, Asa. Je dois finir les comptes.

Les quatre hommes partirent.

Ève se rassit lentement à sa table de travail. Elle était très inquiète. Hampston était un aristocrate titré, un homme bien plus puissant qu'Asa et probablement bien plus sournois. Le soutien du duc de Wakefield risquait de se révéler insuffisant.

Elle soupira et se tourna vers Henry.

Le molosse se mit debout et vint poser son énorme tête sur les genoux d'Ève, faisant écho à son soupir. Ève le gratta derrière les oreilles.

— Ton amie Colombe te manque aussi, Henry ? Oui, je sais qu'elle te manque.

Henry lui lança un regard lourd de chagrin, puis il renifla et regagna sa couche. Ève revint à ses registres mais elle eut besoin de plusieurs minutes avant de réussir à retrouver sa concentration.

Lorsque, une heure plus tard, elle entendit le premier grognement, dans un premier temps, elle n'identifia pas ce dont il s'agissait. Henry n'avait jamais grogné auparavant.

Elle le regarda.

Le mastiff était debout à côté de la table de travail et les poils de son épine dorsale, de la nuque à la queue, étaient hérissés. De sa cage thoracique sortait un profond et effrayant grondement.

Elle aurait dû avoir peur de Henry, mais c'était la porte qu'il fixait, pas elle.

Elle déglutit avec peine en voyant la poignée tourner et lorsque la porte s'ouvrit, elle ne s'étonna pas que ce ne fût pas sur Asa mais sur le vicomte Hampston.

— Oh, très chère, s'exclama l'homme, je pense qu'il est désormais superflu que je vous demande si vous vous souvenez de moi, douce Ève. Votre visage parle pour vous.

Ève se leva et posa la main sur la tête de Henry.

— Je me souviens de vous, monsieur, et je crois qu’il serait sage que vous partiez. M. Harte sait que vous êtes l’instigateur des sabotages à Harte’s Folly et de l’attaque de ma voiture l’autre nuit. Il est allé chercher l’aide du duc de Wakefield et sera de retour d’un instant à l’autre avec des soldats pour vous faire arrêter.

Un petit mensonge, tout à fait justifié compte tenu des circonstances.

— Vraiment ? demanda Hampston d’un ton doux avant de fermer la porte à clé. Je dois vous avouer que cela s’accorde parfaitement avec mon plan. Mais je pense que nous disposons d’un peu de temps d’ici là.

Il inclina la tête sur le côté et eut un sourire qui révolta Ève.

— Maintenant, dites-moi : comment se fait-il que vous m’ayez reconnu ? Cela m’intrigue car je portais un masque, ce soir-là.

Ève ouvrit la bouche puis la referma, en proie à une peur viscérale. Qu’allait faire ce monstre ?

— Votre voix, dit-elle enfin. Et le tatouage.

— Ceci ?

Il remonta sa manche et fit pivoter son poignet, révélant le petit dauphin.

— Nous en avons tous un. Même votre père.

Il rabaissa sa manche et continua :

— Nous ne portons pas tous le dauphin au même endroit. Il est l’emblème de l’Ordre des Seigneurs du Chaos, et ses membres sont tous très puissants, ma chère.

— Mais *pourquoi* ?

Elle était en danger, c’était certain, mais il fallait qu’elle pose la question, qu’elle sache pourquoi ces gens avaient pris tant de plaisir à infliger de la souffrance, à se comporter de façon inhumaine.

— *Pourquoi* avez-vous, vous et les autres, fait de telles choses ?

Il sourit et Ève en fut déconcertée.

— Pourquoi pas ? Nous sommes les Seigneurs. Lors de notre fête annuelle, nous faisons ce que bon nous semble. Vous n’avez été que l’un des nombreux sacrifices. D’ailleurs, vous devriez considérer cela comme un honneur.

Quoi ? Un honneur, cette horreur ?

Ève dut d’appuyer au cou solide du mastiff pour ne pas chanceler. Le chien, qui perçut manifestement son trouble, aboya soudain, menaçant, les yeux rivés sur Hampston, qui éclata de rire.

— Oh, très chère, je vous ai choquée. Bon, l’heure a sonné. Je suis obligé de vous tuer, maintenant que je vous ai tout révélé. Mais ce n’est pas pour cette seule raison que je vais le faire.

Ève regarda la porte fermée à clé.

— Que voulez-vous dire ?

Le sourire de Hampston s’effaça en une fraction de seconde.

— Je veux Harte’s Folly et, mes hommes ayant été parfaitement incompetents dans leurs tentatives d’incendier le théâtre, de détruire la scène et de vous supprimer, Harte et vous, j’ai décidé de prendre les choses en main. Lorsque Harte et les soldats arriveront, on vous retrouvera assassinée de la main de Harte. Cet homme a peut-être beaucoup de chance, mais il n’échappera pas à la corde pour l’assassinat de la sœur d’un duc.

Ève le considéra quelques instants avant de s’écrier :

— Êtes-vous fou ? Pourquoi croirait-on que M. Harte m'a tuée ?

— Eh bien, d'abord parce que je vais me servir de son coupe-papier, dit Hampston en attrapant l'objet posé sur la table de travail d'Asa.

Ève déglutit avec peine. Le coupe-papier était en forme de dague à la lame très effilée.

— Ensuite, reprit Hampston, mes espions m'ont appris qu'il a passé au moins deux nuits sous votre toit, expliqua-t-il d'un ton railleur. Une fois ce fait rendu public, il sera aisé d'imaginer qu'il vous a tuée au cours d'une querelle d'amoureux, ne pensez-vous pas ?

Si l'extérieur du cottage était vilain et décrépit, l'intérieur n'était que somptuosité, avec ses sols de marbre et ses murs couverts d'or. Au milieu de la salle se tenait la plus belle femme que Colombe eût jamais vue.

Éric lui tendit les sacs mais lorsque la sorcière les ouvrit, Colombe vit que le cresson s'était transformé en fine soie, les glands en émeraudes étincelantes et les champignons en luxueux parfums.

La sorcière signifia son approbation d'un sourire, avant de remarquer la présence de Colombe.

— Éric, mon toutou, qui est cette fille que tu m'as amenée ?

Extrait du *Lion et la colombe*

Asa entendit Ève crier lorsqu'il entra dans le théâtre, Vogel et MacLeish sur ses talons. À mi-chemin de la maison du duc de Wakefield, Oldman s'était confessé plus avant : lord Hampston n'avait jamais quitté Londres. Non seulement il était en ville, mais il avait projeté de retrouver Oldman à Harte's Folly.

Asa avait immédiatement ordonné au cocher de faire demi-tour.

Et maintenant, il courait à perdre haleine dans le théâtre, sans réfléchir, mû par une terrible impression de déjà-vu. Devant la porte du bureau, il trouva deux danseuses qui toquaient au battant. L'une d'elles était Polly.

— C'est fermé à clé, dit-elle.

Ève cria de nouveau.

Asa ne se préoccupa pas de la porte. Il fila jusqu'au panneau secret montré par MacLeish et le défonça d'un coup de pied. Sous une pluie de plâtre et d'éclats de bois, il fit irruption dans le bureau.

Ève se tenait derrière la table de travail, la joue en sang, accroupie près de Henry qui grognait.

Asa eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre.

Il se rua sur le chien, le prit brutalement dans ses bras et le souleva pour l'éloigner de la jeune femme. Mais Ève lui agrippa le poignet pour le retenir.

— Non, non, ce n'est pas Henry !

Asa s'arrêta net. Quoi ? Le chien ne l'avait pas cruellement mordue ? Mais alors... ?

Il suivit des yeux l'index tendu d'Ève et vit ce qu'elle montrait.

Hampston. Qui gisait par terre, sous la table, gémissant.

— Il a poignardé Henry ! s'écria Ève, des sanglots dans la voix, les larmes traçant des sillons sur sa joue maculée de sang. Il allait m'attaquer et Henry s'est interposé !

Asa s'aperçut alors que c'était le chien qui saignait. Il était blessé au flanc. Il le posa sur son tas de chiffons avec autant de précautions que possible et Henry gémit doucement.

Hampston s'anima soudain pour ramper vers le coupe-papier qui était sur le sol et Ève, la paisible et sérieuse Ève, lui écrasa la main du talon.

Hampston hurla.

Asa le fit taire d'un coup de pied dans la tête.

Le vicomte cessa de bouger.

— Mon Dieu... fit Ève, épouvantée, en portant les mains à ses joues, des mains dont Asa comprenait maintenant qu'elles étaient rouges du sang de Henry. Mon Dieu, Asa, l'avez-vous tué ? Vous allez être obligé de quitter le pays et...

Elle éclata en sanglots.

— Chut, chut... lui souffla Asa en la prenant dans ses bras. Je n'irai nulle part. D'ailleurs, le vicomte n'est pas mort, hélas. Seulement sonné.

— Oh... Et... et Henry ?

Entendant son nom, le courageux chien battit de la queue.

Asa examina sa blessure puis déclara :

— Je pense que la lame n'a touché que son épaule. La plaie n'est pas profonde. Il va se remettre.

— Le ciel soit loué ! Ô Dieu merci, il va aller bien.

— Moi, c'est parce que vous êtes saine et sauve que je vais remercier Dieu, repartit Asa avant de l'embrasser fiévreusement.

Un peu plus d'une semaine plus tard, Ève regardait Jean-Marie tendre son bras au-dessus de sa tête sans manifestement gêne ni douleur.

— Je suis si contente que votre épaule ait guéri.

— Je le suis aussi, mon amie, répondit-il en souriant de toutes ses magnifiques dents.

Ils avaient passé la journée au jardin et maintenant, dans le salon de la jeune femme, Jean-Marie était assis sur le canapé et Ève dans un fauteuil. Asa n'était pas rentré avec elle car la grande réouverture de Harte's Folly aurait lieu le lendemain. La dernière fois qu'Ève l'avait vu, il vociférait des consignes aux jardiniers, aux ouvriers, aux chanteurs... Mais elle n'en doutait pas : dès qu'il jugerait le travail terminé pour ce soir, il viendrait la rejoindre.

Depuis l'attaque de lord Hampston, il avait passé chaque nuit dans son lit. Des nuits gorgées de passion, d'ébats torrides... mais pas de déclaration d'amour.

Elle baissa les yeux sur sa bague d'opale, cette opale offerte par Val qui brillait d'un éclat nacré dans la clarté de la chandelle.

— J'ai réfléchi... commença-t-elle sans aller plus loin.

— À quoi donc, mon petit ? la relança Jean-Marie.

Elle inspira profondément avant de poursuivre :

— J'ai décidé de me rendre sur le continent pour trouver Val. Il faut que quelqu'un l'oblige à se pencher sur ses actes, sur son habitude de faire chanter tant de gens. Auparavant, je manquais de cran pour l'affronter. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Il ne m'écouterait peut-être pas. Il ne m'écoute quasiment jamais. Mais je dois au moins essayer.

Jean-Marie opina avec gravité.

— Une sage et digne décision, mon amie. Je suis très fier de vous.

Des paroles qui firent chaud au cœur d'Ève. L'opinion de Jean-Marie comptait beaucoup pour elle.

— Merci.

— Mais j'ai un peu peur, ajouta-t-il dans un sourire triste, de ne pouvoir vous accompagner dans ce voyage.

Ève était éberluée.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

Son valet, garde du corps et ami dit simplement :

— Le moment est arrivé. Je suis auprès de vous depuis des années, n'est-ce pas ?

— Plus de dix ans, oui.

— C'est cela. Vous souvenez-vous de ce qu'il se passait au début ? Toutes ces nuits peuplées de terrifiants cauchemars ?

Elle frissonna. Les cauchemars l'avaient hantée si longtemps...

— Oui, Jean-Marie.

— Eh bien maintenant, vous ne faites plus de cauchemars.

— J'en ai fait trois récemment, murmura-t-elle.

— Oui, et c'est tout, dit-il en souriant. Et il y a autre chose : vous avez laissé un homme vous toucher. Vous avez pris un amant. Même si, de nouveau, vous aviez peur pendant la nuit, je pense, mon amie, que vous seriez capable d'y faire face. Sans moi. Vous n'avez plus besoin de moi.

La première réaction d'Ève fut d'argumenter : Jean-Marie était avec elle depuis tant de temps, il la protégeait, la soutenait. Mais elle se rendit subitement compte qu'il avait raison.

Elle n'avait plus besoin de lui.

— Je n'ai peut-être plus *besoin* de vous, Jean-Marie, mais je vous *veux* auprès de moi.

— Ah, mon petit, je suis bien heureux que nous soyons de si bons amis. Mais je suis obligé de prendre en considération un autre élément qui – j'espère que vous me pardonnerez – occupe une place prépondérante dans mon cœur : ma Tess.

Bien sûr. Pour Jean-Marie, Tess passait en premier. Ève l'avait compris quand il l'avait épousée car Jean-Marie n'était pas homme à agir à la légère. Elle l'avait toujours su, mais ne put refréner une pointe d'envie.

Elle aurait aimé être la première dans un autre cœur.

Celui d'Asa.

Mais ce n'était pas l'important dans l'immédiat.

— Que souhaite Tess, Jean-Marie ?

— Une taverne dans le village où elle a grandi.

Voyant l'air étonné d'Ève, il hocha la tête.

— Oui, c'est ce qu'elle souhaite. Son frère aîné connaît un endroit qui conviendrait à vendre. Elle aimerait que nous gérions une affaire ensemble avec lui et donc que nous achetions le local. Elle dit que nous cuisinerions des pains de viande et que nous appellerions notre établissement *La Créole*. Ce sera un peu exotique pour un typique village anglais, non ?

Ève rit : elle voyait très bien Jean-Marie tenir une taverne, hôte charmant qui servirait des pintes de bière et discuterait chaleureusement avec les villageois.

— Je pense que c'est une merveilleuse idée, dit-elle sincèrement. Même si vous me manquerez beaucoup, mon ami.

— Vous me manquerez aussi, mon amie. Quand pensez-vous entreprendre ce voyage pour chercher votre frère ?

— Je ne sais pas. Très bientôt. Je vais rester pour la réouverture de Harte's Folly, puis je trouverai un bateau et m'en irai.

— Ah. Vous ne serez donc pas accompagnée de M. Makepiece ? demanda Jean-Marie, soucieux.

— Je...

Ève ne put continuer. Sa gorge s'était nouée. Non, elle n'allait pas pleurer. Pas maintenant qu'elle avait triomphé de ses peurs.

— Je ne pense pas.

Pendant un moment, Jean-Marie ne fit que la regarder, puis il se pencha vers elle, les traits tendus.

— Demandez-lui, mon petit. Vous êtes une femme forte, une femme courageuse. Ne laissez pas échapper votre chance à cause de doutes et de craintes.

Les larmes dont elle ne voulait pas avaient quand même envahi ses yeux.

— Mais son théâtre, son jardin...

Jean-Marie balaya l'argument d'un geste de la main.

— Un théâtre et un jardin sont des endroits merveilleux, mais ce n'est pas la même chose qu'une femme. Et l'homme qui ignore cela n'est qu'un imbécile.

Ève secoua la tête, ouvrit la bouche, prête à en dire davantage, quand on frappa à la porte de la maison.

Elle regarda Jean-Marie, qui hocha la tête avant de se lever.

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit.

Il quitta le salon pour laisser le champ libre à Asa.

Ève se leva à son tour. Assise, elle se sentait désavantagée. Elle se tourna vers la porte, comme si elle se préparait à affronter un adversaire. Asa ouvrit, entra, et s'arrêta net quand il vit son expression.

— Qu'y a-t-il ?

La longue journée passée au jardin l'avait manifestement épuisé, mais en même temps, il paraissait déborder d'énergie, sans doute à cause de l'excitation engendrée par la réouverture imminente.

Pouvait-elle vraiment entrer en compétition avec l'œuvre de sa vie ?

— J'ai décidé de partir sur le continent pour trouver Val. L'obliger à se pencher sur les méfaits qu'il a commis et ceux qu'il continue à commettre en faisant chanter les gens.

Asa blêmit.

— Quand ?

Elle prit une profonde inspiration avant de répondre.

— Dès que possible, après la réouverture de Harte's Folly.

Il fit la grimace.

— Pourquoi tant de hâte, Ève ? Harte's Folly sera tout juste inauguré. Vous ne pouvez pas me laisser...

— Je veux que vous veniez avec moi, coupa Ève.

Son cœur battait la chamade.

Asa se détourna et elle eut l'impression d'avoir été souffletée.

— Je ne peux pas. Vous savez bien que je ne peux pas.

Le cœur brisé, elle insista.

— Non, je ne sais pas que vous ne le pouvez pas. Harte's Folly a repris vie. Au terme de la journée de demain, il vous sera possible de trouver un remplaçant qui le gèrera pendant votre courte absence. Je...

Il pivota brusquement sur ses talons et frappa violemment le dossier du canapé du plat de la main.

— Bon sang, Ève, ne me demandez pas de choisir entre vous et Harte's Folly !

— Et pourquoi pas ? cria-t-elle en retour, se moquant que leur querelle soit entendue de toute la maisonnée.

Son cœur était en mille morceaux.

— Il me semble avoir le droit de représenter davantage qu'un théâtre et un jardin, Asa ! Il me semble avoir le droit d'être plus importante pour vous que Harte's Folly !

— Vous en avez le droit, Ève. Vous avez *tous* les droits, rétorqua Asa, grimaçant comme s'il souffrait. Sauf que je ne suis pas l'homme qu'il vous faut.

— Quoi ? Mais alors où est-il, cet homme ? Voulez-vous que je me mette en quête d'un autre amant ?

— Non ! Restez ici, bon Dieu ! N'allez pas sur le continent !

Un peu hagard, il se passa la main dans les cheveux avant de la tendre à Ève.

— Pourquoi ? Mais pourquoi diable ne pouvez-vous vous satisfaire de ce que nous avons ? Moi, mon jardin et mon théâtre, vous, votre maison ?

— Parce que je mérite davantage. Je mérite un homme qui m'aime par-dessus tout. Je mérite une famille et le bonheur.

— Alors allez-y ! Allez le trouver, cet homme mythique, et écartez les jambes pour lui s'il vous donne ce que vous désirez tant !

En deux pas, elle fut devant lui et le gifla. Puis, prenant conscience de ce qu'elle venait de faire, elle s'exclama :

— Oh... je suis désolée.

Lentement, il se tourna vers elle.

— Je ne le suis pas.

Et en un éclair, il referma les bras autour d'elle, prit sa bouche avec une ferveur torride, une passion dévorante. Il lui avait empoigné les cheveux pour lui immobiliser la tête et sa langue réalisait des prodiges de sensualité ensorcelante.

Ève se sentait fondre. Son ventre palpait, ses seins se durcissaient. Sa lucidité s'estompait.

— C'est vous que je veux, Asa. Rien que vous.

— Et moi, je ne veux aucune autre femme.

Il la souleva dans ses bras et la porta jusqu'à sa chambre, où il la laissa tomber sur le lit avant de se jucher au-dessus d'elle, en appui sur les mains et les genoux, tel un fauve dominant sa proie, prêt à la tuer.

Elle se figea, les yeux rivés aux siens. Sa chevelure en désordre encadrait son visage, sa bouche était mouillée et rouge, enflammée par le baiser. Ses prunelles scintillaient entre ses paupières mi-closes.

Il s'était immobilisé.

— Cela vous suffit-il ?

Elle secoua la tête contre les oreillers.

— Non. Ce n'est pas assez.

Il ne sourit pas. Il la considéra un long moment puis, lentement, s'affaissa sur elle. Son corps massif et lourd pesa sur celui d'Ève. D'une main, il souleva jupe et jupons jusqu'à hauteur de la taille de la jeune femme.

À son tour, elle lui attrapa les cheveux à pleines mains et frissonna lorsque l'air frais toucha ses cuisses nues. Ses seins, emprisonnés dans le corset, étaient écrasés sous le torse puissant.

Il reprit sa bouche, la fouilla d'une langue ardente pendant que ses doigts se glissaient dans son sexe.

— Mouillée... souffla-t-il. Vous êtes mouillée pour moi.

Elle geignit et écarta les jambes, s'offrant, vibrante de désir. Les doigts qui bougeaient la caressaient exactement là où il le fallait, comme il le fallait, ne déviaient pas de leur but, qui était de la réduire à merci, de l'amener, pantelante, à accepter tous les diktats.

— Vous ne quitterez pas Londres.

Elle ferma les yeux et tâtonna dans la culotte d'Asa, écartant des pans d'étoffe, détachant des lacets, faisant céder des boutons. Jusqu'à ce qu'enfin l'extrémité du pénis soit dans sa paume, et qu'elle la guide vers son sexe.

— Ève...

Encore un bouton. Un autre. Encore un autre... Elle avait presque libéré le membre gonflé, elle allait le...

— Ève ! Regardez-moi.

Elle ouvrit les yeux et cilla. Le vert des iris luisait de triomphe. Du bout du pouce, il toucha son clitoris.

Ses gémissements redoublèrent. Elle était brûlante de désir, folle d'excitation. La culotte et le caleçon d'Asa étaient béants. Dans sa frénésie, elle les avait presque déchirés.

— Restez avec moi, Ève.

La main d'Ève s'était figée autour du pénis.

Ce moment, jamais elle ne l'oublierait. Elle se le rappellerait jusqu'à son dernier jour.

La tête rejetée en arrière, la pomme d'Adam proéminente montant et descendant, Asa marmonna son prénom et donna un coup de reins. Le pénis coulissa dans la main d'Ève et Asa grogna de plaisir. Un autre coup de reins... encore un grognement... Ève, habilement, positionna son bassin.

Il n'avait d'autre choix que de la pénétrer. Là. Maintenant. Tout de suite. Ainsi qu'elle l'avait décidé.

Il entra en elle, trop vite à son goût : ce n'était plus un acte d'amour mais de possession. Des coups de boutoir... absolument ensorcelants. Il avait redressé le torse, en appui sur ses bras tendus. Le pénis allait et venait en elle, et tout son corps réagissait, répondait fébrilement.

Et il ne cessait de la fixer.

Ses yeux verts étaient si hypnotiques qu'elle ne parvenait pas à fermer les paupières. Il essayait de communiquer avec elle dans un langage fait d'intensité, de frénésie sexuelle.

Il lui demandait quelque chose.

Quelque chose qu'elle ne voulait pas lui donner.

Lorsque, enfin, elle atteignit l'orgasme, elle se mit à haleter, à trembler. Son sexe pulsait, comme animé d'une vie propre.

Elle le vit alors serrer les dents, aspirer ses lèvres dans une longue inspiration sifflante.

Il jouissait.

Il cria son prénom, qui résonna dans la quiétude de la chambre. Son corps tout en muscle

frissonna et il éjacula.

Elle n'avait pas cédé à sa volonté, mais cela ne signifiait pas qu'elle eût remporté la victoire.
Peut-être, en fin de compte, avaient-ils tous les deux perdu.

19

Éric mit un genou à terre devant la sorcière.

— Maîtresse, elle n'est qu'une fille que j'ai trouvée errant dans la forêt.

— Sur mon domaine ? demanda la sorcière d'un ton qui ne présageait rien de bon. Pourquoi ne l'as-tu pas tuée tout de suite ?

Elle posa son pied nu sur le cou d'Éric et le contraignit, avec une force surprenante, à s'allonger à plat ventre par terre.

Colombe bondit en criant :

— Non ! Ne lui faites pas de mal !

L'écho de son cri se répercutait dans la salle lorsqu'elle gifla la sorcière à toute volée.

Extrait du *Lion et la colombe*

Le lendemain soir, Harte's Folly rouvrit et même si Asa n'était pas impartial, il ne pouvait que convenir que c'était indéniablement un formidable succès.

Il se tenait dans l'une des loges – une du fond car toutes étaient occupées. Le théâtre affichait complet, Dieu merci. Violetta était en scène, en costume pourpre et doré, et chantait comme un ange.

— Elle est merveilleuse, murmura Ève à Asa.

— Et comment qu'elle l'est ! répondit-il.

Mais ses yeux n'étaient pas dirigés vers la cantatrice. C'était Ève qu'il regardait.

Elle portait une nouvelle robe, taillée dans une étoffe jaune safran très vif qui, dans la lumière des bougies, faisait briller comme de la nacre ses épaules nues. Il ne l'avait jamais vue qu'en marron ou en gris et ce jaune était comme un écrin pour un joyau. Elle était belle, ce soir, sa petite peste. Une déesse d'or sur le point de le quitter.

Il chassa en hâte cette dernière pensée.

Violetta se tut après un contre-ut extraordinaire et toute la salle se leva pour l'applaudir, de même qu'Asa et Ève dans la loge. Ils n'étaient pas seuls : la famille d'Asa était là aussi. Silence et son affreux pirate de mari. Temperance et son aristo aux airs d'assassin. Verity et son doux John Brown. Winter et son élégante Isabel. Ils étaient tous agglutinés dans la plus grande loge dont disposait Asa. Concord, bien entendu, n'avait pas voulu s'asseoir avec eux. Il avait jugé la loge bondée à l'excès et donc s'était installé au parterre avec Rose et l'aîné de leurs enfants. Tous semblaient prendre un immense plaisir au spectacle. L'opéra les enthousiasmait, même s'ils n'étaient pas idéalement placés. John, à moins que ce ne fût George, cassait des noix et lorsque sa mère ne le regardait pas, jetait les coques sur son jumeau. Asa sourit. Ce gamin-là, il ne fallait pas le quitter des yeux.

Les dames de l'association d'Ève étaient également là, dans la loge voisine.

Le rideau tomba et la foule commença à encombrer les couloirs pour quitter le théâtre.

Asa offrit son bras à Ève pour l'escorter hors de la loge et ils furent engloutis par le flot des plus riches et des plus beaux spectateurs de tout Londres. Les clients d'Asa. Il les considéra avec satisfaction puis laissa son regard s'attarder sur le duc de Violetta, un membre de la famille royale, et plusieurs dames de la haute société. Demain, tous ceux qui avaient manqué cette mémorable soirée le regretteraient amèrement. Et réclameraient des billets pour la représentation du soir.

Un triomphe, oui. Sans l'ombre d'un doute, songea Asa.

Dehors, la lune s'était levée et l'air frais de la nuit était revigorant. Des instruments à cordes jouaient dans l'ombre des colonnes entourant la galerie de musique. Ceux qui souhaitaient dîner demandaient une table et tiraient les rideaux des alcôves dans lesquelles les plaisirs ne se limiteraient pas à la nourriture... D'autres se promenaient dans les allées du jardin éclairées de guirlandes de lampions.

Asa attira Ève à l'écart, dans la pénombre de la galerie de musique, et resta là avec elle à observer sa famille et ses clients. Un feu d'artifice illumina le ciel et des éclats d'étoiles semblèrent tomber sur les dames qui poussèrent de petits cris.

— C'est beau, dit Ève, les yeux levés vers le ciel.

Asa sentit son estomac se serrer quand il se tourna vers elle. Les feux d'artifice se reflétaient dans ses iris, qui étincelaient.

Par-dessus son épaule, un mouvement furtif attira son attention. Un couple venait de se glisser derrière une colonne pour s'embrasser.

Sidéré, Asa souffla :

— Le diable m'emporte...

Ève regarda ce qui ébahissait Asa.

Malcolm MacLeish et M. Vogel, enlacés, abîmés dans un baiser qui fit rougir Asa pour la première fois en vingt ans.

— Oh, comme c'est charmant, commenta Ève. Je me demandais si Malcolm en parlerait...

— Que... Quoi ? Vous étiez au courant que... ?

— Par exemple ! Ne l'étiez-vous donc pas ? Je pense que c'est magnifique qu'ils ne craignent pas de montrer leur amour en public, en dépit des conséquences que leur courage – car eux, ils en ont – va leur coûter.

Personne n'avait jamais accusé Asa de manquer de cran. Vexé, il fronça les sourcils.

— Ève...

Il ne put continuer : Apollo et une ravissante dame brune approchaient.

— Mademoiselle Dinwoody, j'aimerais vous présenter mon épouse, Lily Greaves, vicomtesse Kilbourne. Lily, voici Mlle Dinwoody, qui au cours des dernières semaines a réalisé un travail de titan pour mettre de l'ordre dans les livres de comptes d'Asa.

Lily Greaves, autrefois Robin Goodfellow, adressa un radieux sourire à Ève, qui lui fit la révérence.

— Mademoiselle Dinwoody, j'ai entendu dire que vous avez mis sur pied une garderie pour les enfants des danseuses et des chanteuses. C'est tellement gentil de votre part.

— Merci, madame. Mais ce n'était qu'une initiative logique : les dames du théâtre ne peuvent travailler si elles n'ont personne pour veiller sur leurs enfants.

— J'admire votre sens pratique et l'intelligence de cette initiative, répliqua Lily en passant

son bras sous celui d'Ève pour s'éloigner avec elle. Maintenant, racontez-moi les autres changements que vous envisagez pour Harte's Folly.

— Hampston est mort, déclara soudain Apollo. L'avez-vous appris ?

— Quoi ? fit Asa.

Apollo haussa les épaules.

— Poignardé dans sa cellule, ou quelque chose comme cela, paraît-il.

— Dieu merci, dit Asa.

Quel soulagement que ce salopard soit mort !

Le vicomte n'avait été incarcéré à Newgate que parce que Wakefield avait usé de son influence. Mais Hampston avait lui-même des amis puissants et malgré les charges qui pesaient contre lui, sa condamnation avait été légère. Il devait être libéré dans peu de temps.

Asa s'était donc décidé à faire justice lui-même le jour venu.

Eh bien, voilà qui n'était plus d'actualité.

— Je doute qu'il soit beaucoup pleuré, dit Apollo.

Il s'aperçut que sa femme lui faisait signe de la main.

— Il semblerait bien que ma femme m'appelle, continua-t-il avant d'adresser un grand sourire à Asa. Au fait, je voulais vous féliciter. Vous avez réussi !

— *Nous* avons réussi, corrigea Asa en lui rendant son sourire. Allez voir votre femme, mon ami.

Rose et Temperance avaient rejoint Ève et Lily.

Apollo s'éloigna et Asa entendit alors une voix grave qui lui souffla à l'oreille :

— Tu es un idiot.

Concord, évidemment.

— Content que tu aies apprécié tes billets gratuits.

Concord secoua sa tête couverte de cheveux gris.

— Mais non, pas cela. *Cela !*

Et d'un mouvement du menton, il montra Ève qui souriait gentiment à Rose.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Idiot.

— Écoute, personne ne t'a obligé à venir dans mon jardin, manger ma nourriture et profiter de mon théâtre.

— C'est un bon théâtre, dit Concord, l'air pensif. Et les jardins sont beaux.

— Mmm.

— J'ai tout aimé. Rose aussi. Et les enfants ont déjà demandé quand on reviendrait. Tu as fait un formidable travail, Asa.

Asa aurait aimé répondre mais ne savait que dire.

— Père était parfois... reprit Concord avant de s'interrompre, cherchant visiblement ses mots.

Asa se demanda combien de verres de vin son frère avait bus.

— ... très conservateur, acheva Concord.

— Ah ?

Dire que leur père était conservateur revenait à remarquer que l'océan était mouillé.

— Un homme bon, mais il n'aimait pas ce qui était nouveau. Il aurait dû te donner une chance de faire tes preuves avec le théâtre.

— Je...

— *Mais*, poursuivit Concord car jamais il n'avait appris à se taire, tu es un idiot de laisser partir Mlle Dinwoody. Rose m'a dit qu'elle se préparait à rejoindre le continent et que tu ne l'accompagnerais pas. Quel genre d'homme laisse donc sa femme s'en aller seule ? Imagines-tu le nombre de charmants minets qu'il y a en France ?

Concord n'avait jamais mis les pieds en France, mais quelle importance, n'est-ce pas ?

— Elle n'est pas *ma* femme, rétorqua Asa.

Concord darda l'index droit sur la figure de son frère.

— Tu veux qu'elle le soit.

— Qu'est-ce que cela change ? Elle part et je n'ai aucun moyen de l'en empêcher.

— Alors va avec elle !

— Pas question que je laisse Harte's Folly.

— Peut-être mérites-tu qu'elle te quitte pour un mangeur de grenouilles ! Mon frère, ne fais pas l'imbécile. Cette femme vaut plus que tous les jardins et les théâtres du monde, quelle que soit leur splendeur. Saisis ce dont tu as envie !

Asa soupira, soudain très fatigué.

— Ce que je veux et ce que je puis avoir sont deux choses complètement différentes. La plupart des hommes apprennent cela au fil de leur vie.

Il bouscula Concord pour rejoindre Ève.

Elle riait avec Rose et s'arrêta net lorsqu'il arriva.

— Rose, dit-elle, vous formaliseriez-vous si je vous priais de m'accorder quelques minutes d'intimité avec votre beau-frère afin que nous nous disions au revoir avant notre départ ?

Ève avait amené Rose et Concord dans sa voiture et, naturellement, allait les faire raccompagner chez eux. Sans Asa. Qui avait l'intention de passer la nuit à Harte's Folly pour surveiller son domaine jusqu'à l'aube, lorsque le dernier hôte s'en irait.

Son travail n'était-il pas sa raison de vivre ?

Rose tapota la main d'Ève.

— Bien sûr, dit-elle avant de se diriger vers son mari.

— Asa, je suis si heureuse pour vous, dit Ève avec gravité. Pour Harte's Folly. Vous avez réalisé quelque chose de magnifique.

— Merci, grommela-t-il avant de détourner le regard.

Ève ne lui avait pas dit quand elle quitterait l'Angleterre. Ce ne serait peut-être que dans plusieurs jours, mais il vivait déjà ce moment comme un adieu.

— Avez-vous acheté votre billet, Ève ?

Inutile d'expliquer de quel billet il s'agissait.

— Pas encore. Demain, je pense.

— Oh ! Si vite ?

— Oui. Évidemment, Henry viendra avec moi. Mais Jean-Marie et Tess vont s'installer dans le village dans lequel Tess a grandi. Jean-Marie m'a dit qu'ils y tiendraient une taverne avec le frère de Tess.

— Aucun valet ne vous escortera dans ce voyage ?

Elle haussa les épaules.

— J'emmènerai Ruth : elle est très excitée par l'idée. Et aussi, je pense, Bob, le valet de la maison de mon frère.

— Il faut que vous le fassiez. Vous avez besoin d'un garde du corps.

— Vraiment ? Je ne suis pas certaine que cela soit nécessaire désormais.

— Veillez... veillez à bien rester en sécurité.

— Je n’y manquerai pas.

Du bout des doigts, elle lui toucha la joue.

— Bonne nuit, Asa Makepiece.

Il se pencha et lui effleura les lèvres d’un baiser. Puis il tourna les talons.

Asa considéra une dernière fois son succès : ses hôtes qui riaient, qui étaient heureux, Ève aux yeux brillants des reflets du feu d’artifice, la foule de fêtards dans son jardin... puis il pénétra dans le théâtre.

Quelques danseurs et acteurs, encore dans les coulisses, s’habillaient en s’interpellant, criant joyeusement. Le succès signifiait de bons gages pour tous.

Son théâtre et son jardin et, bon Dieu oui, *lui*, Asa Makepiece, étaient une sacrée réussite !

Il ouvrit la porte de son bureau, s’installa à sa table de travail et entendit alors un son bizarre. Il se leva et regarda sous la table. Et là, dans le nid de vieux costumes que s’était arrangé Henry, se trouvait Colombe, qui clignait des yeux étonnés.

— Comment diable es-tu arrivée là, toi ? demanda Asa en se rasseyant. Quoique, quelle importance, maintenant ? Elle est partie, ma fille. Je suppose que dès qu’elle saura que tu es revenue, elle te prendra. Elle n’abandonnera que moi.

Il gardait plusieurs bouteilles de vin sous la table. Il en attrapa une, arracha le bouchon de liège avec les dents et posa les jambes sur la table.

Puis il leva sa bouteille et porta un toast à son succès.

Une porte claqua dans le théâtre, puis tout fut tranquille. Il entendait les clameurs réjouies à l’extérieur, les gens qui parlaient, éclataient de rire, les feux d’artifice qui crépitaient, mais de manière étouffée.

Il avala une autre longue gorgée. Ce n’était pas du très bon vin.

Il songea soudain que son frère Concord, qu’il considérait désormais comme un pompeux sac à vent, avait peut-être raison.

Oui, il était un idiot.

— Et merde !

Asa posa la bouteille, ouvrit la porte à la volée, traversa en courant le théâtre, ignorant les appels et les exclamations des musiciens et des chanteurs quand il passa en trombe devant eux. Cela ne faisait qu’un moment qu’Ève était partie. Elle n’avait pu aller bien loin.

C’était le bouquet du feu d’artifice, avec ses sifflements, ses détonations. Toutes les têtes étaient levées vers le ciel illuminé.

Sauf celle d’Asa.

Il fonça à travers la foule, jurant entre ses dents, regardant partout autour de lui, devant lui. Elle devait être là ! Qui serait parti avant le bouquet du feu d’artifice ?

Mais il ne lui avait laissé aucun espoir. Il lui avait donné un baiser d’adieu.

Un début de panique lui serrait la poitrine quand, enfin, il la vit.

Elle se tenait près du centre de la cour, entourée de ses amis et de la famille d’Asa. Son doux visage à l’expression sérieuse était levé vers les étoiles multicolores.

Une ultime fusée éclata puis ce fut le silence alors qu’une myriade d’étincelles tombait en pluie vers le sol.

Sous l’averse lumineuse, Asa se fraya un chemin à travers la foule. Ève dut percevoir son approche car elle tourna la tête vers lui. Les torchères qui encerclaient la cour faisaient scintiller ses yeux étonnés.

Il accéléra le pas, et dès qu'il fut devant elle, il posa un genou à terre.

— Épousez-moi. Je vous aime comme un fou, Ève Dinwoody. Je vous aime plus que Harte's Folly, plus que ma vie. Je veux passer le reste de mon existence guidé par vous, à me chamailler avec vous et à m'endormir en vous serrant dans mes bras. Partez ou restez à Londres, je m'en moque éperdument du moment que vous me permettez d'être auprès de vous. Alors, voulez-vous m'épouser, Ève ?

Un long moment durant, le moment le plus long de toute la vie d'Asa, elle le fixa, comme sidérée.

Et enfin, elle sourit et déclara :

— Oh, Asa, oui, je le veux !

Autour d'eux, les félicitations fusèrent. Amis et famille criaient leur joie. Des étrangers aussi. Toute la foule réunie dans la cour, en fait, manifesta son allégresse avec force vivats, gens du théâtre comme clients de Harte's Folly.

Mais Asa Makepiece n'y prêtait pas attention. Il embrassait Ève, sa douce, sa belle, sa merveilleuse peste.

Il y a toutefois un détail que vous ne croirez peut-être pas, à savoir que d'une simple gifle Colombe ait pu tuer la sorcière. Mais, voyez-vous, la sorcière n'avait qu'un seul point faible, et ce point faible était le contact avec un mortel.

Colombe se tourna vers Éric.

— Oh... Je suis tellement désolée !

Il jeta la tête en arrière et rit à gorge déployée.

— Inutile d'être désolée, car tu m'as libéré de mon esclavage, douce Colombe.

Extrait du *Lion et la colombe*

Minuit sonnait à l'horloge du vestibule alors que Bridget Crumb se rendait dans la chambre du duc. Un peu plus tôt, dans la journée, tout en expliquant aux bonnes comment fabriquer de l'encaustique avec de la cire d'abeille et de l'huile de citron, un détail inconsciemment enregistré lui était revenu à l'esprit : le lit de Sa Grâce était anormalement grand et doté d'une tête de lit anormalement épaisse. Il était possible qu'un ou deux compartiments secrets y aient été ménagés.

Voilà pourquoi elle allait dans cette chambre si tard dans la nuit.

Le portrait du duc nu l'observait tandis qu'elle posait son bougeoir sur le bureau. La flamme clignota et se pencha, comme soufflée par un courant d'air.

Bridget marqua une hésitation avant de se décider à s'approcher du lit. Puis elle tâta soigneusement les colonnes couronnées de pommeaux en forme de melon, avec pour seul résultat une évidence : elles avaient besoin d'être dépoussiérées.

Elle recula et considéra pendant un long moment la tête de lit.

Bon. Elle n'avait pas le choix, conclut-elle avant de se déchausser et de monter sur le lit. Une fois devant l'énorme dossier, elle entreprit de passer méthodiquement les doigts sur les creux et les reliefs des motifs sculptés.

Jusqu'à ce que le bout de son index rencontre une petite dépression.

Elle appuya et un panneau de la taille de la paume de sa main s'ouvrit.

Elle se figea, incrédule : quelle chance !

Elle plongea les doigts dans l'ouverture et en retira une miniature peinte représentant un homme, une femme et un enfant.

La femme portait un costume de cérémonie indien.

Pendant un moment, Bridget, resta immobile, le souffle court. Puis un sentiment de triomphe lui gonfla la poitrine. Enfin !

Ce fut alors qu'elle entendit un petit rire derrière elle.

Son sang se glaça. Allons, se raisonna-t-elle. Ce son ne pouvait qu'être un effet du vent, dehors. Ou bien la fuite éperdue d'une souris dans le mur.

Elle referma le petit panneau, la miniature dans la main.

Et se retourna.

Le duc de Montgomery, blond comme les blés, les yeux azur, en costume de velours rouge, était assis dans un fauteuil et la narguait, un sourire ironique sur les lèvres.

— Une charmante femme dans mon lit, quelle exquise surprise... Dites-moi, madame Crumb, que cherchez-vous donc ?

— Il faut que nous discussions de quelque chose, dit Asa à Ève, cette même nuit.

— Vraiment ? répondit-elle, l'air absent.

Il était étendu, étalé plus précisément, nu, sur son lit, et elle lui avait fait promettre de ne pas bouger pendant au moins cinq minutes.

— Oui.

Il avait la voix tendue, peut-être parce qu'elle s'évertuait à reproduire minutieusement les veines de son pénis.

— Ève, si vous persistez dans votre projet de vous rendre sur le continent, je viendrai avec vous.

— Mmm...

Quelle chose fascinante qu'un pénis. Elle avait un mal fou à accorder son attention à autre chose.

Asa souleva la tête pour la regarder.

— Ne bougez pas !

Obligemment, il laissa retomber la tête sur les oreillers.

— Il faut que je trouve un gérant pour me remplacer pendant mon absence.

— Oui ?

— Et il faudra que nous nous mariions avant. Je pense que mes sœurs et mes belles-sœurs sont déjà en train d'organiser les noces. Je leur ai demandé de prévoir quelque chose d'intime mais j'ai bien peur qu'elles n'en fassent qu'à leur tête.

Le poulx d'Asa s'accéléra lorsque Ève suivit de la pointe du majeur les contours de son sexe.

— J'aimerais mieux un grand mariage, dit-elle.

Il se renfrogna.

— Bon, dans ce cas, vous en aurez un. Je suis prêt à accéder au moindre de vos désirs, vous le savez, Ève.

— Oh ? N'importe lequel ?

— N'importe lequel.

Elle se pencha sur lui et fit courir sa langue sur le gland humide.

— Nom de Dieu ! s'exclama-t-il.

Elle recula, choquée.

— Vous jurez beaucoup trop, cher Asa.

— Bon sang, Ève, je veux seulement que vous soyez heureuse.

— Je le suis, dit-elle doucement. Vous me rendez vraiment très heureuse et je brûle d'impatience de devenir votre épouse.

Il roula des yeux.

— Dans ce cas, venez ici et embrassez-moi comme il convient.

Elle jeta un coup d'œil de regret au pénis.

— Vous pourrez jouer avec lui plus tard, Ève.

— Promis ?

— Promis.

Il l'attira dans ses bras et l'embrassa avec une sensualité qui la fit frémir des pieds à la tête.

— Je vous aime, Ève Dinwoody. Je vous aime plus que le meilleur des vins, que ma main droite, que Harte's Folly. Je pense que je vous ai aimée à la seconde où vous avez fait irruption chez moi.

Elle se redressa : il y avait une limite aux sottises qu'elle pouvait entendre.

— C'est faux ! Vous m'avez dit que j'avais un nez trop long !

Il embrassa le nez en question.

— Bon, peut-être pas à ce moment-là, mais j'ai réellement été fasciné tout de suite. Et je suis tombé amoureux de vous la fois où vous m'avez demandé de me toucher devant vous, dans la voiture.

— Je ne vous ai rien demandé du tout ! s'insurgea Ève. La réalité, c'est que vous m'avez paru enchanté de le faire.

— Chuut... J'essaie de vous déclarer mon amour et vous gâchez tout.

— Non. Pour moi, tout se déroule parfaitement.

— Vraiment ?

Tout à coup, il semblait sérieux.

— Parce que je suis prêt à tout pour vous, Ève. Tout. Si cela implique que chaque jour de ma misérable existence je vous déclare ma flamme, je le ferai, simplement pour compenser ma stupidité.

— Bien. Parce que je vous aime aussi.

Il sourit de ce grand sourire dangereux, empreint de confiance en soi qui désormais était tout à elle.

Et il l'embrassa de nouveau.

Épilogue

— *Maintenant, je peux te ramener chez toi, dit Éric.*

En un éclair, Colombe fut accablée de tristesse.

— *Je n'ai pas de maison.*

Et elle lui raconta sa douloureuse histoire, parla de son père et de ses soldats qui, sans aucun doute, devaient arpenter la forêt à sa recherche.

— *Bon. Il est aisé de remédier à tout cela, assura Éric en attrapant les sacs de soie, d'émeraudes et de parfums.*

Et ils partirent pour le palais du père de Colombe.

Dès qu'ils posèrent le pied dans la cour du roi, celui-ci déboula en criant :

— *Je vais t'arracher le cœur !*

Dans la seconde, Éric se mua en un énorme lion, rugit et se jeta sur le roi pour lui déchiqueter le ventre. Des entrailles du roi mort jaillirent les cœurs de tous ses enfants, qui battaient encore. Les enfants sortirent de leurs tombes dans la cour. Leurs cœurs volèrent jusqu'à eux, chacun retrouvant la poitrine d'où il avait été arraché, et c'est ainsi que les enfants du roi revinrent à la vie.

— *Sœur ! crièrent d'une seule voix les princes et princesses ressuscités. Tu nous as sauvés ! Tu dois devenir notre reine !*

Les soldats du roi s'agenouillèrent devant Colombe pour lui prêter allégeance.

Le lion vint alors vers Colombe mais lorsque lui aussi s'agenouilla, elle plongea les doigts dans son épaisse crinière.

— *Pas toi, cher Éric. Tu ne seras pas mon vassal.*

Le lion, en un éclair, redevint Éric et demanda :

— *Alors que serai-je pour toi ?*

— *Eh bien, mon mari et le roi de ces terres. Tu régneras à mes côtés jusqu'à notre dernier souffle, heureux et en paix.*

Et il en alla ainsi.

Extrait du *Lion et la colombe*

Remerciements

Merci à ma rewriterice Susannah Taylor et à mon éditrice Amy Pierpont, parce que, les copains, sans elles, vous n'auriez vraiment pas eu envie de lire ce livre !

Et merci à mon amie sur Facebook, Jaclyn R., d'avoir baptisé Henry.